

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARIES

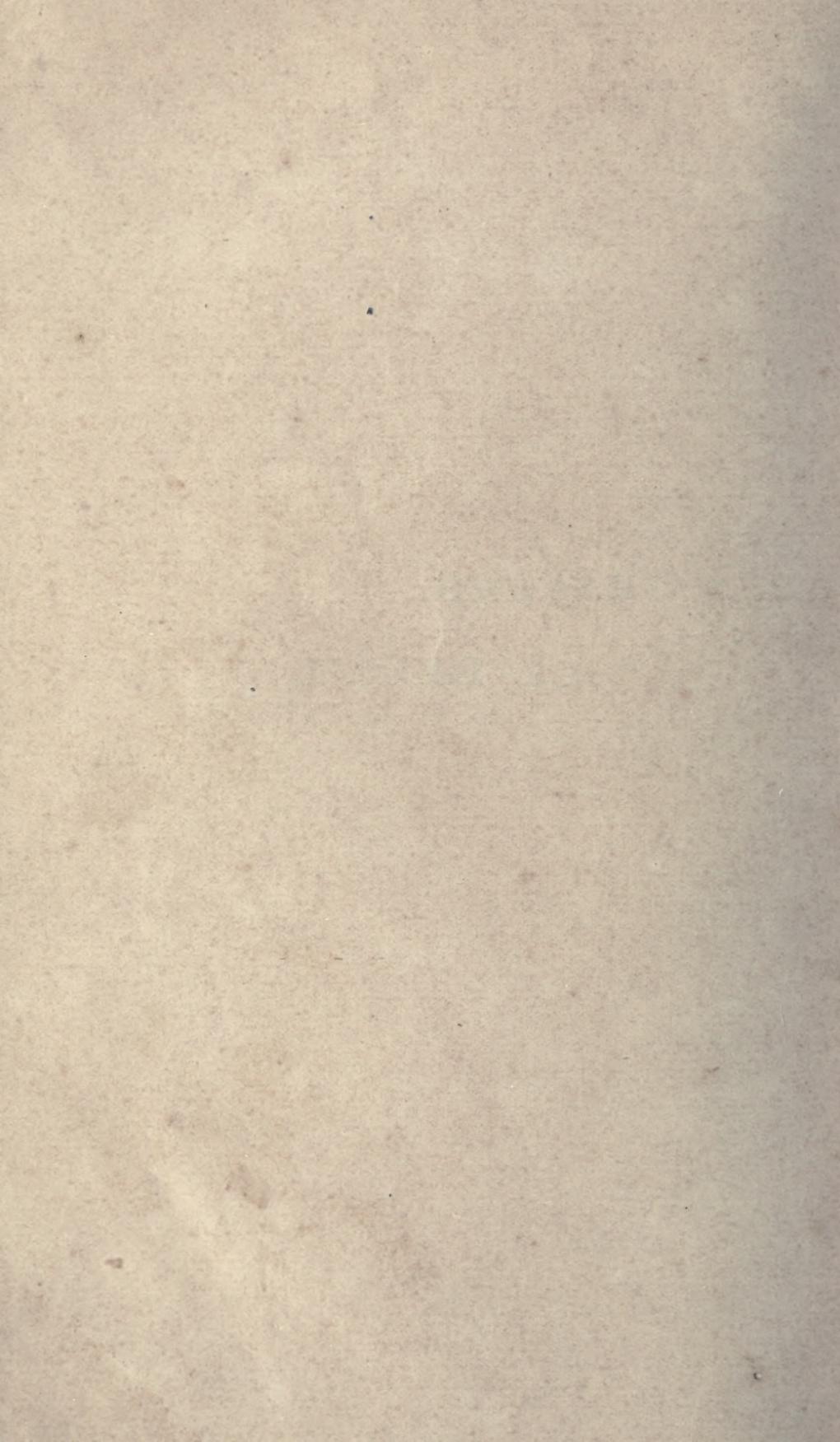
A standard linear barcode is positioned vertically on the right side of the label. It consists of vertical black lines of varying widths on a white background.

3 1761 00694186 8



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

A TRAVERS
LE BRÉSIL







Heliog. Dujardin Paris

Phot Pirou

Aillaud Alves et C^{ie}. Editeurs

16
Mission du Ministère de l'Instruction publique



A TRAVERS LE BRÉSIL



AU

Pays de l'Or

et des

Diamants

PAR

LE D^r LATTEUX

*Chef du Laboratoire de Clinique gynécologique de la Faculté de Paris
à l'hôpital Broca*

Ouvrage illustré avec 180 gravures et 8 planches coloriées hors texte.



AILLAUD, ALVES & C^{ie} | FRÁNCISCO ALVES & C^{ia}

PARIS

96, BOULEVARD MONTPARNASSE

RIO DE JANEIRO

166, RUA DO OUVIDOR, 166

LISBOA. — 242, RUA AUREA, 1^o

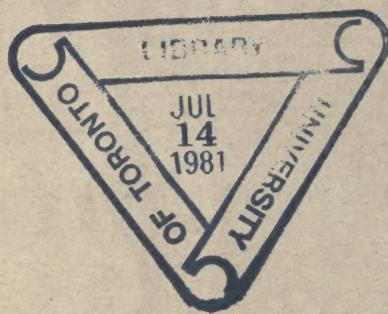
BELLO HORIZONTE

1055, RUA DA BAHIA, 1055

SÃO PAULO

65, RUA DE S. BENTO, 65

1910



F
2515
L36

A Monsieur VIEIRA SOUTO

Directeur de la Commission d'Expansion Économique du Brésil

Monsieur,

Sur le point d'entreprendre mon voyage d'exploration à travers le Brésil, un bon vent, ou plutôt ma bonne étoile m'a conduit jusqu'à vous.

Vous avez bien voulu m'honorer de votre amitié et m'accorder le plus puissant et le plus généreux appui, désirant rendre ma tâche plus agréable et plus facile.

Grâce à vous, j'ai pu parcourir un des plus beaux pays du monde et juger par moi-même de la noblesse et du caractère chevaleresque du peuple brésilien.

Après avoir admiré les merveilles de son industrie, les prodiges d'audace et d'initiative qu'il a dû développer dans l'exécution de ses gigantesques travaux d'art : après avoir étudié les inépuisables ressources qu'il sait tirer de son sol si fertile et les richesses minières encore insoupçonnées dont il commence à se rendre maître, je suis revenu emportant l'impression d'assister à l'évolution d'un peuple qui sera peut-être, avant peu, un des plus puissants de l'Univers.

A vous, Monsieur, qui personifiez toutes les vertus de votre race, je dédie ce modeste ouvrage, non pas dans l'intention de m'acquitter, car les dettes de reconnaissance sont de celles que l'on aime à ne jamais laisser s'éteindre, mais dans le but de vous exprimer tout mon respectueux attachement, ainsi que ma profonde admiration pour l'œuvre si utile et si féconde que vous dirigez avec tant de succès et qui ne peut manquer d'augmenter encore dans l'avenir, si la chose est possible, l'amitié qui unit, depuis si longtemps, et unira toujours, à notre belle France votre magnifique pays si hospitalier et si fier.

16 août 1910.

D^r LATTEUX.

AVANT-PROPOS

Depuis vingt ans, j'ai pu accomplir d'assez nombreux voyages, visitant successivement l'Espagne, l'Italie, la Grèce, l'Asie mineure, la Palestine, l'Égypte et l'Algérie, sans compter quelques fugues complémentaires, l'une aux Canaries et au Maroc et l'autre vers les régions glacées du Spitzberg, en traversant la Suède et la Norvège.

Chacun d'eux a été étudié plusieurs mois à l'avance.

L'expérience m'a prouvé que c'était la meilleure technique à adopter pour voyager fructueusement et, désormais, je n'opère jamais autrement.

Au moment où je me mets en route, j'ai tellement « dans la tête » l'ensemble des détails que je vais rencontrer sur mes pas, que je pourrais, si la fantaisie m'en prenait, restant assis dans mon fauteuil, rédiger, sans me déranger, le récit de mon expédition future.

Alors, me dit-on, vous supprimez l'imprévu... ! Vous enlevez à votre voyage son charme le plus délicat !

C'est une erreur absolue.

Il reste une large place pour les incidents de route, qui ne manquent jamais, croyez-moi, de surgir à chaque instant, les uns agréables ou fantaisistes, les autres plus ou moins sérieux, rarement dangereux, quand on sait ouvrir l'œil au bon moment, et surtout quand on est doué, ce qui est indispensable en voyage, d'une bonne dose de philosophie !

Mais ce que ne comprennent pas la plupart des touristes, c'est que, si l'on attend d'être rendu sur les lieux pour dresser le programme des excursions, on risque fort de passer à côté d'une foule de curiosités que l'on est, au retour, tout étonné et fort peiné de n'avoir même pas soupçonnées.

Or donc, un matin de janvier 1909, alors que la neige fouettait les vitres, qu'il faisait froid, que ma salamandre récalcitrante semblait s'endormir au lieu de flamboyer, et que je broyais « du noir », songeant aux pays fortunés que j'avais

visités et où brille un éternel soleil, le Brésil me vint à la pensée, ruisselant de lumière dans son mystérieux prestige !

Explorer le Brésil, rêve que je nourrissais, hélas ! depuis de nombreuses années, sans avoir pu trouver l'occasion de le réaliser !

Pourquoi pas ? Aucun obstacle sérieux ne me retenait à Paris. Le même jour, le voyage était décidé !

J'en étais là, lorsque le hasard me fit rencontrer mon vieil ami, le Dr R..., que j'avais perdu de vue depuis de longues années et qui, soudé comme l'escargot à sa coquille, a toujours borné son idéal aux horizons de la plaine Saint-Denis ou aux paysages du lac Saint-Fargeau.

Quelle raison, me dit-il, as-tu de visiter le Brésil ? C'est un pays perdu... et si loin !

Comme il eût été trop long de lui expliquer le but que je poursuivais, et auquel il n'aurait probablement rien compris, je le quittai, me promettant d'analyser pour ma satisfaction personnelle les multiples causes qui, en effet, avaient pu déterminer chez moi le choix du voyage que j'allais entreprendre.

Le vieux dicton « trahit quisque suam sortem » est absolument vrai.

Aussi loin que puissent remonter mes souvenirs (plus d'un demi-siècle, hélas !) je me rappelle que j'aimais à feuilleter, tout enfant, un voyage autour du monde, publié sous la direction de Dumont-d'Urville, et où des planches suggestives déployaient sous mes yeux les splendeurs des forêts vierges !

Mon père, longtemps Commissaire commandant de la Guyane, racontait ses longues expéditions, aventureuses à cette époque, et, dans des récits imagés, savait évoquer les mystères d'un monde inconnu, qu'il excellait à faire revivre dans son réalisme fantastique.

Plus tard, devenu fervent naturaliste, enthousiaste de botanique et de minéralogie, combien de fois n'avais-je pas rêvé d'aller en ces régions lointaines, porter ma course vagabonde !

Aujourd'hui, c'en est fait !

J'irai visiter l'Amérique, parcourir ces contrées encore mystérieuses, où, le soir, les cieux étincelants semblent une coupe immense remplie de gemmes multicolores, nageant sur de la poudre d'or ; où les palmiers gigantesques agitent mollement leurs feuilles découpées, qui brillent comme du métal sous les feux argentés de la lune ; où, quand la nuit tombe, révant dans un

hamac, sous les lianes flottantes, les brises du large apportent la fraîcheur et les senteurs enivrautes de la flore tropicale.

J'admirerai cette baie de Rio, cette merveille qui fait oublier les splendeurs des panoramas de Naples et de Palerme, et je resterai stupéfait des prodiges accomplis, qui font de Rio-Janeiro une des plus belles villes du monde, destinée à devenir la première et la plus prestigieuse de toutes !

Descendant dans le Sud, je visiterai São Paulo, cet immense centre industriel, Santos, ce port magnifique, qui rivalise d'activité avec nos plus grands centres europ'ens et, poussant mes pas plus avant, j'irai jusqu'aux frontières de l'Uruguay, pour admirer les merveilleux travaux d'art exécutés par l'industrie brésilienne.

En effet, rien n'a pu arrêter ce peuple intrépide qui, défonçant les forêts vierges, luttant sans merci contre une nature chaotique et férolement hostile, a su jeter en avant ses lignes ferrées, sans se soucier, ni des précipices effroyables qu'il rencontrait sur sa route, ni des obstacles, tellement fantastiques que les plus braves eussent été en droit de les regarder comme au-dessus des forces humaines !

Qu'aura fait dans un demi-siècle, peut-être moins, un peuple susceptible d'une semblable énergie ?

Revenant sur mes pas, j'explorerai la province de Minas, plus grande que la France, et dont les richesses botaniques et minéralogiques sont insoupçonnées.

Je pourrai fouler le sol qui recèle les plus beaux diamants du monde, les gemmes les plus précieuses, et rapporter pour ma collection de nouveaux trésors.

là, chaque matin, le pantalon dans les bottes, le bâton ferré à la main, ou le fusil en bandoulière, je partirai à l'aventure, me grisant de cette nature tropicale où mes yeux ne rencontreront que des choses inconnues et nouvelles.

Dans mes courses vagabondes, j'irai calmer ma soif aux sources cristallines qui gazouillent dans les grands bois et quand, fatigué, j'aspirerai à reposer mes membres endoloris, j'irai dormir sous le dôme des fougères arborescentes aux frondes argentées, sur une herbe parfumée des douces senteurs des plantes des tropiques. Le soir, de retour au gîte, dans quelque ville hospitalière, lorsqu'errant à l'aventure, libre comme l'oiseau des airs, j'entendrai résonner dans les rues sans lumières, et sous les balcons ajourés, les cantilènes joyeuses ou plaintives que, sur les guitares ou les man-

dolines, savent si bien faire résonner les amoureux qui rêvent... je tâcherai de voir briller, sous les rayons pâles de la lune les beaux yeux noirs des jolies Brésiliennes... J'effeuillerai quelques roses au seuil de leur demeure !!

Puis, nouvelle joie, après des journées si bien remplies, je repren-drai le chemin de la vieille France, où, non sans regret, on a laissé tant d'amitiés et la meilleure partie de soi-même.

Voilà, dirai-je à mon vieil ami, le Dr R..., quand je le reverrai, pourquoi j'ai visité le Brésil... et pourquoi je ne jurerais pas de ne pas y retourner une seconde fois !!

PRÉFACE

Ce volume que nous publions aujourd’hui précède le « Compte rendu scientifique » de notre voyage, qui paraîtra plus tard ; il est écrit au courant de la plume, on pourrait dire, au courant des souvenirs et naturellement, sans la moindre prétention littéraire.

Ce sont des notes de route et rien de plus. Le lecteur verra ce qu'il est possible de faire en quatre mois de pérégrinations et notre but est de jeter quelques jalons sur sa route, dans le cas où il lui viendrait l'heureuse idée de tenter l'aventure à son tour et de visiter un des plus beaux pays du monde.

Lorsqu'il s'agit de parcourir les principaux centres européens ou quelques autres pays étrangers et renommés, comme l'Égypte, les Indes, l'Amérique du Nord, l'Australie, etc., rien n'est plus simple que de se documenter : les Guides existent à profusion, merveilleux de précision et l'on n'éprouve que l'embarras du choix.

Mais quand, plus gourmand, on veut s'aventurer en dehors des sentiers battus, on est surpris de la pénurie des renseignements qu'il est donné de rencontrer.

Je devais en faire personnellement l'expérience, à propos du Brésil.

« Le Brésil, me répondait-on partout, nous n'avons rien sur ce pays.

« On ne va pas au Brésil, ajoutait-on, et d'ailleurs, qu'irez-vous faire dans ces régions peu fréquentées ? Il n'y a rien d'intéressant qui puisse vous y attirer, etc., etc. »

Comme je savais à quoi m'en tenir, je continuai mes fouilles et ce ne fut que plusieurs jours après que, grâce aux indications de la Légation de Portugal, j'appris l'existence à Paris

d'une « Commission brésilienne d'expansion économique », où je pourrais probablement trouver quelques renseignements utiles.

Ma bonne étoile me conduisit à son siège, 28, boulevard des Italiens. J'étais sauvé.

Je rencontrais dans cet établissement l'hospitalité la plus cordiale ; quand j'eus exposé le but de ma visite, chacun se mit en quatre pour me donner toutes les indications et me fournir les renseignements dont je pouvais avoir besoin.

Après deux heures passées auprès des aimables secrétaires, MM. de Castro Guimarães et Moutier, qui devaient devenir plus tard d'excellents amis, je partis, chargé d'une pile de cartes et de documents variés ; il m'était désormais facile d'établir mon itinéraire et de préciser les points intéressants à visiter.

Cette Mission, dirigée par M. Vieira Souto, auquel j'eus l'honneur d'être présenté, l'un des hommes les plus éminents du Brésil, connaissant à fond les sciences économiques et les lois qui régissent les relations internationales ; cette Mission, dis-je, est, à mon avis, le trait d'union indispensable entre le Brésil et la France.

Maintenant que devenu, par mes nouvelles amitiés, un tantinet Brésilien, ce dont je suis fier ; connaissant un pays où, j'ai pu le constater, les ressources naturelles du sol sont infinies et inépuisables ; où nos relations de peuple à peuple, toujours amicales, ne peuvent manquer de se traduire fatallement par d'énormes transactions, à l'avantage des deux parties ; maintenant, seulement, je le répète, je puis me rendre compte du rôle capital que représente à Paris ce centre hospitalier, foyer de science et d'expérience commerciales, où l'on est assuré de rencontrer auprès du Chef éminent qui se trouve à sa tête, aide et assistance, avec les documents les plus minutieux et les renseignements les plus pratiques.

Un joli musée est à la disposition des visiteurs, exposant toute la série des produits brésiliens qui peuvent intéresser le voyageur ou le commerçant : collections variées de bois, de minéraux, de fibres textiles de toutes sortes ; échantillons de café, de maté, de caoutchouc, etc., etc. Ajoutez à cela les docu-

ments imprimés, les journaux, et surtout des guides d'une complaisance inépuisable.

Si je parle ainsi, d'une façon aussi nette, c'est que j'ai pu apprécier l'étendue des services rendus.

Qu'il me soit permis de témoigner particulièrement toute ma reconnaissance à M. Vieira Souto, qui, avec un tact et une délicatesse que je ne saurais oublier, spontanément, sans la moindre demande de ma part, ce qui double la valeur du procédé, a bien voulu encourager mon entreprise, au nom de son pays, en s'y associant péculiairement, diminuant ainsi pour moi les dépenses forcément assez considérables d'un pareil voyage.

Que MM. les Ministres Sá et Rodrigues, qui m'ont si favorablement accueilli à Rio, veuillent bien également agréer tous mes remerciements pour le généreux appui qu'ils ont bien voulu me prêter. Grâce à eux, j'ai pu circuler librement et gratuitement sur les réseaux brésiliens !

On voit l'accueil que le Brésil réserve aux Français qui viennent visiter son beau pays. J'aurai lieu de revenir maintes fois sur cette question de l'hospitalité qui est une vertu nationale.

Pour terminer, je serais ingrat si je ne mentionnais pas également l'appui que j'ai trouvé en France.

Le ministère de l'Instruction publique avait daigné m'accorder une mission « gratuite » ! Notre pays est si pauvre que je ne pouvais espérer davantage !

On sait que cette faveur consiste en une belle feuille de papier, aux timbres imposants, recommandant le porteur à toutes les autorités françaises à l'étranger.

C'est peu, dira-t-on; mais, bien qu'au commencement de janvier, il n'y avait plus d'argent disponible. Devant ce cas de force majeure, il ne restait qu'à s'incliner.

J'ai compris facilement d'ailleurs que la somme de mille francs que la Commission des Missions scientifiques m'avait accordée à l'unanimité était vraiment exagérée et constituait une menace pour l'équilibre du budget.

Quant à certaine compagnie de chemin de fer que, par pudeur, pour la générosité de notre pays, je ne désignerai pas plus clai-

rement, elle n'avait pas cru « pouvoir accorder de réduction sur sa ligne » à la Mission officielle que je représentais !!

Les ministres Sá et Rodrigues, en m'offrant le remboursement intégral de mes frais de route sur les réseaux brésiliens, ont bien ri de cette pingrerie administrative !

On voit, en résumé, que la France sait faire au besoin de grands sacrifices pour favoriser les quelques voyageurs qui, comme votre humble serviteur, se rendent à l'étranger dans un but scientifique et forcément plus ou moins patriotique.

C'est en persévérant dans cette voie féconde et généreuse que notre pays ne peut manquer de voir progresser fatallement, sur les rives lointaines, son prestige et son influence !

Nous avons lu un grand nombre d'excellents ouvrages sur le Brésil, faisant notre profit des précieux renseignements qui pouvaient s'y renconter. On les retrouvera forcément reproduits dans ce volume. Nous aurons toujours soin d'indiquer les sources auxquelles nous avons puisé et nous terminerons par un index bibliographique aussi complet que possible.

S'il nous arrivait de faire une citation, et d'omettre le nom de son auteur, nous croyons devoir nous en excuser dès maintenant. Sous peine d'être incomplet, en matière de statistique, surtout, nous avons dû puiser un peu partout certains renseignements qui nous étaient indispensables. En les reproduisant, nous éviterons à ceux qui nous liront la peine de faire à leur tour des recherches, souvent longues et compliquées.

Le but de nos prédecesseurs étant de faire connaître tout ce qui peut intéresser la vie brésilienne, sous ses aspects les plus variés, ils ne nous en voudront pas de rééditer, pour les répandre davantage, si c'est possible, les idées qui nous auront surtout intéressé, dans la lecture de leurs savants ouvrages.

CHAPITRE PREMIER

Le départ. — L'utilité des langues. — Mes compagnons de route. — Bordeaux. — L'Atlantique. — Les cartes postales. — Pauillac. — Adieu à la terre. — En mer. — Comment on fait connaissance à bord. — Le charme des enfants en voyage. — Un lever de soleil. — Le commandant Lataste et l'hospitalité à bord. — Une voile à l'horizon. — La traversée du golfe de Gascogne.

30 JUIN 1909. — *7 heures du soir.* — Le sort en est jeté, en route !

Il a fait une journée superbe. J'ai horreur de me mettre en chemin par un temps sombre. Cela me semble de mauvais augure.

Car, enfin, on ne peut se dissimuler que, si l'on part, il n'est nullement prouvé que l'on reviendra. On a, certes, beaucoup de chances de se tirer d'affaire ; mais les hasards de la route sont si grands qu'une aventure tragique peut surgir au moment le plus inattendu, paralysant toutes les précautions et détruisant tous les calculs.

Il est bon d'être fataliste. J'ai confiance dans mon étoile ; advienne que pourra.

Vamos ! C'est le cas de lancer mon premier mot de portugais. Les autres, hélas ! appris avec tant de peine, ne me serviront guère.

Douce illusion de s'imaginer qu'une langue peut s'apprendre en trois mois. A Paris, tout marche pour le mieux et l'on réussit à se faire comprendre, n'ayant généralement comme auditeurs que des gens intelligents.

Arrivé sur les lieux, en contact avec le peuple, il faut déchanter. On prononce mal ; c'est à peine si l'on peut expliquer ce que l'on désire, et, d'ailleurs, on n'est guère plus avancé dans tous les cas, attendu que, huit fois sur dix, on ne saisit aucun mot de la réponse !

Je devais en faire l'expérience. Malgré tout, quand on possède l'habitude des voyages et qu'on se montre quelque peu « débrouillard », il est bien rare qu'on ne réussisse pas à se tirer d'embarras.

A la gare d'Orsay, de nombreux amis étaient venus me serrer la main, MM. de Castro Guimarães et Moutier, de la Mission brésilienne, bourrant mes poches de cigares et de lettres de recommandation, qui, au Brésil, valent leur pesant d'or ; M. Mirabel-Chambaud, un des meilleurs, et d'autres.

Puis tous les miens, accourus une dernière fois, comme si, nouveau Tartarin, je partais pour « l'Antarctique » !

Un coup de sifflet ! Le train s'ébranle...

Adieu, Paris !!

J'examine mes compagnons de route. Assez insignifiants ! Le premier, guindé et ganté de clair, quelque bureaucrate en tournée d'inspection, pose évidemment pour un personnage important ; le deuxième, âme simple et pure, ne devait faire qu'un somme jusqu'à Bordeaux ; et le troisième, mon vis-à-vis, prudemment restait silencieux, ce qui, à mon sens, est la meilleure règle à adopter en voyage !

Cependant un incident quelconque vint rompre la glace, amenant une conversation qui contribua à rendre les heures moins longues.

Causeur aimable, je dois le reconnaître, assez instruit en tout cas, il a fait, me dit-il, une brochure sur le feu terrestre avec conceptions philosophiques, qu'il me développe longuement, sans pour cela qu'elles me paraissent beaucoup plus claires.

« Je vous enverrai ce travail », me dit-il, et nous échangeons nos cartes avec componction.

Comme toujours, je n'ai rien reçu ! Pourquoi ébaucher des connaissances en voyage ? On sait parfaitement qu'au sortir de la gare on se tournera le dos sans jamais se revoir. Peu importe... on y va néanmoins de son petit bout de carton, quitte à recommencer une heure après la même comédie.

J'ai, dans mon portefeuille, destinée à ces précieux souvenirs..., une poche spéciale que je vide religieusement tous les huit jours, me débarrassant cyniquement de son contenu... sans même en reprendre connaissance !!!

Que, par exception, cependant, le monsieur « au feu terrestre » reçoive mes excuses, pour avoir oublié son nom.

1^{er} JUILLET. — **Bordeaux.** — J'ai retenu mon passage sur l'*Atlantique*, de la Compagnie des Messageries maritimes. Le paquebot ne partant que demain, il me reste une journée pour prendre mes dernières dispositions d'embarquement et même explorer la ville, qui me semble bien embellie depuis l'époque très éloignée où j'eus l'occasion de la traverser. C'est actuellement une de nos plus belles cités et l'une des plus riches !

Ma première préoccupation est de visiter le navire, la maison flottante, que je vais habiter dix-sept jours. Un tramway conduit directement au cours où se trouvent les Magasins généraux des Messageries maritimes.

L'Atlantique est à quai, s'apprêtant à quitter Bordeaux pour aller mouiller à Pauillac, où je dois le rejoindre demain matin sur un petit vapeur spécialement affecté à ce service.

A bord, le branle-bas du départ bat son plein. J'ai apporté mes bagages que je confie au maître d'hôtel, qui en prend livraison et se charge de les caser, le jour même, dans ma cabine.

Je ne saurais trop recommander aux voyageurs de liquider cette question des bagages aussitôt leur arrivée.

On se trouve ensuite libre de toute préoccupation et maître de ses mouvements.

Faisant honneur à nos Messageries maritimes, *L'Atlantique* est un superbe bateau, qui présente une superstructure assez élevée au-dessus du pont. J'aperçois le commandant Lataste, entouré de son état-major, arpantant la passerelle, qui domine l'ensemble de son immense navire de la hauteur d'un second étage.

Il donne les derniers ordres... La sirène siffle trois fois à quelques minutes d'intervalle et, majestueusement, *L'Atlantique* gagne le milieu de la rivière pour aller nous attendre à Pauillac, où il doit, paraît-il, embarquer son charbon.

Le reste de la journée se passe à visiter Bordeaux, qui

mérite bien qu'on lui consacre quelques heures et à envoyer hélas ! aux amis et connaissances, les premières cartes postales, qui vont faire tant d'heureux.

Les cartes postales !... Qui eût jamais cru que cette invention diabolique était capable d'empoisonner le plus joli voyage. Il en est pourtant ainsi. Sous peine de compromettre toutes les relations qu'on laisse derrière soi, il faut chaque jour, quelque fatigué qu'on puisse se trouver, avant toute autre préoccupation, bravant le sommeil... ou mangeant en quelques minutes pour économiser le temps nécessaire... il faut, dis-je, « faire de la carte postale ».

C'est un véritable supplice... Le pli en est pris... c'est la mode !... Personnellement, j'ai calculé que j'avais chaque jour, pendant mon voyage, consacré peut-être une heure à cette insipide obligation.

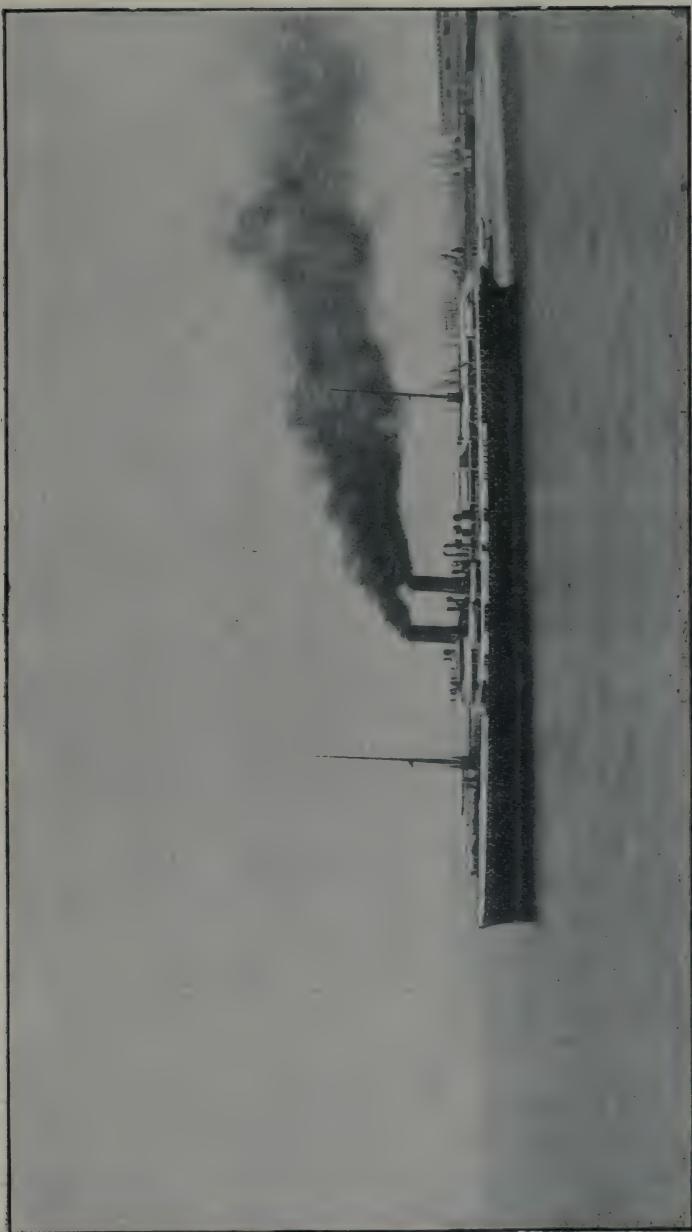
Et encore, si la corvée était gratuite, peut-être pourrait-on à la rigueur s'y résigner; mais, avec les progrès de cette industrie qui a créé des modèles coloriés, quelquefois assez artistiques et d'une certaine valeur, on se trouve forcé de prélever sur le budget prévu du voyage une somme relativement considérable, qui trouverait facilement, je crois, un emploi plus intelligent.

Voyageur, mon ami, qui pars pour le Brésil, tu peux inscrire 150 ou 200 francs à ce chapitre, l'article étant fort cher. Chaque carte, dans ce pays, avec son affranchissement, ne coûte guère moins de 30 à 40 centimes.

Résigné, ayant affranchi et fait partir ma collection de cartes, je terminai ma dernière journée à terre par un gai repas que des amis m'offrirent au « Chapon fin » pour boire à l'heureux succès de mon voyage.

2 JUILLET. — **11 heures du matin.** — Nous embarquons sur le petit vapeur et en route pour Pauillac. Pour tuer le temps et digérer les cinq ou six heures de voyage, sur un fleuve aux rives assez insignifiantes, on ne trouve à bord que les ressources d'un restaurant, modeste, mais très cher.

Comme on n'a pas le choix, on est bien obligé de passer sous ses *fourchettes caudines*.



Paquebot *Atlantique*.

2 heures. — *L'Atlantique* nous attend, majestueux, mollement bercé par la marée montante.

Le bateau accoste à l'échelle et nous grimpons à bord.

J'ai le plaisir de constater que mes bagages sont bien dans ma cabine; à Paris, où la complaisance est grande au bureau d'inscription de la rue Vignon, l'aimable chef du service m'a donné le n° 28, où je serai seul, privilège inappréciable pour celui, qui, comme moi, se propose de travailler un peu pendant la traversée.

Les chaînes s'agitent, les panneaux se ferment; on va partir.

Toujours pittoresque le départ d'un bateau!

La sirène retentit, appelant les retardataires. On sonne la cloche dans tous les coins du navire pour expulser les intrus. Des accolades, des embrassements s'échangent sur le pont et les visiteurs dégringolent l'échelle pour regagner les barques qui les ont amenés. De nombreuses embarcations chargées d'amis, agitant des mouchoirs, s'éloignent à regret. De pauvres femmes, dont les maris ou les fils sont à bord, retiennent à grand peine les larmes qui les étouffent!

Ce coup d'œil du départ, au moment où l'on va quitter le sol de la patrie, ne laisse pas d'évoquer une certaine mélancolie, même chez ceux dont le cœur semble le plus endurci.

Reverra-t-on ceux qu'on quitte! C'est le cas où jamais de se draper dans sa philosophie!

L'Atlantique, libre de toute entrave, s'avance prudemment d'abord pour gagner le chenal et ne tarde pas à accélérer sa marche...

Les rives de la Gironde défilent sous nos yeux. Le fleuve s'élargit de plus en plus, un léger roulis nous annonce que nous approchons de l'embouchure.

Nous laissons la tour de Cordouan à notre gauche et gagnons la haute mer. La terre de France, lentement, se confond avec les nuées opalines et bleuâtres, puis disparaît tout à fait avec les derniers feux du soir!

Adieu!

Maintenant la vie libre commence, la vraie vie, telle que je la comprends! A chaque voyage, l'impression que j'éprouve

est la même. Quand, sous mes pieds, je sens vibrer le pont d'un navire, il me semble que je porte vingt ans de moins sur les épaules.

Nous ne verrons la terre qu'à Lisbonne.

7 heures. — La cloche du dîner retentit. Les passagers s'acheminent vers la salle à manger dont la décoration est véritablement artistique.

Le menu ne laisse rien à désirer et le confortable ne cessa de régner jusqu'à la fin du voyage.

J'aurai l'occasion de reparler plus loin de notre service de Messageries maritimes, de dire tout le bien qu'il mérite et ce qu'on en pense à l'étranger.

Le maître d'hôtel, qui est à bord un personnage important, est souvent doublé d'un profond observateur et quelquefois d'un véritable psychologue. C'est lui qui distribue les places; il faut voir avec quel art il sait grouper les voyageurs selon les affinités mutuelles qu'il suppose et qu'il n'a pas été long à reconnaître.

C'est ainsi qu'à notre table, nous nous trouvons former un groupe de personnes instruites, de professions variées et susceptibles de sympathiser rapidement.

Le dîner n'était pas terminé que mes deux voisins se révélaient déjà comme devant être plus tard de charmants compagnons de route. L'un d'eux, M. Meyer, représentait une grosse maison de commission de Paris, et l'autre, M. Preudhomme, ingénieur, se rendait à Pernambuco, comme chef des travaux du port.

D'autres groupes qui s'étaient constitués fusionnèrent avec nous, et le soir sur le pont, la conversation était devenue générale.

Le golfe de Gascogne, d'ailleurs, se montre clément. Le roulis est à peine perceptible. La mer est magnifique et le ciel scintille d'étoiles.

Après le thé qui se sert à neuf heures, des poignées de mains s'échangent déjà. On fait vite connaissance en voyage et les premières impressions sont souvent les meilleures.

Je regagne ma cabine, très confortable à tous les points de vue et ne tarde pas à m'endormir.

J'avais compté, hélas ! sans un terrible revers de la médaille. Je suis, en effet, bientôt réveillé par les cris d'une demi-douzaine d'enfants en bas-âge, couchés dans les cabines voisines et qui, victimes du mal de mer, poussent des clamours assourdissantes et ne cessent de geindre et de pleurer...

Il paraît qu'ils sont, à bord, une douzaine, tous plus pleurards les uns que les autres. Cela promet de la satisfaction pour la route.

C'est une peste sur un navire ! Mais qu'y faire ! Les Argentins fabriquent des enfants aussi facilement que nous pourrions faire des œufs sur le plat, et il n'est pas rare d'entendre citer des familles qui en comptent une douzaine. Ils sont très fiers de cette prouesse. Grand bien leur fasse !

3 JUILLET. — 4 *heures du matin.* — Je monte sur le pont. Il fait petit jour. Le coq chante, comme à terre. Je suis seul et j'allume un cigare !

Les dernières étoiles scintillent au firmament. Vénus brille d'un éclat inaccoutumé, semblable à un immense papillon nacré qui voltigerait dans l'espace. Le ciel est gros bleu... la mer ridée par une petite houle matinale berce le navire.

Soudain un rais de feu sillonne l'horizon; le ciel pâlit et se teinte de nuances roses opalines.

Le disque solaire sort de la mer, lentement, très lentement, sous forme d'un croissant lançant des éclairs pourpres et verdâtres. Peu à peu le cercle se complète... la mer est inondée de lumière... un nouveau jour commence !

Ce spectacle qu'il m'a été donné de contempler bien des fois est toujours empoignant !

Je fais passer ma carte au commandant Lataste, que j'ai entrevu hier et pour lequel je possède une lettre d'introduction.

Il me fait aussitôt l'agréable surprise de m'inviter à venir m'asseoir à sa table en compagnie de son état-major et de quelques passagers de choix qu'il avait déjà distingués, dont quelques dames argentines, plus aimables les unes que les autres.

Je n'oublierai jamais l'accueil amical qu'il me fit. Comment pourrai-je jamais dire de lui tout le bien que j'en pense et combien tous, sans exception, l'estimaient à bord.

Vieux loup de mer, dans la belle acception du terme, d'un courage à toute épreuve et d'une expérience consommée, il joignait, à ces qualités professionnelles, l'art délicat de savoir conquérir de suite toutes les sympathies.

Causeur charmant, ayant beaucoup vu et beaucoup appris, auprès de lui les heures semblaient courtes.

Avec quelle grâce et quelle courtoisie il présidait la table où nous avions la bonne fortune d'être assis autour de lui. Jamais la conversation ne languissait et l'on ferait un volume avec les anecdotes qu'il racontait si bien et qu'il avait vécues dans ses longs voyages.

Plein de tact, ayant un mot aimable pour chacun, il arrivait par le charme de sa parole et sa bonhomie à toute épreuve à faire sourire certains de nos compagnons que l'affreux mal de mer ne prédisposait pourtant guère à la gaieté.

Quand il lira ces quelques lignes, je vois d'ici le bon sourire qui viendra illuminer son visage. Il se rappellera avec plaisir, j'en suis sûr, les bonnes causeries sur le pont ou sur la passerelle, dans les courts loisirs que lui laissaient ses importantes fonctions.

Avec de tels marins, on n'a rien à craindre ; à bord de l'*Atlantique* nul ne doutait qu'il saurait conduire à bon port son beau navire et soutenir partout, au besoin, le prestige du pavillon français.

Qu'il me permette de lui adresser ici, au nom de tous, un respectueux et affectueux souvenir !

Midi. — Une voile à l'horizon !... Toutes les lorgnettes sont braquées et chacun de donner son opinion. C'est un Norvégien, dit l'un... un Grec, prétend un second et toutes les nationalités auraient défilé successivement, si le commissaire du bord, avec ses yeux de lynx, et d'un seul regard, ne nous avait départagés, en nous déclarant que c'était un brick portugais.

Il vient au-devant de nous, toutes voiles dehors... Nous nous croisons assez près pour échanger quelques saluts !

D'où vient-il ? Où va-t-il ? Où sera-t-il demain ? Où serons-nous ? C'est la vie qui passe... Qu'importe !

Le point est affiché tous les jours à midi dans un cadre réservé.

A bord, il n'y a pas de petits événements. On s'intéresse à tout.

Nous constatons : lat. 44°07' Nord, longitude 9°22 Ouest. Les sympathies commencent à s'accentuer nettement. Parmi nous, se trouvent une vingtaine d'officiers, en destination de Dakar, d'où ils doivent se disperser sur tout le territoire de notre lointaine colonie.

On ne saurait imaginer meilleurs compagnons de route, gais, spirituels, ayant la plupart beaucoup voyagé et fort intéressants à faire causer.

Très simples, toujours disposés à rendre service, quelques-uns sont artistes et possèdent de fort belles voix ; comment ne pas se rappeler les bonnes soirées où chacun d'eux, sans jamais se faire prier, payait de sa personne pour l'agrément de tous ?

5 heures. — Nous approchons des côtes d'Espagne.

Nous sommes favorisés par un temps magnifique. D'innombrables mouettes voltigent autour du navire, garde d'honneur qui semble venue au-devant de nous pour nous guider au port.

Rien n'est plus gracieux que ces oiseaux au plumage blanc d'argent, auxquels le soleil donne des reflets d'ivoire et de nacre. Presque apprivoisés, ils planent à quelques mètres à peine au-dessus de nos têtes, sachant qu'à bord des navires ils ont droit de cité et qu'on les respecte comme les messagers heureux qui annoncent l'approche de la terre !

Nous doublons le cap Finisterre, laissant derrière nous le golfe de Gascogne et ses tempêtes toujours menaçantes.

Désormais la mer sera calme ! Le beau temps ne nous quittera plus jusqu'à Rio.

Quelques passagers, tapis depuis le départ dans leur cabine,

se hasardent à mettre le pied sur le pont... Ils ne sont pas encore bien valides... leur gaieté est un peu factice... Quelques heures encore et ce seront les plus vaillants ! Nous les englobons d'ailleurs dans le groupe joyeux que nous avons fondé dès le départ. Il faudrait vraiment mettre de la mauvaise volonté pour ne pas s'associer à la bonne humeur qui règne parmi nous.

Nous apprécions de plus en plus les qualités nautiques de l'*Atlantique*, excellent bateau, remarquable vraiment par sa stabilité et nous filons à bonne allure.



LISBONNE. — Le Tage.

CHAPITRE II

L'entrée du Tage. — Le Tour de Bélem. — Lisbonne. — Ses monuments. — Le Jardin botanique.

4 JUILLET. — 2 heures de l'après-midi. — Le déjeuner a été rapidement expédié. La terre est en vue.

Laissant à gauche le phare de São Julião et à droite celui de Bugio, nous entrons dans le Tage.

Où est le fleuve aux eaux bleues, si chantées ? Celui-ci ne roule que des ondes limoneuses, jaunâtres, d'aspect vraiment peu poétique.

Le paysage qui se déroule sur les deux rives est assez décoratif ; mais on l'a tant vanté qu'en le contemplant, on éprouve une véritable désillusion. Sa renommée est surfaite. La ville se développe sur des collines basses, couvertes d'une maigre végétation et brûlées par un soleil ardent.

Il faudrait des montagnes pour servir de fond à ce paysage.

Quelques rares palmiers rompent l'uniformité de l'ensemble. Il est impossible de mettre Lisbonne en parallèle avec les beaux ports d'Italie, auxquels on l'entend souvent comparer.

Les Portugais se plaisent à répéter :

Quem não tem visto Lisboa.

Não tem visto couza boa.

Qui n'a vu Lisbonne n'a rien vu de beau.

C'est la même idée empruntée aux Napolitains qui chantent :
Voir Naples et mourir !

L'Atlantique s'avance majestueusement. A gauche, nous apercevons le château de Cintra perché sur les hauteurs,



LISBONNE. — Le Port.

Oeiras, petite ville assez gracieuse, puis Caxias; à droite Trafaria près de la pointe de Bugio et plus loin Almada.

3 heures. — Voici la tour de Bélem, un des monuments les plus intéressants du Portugal.

Bâtie en 1520 sur un rocher isolé dans le fleuve, elle commandait alors le passage.

Depuis, elle s'est trouvée peu à peu ensablée et reliée à la terre ferme.

De forme carrée, la tour proprement dite, d'une hauteur totale d'environ 30 mètres, est ornée du côté du Tage d'un balcon avec parapet, richement décoré de nervures, et des fenêtres en plein cintre.

Au sommet, une plate-forme, flanquée de quatre tourelles en poivrière avec créneaux et mâchicoulis.

La base est entourée d'une enceinte hexagonale, couronnée de créneaux, avec des écussons aux armes de l'ordre du Christ.

Six élégantes tourelles s'élèvent sur les angles.

L'ensemble est d'un style particulier au Portugal; tous les monuments construits à cette époque ont le même cachet;



LISBONNE. — Vue du sommet de l'aqueduc.

on donne à ce style le nom de *Manuelino*, en souvenir du roi Manuel I^r, qui régnait alors.

Quand on arrive à Lisbonne, l'aspect de cette tour est séduisant. Malheureusement, la perspective est affreusement gâtée par une immense cheminée d'usine qui enlève à la vision une partie de sa poésie.

La rade est immense et la ville est située tout au fond.

Elle ne tarde pas à apparaître.

Coup d'œil général assez banal. Elle se déploie sur une longueur de 5 kilomètres le long du littoral, en amphithéâtre, escaladant les collines riveraines, dont la plus haute s'appelle Estrella ou Buenos-Ayres.

Pas de cathédrales pointant fièrement vers le ciel; mais des

maisons à toits rouges entassées par étages superposés.

A gauche, le Palais royal, tout blanc, semble littéralement cuire au soleil.

4 heures. — *L'Atlantique* aborde à quai. Nous descendons à terre.

Désillusion ! On est aveuglé par des tourbillons d'une poussière impalpable qui rappelle le port de Valence, en Espagne. Ces deux villes me semblent posséder sur ce point un joli record.

Nous montons dans un tramway qui suit le rivage... interminablement, pour arriver à la poste d'où nous envoyons à Paris quelques télégrammes. Le personnel est d'une complaisance remarquable.

Je trouve l'occasion de placer quelques mots de portugais et, la chance aidant, je réussis à me faire comprendre.

Mes compagnons qui, paraît-il, n'ont pas eu les mêmes raisons que moi de se louer des employés, prétendent en riant que c'est pour cela que je les trouve charmants et affirment qu'ils ne valent pas mieux que ceux que nous possérons en France. Après tout, cela est bien possible !

Comme je suis le plus fort linguiste (!) de la bande, on me charge d'organiser la promenade. Les cochers sont généralement bons garçons. J'en choisis un qui me semble déluré et avec des prodiges d'adresse, accompagnés d'une mimique savante, je lui fais comprendre que nous désirons visiter la ville.

Nous parcourons les principaux quartiers. Rien de bien intéressant : d'immenses avenues plantées d'arbres qui semblent honteux de la poussière qui les couvre et qui crèvent de soif !

Il faut reconnaître cependant que la municipalité fait tout ce qu'elle peut pour remédier à ce fléau et qu'un nombreux personnel est toujours occupé à l'arrosage. Mais, avec le soleil local, il faudrait distribuer des tonnes d'eau.

Lisbonne est pourtant une ville privilégiée sous ce rapport.

Un monument très intéressant à visiter est la « Mãe d'Agua », château d'eau situé à 81 mètres au-dessus du Tage et achevé

en 1834. Cette « mère d'eau », une des constructions les plus grandioses de Lisbonne, se compose d'une immense salle de pierre, au centre de laquelle se trouve un réservoir long de 30 mètres sur 25 mètres de large et 10 mètres de profondeur.

Un escalier mène à la conduite d'eau, composée d'une galerie basse et de deux canaux, ainsi qu'au toit plat de l'édifice à 29 mètres au-dessus du sol.

De là le voyageur embrasse tout le panorama de Lisbonne. La vue d'ensemble est fort belle.



Port de Lisbonne.

Il ne faut pas quitter la ville sans faire une visite au jardin botanique, un des plus riches qui existent en Europe.

Il renferme des serres magnifiques et présente une remarquable avenue de palmiers, qui donnent déjà un avant-goût de la flore tropicale.

Enfin, de nombreuses plates-bandes sont garnies d'une multitude d'espèces, représentées généralement par de beaux échantillons.

Le climat délicieux du Portugal permet d'y cultiver en plein air quantité d'espèces tropicales.

L'espace nous manque pour citer les autres curiosités susceptibles d'intéresser le voyageur.

Mentionnons cependant, parmi les édifices religieux, le cou-

vent des Hiéronymites, derrière la tour de Belem, avec son superbe cloître et l'église d'Estrelle qui domine Lisbonne. Nous conseillons de faire l'ascension du dôme, d'où l'on jouit d'un coup d'œil magnifique sur la ville et le Tage, et enfin de ne pas négliger le musée archéologique, où l'on peut admirer une jolie collection d'objets préhistoriques.

CHAPITRE III

En route pour Dakar. — Le ^{mal} de mer. — Les Canaries. — Une fête à bord. — Je suis nommé président. — Un discours. — Nouvelle fête. — Une histoire d'occultisme : le collier d'Ahmosis. — Une tombola. — Une histoire de commissaire priseur.

Arrivée à Dakar. — Promenade à terre. — La ville. — Le marché. — Les femmes indigènes. — Les baobabs. — Les bijoutiers et le travail de l'or. — Les nègres plongeurs et les amulettes. — Leur genre de mentalité. — Une leçon de politesse donnée par l'un d'eux.

Gorée. — La vie à bord de l'*Atlantique*. — Une leçon de navigation. — Nous rencontrons le *Chili*. — Une cure d'air. — Passage de la ligne. — La Croix du Sud. — La fête nationale. — Le père « la Ligne ».

La côte d'Amérique est en vue. — Les baleines. — Les jangadas, barques indigènes. — Pernambuco. — La barre à l'entrée du port. — Débarquement mouvementé. — Les requins. — Les fruits des tropiques. — Les perroquets de Pernambuco et leur langage. — Difficultés de la navigation. — Route semée d'écueils.

Bahia. — Merveilleux panorama. — Impression en descendant à terre. — L'odeur du nègre. — Réflexions sur la race noire. — Le funiculaire et la ville. — Les ingénieurs brésiliens. — Retour à bord et dispute avec les bateliers.

En mer. — Les Abrolhos. — Nouvelle leçon du commandant Lataste. — Les dangers de la navigation. — Visite de la machine de l'*Atlantique*. — Un merveilleux coucher de soleil. — La dernière journée à bord. — Arrivée à Rio.

5 JUILLET. — 4 heures. — Le charbon est embarqué. Les trois coups de sirène appellent les retardataires.

L'*Atlantique* largue ses amarres. La foule sur le quai agite ses mouchoirs et envoie les derniers adieux aux amis qui partent pour de longs mois !

Le bateau s'éloigne de terre et devant nos yeux commence à défiler le même panorama qu'à l'arrivée.

Le paysage, au soleil couchant, revêt des teintes plus douces et n'est pas sans charme.

Mais, je le répète, la plupart des voyageurs sont d'accord avec moi pour trouver grossie la réputation faite à Lisbonne dans toutes les descriptions.

Trieste, Constantinople, Naples, offrent un autre prestige : et nombre de villes espagnoles, Séville, Grenade, Cadix, lui sont bien supérieures.

A mesure qu'on s'avance vers l'embouchure du Tage, le roulis et le tangage du bateau commencent à se faire sentir.

La question du mal de mer tient une grande place dans la conversation et déjà quelques voyageurs, gens de précautions que guide une saine prudence, s'enferment dans leur cabine pour y attendre des temps meilleurs.

Personnellement, je ne suis pas accessible à cette malheureuse infirmité, et faut-il l'avouer, par un sentiment d'égoïsme involontaire, le bonheur étant relatif, on ne peut s'empêcher de s'estimer heureux lorsque, au lieu de l'affreux mal de mer, on sent l'appétit qui s'éveille et s'aiguise à l'attente d'un bon repas !

7 heures. — Nous gagnons la pleine mer. On commence à danser ferme. Signe caractéristique, on adapte aux tables « les violons », système de cordes tendues pour empêcher la vaisselle de s'éparpiller dans les mouvements de roulis et de tangage.

La vue de ces préparatifs décide les derniers hésitants... qui disparaissent à leur tour et la vaste salle à manger de l'*Atlantique* semble presque vide.

Le commandant Lataste, tout en regrettant ce méchant contre-temps, nous tient sous le charme de sa conversation, ce qui ne nous empêche pas d'apprécier à sa valeur la cuisine du bord qui véritablement est excellente.

Entre parenthèse, la supériorité sur ce chapitre est accordée à l'unanimité aux paquebots français.

10 heures du soir. — On sert le thé, prétexte pour se retrouver avec les aimables compagnons du dîner.

La gaieté ne cessera désormais de régner à bord jusqu'à la fin du voyage !

Nous sommes par le travers de Gibraltar. En cette région, la mer est presque toujours plus ou moins houleuse.

6 JUILLET. — La nuit a été agitée et des flancs du navire s'élevaient les plaintifs gémissements des infortunés que torturait l'horrible mal de mer.

Devant l'impossibilité de leur venir en aide, le plus simple était de s'endormir philosophiquement, ce que nous fîmes, tout en réfléchissant qu'au-dessous de la planche qui nous portait, l'Océan, profond de 4 ou 5,000 mètres, pouvait, dans un accès de mauvaise humeur, faire instantanément disparaître l'*Atlantique*, aussi facilement que le moindre grain de poussière... que le vent chasse dans l'inconnu !

7 heures du matin. — Soleil radieux, la mer est bleue et quelques petites crêtes d'écume au sommet des vagues sont le seul indice qui reste de la houle qui nous a secoués.

Nous longeons les côtes du Maroc.

Le mal de mer est oublié. Tous les passagers, le visage un peu fatigué, reparaissent sur le pont, heureux de renaître à l'existence.

Comme passagers, nous avons à bord une trentaine de jeunes officiers de l'armée coloniale qui vont remplacer dans les postes de l'Afrique centrale leurs camarades qui viennent d'achever leur temps de séjour réglementaire. Parmi eux se trouve le Dr Emily, dont on n'a pas oublié le rôle si important qu'il eut à jouer dans la mission Marchand.

Ce sont les plus charmants compagnons de route que l'on puisse rêver et M. Preudhomme, ingénieur du port de Pernambuco, non moins aimable et de joyeux caractère, nous soumet l'idée de leur offrir une petite fête.

La motion est acceptée à l'unanimité.

Demain le champagne pétillera dans les coupes !

Le commandant veut bien se joindre à nous et nous accorde gracieusement la jouissance du salon pour la nuit.

Mais, hélas ! toute médaille a son revers. J'avais eu le grand tort de montrer trop d'enthousiasme et, malgré mes protestations, je fus forcé d'accepter le rôle de président de la fête, avec toutes les conséquences habituelles à ces sortes de prérogatives, dont la moindre est le discours traditionnel.

7 JUILLET. — Le temps passe si vite que l'on oublie rapidement les dates.

Nous sommes par $38^{\circ}43'$ latitude nord et $17^{\circ}25'$ longitude ouest.

11 heures. — On nous sert un plantureux déjeuner, au dessert le commandant nous annonce qu'il nous réserve une surprise.

Fort aimablement, il modifie un peu la route et va nous faire passer en vue des Canaries.

On lui vote immédiatement un ban d'honneur. Je ne suis pas le dernier à battre des mains, heureux de revoir ces *Îles Fortunées* que j'ai parcourues en 1902 et dont j'ai conservé un souvenir si poétique.

2 heures. — Les Canaries sont en vue ! Les sombres rochers de la Isleta surgissent à l'horizon... Je reconnais le paysage grandiose qui n'a cessé d'être gravé dans ma mémoire !

Peu à peu les contours se précisent et la Grande Canarie apparaît dans sa majestueuse splendeur !

Nous côtoyons le rivage à 300 mètres au plus et Las Palmas défile, étincelante de blancheur et de grâce, dans le cadre magnifique de ses montagnes, avec sa belle cathédrale qui s'élève fièrement sur la place centrale.

Le commandant nous invite à monter sur la passerelle pour jouir du coup d'œil véritablement féerique !

Pas un drapeau français dans le port. En revanche, de nombreux navires anglais ou allemands.

La chose est fort triste quand on pense qu'il y a trente ans, c'était la France qui détenait tout le commerce dans ces régions.

Nos modes, nos articles de Paris faisaient prime. Aujourd'hui, c'est en vain, à Palmas, qu'on chercherait la moindre maison française !

3 heures. — *L'Atlantique* marche à toute vitesse ; peu à peu la terre s'éloigne... La cathédrale semble s'enfoncer dans la mer ; encore quelques secondes et l'œil ne contemplera plus qu'un grand cercle bleu s'étendant à l'infini autour du

navire. Des bandes de poissons volants, précurseurs de la zone tropicale, commencent à faire leur apparition.

11 heures du soir. — La fête commence. Nos invités sont fidèles au rendez-vous et le commandant fait son entrée, salué par de bruyants hurrahs.

Je prends... en riant... possession du fauteuil présidentiel, m'excusant de n'avoir à offrir qu'un bien mauvais morceau d'éloquence !

MESSIEURS, OU PLUTÔT MES CHERS AMIS,

Cette familiarité de mon entrée en matière me sera pardonnée et me semble justifiée par la marque de sympathie que vous m'avez témoignée en m'appelant à l'honneur de présider cette amicale petite réunion.

Je ne suis pas assez prétentieux pour attribuer cette faveur à mes mérites personnels. J'aime mieux croire que j'ai été choisi à l'ancienneté !

En tout cas, je jette aujourd'hui quelques-unes de mes années au gouffre de l'oubli, je veux me rajeunir, ne serait-ce que quelques moments, pour ne pas me montrer trop morose !

• Vive la jeunesse !

Je suis fier de me trouver à vos côtés. Ne représentez-vous pas, vous tous qui m'écoutez, tout ce que notre belle France possède d'intelligence et de virilité !

Vous avez devant vous le temps et l'espace. Que vous réserve l'avenir ? Je vais vous le dire : une brillante destinée, sans doute, si le destin veut bien exaucer les vœux que je fais pour chacun de vous, en ce moment.

Que vois-je en effet ?

Les uns, ingénieurs audacieux, s'en vont dans les pays encore vierges, luttant pied à pied contre les forces naturelles, effondrant les falaises à coup de dynamite, pour creuser des ports où nos grands bateaux, drapeaux flottant fièrement à la brise du large, viendront s'amarrer à des quais magnifiques, apportant avec eux un peu du génie de la France.

D'autres, pionniers aventureux, pour lesquels il n'est pas d'obstacle, marchent intrépidement, sans trêve ni merci, poussant devant eux les rails de fer, comme l'aveugle qui, de son

bâton, cherche la route incertaine, éventrant les forêts impénétrables, ou s'enfonçant dans les déserts sans fin, entraînant à leur suite les puissantes locomotives avec toutes les merveilles de la civilisation !

Et notre brave armée, nos courageux officiers, quel éloge faire de leur valeur ! j'admire leur énergie et l'abnégation avec laquelle ils risquent leur vie, chaque jour, pour conserver intact le patrimoine colonial que nos aînés ont conquis, en arrosant le sol de leur sang !

Que ne puis-je les suivre dans ces courses aventureuses et partager leurs joies et leurs peines.

J'en aurais encore beaucoup à dire, si je ne craignais de vous endormir par un trop long discours.

Je ne puis pourtant, voyant en face de moi mon éminent confrère le Docteur Emily, et d'autres collègues, ne pas jeter également quelques fleurs sous leurs pas ! Quels dangers n'affrontent-ils pas chaque jour, luttant contre ces maladies terribles des tropiques, qui terrassent les plus forts et qu'ils combattent sans trembler.

Quel beau rôle ils remplissent, quand, loin de la patrie, au chevet des pauvres malades qui grelottent sous la fièvre, montrant toute leur abnégation et tout leur dévouement, ils arrachent à la mort les vies précieuses sur lesquelles la France a fondé tant d'espérances.

Dans quelques jours, les amitiés contractées à bord seront rompues par les hasards de la destinée. Chacun de vous suivra sa marche capricieuse, ballotté plus ou moins sur l'océan de l'inconnu.

Que mes vœux de bonheur vous accompagnent sur votre route et rappelez-vous que je serai toujours l'ami qui, du fond du cœur, applaudira à vos succès.

Moi-même, lorsque dans quelques semaines, seul, couché dans mon hamac, j'écouterai pendant la nuit, la grande voix mystérieuse de la forêt brésilienne, je me souviendrai avec regret des bonnes causeries du soir, sur le pont de l'*Atlantique*, et ferai revivre en rêve les figures amies que je contemple en ce moment.

Je termine ce bavardage beaucoup trop long.

MES CHERS AMIS,

Dans ma jeunesse, au bon temps où j'étais étudiant, il n'était de joyeuse réunion sans boire : « Au clergé, à la magistrature... à ces dames ! »

Le clergé, nous glisserons vite..., je ne crois pas que nous soyons de bien fervents adeptes.

La magistrature... le mieux est, pour en parler, d'attendre des temps meilleurs !

Restent les dames ! Ici, je lève mon verre pour porter en leur honneur un toast enthousiaste et vibrant.

Enfin, pour terminer, et je vous vois déjà tous battre des mains, je porte la santé du vaillant commandant de l'*Atlantique*, auquel nous souhaiterons de diriger longtemps encore le beau bateau qui porte en ce moment notre fortune !

Un ban, en mon honneur, fut voté à l'unanimité, ce qui prouva qu'en faisant l'éloge de nos braves compagnons, j'avais trouvé la note juste.

Puis la petite fête continua joyeuse et pétillante d'esprit, entremêlée de chansonnettes et d'anecdotes plus humoristiques les unes que les autres.

Le champagne n'était pas mauvais et à deux heures du matin, les refrains les plus endiablés du quartier latin, repris en chœur, témoignaient qu'on ne s'ennuyait pas à bord de l'*Atlantique*.

JEUDI 8 JUILLET. — 10 heures du matin. — Nous franchissons le Tropique du Capricorne. Il fait un temps superbe. Demain soir, nous serons à Dakar.

Notre réunion d'hier soir, où les dames ne figuraient pas... inutile d'insister... avait éveillé leur curiosité.

Aussi décidèrent-elles de prendre leur revanche le jour même et, plus aimables que nous, il faut bien l'avouer, elles ne voulurent pas laisser les messieurs en pénitence.

J'avais raconté la veille une histoire de « l'au delà », étude d'occultisme : « le collier d'Ahmosis », qui avait semblé intéresser mon auditoire. L'un de nos compagnons en avait-il parlé... toujours est-il que je reçus une députation de deux ou trois dames qui, gracieusement, me demandèrent d'inscrire

mon nom à leur programme et de donner une seconde édition de ma fantaisie.

J'eus beau expliquer que mon histoire ne méritait pas leurs suffrages, il fallut me soumettre, ce que je fis d'ailleurs de bonne grâce, estimant qu'à bord, chacun doit, autant qu'il le peut, contribuer à multiplier les distractions et à rendre la vie en commun aussi agréable que possible.

Je reproduis le programme dont l'ensemble varié fut suffisant pour nous permettre de passer une charmante soirée.

COMPAGNIE DES MESSAGERIES MARITIMES

Paquebot : Atlantique, le 8 Juillet 1909.

PROGRAMME

1^{re} PARTIE

- | | |
|--|----------------------------------|
| 1. Conférence sur l'au-delà
<i>Le collier d'Ahmosis.</i> | M. le Docteur LATTEUX. |
| 2. La petite boîte de Chine (Chant). | Le lieutenant MONNET. |
| 3. L'hirondelle de Bouddha (Poésie) | Le lieutenant ESTESSE. |
| 4. Réverie (Poésie de V. Hugo), musique
de Saint-Saëns (Chant). | M ^{me} Julienne PRUDENT |

2^{me} PARTIE

- | | |
|---|--|
| 5. <i>Le chapeau claque</i> (Monologue). | Le lieutenant ESTESSE. |
| 6. <i>Air de la Forêt</i> (de Carmen) (Chant). | M ^{me} Julienne PRUDENT. |
| 7. <i>Air de Manon Lescaut</i> (Chant). | Le lieutenant MONNET. |
| 8. <i>Air des bijoux de Faust</i> (Chant). | M ^{me} Julienne PRUDENT |
| 9. <i>Duo des Hirondelles</i> (de Mignon)
(Chant). | M ^{me} Julienne PRUDENT.
Le lieutenant MONNET. |

CONFÉRENCE DU DR LATTEUX

Voyage dans “ L’Au-delà ” : Le collier d’Ahmosis

Avant-propos

Pour la compréhension de l’histoire qui va suivre, quelques mots d’explication sur la religion de l’ancienne Égypte sont indispensables :

1^o L’être humain, outre son enveloppe corporelle, matérielle et tangible, était considéré comme en possédant une seconde, éthérée et impalpable, incluse dans la première, qu’on appelait « le double », et qui devenait libre après la mort.

Les objets matériels eux-mêmes étaient considérés comme ayant également leur double.

Dans l’au-delà, rien n’était changé. Le mort se retrouvait tel qu’il était sur terre, avec ses palais, ses trésors et tout ce qui lui avait appartenu.

Son double habitait le tombeau avec la momie et la nuit pouvait s’extérioriser et se transporter dans les sphères de l’au-delà où il continuait le même genre d’existence qu’il avait mené sur la terre.

2^o Il existe dans les solitudes du Thibet des couvents habités par des sectes religieuses, dont les membres livrés aux pratiques de l’ascétisme le plus compliqué passent pour posséder des secrets inconnus des profanes.

Ils auraient entre autres pouvoirs, tant leurs sens sont affinés par la pénitence, celui de communiquer à distance

par la pensée, et la faculté de s'extérioriser à volonté, libres de se transporter à leur gré dans les mondes qui peuplent l'infini.

Il existe quelques rares initiés.

3^o Il est enfin nécessaire de noter que l'auteur, collectionneur enthousiaste d'antiquités égyptiennes, possède chez lui une magnifique momie, renfermée dans une cage vitrée. C'est celle d'une jeune femme. Les vêtements funéraires, dans lesquels elle a été ensevelie, montrent qu'elle appartenait à une classe élevée de la société.

C'est elle qui fait l'objet de l'histoire qu'on va lire

I

Parmi les nombreux incidents qui émaillèrent un voyage que je fis en Égypte, en 1895, il en est un que j'avais oublié et qui, cependant, devait plus tard être l'origine d'un des événements les plus mystérieux de mon existence.

Par un de ces matins radieux, comme il en existe seulement en Orient, j'avais quitté le Caire, dans le but de visiter les antiques pyramides qui, insensibles aux morsures du temps, s'élèvent encore fièrement dans la plaine de Memphis.

Sous la conduite d'un excellent guide, Mustapha Saïd, qui connaissait le pays mieux que n'importe quel fouilleur de tombeaux (peut-être même appartenait-il à cette intéressante confrérie... je l'ai toujours, du moins, un tantinet soupçonné), j'avais décidé d'explorer la grande pyramide de Saqqarah, un des plus vieux monuments du monde, sépulture de l'antique roi Zozer, sans oublier ni le Serapeum, ni le mastaba du grand prêtre Ti, presque aussi ancien, que nous a conservé le sol mystérieux de l'Égypte.

Monté sur un petit âne blanc, aux jarrets d'acier, coquettement tondu, avec des manchettes aux pattes et de petits favoris le long des cuisses, je chevauchais en plein désert,

par une température de 40°, apercevant la masse imposante de Saqqarah, que l'on croit toujours toucher du doigt, tant l'atmosphère est transparente et qui paraît s'éloigner à mesure qu'on s'en rapproche...

Un silence de plomb nous environnait... troublé seulement par le cri des vautours qui planaient au-dessus de nos têtes et par le crépitement des os blanchis par le temps, que nos montures écrasaient sous chacun de leurs pas, dans cette immense nécropole de Memphis, où dorment sous le sable les millions d'êtres humains qui vivaient sur ce sol, il y a 5000 ans.

Enfin, vers onze heures, nos efforts étaient couronnés de succès et nous mettions pied à terre devant une anfractuosité de la pyramide, sur la face opposée au soleil, où nous espérions trouver, pour déjeuner, une fraîcheur relative...

Pendant que Mustapha déballait les provisions et mettait en lieu sûr les précieuses bouteilles d'eau qui, dans ces régions brûlantes, valent le nectar le plus délicieux, j'avais poussé une pointe en avant et gravi quelques degrés du monument, entreprise qui, vu la hauteur des blocs éboulés, n'est ni sans danger, ni sans difficultés de toutes sortes.

J'allais regagner notre salle à manger... je veux dire notre caverne... lorsque, levant la tête, j'aperçus un voyageur qui descendait péniblement, hésitant sur la route à suivre, ne sachant trop comment rejoindre la piste qu'il ne pouvait distinguer du point qu'il occupait... masquée qu'elle était... par des pierres énormes...

Voyant son embarras, je me portai à sa rencontre et l'aidai à atteindre la base du monument.

Il me remercia beaucoup.

Nous reprîmes le chemin du campement et il me fit le plaisir d'accepter un verre d'eau parfumée avec quelques gouttes de mastic, m'avouant qu'il mourait de soif... s'étant égaré depuis plusieurs heures !

C'était un petit homme... maigre, aux cheveux noirs, sans barbe... portant un lorgnon d'or et dont les yeux brillaient d'un si étrange éclat, que je pouvais difficilement

soutenir le regard... qu'il ne cessait de braquer sur moi... dans le but évident de tâcher de deviner qui je pouvais bien être...

Nous causâmes... ou plutôt je le fis causer... car jamais je n'avais rencontré savant plus érudit. Il connaissait son histoire d'Egypte, mieux qu'un Maspéro ou un Morgan !

Il me fit certaines remarques que je n'avais jamais notées nulle part et me signala des détails inconnus... comme je m'en assurai plus tard, auprès des égyptologues les plus éminents... les laissant eux-mêmes très intrigués sur la source où j'avais pu puiser mes documents.

Ses aperçus sur le tombeau de Ti..... en contradiction complète avec tout ce qui a été écrit jusqu'à présent, me laissèrent rêveur... et il mit le comble à ma surprise en me parlant de certain temple... dont *j'ignorais le nom* et dont il décrivit les moins dres détails avec la précision d'un érudit auquel rien ne saurait échapper...

Ses yeux .. pendant son discours... semblaient se perdre dans un vague lointain et ses phrases se succédaient... espacées et cadencées.

Lisant dans ma pensée... et prévoyant quelque interrogation, il me prévint : ... *Ce temple n'est pas encore connu*, me jeta-t-il négligemment... et il changea de conversation !!

Mais alors, pensai-je... comment peut-il si bien le décrire?... Comment en connaît-il l'histoire... l'emplacement... puisque nul ne l'a encore visité !!

Je voulus savoir quel était cet énigmatique personnage et lui offris ma carte... pensant qu'il me donnerait la sienne en échange... Il la lut et s'excusa d'avoir oublié les siennes...

« Un voyageur qui passe... dit-il... parcourant le monde et que vous reverrez peut-être... plus tard ! »

J'allais insister, mais son escorte l'avait rejoint et me regardant une dernière fois avec un singulier sourire, il me salua, me faisant un geste d'adieu et laissant tomber sa main droite le long de son corps jusqu'à son genou... mode en usage chez les anciens Égyptiens aux époques les plus reculées.

Après avoir donné dans une langue inconnue les ordres

nécessaires pour le départ, il enfourcha sa monture et ne tarda pas à disparaître derrière des dunes de sable !

J'interrogeai Mustapha... Le voyageur mystérieux lui était totalement inconnu... aussi bien que ses guides à la peau cuivrée... qui n'étaient pas du pays... et dont il ne comprenait pas l'idiome...

II

J'avais oublié cet incident de voyage... lorsque neuf ans après... au mois d'avril 1904, se présenta chez moi un visiteur, que j'introduisis dans mon cabinet...

C'était un petit homme... maigre, aux cheveux noirs... un peu blanchissants... portant un lorgnon d'or et dont les yeux brillaient tellement que je cherchai dans ma mémoire où j'avais bien pu rencontrer déjà un si troubant regard.

C'était l'homme de Saqqarah !

Jouissant de ma surprise : « Je vous avais dit que nous nous reverrions quelque jour... vous le voyez... je ne vous ai pas oublié... le moment est venu de me faire connaître... Vous avez devant vous le *Grand Maître du Suprême Conseil d'Initiation*, dont le siège est à Lhassa, dans les montagnes du Thibet.

« Peu vous importe mon nom véritable, que ne doit entendre prononcer aucune oreille profane.

« Qu'il vous suffise de savoir que, pour les misérables besoins des communications terrestres, je suis le comte de P...

« Ceci dit, écoutez-moi !

« Encore obscurci par les brouillards épais, au sein desquels se déroule l'évolution de la vie terrestre, votre esprit suppose que, lors de votre voyage en Égypte, c'est le hasard seul qui a dirigé vos pas, les guidant vers l'Orient.

« Erreur absolue. Il n'y a pas de hasard... il n'existe dans l'univers que des lois dont les résultantes combinées tendent

vers un but final bien défini... que seuls connaissent les initiés les plus avancés.

« Sachez donc que si vous êtes venu, fantôme réincarné que vous êtes, fouler le sol de l'Égypte, c'est que sur cette terre, il y a 3.000 ans, s'écoula pour vous une des vies les plus heureuses, parmi celles qui vous furent dévolues.

« Une force supérieure et intelligente vous guidait, vous la connaîtrez plus tard.

« Sur ma proposition, le Grand Conseil a décidé que vous étiez digne de subir les épreuves de l'Initiation sacrée. J'espère que vous en sortirez victorieux.

« Pour votre instruction et votre perfectionnement, je vous ferai revivre alors toutes ces existences. Vos yeux, s'entr'ouvrant à la sublime lumière, pourront contempler dans leur majesté les mystères de l'évolution des mondes, trouvant sur leur route le secret des lois éternelles. »

Puis, se levant et parcourant du regard les mille objets rapportés par moi comme souvenirs de voyages :

« Ces bracelets égyptiens, ces colliers, ces amulettes, sont, sans que vous vous en soyez douté jusqu'ici, les objets préférés qui charmaient votre vie.

« Ce n'est pas le hasard qui les a réunis !

« Cette momie que vous tenez précieusement enfermée dans un cadre luxueux et qui semble endormie dans son éternelle beauté, au milieu des étoffes précieuses, qu'elle affectionnait... ce n'est pas le hasard qui l'a amenée chez vous...

« C'est... »

Il allait continuer et anxieux je buvais ses paroles. Il s'arrêta, comme s'il eût trop parlé...

« Si l'initiation t'a rendu plus fort, en te dévoilant les grands secrets, n'oublie pas qu'elle t'impose aussi de nouveaux devoirs dont le moindre est de pratiquer, sous toutes les formes, la charité vis-à-vis de ton prochain.

« Plus tard, quand ayant médité les enseignements que je t'ai donnés, tu auras grandi en sagesse... que tu seras meil-

leur... peut-être alors te sera-t-il permis de pénétrer plus avant dans l'inconnu !

« Quelle que soit la distance terrestre qui pourra nous séparer... je serai toujours à tes côtés... veillant sur toi... Adieu ! »

Des mois ont passé, complétant des années, et la lumière astrale, dans son étincelante et mystérieuse clarté, visible aujourd'hui pour moi seul... grâce au maître qui guida mes pas chancelants, a depuis longtemps chassé de mon esprit les brouillards opaques des visions terrestres, me laissant maître de contempler, dans une admiration toujours nouvelle, les radieuses beautés des mondes inconnus roulant dans l'infini...

Salut aux maîtres vénérés qui, dans les hauteurs inaccessibles où s'affinent leurs facultés terrestres, accumulent les secrets qui seront communiqués plus tard et pour le bien de tous, à l'être humain, actuellement encore dans les ténèbres de l'enfance.

L'homme à cette époque bénie n'aura plus d'autre objectif ni d'autres aspirations que d'atteindre les sommets élevés, où le mal est inconnu et où rayonnent dans une gloire éblouissante, la bonté et l'idéale beauté, émanations divines !

III

Le 25 janvier dernier, je reçus une lettre surchargée de timbres... Elle venait directement de Lhassa, capitale du Thibet...

D'après sa date, elle avait mis près de six mois à me parvenir, ayant été sans doute écrite dans les régions inaccessibles qu'habitent seuls les grands initiés de l'occultisme oriental.

C'était mon maître qui me l'écrivait :

MON FILS,

Tu as suivi le bon sentier, sans te détourner... sans crainte, sans faiblesse... !

Les temps sont proches où tes yeux vont s'ouvrir sur des horizons nouveaux.

Dès à présent, avec la permission des Maîtres qui me guident moi-même, une force nouvelle te sera communiquée, en récompense de tes efforts à t'instruire.

Le 16 mars prochain, à minuit, à l'heure calme où tout repose dans la nature, la porte des grands secrets s'entrebâillera pour toi.

Quoi que tu voies ou puisses entendre, bannis la peur.. faiblesse humaine... et obéis !

Bien qu'invisible, je suis toujours à tes côtés !

(Signature lisible de moi seul.)

Je lus et relus cette missive, cherchant à en dégager le sens. Je dus y renoncer, et attendre le jour désigné, avec une impatience facile à comprendre.

IV

Le 16 mars, à la date fixée, j'avais diné chez des amis et les quittais vers onze heures du soir. Très préoccupé, et dans l'incertitude des événements qui allaient se dérouler, je regagnai mon domicile, par une nuit de brouillard accompagné d'une pluie fine et glaciale.

Je venais de pénétrer dans la première pièce de mon appartement, à la recherche d'une bougie, quand je restai pétrifié...

Une lueur opaline, bleuâtre, flottait dans l'air, comme une gaze légère, illuminant la cage vitrée de la momie dont, malgré l'obscurité, elle me permit d'apercevoir les traits !

La vision disparut avec la rapidité de l'éclair !

J'écartai un rideau de la fenêtre, pensant que la lune était l'auteur du phénomène...

Le ciel était noir, sans une étoile; la pluie battait les vitres...

Je fis rapidement de la lumière et m'approchai de la momie. . rien ne semblait changé...

Le cadavre était toujours aussi sombre dans son linceul de lin... énigmatique probablement pour l'Éternité.

Sans chercher à approfondir le mystère, comme j'étais fatigué, je me couchai rapidement et ne tardai pas à m'en dormir d'un sommeil profond.

Les douze coups de minuit commençaient à tinter... je me réveillai en sursaut, une sueur froide au front, sûr cette fois de ne pas être le jouet d'une hallucination.

La lueur bleue s'était rallumée, elle emplissait la chambre, me permettant d'apercevoir, dans la pièce à côté, la momie tout entière, transfigurée, une couronne de fleurs dans les cheveux !

Je n'eus pas le temps d'avoir peur. Le brouillard opalin s'était condensé et une forme féminine dont je ne voyais que la tête, charmante, avec de grands yeux noirs, comme du velours, se pencha vers moi, et déposa sur mon front un inefable baiser...

Une voix chantante retentit à mon oreille.

« Rends-toi ce soir à notre villa, je te rejoindrai ! »

Puis une main vaporeuse surgit à son tour et sous l'impulsion d'un choc violent... je tombai à la renverse sur mon lit... éprouvant la sensation nouvelle de m'envoler dans l'espace !

V

Malgré l'heure avancée, Memphis était en rumeur.

Les rues étaient envahies par une foule en liesse, bariolée et bruyante. Partout des chants et des acclamations d'allégresse !

Amenemhé I^{er} devait le lendemain se rendre au temple d'Osiris, pénétrer dans le tabernacle secret, dont seul il a la clef, afin de parler au Dieu et le remercier de sa dernière victoire, avant d'assommer de sa main royale les captifs de marque qu'il lui destinait en sacrifice.

Le ciel étincelait d'étoiles... la nuit était tiède.

Le moment était venu de me rendre au rendez-vous.

Chose singulière... je me demandai un moment si je possé-dais toute ma raison, j'avais presque oublié le chemin de ma villa...

Après des efforts inouïs, je me rappelai qu'elle s'élevait sur les bords du Nil... à deux heures de la ville !

Un trouble particulier s'était emparé de moi... trouble singulier... il me semblait que je n'y avais pas mis les pieds depuis des siècles...

Pourtant je me souvenais des heures charmantes, passées à la dernière lune, avec Ahmosis et des douces caresses échan-gées.

Chassant loin de moi ces impressions inexplicables que je mis sur le compte de l'émotion du rendez-vous donné... je me dirigeai vers le fleuve en passant par un dédale de ruelles qui m'étaient familières... Ma grande embarcation était à quai, j'apercevais sa proue surmontée d'une large fleur de lotus et je reconnus la grande voile de pourpre que gonflait déjà la brise embaumée de la nuit.

A l'arrière, mon lit d'ébène incrusté d'ivoire, à moitié caché sous les coussins brodés de ses doigts délicats, dont les fleurs alternativement jaunes et violettes, si parfaite-ment imitées, semblaient envoyer leurs parfums jusqu'à moi.

Mes douze esclaves syriens, immobiles sur leur banc, les rames dressées en l'air, attendaient le signal.

Je montai à bord et m'étendis paresseusement sur ma couche, pour rêver à mon aise à l'amante aimée que, dans quelques instants, j'allais presser dans mes bras et dont, en fermant les yeux, je revoyais, comme dans un doux songe, les traits charmants et les yeux si troublants.

« En route », fis-je à Sakhet, mon chef d'équipage ! Sur mon

ordre, les rames battirent les flots en cadence... nous gagnâmes le milieu du fleuve.

La lune s'était levée. Les grands palmiers agitaient mollement leurs longues feuilles rigides, dont l'ombre se projetait à la surface de l'eau bleue, sans qu'aucune brise ne vînt en troubler la surface, unie comme un miroir.

Il me tardait d'être arrivé !

« Quelques coups de lanière, fis-je à Sakhet... sur le dos de ces endormis, qui rament si paresseusement ! »

Le fouet siffla dans l'air... le bruit des rames reprit plus intense.

Nous approchions. Je reconnus le bois de platanes.

Chose singulière, il me parut plus épais... Depuis ma dernière visite les arbres semblaient avoir poussé d'une façon fantastique... ils paraissaient énormes !

Encore quelques coups de fouet bien distribués et ma villa se dessina dans le lointain avec ses briques multicolores, émaillées, scintillant vivement sous les rayons de la lune.

Sakhet dirigea la barque vers le débarcadère. Un gros crocodile noir, à moitié endormi sur les marches, s'opposait à ce qu'on mit pied à terre. Je donnai l'ordre de l'écartier respectueusement en le poussant légèrement avec une rame et quand il eût plongé je lui fis offrande d'une oie et de deux canards afin de me le rendre favorable !

Mon palanquin d'ébène, incrusté d'ivoire, m'attendait sous la garde de nombreux esclaves, dont les robustes épaules avaient cependant de la peine à le porter.

Je m'installai... six porteurs de torches parfumées marchaient en avant... tandis que d'autres agitant les plumes flexibles des flabelli entretenaient la fraîcheur autour de ma tête tout en chassant les importuns moustiques...

Menonia, ma petite nègresse nubienne, laissait apparaître sa tête rieuse dans l'entrebattement de la porte.

« Je t'attendais, Maître ! »

Je passai la main dans la chevelure crépue de l'enfant et la suivis jusqu'à ma chambre à coucher, dans la galerie supérieure.

Mes coffres d'érable étaient à leur place habituelle. Mon

grand fauteuil, avec ses pendentifs de soie multicolore et ses clochettes en forme de lotus, semblait me tendre les bras.

Je m'y installai un moment avant de réparer le désordre de ma toilette, tandis que Menonia, avec une agilité de jeune chatte, faisait défiler sous mes yeux mes plus belles perruques et mes tuniques blanches du lin le plus fin.....

Elle avait eu soin de brûler les parfums qu'affectionnait Ahmosis !

Je lui donnai l'ordre de disposer les coussins sur la terrasse et de tenir prêt le souper.

— Le chasseur a tué cette nuit une antilope, le gibier favori d'Ahmosis, fit Menonia toute joyeuse et les jarres de vin sont rafraîchies !

— C'est bien... Monte alors sur la terrasse et donne le signal ! Toi seule sais imiter le cri du hibou ! Dépêche-toi, je vais aller attendre son arrivée à la petite porte du jardin.

La nuit était tiède, la lune brillante éclairait le bassin de marbre à la surface duquel s'épanouissaient, en leur fraîcheur nocturne, les fleurs blanches et bleues des nelumbos, dont le parfum pénétrant se répandait dans les allées ombragées par les mimosas et se confondait avec les senteurs embaumées des cistes et des myrtes verdoyants.

Leurs larges feuilles, polies et vernissées, mollement étalées à la surface, reflétaient comme des miroirs les pâles rayons de l'astre des nuits.

Un peu plus loin, je retrouvai le berceau couvert de vigne, dont les grappes dorées brillaient comme des grains de topaze... et j'atteignis le mur du jardin.

Un bruit léger d'étoffe me fit battre le cœur... la petite porte tourna sur ses gonds, Ahmosis tomba dans mes bras !

Nous restâmes longtemps follement enlacés, échangeant de douces caresses, incapables de parler.

— Enfin, je te retrouve, ma douce gazelle aux yeux noirs ; je puis donc encore une fois te presser sur mon cœur... Notre séparation m'a semblé bien longue ! Si tu savais combien je t'aime !

Mais, dis-moi, ton père ne s'apercevra pas de ton absence... tu as pu venir me rejoindre sans éveiller de soupçon ?

— N'éprouve aucune crainte ! Memphis est en fête. Demain, le Pharaon doit sacrifier aux dieux, au temple d'Osiris, et mon père est de service au Palais ! Ses fonctions de « Gardien des trésors royaux » ne lui permettent pas de s'éloigner et tout son temps est pris à préparer les bijoux rituels dont Amenemhé doit orner son auguste personne lorsqu'il paraîtra aux yeux de son peuple, porté sur son palanquin d'ébène incrusté d'or et de pierreries !

Le Pharaon, à la fin de la cérémonie, doit lui conférer en récompense de ses services le « grand pectoral d'or » que la reine, suprême honneur, daigne elle-même lui attacher sur la poitrine !...

Arrivé au plus haut point de la puissance, il se trouve obligé de rester constamment à la disposition du souverain et de l'accompagner en tous lieux...

Nous sommes donc bien seuls et n'avons rien à redouter !

— Mais, dis-moi, fis-je très ému, il me semble que des siècles se sont écoulés depuis notre dernière rencontre.

Comment expliquer le trouble singulier qui m'envahit en ce moment. J'ai comme l'impression d'avoir été séparé de toi... longtemps, bien longtemps !

— Rassure-toi, reprit Ahmosis, et penchant sa jolie tête sur mon épaule .

Écoute, tu sera rassuré dans quelques instants, quand tu connaîtras la vérité tout entière.

Te souviens-tu de certain collier dont tu me fis cadeau jadis et de la joie que j'éprouvai lorsque toi-même me l'attachas autour du col.

Te souviens-tu de cette misérable esclave qui me le déroba ? Tu la fis fouetter... Mais il fut impossible de le retrouver. Vendu à des marchands phéniciens qui parcouraient le monde, il avait disparu avec eux.

C'est alors que, pour se venger, elle nous empoisonna tous deux et que nous mourûmes le même jour.

J'écoutais, vivement impressionné, le récit d'Ahmosis. Un voile semblait se déchirer devant mes yeux... Je revivais le passé...

Nous comparûmes ensemble au Tribunal de la Vérité.

Nos âmes furent déposées dans la balance et, comme nous avions été justes et bons l'un et l'autre, elle pencha suffisamment en notre faveur pour nous permettre d'entrer dans l'éternel séjour des heureux.

Je vois encore le bon chacal Anubis, soufflant légèrement sur le plateau pour venir à notre aide.

A partir de cet instant, nos doubles quittant chaque nuit leur sombre hypogée se réunissaient pour continuer dans les sphères éthérées le même genre de vie que nous menions de notre vivant.

Ce bonheur dura longtemps, jusqu'au jour où un destin cruel nous sépara en te forçant à te réincarner sur cette même terre, que nous avions habitée ensemble.

Tu vécus ainsi un grand nombre d'existences, et tu en achèves une dernière, en ce moment.

Si je te possède en cet instant, apprends que c'est grâce à la puissance qui t'a été communiquée par les grands maîtres de la secte à laquelle tu es affilié et en récompense de tes vertus.

Le même destin, pour rendre la séparation moins amère, mit en ta possession la momie que j'avais laissée après moi... et que tu entouras de soins si empressés, comme si quelque pressentiment t'avait attiré vers elle.

Tu sauras maintenant, pendant le temps qui te reste encore à passer sur terre, que tu possèdes la relique de celle qui t'aime toujours. Ce sera le palladium qui te protégera et détournera de toi les dangers menaçants.

J'ai pu reprendre un instant possession de mon enveloppe matérielle et aller au-devant de toi pour t'amener jusqu'ici.

Désormais, tu pourras, quand tu voudras, te séparer de tes entraves terrestres. Plus libre alors que l'oiseau des airs, plus léger que le gaz le plus subtil, franchissant l'espace infini, tu viendras auprès de celle que tu aimes, oublier quelques moments les misères humaines.

Le brouillard qui obscurcissait mes yeux s'était dissipé. Je revivais mon passé ! Je me revoyais, au temps d'Amenemhé I^{er}, exerçant l'art médical à Memphis, où ma réputation était

grande et donnant mes soins au Souverain qui m'avait accordé sa confiance et comblé d'honneurs.

J'avais retrouvé Ahmosis et, avec elle, la jeunesse, et son cortège de joies et d'illusions.

• •

Ménonia avait disposé sur la terrasse de moelleux coussins.

Sous la nuit étoilée, protégés par les grands palmiers dont une brise embaumée balançait doucement les larges feuilles, nous connûmes comme autrefois les enivrantes caresses !!!

Cependant les étoiles pâissaient, le jour n'était pas loin.

— Il faut nous quitter, me dit Ahmosis. Si tu tardais à réintégrer ton enveloppe terrestre, tu mourrais de nouveau et qu'arriverait-il? Nous serions peut-être encore séparés!

Puis, se penchant à mon oreille, elle me glissa un mot magique et mystérieux.

— Quand tu le prononceras, dit-elle, à minuit, l'une de vos heures terrestres, tu t'endormiras doucement et tu repren-dras possession de ta villa céleste, où nous pourrons goûter à jamais l'éternel bonheur !

J'allais l'interroger encore... Elle fit un geste... tout s'obscurcit... plus rien ! !...

Je me réveillai brusquement... Mon cœur battait à rompre la poitrine... J'éprouvais une fatigue immense !

Je songeai à cette hallucination dont je me souvenais avoir été l'objet, et automatiquement j'allumai ma lampe, me dirigeant, anxieux, vers la vitrine où reposait la momie.

Chose fantastique... la tapisserie qui recouvrait la main droite était déplacée et une fleur fraîche de nélumbo était aux pieds du cadavre... Un parfum spécial que je me souvenais avoir respiré dans mes voyages d'Orient emplissait ma chambre...

Je faillis laisser échapper ma lampe, me demandant si je ne devenais pas fou ! !...

Depuis lors, bien souvent, dans les nuits profondes, m'endormant d'un sommeil mystérieux..., je vais retrouver celle

que j'aime, dans ce monde que j'habiterai probablement à mon tour et où, réunis pour toujours, nos deux âmes se confondront dans un ineffable amour, au sein du divin Osiris.

Un concert charmant termina la soirée.

La mer est superbe. Le ciel étincelle merveilleusement. Le voyage promet de s'accomplir dans les meilleures conditions.

VENDREDI 9 JUILLET. — Tous les jours, quelque nouvelle surprise attend les passagers.

Nos aimables compagnes de route veulent nous montrer que, si elles sont artistes, elles sont aussi des femmes charitables. Elles ont imaginé de tirer une tombola au profit de la Caisse des naufragés.

Un certain nombre de lots ont été réunis et les billets rapidement placés.

Mis un peu en évidence par ma conférence de la veille, plusieurs dames, jugeant que je pouvais servir utilement leur cause, vinrent me demander de vouloir bien présider la cérémonie.

Vainement je fis valoir que mes talents, sur ce chapitre, laissaient fort à désirer... je dus m'exécuter et accepter l'honneur qui m'était fait.

Une cinquantaine de lots étaient étalés sur une estrade improvisée. Je montai au fauteuil de la présidence et je pris comme collaborateurs une demi-douzaine de gentils bébés, brésiliens et argentins, qui, tour à tour, tournèrent les roues indiquant les numéros gagnants.

Plusieurs de ceux que le sort avait favorisés, refusèrent, dans leur générosité, de prendre livraison des lots, propos-

sant de les mettre en vente pour augmenter la somme à verser, et une nouvelle cérémonie commença.

Je fus bombardé, à l'unanimité, commissaire-priseur !

L'idée était drôle; je pris mon rôle au sérieux et, me rappelant mes nombreuses visites à l'Hôtel des ventes de Paris où m'avait appelé souvent ma passion de collectionneur, je me mis en devoir de faire sortir l'argent des poches, au bénéfice des naufragés.

Brandissant un marteau, insigne de mes fonctions, je frappai les trois coups réglementaires.

— Mesdames, Messieurs, la vente va commencer !

Un charmant vase de Chine, de la famille verte, provenant du pillage du palais d'Été, lors de l'expédition de 18**. Pièce unique ! Remarquez l'élégance de la forme et la beauté du coloris. Véritable occasion.

(L'objet provenant d'un bazar valait bien 40 sous.)

Nous demandons 20 francs.

Parcourant la salle d'un regard circulaire : « Y a-t-il acheteur à 20 francs ? Commençons par 10. J'entends 8 francs, je crois, à droite. »

Un gros monsieur intimidé par mon regard et n'osant refuser, fit un signe affirmatif.

« 9 francs, j'entends, en regardant un second qui ne put se dérober. »

Les mettant aux prises, je fis monter les prix :

— 10 francs, 11 francs, 12 francs.

— 15 francs, fit le gros monsieur, piqué au vif.

— Adjugé !

Une dame qui, fort aimablement, avait bien voulu remplir auprès de moi les fonctions d'assesseur, me passa le n° 2, une magnifique broche en « toc », avec superbes diamants faux... rebut de quelque pacotille.

— Nous mettons en vente un superbe bijou, provenant de la grande maison Boucheron, de la place Vendôme. Nous garantissons l'or à 19 carats. Quant aux diamants, ils sont de première eau. Le prix réel est de 1000 francs. Nous demandons 25 francs. Occasion absolument unique !

J'essayai de colloquer mon rossignol au gros monsieur, mais cette fois il refusa de marcher, restant complètement muet.

— Bijou magnifique, ajoutai-je ! Un véritable cadeau à faire à une dame !

— 8 francs, j'ai entendu à gauche et, visant un jeune passager qui faisait un doigt de flirt à une petite danseuse, je le mis dans l'impossibilité de refuser.

— 9 francs, fit une voix... 10... 15... 20... Les enchères montaient... C'est pour rien, Messieurs...

— 25, fit le jeune homme, pris par l'amour-propre et ne voulant pas, aux yeux de son amie, passer pour un avare.

— Adjugé : 25 francs.

Je continuai ainsi, une heure durant, mes boniments fantaisistes et j'eus le plaisir, la vente terminée, de constater qu'elle avait produit 180 francs.

L'ensemble des lots pouvait valoir 25 francs, commercialement parlant.

Pour me remercier, l'auditoire vota un ban en ma faveur et le commandant me décerna un diplôme d'honneur de membre de la société des naufragés.

Plus que récompensé, je déposai mon marteau, heureux de m'être tiré à bon compte de mes délicates fonctions.

11 heures du soir. — Le phare de Dakar est signalé : feu rouge sur la gauche, vert sur la droite.

La mer est magnifique, le ciel brillant d'étoiles.

La côte commence vaguement à s'estomper, tant l'atmosphère est pure.

1 heure du matin. — La sirène retentit, demandant un pilote.

Un coup de canon salue la terre !

Un remorqueur accoste le bateau. Le pilote monte à bord : c'est lui désormais le seul maître.

1 heure et demie. — *L'Atlantique* jette l'ancre. Il fait une chaleur fantastique. La peau est moite.... et beaucoup de passagers gémissent sous cette température tropicale.

Pour mon compte je m'en accorde au contraire fort bien.

SAMEDI 10 JUILLET. — *Lever à 5 heures du matin.* — Le soleil se montre radieux, éclairant une côte basse, couverte de maisonnnettes blanches, ombragées par de grands palmiers.

De nombreuses embarcations montées par des nègres du plus beau noir, entourent le navire, en quête de clients pour les conduire à terre.



DAKAR. — Place plantée de figuiers.

Je fais prix avec un batelier (2 francs aller et retour) et nous partons.

Le quai de débarquement est assez élevé, et, pour mettre pied à terre, il est nécessaire d'utiliser les quelques talents d'acrobatie que l'on peut posséder.

Un plongeon dans l'eau profonde serait dangereux; les requins ne laisseraient probablement pas passer l'occasion de faire un joyeux festin !

La première impression est assez favorable. Pour gagner la ville, on parcourt une centaine de mètres au milieu de terrains plantés de bananiers verts mélangés à de jolis palmiers.

Il fait un soleil superbe. Il n'est que 7 heures du matin et l'on se plaint déjà de la chaleur.

Avec quelques passagers débarqués comme moi, nous pénétrons dans un café, où nous trouvons un choix varié de boissons glacées et d'où j'expédie mes premières cartes postales !

Ce devoir accompli, je lâche mes aimables compagnons, préférant conserver ma liberté complète et, guidé par un brave nègre parlant très bien français, je pars à l'aventure pour visiter la ville.

Elle consiste en un immense territoire partagé en deux quartiers, l'un occupé par l'élément européen proprement dit et l'autre, le plus curieux, par la population indigène.



DAKAR. — Avenue du Tribunal.

La ville européenne est à peine esquissée. Il y a cependant déjà quelques jolies maisons, mais assez espacées.

Des avenues larges, bien plantées et suffisamment ombragées, sont actuellement les premiers jalons de direction pour l'extension future.

De belles places se montrent de distance en distance, agrémentées de gigantesques figuiers ou de gommiers.

Je parcours successivement les principales rues, la rue Victor-Hugo, etc., qui, d'ailleurs, ne présentent rien de bien remarquable et j'arrive au marché.

C'est là, généralement, qu'on trouve de la couleur locale !

De nombreux étalages où l'on débite toutes sortes de marchandises sont tenus par de superbes négresses, nonchalamment accroupies sur leurs talons, montrant des formes

sculpturales et laissant voir des dents d'une blancheur éclatante.

Elles vendent des fruits, des conserves, du gibier, etc. Elles ne sont pas farouches et ne demandent qu'à rire.

Elles mâchonnent entre leurs dents de petits fragments d'un bois dur qu'on appelle « bois vert » et qui, paraît-il, a la propriété de conserver la blancheur de l'émail.

Coiffées d'un madras, généralement jaune et rouge, planté coquettement sur leur chevelure crépue, elles ne manquent pas d'une certaine grâce. En tout cas, quand elles sont jolies, elles connaissent, aussi bien que les femmes blanches, l'art de faire valoir leurs charmes naturels.

Le plus beau monument de Dakar est le Palais du Gouverneur. Il est placé sur une hauteur et domine toute la baie.

Comme il n'existe pas de carrière de pierre dans le pays, les matériaux ont été en totalité apportés d'Europe. C'est fantastique, quand on considère le poids que doit représenter la masse entière.

Peu à peu, on sort de la zone civilisée et on gagne le quartier nègre, où le pittoresque récompense le voyageur de sa peine.

Des huttes recouvertes de feuilles abritent la population, avec une simple porte ouverte, laissant voir l'intérieur.

Il est neuf heures du matin et la plupart des femmes sont dehors, vaquant à leurs occupations, allant au marché... ou se débarbouillant, sans vergogne, dans un costume sommaire, autour des fontaines publiques.

On a grand tort de toujours dénigrer les négresses et de leur refuser les charmes qui sont le privilège général de la femme.

Il existe parmi elles de magnifiques créatures, laissant deviner des formes impeccables que je souhaiterais rencontrer chez beaucoup de nos Parisiennes cotées et réputées.

Il m'a semblé qu'il ne leur était pas désagréable de se laisser admirer par les voyageurs blancs que le hasard guidait vers leurs cases... !

Ce quartier nègre ne brille pas par une extrême propreté et la voirie laisse quelque peu à désirer.

Une poussière fort désagréable rend la marche difficile.

Cet état de choses se modifiera peu à peu. De nombreux travaux sont projetés et ils sont déjà l'objet d'un commencement d'exécution.

J'ai pu, dans cette promenade, admirer de magnifiques bao-babs, abritant des cases et dont un, entre autres, présentait certainement trois ou quatre mètres de diamètre.



DAKAR. — Une rue.

Rien n'est plus gracieux que ces grands arbres, envahis par les bougainvilles couverts de fleurs roses et par de magnifiques volubilis bleu clair, qui montent très haut le long du tronc, retombent en guirlandes ou s'enroulent autour des branches.

Il ne faut pas regagner le port sans pousser une pointe chez les bijoutiers indigènes, qui possèdent une réelle originalité dans les modèles qu'ils fabriquent.

Les boucles d'oreilles, particulièrement, sont finement travaillées, et il en existe de nombreuses variétés. Mais les marchands sont de véritables voleurs et demandent aux étran-

gers des prix tellement exorbitants qu'il est presque impossible de rien acheter.

11 heures du matin. — Le soleil commence à chauffer sérieusement. Deux ou trois heures suffisent pour voir l'ensemble de la ville ; je regagne le port pour retourner à bord où nous attend un excellent déjeuner dans une salle à manger ventilée et relativement fraîche.



DAKAR. — Un gros baobab.

Arrivé à bord, un nouveau spectacle attend le voyageur. Des centaines de nègres, les uns dans des barques, les autres dans de simples troncs d'arbre évidés qu'ils conduisent à la pagaie, entourent le navire.

Ils apportent des curiosités locales, qu'ils viennent vendre aux passagers : plumes d'autruche, poignards, colonnes ver-

tébrales de requins, aigrettes, singes, etc., etc.

Quelques-uns montent sur le pont et consentent quelquefois à céder les amulettes qu'ils portent autour du cou ; mais ils semblent y attacher beaucoup de prix et souvent refusent de s'en dessaisir.

Elles consistent généralement en deux petites boîtes de bois, garnies de cuir, contenant certains versets du Koran et appliquées l'une contre l'autre, à la façon des castagnettes. Une boule d'argent dont je n'ai pu savoir la signification, les accompagne. L'ensemble est réuni par une cordelette de cuir, formant collier.

J'ai réussi à m'en procurer deux ou trois.

L'un de ces nègres en possédait une, assez jolie, qui m'avait tenté; il m'en demandait 15 francs. J'avais marchandé et le drôle, uniquement pour m'être désagréable, finit par me déclarer qu'il ne voulait plus me la céder, même à aucun prix....

Jouant de ruse, une dame du bord offrit de l'acheter, il s'empressa de la lui céder, me faisant constater moqueusement que je ne l'aurais pas.



DAKAR. — Les nègres plongeurs.

Qu'on juge de sa fureur, lorsque, quelques minutes après, l'aimable compagne qui avait imaginé le truc, me l'ayant remise, je revins retrouver mon nègre, auquel je rendis la revanche, en lui montrant son amulette que j'enfouis à ses yeux dans la poche de mon veston.

S'il eût pu me faire un mauvais parti, il n'y aurait certes pas manqué! J'ai rarement vu un personnage plus furieux et rageant davantage!

Mais il savait que j'avais aussi dans ma poche un revolver... les choses en restèrent là! Cela ne l'empêcha pas de proférer contre la dame qui l'avait trompé les plus grossières injures!

La mentalité de ces nègres est fort curieuse et toute spéciale.

Qu'il me soit permis à ce sujet de raconter une anecdote.

J'avais arrêté, sur le pont de l'*Atlantique*, un de ces indigènes, qui vendait je ne sais quel article du pays et je l'avais fait causer.

Il comprenait parfaitement le français.

J'allais le quitter, lorsqu'il m'arrêta et me tendit la main, me demandant un pourboire.

Comme je l'envoyais promener, lui demandant quel service il avait bien pu me rendre pour demander une rémunération :

— Je t'ai parlé, me dit-il, tu me dois quelque chose.

Étonné, j'allais l'interroger, lorsque son voisin, un autre nègre auquel j'avais acheté un poignard, intervint :

— Moi aussi, tu me dois quelque chose !

Et le premier de riposter :

— Toi, tu es malhonnête de m'interrompre quand je parle avec monsieur (*sic*).

La scène était comique. De bonne humeur, je cherchai quelque monnaie. N'en trouvant pas, je lui remis une pièce de vingt sous en lui disant de partager avec son camarade, et je m'éloignai...

Une dispute éclata sur-le-champ !

— Tu n'auras rien, entendis-tu... tu as manqué de convenance avec moi... Quand je parlais, tu es venu te mettre en travers... tu n'auras rien... etc.

Comment l'aventure s'est-elle terminée ? Il est probable qu'à terre les deux copains ont dû régler leurs comptes d'une façon sérieuse !

Où diable le sentiment des convenances va-t-il se nicher ?

Parmi ces nègres, il en existe de fort intelligents qui ont suivi les cours des écoles publiques. On est étonné de l'étendue relative de leurs connaissances. Certains d'entre eux, non seulement parlent français convenablement, mais savent encore écrire correctement, observant les règles de l'orthographe.

L'un d'eux, forte tête, qui se trouvait présent, alors que

je discutais le prix d'une amulette, riait, en montrant ses dents blanches et plaisantait son camarade sur la vertu de son talisman.

« Tu verras, répondait celui-ci... gris-gris bon contre requin... toi, crois pas... requin « bouffera » (sic) toi !... moi pas craindre requin !... »

Ces nègres, qui sont des nageurs intrépides, plongent, en effet, à chaque instant, sans se soucier du danger qui les menace, car ces monstres pullulent dans le golfe de Dakar.

Du bord, on jette à la mer des pièces de monnaie ; avec l'agilité de véritables singes, ils plongent aussitôt et il est bien rare qu'ils remontent bredouilles.

De temps en temps, un requin vient se mettre de la partie et s'empare d'un de ces malheureux. Mais la chose est rare et cela ne les empêche nullement de recommencer leurs exercices à la première occasion.

C'est d'ailleurs pour eux une profession, et quand les navires européens viennent faire escale à Dakar, ils gagnent ainsi de bonnes journées.

4 heures. — Le charbon est embarqué. Nous reprenons la mer...

Nous passons devant Gorée, petite île d'aspect fort pittoresque. La mer se brise là-bas sur les rochers. Très ensoleillée, avec quelques beaux palmiers au premier plan, elle donne l'impression d'un charmant séjour. C'est, paraît-il, au dire de ceux qui l'ont habitée, un « trou » de première catégorie.

Il fait très chaud... tout le monde se plaint. Quant à moi, je ne me suis jamais mieux porté... !

Dakar disparaît peu à peu à l'horizon. L'éternel cercle bleu nous enserre de nouveau, et cette fois pour plusieurs jours.

La première terre que nous rencontrerons sera celle d'Amérique !

11 JUILLET. — Une charmante familiarité règne à bord. Tout le monde se connaît et on commence à s'apprécier.

Où sont, au moment où j'écris ces lignes, les compagnons de route avec lesquels j'ai passé des heures si agréables : M. Preudhomme, ingénieur du port de Pernam-

buco ; M. Chazeau, autre ingénieur, aussi modeste qu'éminent, qui dirigeait ses pas vers l'Argentine ! et M. Meyer, chargé d'affaires d'une grosse maison de commission de Paris, dont la verve était intarissable.

Comme on serait heureux de se retrouver réunis une fois encore !

11 heures. — Déjeuner que vient égayer une étincelante causerie du commandant. Il nous raconte ses aventures... On veut le retenir... mais le devoir avant tout ; il nous quitte pour rejoindre son poste et pour veiller, ajoute-t-il d'un air de bon papa, à la sûreté des enfants qui lui sont confiés !

Combien, en effet, est lourde la responsabilité de celui qui commande un pareil navire, immense comme une ville flottante !

L'Atlantique est tellement étendu qu'il est très facile de s'isoler, pour peu qu'on le désire.

J'ai découvert à l'arrière un petit coin où, assis sans façon sur un gros tas de cordages, il m'est loisible de fumer tranquillement ma pipe, tout en laissant ma pensée s'envoler pour revoir en rêve les êtres chers que j'ai laissés derrière moi et qui, eux aussi, me suivent dans ma course aventureuse.

Un officier qui se rend dans l'Afrique centrale et que je n'avais tout d'abord pas distingué des autres, aimant comme moi à s'isoler de temps en temps, n'a pas tardé à découvrir le petit coin retiré à l'arrière du bateau.

Il vint un jour me retrouver et quel ne fut pas notre étonnement de constater, après quelques mots de conversation rituelle, que nous étions deux initiés... dans la science de l'occultisme oriental !...

J'eus l'occasion de m'instruire beaucoup en le faisant causer. Il possédait des connaissances très approfondies sur des questions mystérieuses encore.

Certain lien consolidera désormais notre amitié !

Avec les éléments de distraction rencontrés à bord, les huit jours à passer entre le ciel et l'eau seront vite écoulés !

La mer est unie comme un lac, pas un nuage...; aussi le commandant, après le dîner, nous fait-il gracieusement, sous un ciel étincelant d'étoiles, un petit cours d'astronomie des plus intéressants.

On s'aperçoit que le vieux monde est déjà bien loin. On sent l'approche de la zone tropicale. L'air est chargé d'humidité et la peau est moite.

La nuit, on laisse le sabord ouvert et le plus simple, pour bien dormir, est d'adopter un costume sommaire... que je n'ai pas besoin de qualifier plus clairement !

12 JUILLET. — Une des grandes distractions du bord est d'aller, chaque jour à midi, prendre connaissance de la marche du navire. On fait des paris sur les probabilités de latitude et de longitude.

M. Chazeau avec une chance réelle, a gagné deux ou trois fois !

Aujourd'hui, nous sommes par : latitude $6^{\circ}7'$ nord ; longitude $25^{\circ}47'$ ouest. Il nous reste à faire 1,085 milles jusqu'à Pernambuco. Qu'est pour nous cette distance ?...

13 JUILLET. — Nouvelle amabilité du commandant qui nous invite, M. Chazeau et moi, à venir prendre une leçon de navigation.

Nous montons sur la passerelle, où il nous reçoit dans un petit appartement très coquet et nous apprend d'abord à manœuvrer le sextant.

Puis il nous montre son poste d'électricité qui, instantanément, lui permet de communiquer avec tous les coins du navire et de donner ses ordres.

Un accident survient-il ? On signale, par exemple, un homme à la mer. Il n'a qu'à allonger le bras ; aussitôt, à l'arrière, une bouée se détache et s'allume automatiquement, permettant ainsi d'aider au sauvetage.

Puis il nous enseigne « la route » et les manœuvres nécessaires pour gouverner un navire. C'est d'un intérêt palpitant.

C'est ainsi qu'hier nous avons été entraînés latéralement

par des courants violents hors de notre ligne, déviant fortement vers le Sud. Si l'on n'eût pas pris le point aujourd'hui, et si nous eussions continué notre marche sous le même angle, nous serions arrivés plus bas, à Bahia, directement, au lieu d'atteindre Pernambuco.

Il m'interroge, pour voir si j'ai bien compris... Je donne mon avis sur la direction à suivre... et j'ai pendant quelques secondes l'illusion de conduire l'*Atlantique*! Quelle présomption!

Mais le commandant, plein de bonhomie, affecte de me laisser croire qu'il n'est pour rien dans la décision que j'ai prise!

3 heures. — Un navire à l'horizon ! Tout le monde se précipite... les lorgnettes sortent des étuis!... C'est un petit événement ! Dans ce monde, tout est relatif. Quand on est isolé en mer sur une coquille de noix... qu'on a laissé derrière soi le meilleur de soi-même... la rencontre d'autres êtres qui, probablement, pensent comme vous et qui, eux, vont retrouver dans quelques jours les liens qui les attachent à la terre... tout cela établit vite une communauté de pensées.

Le *Chili* est en vue... il vogue vers la France... Quel est celui d'entre nous qui n'accompagne pas de ses vœux les compatriotes qu'il n'a jamais vus, qu'il ne connaîtra jamais... mais avec lesquels, pour quelques instants, il fait cause commune et dont il épouse volontiers, suivant les grandes lois de la fraternité; les joies et les peines ?

A bord de l'*Atlantique*, les mouchoirs s'agitent, saluant le beau navire qui, sur sa route, heureux d'avoir trouvé son émule, annoncera joyeusement, à la première escale, qu'à bord « tout allait bien » !

Et, en effet, « tout va bien » ! Comment en serait-il autrement, au point de vue sanitaire particulièrement ! Comme médecin, je suis véritablement obligé de constater que ce voyage au Brésil constitue la plus merveilleuse cure d'air que l'on puisse rêver.

Je suis convaincu que nombre de malades, dont les troubles sont plus ou moins dépendants du système nerveux... toute

cette lamentable catégorie de détraqués qu'on englobe sous le nom de « neurasthéniques », trouveraient du soulagement à faire la traversée que je prône en ce moment.

Parmi les passagers, il existait quelques types de cette catégorie, je les confessai adroitement et ils m'avouèrent se trouver infiniment plus à leur aise que dans le tourbillon malsain de la vie parisienne.

On ne soupçonne pas, en effet, l'influence du calme qui accompagne un voyage sur mer ! On se sent détaché de tout lien... de toute contrainte... On est dominé par l'instinct de la liberté... si l'on possédaît des ailes, on prendrait son vol.

On se laisse vivre... On a la sensation d'un immense repos... les chagrins et les soucis ont été oubliés en partant !

Eh bien ! malgré mes conseils désintéressés, je ferais bien le pari que, parmi les pauvres malades que je vise, parasites en somme de la société, assez peu intéressants, et de mentalité nulle, il ne s'en trouvera pas un pour essayer de goûter à la vie virile du bord, préférant de beaucoup l'odeur du crottin de cheval de l'Hippique ou la poussière d'Auteuil ou de Longchamp, à l'air embaumé et vivifiant des plages brésiliennes.

13 JUILLET. — Nous passons la ligne. L'impression que l'on éprouve est particulière. On a la sensation de pénétrer dans l'inconnu et de laisser derrière soi le vieux monde... Désormais, tout ce que l'on rencontrera sur sa route sera nouveau... Si le voyageur est un peu enthousiaste, d'ineffables jouissances lui sont réservées.

Personnellement, je me rappelais le temps où, sur les bancs du collège, le soir, à la veillée, ayant déjà dans le sang l'humeur voyageuse, je restais, de longues heures, les yeux fixés sur un atlas, rêvant d'aventures et enviant le sort des explorateurs dont je suivais les pas au travers des régions vierges, qu'ils visitaient pour la première fois.

L'Amérique exerçait sur moi une sorte de mirage. Entraînè déjà vers l'étude des sciences naturelles, je me voyais transporté dans ces régions merveilleuses, parcourant ces pays

neufs que les descriptions des grands navigateurs emplissaient de mystères !

Heureux le naturaliste qui peut, à un moment de son existence, donner carrière à sa passion et venir à son tour, fouler cette terre d'Amérique, ce Brésil si prestigieux, en particulier, qui recèle en son sein, tant de richesses insoupçonnées et promet tant de surprises et de découvertes.

La Croix du Sud apparaît au-dessus de l'horizon ! Nous saluons ces astres nouveaux, non sans une certaine mélancolie... car ils nous rappellent que nous nous éloignons de plus en plus de notre cher pays !

Mais, la gaieté reprenant ses droits, le champagne ne tarde pas à pétiller dans les coupes et nous buvons avec enthousiasme à la gloire de la patrie absente.

La cérémonie du baptême de la ligne est tombée un peu en désuétude. Pour ma part, je regrette ce renoncement aux vieilles coutumes.

Tout se borne actuellement à quelques éclaboussures mutuellement échangées de notre vieux vin national ou à quelques aspersions courtoises d'essences plus ou moins parfumées !

14 JUILLET. — La fête nationale ! A huit heures du matin, un coup de canon ébranle le navire et la *Marseillaise* retentit ! L'orchestre n'est certainement pas fameux, mais, laissant de côté toute question de chauvinisme exagéré, isolés comme nous sommes sur l'Océan immense, c'est l'écho de la patrie absente qui vient nous réveiller. Je crois que les plus sceptiques, en ce moment, ne sont pas sans ressentir vibrer en eux quelque fibre secrète, et sans évoquer tous les souvenirs qui peuvent les attacher encore à la vie.

Jusqu'ici, la traversée a été magnifique, mais nous arrivons dans cette région mauvaise qu'on appelle le « pot au noir », où règnent des courants aériens venant de directions variées et qui sont souvent cause d'intempéries et de boursouflures.

En effet, la mer devient mauvaise, et, au milieu de

rafales de pluie, avec accompagnement de roulis et de tangage, nous passons une journée assez maussade.

La plupart des passagers restent confinés dans leurs cabines et l'affreux mal de mer sévit à nouveau.

Vers six heures, heureusement, le temps s'améliore. La mer se calme peu à peu... mais, au dîner, où l'on est encore quelque peu bercé par un désagréable roulis, et malgré le champagne que la Compagnie offre gracieusement à ses passagers, les convives sont rares.

9 heures. — L'équipage organise une retraite aux flambeaux et parcourt le navire aux sons d'une musique endiablée. Au milieu du cortège s'avance le père « la Ligne », avec sa grande barbe d'étope rouge, haranguant les néophytes qu'il baptise en passant d'un grand geste hiératique.

On applaudit ces braves gens!... Le commandant, adoré de son équipage, assiste philosophiquement au défilé. En bon père de famille, il n'a pas manqué en cette occasion d'améliorer l'ordinaire et il est salué au passage de hurrahs formidables!

Un concert organisé par les dames termine la soirée. Malheureusement le mal de mer, qui est venu malencontreusement jeter sa note triste en cette journée de fête, est cause que les voix n'ont peut-être pas toute la suavité qu'elles possèdent, j'en suis sûr, en toute autre circonstance! Passons!...

15 JUILLET. — A déjeuner, le commandant nous annonce qu'aujourd'hui nous verrons la terre!

On monte rapidement sur le pont et les conversations s'engagent... Quelques passagers, réconfortés par la bonne nouvelle, font leur réapparition... On se montre nerveux et sans cesse les yeux fouillent l'horizon sans rien distinguer, hélas! que les limites d'un éternel cercle bleu!

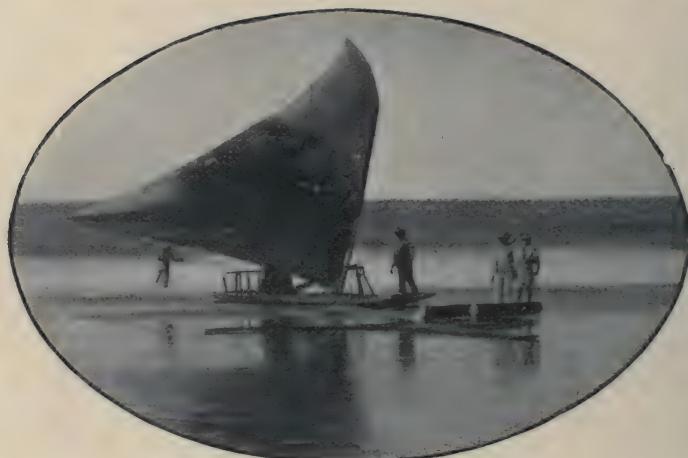
4 heures. — La terre est en vue. Une côte plate apparaît, en effet, dans le lointain, se confondant presque avec les nuages. Elle serait même invisible si de grands cocotiers, semblables à d'immenses plumeaux dressés en l'air, ne constituaient une sorte de ligne de jalonnement.

Ce n'est pas sans émotion qu'onalue l'apparition de cette terre d'Amérique où tant de surprises attendent le voyageur.

La mer est houleuse et, le long des falaises, les lames se bousculent avec furie, lançant à une grande hauteur une poussière étincelante de soleil.

De loin, le phénomène semble minime, mais il ne faut pas s'y tromper; en ces régions, la mer est terrible et le ressac est quelquefois formidable!

Le coup d'œil est peu encourageant pour les passagers qui



Une *jangada*.

vont débarquer à Pernambuco, dont la mauvaise réputation n'est malheureusement que trop justifiée.

Des baleines se montrent de temps en temps, projetant des gerbes d'eau qui jaillissent de toutes parts. Elles se livrent à de joyeux ébats, et nous assistons même à la conversation intime d'un couple de ces animaux, conversation que je n'hésite pas à qualifier de criminelle.

L'écume des vagues soulevées par le sillage du navire, jetait heureusement un léger voile de gaze sur ce spectacle peu commun !

A mesure que nous avançons, la mer devient plus mauvaise, le roulis augmente d'une inquiétante façon et la barre apparaît menaçante dans le lointain.

De nombreuses barques de pêche évoluent autour de l'Atlantique. On les appelle « jangadas ». Formées simplement de trois poutres de bois grossièrement travaillé et que réunissent deux autres barres transversales, elles sont munies d'une énorme voile triangulaire que soutient un mât fixé à l'avant. A l'arrière, un banc légèrement surélevé sert d'abri au pilote, le protégeant d'ailleurs très peu des lames qui déferlent sans cesse, et qui, le plus souvent, recouvrent l'embarcation sans bastingages.



PERNAMBUKO. — *I.e Recife.*

Il n'est pas rare de voir ces frêles esquifs chavirer. Les marins qui les montent, et qui sont des nageurs émérites, remontent sur le côté qui revient à la surface et replantent la voilure, comme si aucun accident ne s'était produit. Sur ces embarcations, les indigènes ne craignent pas d'affronter la haute mer et parcourent quelquefois, dans ces conditions, d'énormes distances.

La côte se rapproche de plus en plus et le navire la longe à trois kilomètres de distance. Nous passons devant Olinda, charmante petite ville enfouie sous les cocotiers et les oranges en fleurs dont les émanations embaumées se font sentir jusqu'à bord. Le site est ravissant et possède un joli cachet exotique.

5 heures. — Pernambuco apparaît enfin et l'Atlantique mouille à deux kilomètres du rivage.

La rade, très mauvaise, ne permet pas aux bateaux d'avancer davantage et, comme les sautes de vent ne sont pas rares en ces régions, il faut être prêt à gagner au besoin le large, au plus vite.

Cependant la mer, loin de se calmer, devient de plus en plus mauvaise et l'on aperçoit maintenant distinctement, au loin, la barre redoutable qui commande l'entrée du port.

Elle me rappelle celle de Jaffa, où, en 1895, dans un voyage que je fis avec un de mes fils, nous fûmes à même de faire connaissance avec les dangers auxquels, en pareil cas, on se trouve exposé, soit pour l'embarquement, soit pour le débarquement.

Soulevées par des lames énormes, les embarcations risquent à chaque instant d'être submergées et c'est miracle de s'en tirer sans un dommage quelconque.

Le plus dangereux est le retour de terre, pour rejoindre le bateau.

Les barques, soulevées par les vagues, menacent de se briser sur les parois du navire et c'est avec les plus grandes difficultés et des prodiges d'acrobatie, qu'on réussit à sauter sur l'échelle qu'il faut attraper au hasard des mouvements des vagues, qui vous inondent aussi complètement que si l'on tombait à la mer.

Dans ce voyage de Jaffa, une malheureuse dame eut dix centimètres de peau arrachée sur la jambe et un autre voyageur ne s'en tira qu'au prix d'une luxation du pied !

Le commandant ne me conseille pas d'aller à terre, me faisant observer que le retour à bord, par suite de l'état de la mer, se trouve quelquefois impossible.

Je dois avouer que je n'insistai pas.

Un coup de canon salut la terre ! Mais on ne peut encore débarquer, le service de santé devant, au préalable, donner son assentiment.

Au Brésil, comme on le verra par la suite, on n'est jamais pressé et ce n'est qu'à six heures que la Santé fait son apparition, c'est-à-dire presque à la nuit !

Nous plaignons nos pauvres compagnons qui font escale à Pernambuco. La mer est démontée et les embarcations dansent une épouvantable sarabande, menaçant à chaque mouvement de se briser sur les flancs du navire.

Les passagers prennent place dans un immense panier, semblable à une nacelle de ballon, qu'une grue tournante soulève au-dessus du pont, passe par-dessus le bastingage et dépose dans les barques qui, avec des efforts inouïs, arrivent à l'arrimer à leur bord.

C'est effrayant d'assister du pont à cette manœuvre. Les barques menacent de chavirer et c'est avec non moins de terreur qu'on les voit s'éloigner pour gagner la terre.

A chaque instant, elles disparaissent entre des lames énormes et l'on croit tout fini. Les bateliers sont heureusement d'une grande habileté et, malgré tout, les accidents sont rares.

Le plus grand danger serait de tomber à l'eau. Les requins sont tellement nombreux que l'on serait fatallement perdu.

On m'a raconté l'histoire d'un matelot qui, pour avoir manqué la première marche de l'échelle et avoir seulement plongé la jambe dans la mer, avait été immédiatement amputé du pied !

Notons en passant que le prix de débarquement, quand la mer est mauvaise, peut atteindre 50 ou 60 francs. La moyenne, dans les cas les plus favorables, est de 30 à 40 francs, aller et retour !

Nous faisons nos adieux à M. Preudhomme qui, accompagné de sa femme, ne laisse pas que d'être légèrement inquiet.

Nous assistons à un magnifique coucher de soleil. Sur un ciel d'un bleu vénitien teinté de rose, des traînées de feu s'élançent, ardentes et rouges, lançant des étincelles comme si l'horizon cachait quelque forge infernale !

8 heures du soir. — La mer s'est calmée. Le temps est superbe et la Croix du Sud apparaît maintenant dans toute sa splendeur, voisine du Centaure.

La rade forme au loin un cercle lumineux. Un phare rouge et blanc à éclipse indique l'entrée du port.

L'aspect général est à peu près le même qu'à Dakar.

16 JUILLET. — 6 heures du matin. — Je monte sur le pont. A cette heure matinale, il règne une fraîcheur délicieuse.

La ville est inondée de lumière et le coup d'œil de la rade est ravissant. Malheureusement, la perspective de cette maudite barre jette une note sombre sur le paysage.

Lorsque les travaux du port seront achevés et que les bateaux pourront accoster directement, Pernambuco sera certainement une des escales les plus importantes du Brésil.

De nombreuses barques s'agitent autour de l'*Atlantique*, apportant à bord des provisions de toutes sortes : ananas, oranges, bananes, etc.

Les ananas surtout sont exquis. Ils n'ont rien de commun avec ces fruits ridicules, poussés en serre chaude, qu'on vend dans les grandes villes d'Europe.

Pernambuco est le pays des perroquets et nombreux sont les indigènes qui montent à bord pour placer leur marchandise. Ces oiseaux sont susceptibles d'éducation et arrivent à parler facilement.

Je ne puis résister au plaisir de reproduire un passage que j'emprunte au savant ouvrage de M. Turot (1).

Un ancien historien, Ferdinand Denis, dans son ouvrage *Le Brésil*, dit : « Dans ces régions, où nul monument, où nulle espèce d'écriture n'attestait le passage des nations, il pouvait arriver une chose dont le plus célèbre de nos voyageurs fut témoin, c'est que le langage si incomplet d'un ara ou d'un perroquet fût le seul vestige d'une tribu ayant cessé d'exister.

« A Maipure, M. de Humboldt entendit parler un vieux perroquet et les Indiens eux-mêmes lui apprirent qu'ils ne le comprenaient pas. Il parlait la langue des Aturès, puissante nation, complètement éteinte depuis plusieurs années. »

(1) TUROT. — *L'Amérique latine*. — Paris 1908.

9 heures du matin. — Nous quittons Pernambuco. En route pour Bahia.

Latitude : $7^{\circ}9'$ sud ; longitude : $36^{\circ}26'$ ouest.

L'Atlantique suit la côte à une distance assez considérable. Navigation d'un calme absolu.

On aperçoit de nombreuses baleines.

Après le déjeuner, le commandant m'entraîne sur la passerelle ; je suis trop heureux de le suivre et de continuer à m'initier à cette vie de navigation, « pleine d'incidents et d'imprévus ».

Nous sommes dans des parages dangereux ; nous longeons une côte plate et sablonneuse. C'est merveille de voir avec quelle précision les ordres sont donnés.

Nous allons passer en face de l'embouchure du San-Francisco.

Mais, auparavant, il faut reconnaître un petit phare et le village de Samoco.

Ce n'est pas sans difficultés ; cependant, longue-vue en main, nous finissons par l'apercevoir nettement.

Le commandant, désormais fixé sur sa route, ne cache pas sa satisfaction, ce point de repère étant indispensable à relever.

Il existe, en effet, dans cette région, des bancs de coraux, dont il faut se garder à tout prix et d'autant plus à craindre qu'ils se modifient chaque année. On a signalé des fonds qui ne dépassaient pas 8 mètres de profondeur. On conçoit avec quelle prudence on doit gouverner et combien se trouve grande la responsabilité du commandant.

C'est un plaisir de voir avec quelle netteté il relève sur sa carte la route à suivre et donne ses ordres, en conséquence.

9 heures du soir. — La nuit s'annonce mal. Le vent s'est élevé et des rafales de pluie ralentissent notre marche.

Le roulis met en fuite nombre de passagers. Une forte houle secoue le bateau.

17 JUILLET. — 7 heures du matin. — Je monte sur le pont. La terre est en vue. Un brouillard désagréable empêche de distinguer les détails et la pluie tombe fine et serrée !

Vais-je donc avoir une désillusion ?

Débarquer, pour la première fois, sur la terre d'Amérique, un parapluie à la main, on conviendra que c'est l'enferrement de toute idée poétique !

Dans quelques instants, nous allons jeter l'ancre et la situation ne semble pas s'améliorer. Ce n'est qu'à travers une



L'Atlantique en vue de Bahia.

brume grisâtre que nous distinguons avec peine le panorama de la ville et de ses environs !

Eh bien ! au risque de paraître paradoxal, je dirai presque que nous ne pouvions arriver dans de meilleures conditions.

9 heures. — En effet, tout à coup, avec la rapidité d'un changement à vue, comme il s'en produit au théâtre, les nuages étaient balayés, et un soleil éblouissant illuminait le paysage mouillé de tout à l'heure, déroulant le plus ravissant panorama que l'on puisse rêver.

Bahia, développée en amphithéâtre sur d'assez hautes collines dominant la mer, étalait à nos yeux ravis ses maisons

blanches ou patinées par le soleil, ombragées par d'immenses palmiers ou noyées dans des massifs de bougainvilleas aux fleurs roses, sous lesquels elles semblent enfoncées.

Nous ne devons rester à Bahia que quelques heures. On a juste le temps de descendre à terre, de prendre connaissance sommairement de la ville et de regagner le bord.

Sans tarder, je hèle un batelier et en route ! Je constate avec peine qu'il faut une demi-heure pour atterrir. C'est une observation qu'il ne faut jamais manquer de faire dans des



BAHIA. — Une partie de la rade.

occasions semblables, car on doit toujours, avant d'aller de l'avant, savoir au juste le temps dont on dispose.

10 heures. — On accoste à une sorte d'escalier dont les marches sont couvertes d'algues glissantes. Il faut de grandes précautions pour ne pas tomber.

Les bateliers nègres qui assistent généralement à l'arrivée s'esclaffent en voyant le voyageur faire de faux pas, au lieu de lui tendre la main et de l'aider.

Quelle engeance ! Il sont jugés de suite et tout ce que l'on a pu dire sur leur compte n'est pas exagéré. Ce sont des brutes, sur le dos desquels on casserait volontiers sa canne

et qui ne craignent que la force. Il n'est nul besoin d'user avec eux de ménagements... Ils ne sauraient les apprécier et, prenant la bonté pour de la faiblesse, ne chercheraient qu'à mieux exploiter le voyageur.

Je suis devenu véritablement *négrophobe* en débarquant à Bahia et, en revenant à bord après ma promenade, j'ai constaté que mon impression première sur cette catégorie de sapa-jous n'était que trop justifiée !

Ah ! le débarquement à Bahia manque de charme !

Une fois à terre, l'impression n'est pas meilleure. Il a plu et on patauge dans un lac de boue, au milieu d'immondices et de détritus sans nom. C'est infect. On se croirait dans certaines villes d'Orient où jamais le balai n'a passé.

Le port est, en effet, le quartier nègre, et cela suffit pour expliquer la saleté qui s'étale partout comme une lèpre. De plus, et je n'exagère pas, il flotte dans l'air une odeur rance; « ça sent le nègre », tout le monde en convient; et quand, comme le matin, il s'y joint le fumet des fritures en plein vent, c'est complet et, pour peu, on retournerait à bord au plus vite.

Assez philosophie, je pris mon parti et jetai un coup d'œil autour de moi.

De magnifiques hibiscus aux fleurs jaunes (*H. Tiliaceus*), plantés le long du quai, suffisaient pour donner au paysage un aspect exotique, mélangés qu'ils étaient à d'autres arbres inconnus dans nos régions et dont l'un porte de petites grappes de fleurs jaunâtres, entourées d'immenses bractées rouge corail, qui semblent être les fleurs véritables et qui ne sont que les calices hypertrophiés.

Le mouvement du port est très intense. Partout des marchandes en plein vent offrent des fruits: oranges, bananes, ananas; de jolis poissons, des piments gigantesques d'un rouge intense, qui sont d'ailleurs très doux, ou d'autres, minuscules, de même couleur et dont la force est telle que, lorsqu'on en a mâché une parcelle, il semble qu'on ait le feu dans la bouche.

Citons les oranges de Bahia, dont la renommée est universelle. Il serait difficile de rencontrer un fruit plus

exquis et plus parfumé, qui n'a d'ailleurs aucun rapport avec son malheureux homonyme de Nice, aigrelet et acide à plaisir.

Prenant à gauche, je m'engage dans une rue boueuse, bordée de magasins et d'entrepôts, où viennent s'accumuler des marchandises de toutes sortes.

Plus j'avance, plus le terrain devient mauvais et glissant. Partout des fondrières et des marécages. On barbote



BAHIA. — Une partie de la rade.

dans une boue visqueuse, et je bénis le ciel d'avoir eu la bonne idée d'enfiler mes bottes !

Plusieurs fois il me vient à l'esprit de revenir sur mes pas. Enfin, j'atteins un point un peu plus élevé, où je rencontre l'ascenseur qui va me permettre de gagner la ville.

Je dois dire que ce dernier effort est aussitôt récompensé. A peine débarqué sur la hauteur, le panorama devient magique. La rade apparaît dans toute sa magnificence et se développe sur une étendue immense. Je reste longtemps en admiration devant ce prestigieux décor !

Rapidement je parcours la ville, visitant quelques églises, la plupart luxueusement ornées de tableaux plus ou moins anciens et de statues représentant tous les saints du Paradis, dans les costumes les plus brillants et les plus riches.

Quelques belles places attirent mes regards. Elles sont bordées de maisons modernes, bien bâties. L'ensemble laisse, en somme, une bonne impression. Comme dans toutes les villes du Brésil, on a la sensation de se trouver dans un pays qui aspire au progrès sous toutes ses formes et qui, dans un temps peu éloigné, se trouvera au niveau, sinon au-dessus, des nations les plus raffinées de l'ancien monde.

Le Brésil possède actuellement des ingénieurs et des administrateurs, aux idées grandioses, d'une instruction technique étendue et d'une hardiesse que rien ne semble arrêter. J'en ai fait causer plusieurs. Ils rêvent de faire de leur patrie le premier pays du monde et, si l'on envisage les admirables travaux d'art qui sont déjà sortis de leurs cerveaux, on peut se rendre compte des merveilles que leur génie saura créer sur ce sol si fécond, que la nature a doté de tant de ressources, n'attendant que la main puissante de l'homme entreprenant et audacieux pour les mettre en valeur.

J'aurais volontiers poussé plus loin mes investigations, mais l'heure est venue de regagner le port.

Je retrouve le batelier nègre qui m'a amené et, comme la chose pouvait se prévoir avec cette engeance particulière, une contestation ne manque pas de s'élever pour le règlement du prix de retour. Après bien des discussions et des menaces, nous finissons par nous entendre. Aucune complaisance n'est à attendre de la part de ces indigènes. Ce sont des brutes dans l'acception la plus large du mot.

Pour s'embarquer, le danger n'est pas moindre qu'à l'arrivée. On est obligé de monter sur le parapet du quai et de sauter d'un mètre de haut dans le canot, en visant un petit mât auquel on se cramponne !

C'est merveille si l'on ne tombe pas à l'eau. Il ne leur vient pas à l'esprit de tendre la main pour vous aider..... Au contraire, si on fait mine de faire un faux pas..... ils n'attendent que ce signal pour s'esclaffer comme de véritables idiots.

Dans certains moments, on aurait un plaisir réel à leur caresser l'échine ! Ce sont certainement des êtres d'une nature inférieure, vicieux, fainéants et à peine plus dé-

grossis que leurs ancêtres que, il y a vingt-cinq ans encore, on ne pouvait faire marcher que le fouet à la main.

La race nègre est-elle susceptible de progrès? Je n'oserais l'affirmer. En tout cas, cette population du port de Bahia ne vaut guère mieux, dans son ensemble, que nos apaches parisiens!

Revenu à bord, je raconte mes impressions à mes compagnons de route qui, à l'unanimité, partagent mon opinion.

Le soleil brille maintenant de tout son éclat. Autour de nous, la baie se développe dans sa magnificence, immense corbeille de fleurs, que la mer azurée semble envelopper d'une écharpe de gaze.

2 heures. — Nous levons l'ancre. Pendant deux heures, les côtes défilent sous nos yeux, dans un décor inoubliable.

Quelle différence avec Lisbonne tant vantée. Combien ces régions sont plus grandioses!

18 JUILLET. — Nous ne perdons guère la terre de vue. Nous arrivons par le travers des « Abrolhos », passage des plus dangereux, hérissé de récifs de corail. Certains rochers sont presque à fleur d'eau et d'autres ne sont immersés que de quelques mètres. La topographie change d'ailleurs très rapidement, d'année en année, et, dans ces parages, la plus grande prudence est de rigueur.

Autrefois, les bateaux passaient entre ces îles et la côte; mais, depuis l'échouage de l'un d'eux, la route, modifiée, passe au large, les laissant sur la droite.

Le commandant, aux côtés duquel je me trouve précisément, veut bien me continuer ses leçons de navigation. Il me montre comment on établit l'angle de route dans ces parages dangereux et comment la moindre erreur amènerait fatallement une catastrophe!

On ne peut s'empêcher d'éprouver quelque émotion en songeant qu'on navigue sur une fourmilière de bas-fonds, hérissés de pointes sur lesquelles le navire pourrait s'entr'ouvrir, à la moindre erreur d'orientation!

Une partie de la matinée a été consacrée à la visite de

la machine. On ne peut se faire une idée du coup d'œil à la fois effrayant et superbe, qui attend le visiteur.

Cinq foyers immenses, béants comme des gueules de volcan, constituent, en somme, au centre du navire, un éternel incendie qu'entretiennent les centaines de tonnes de charbon qu'on y jette sans arrêt. On est étonné de la merveilleuse régularité qui préside à tous les mouvements. Ces masses de fer, d'un poids colossal, manœuvrent d'une façon si précise, remontent et descendent si doucement, qu'il semble qu'un doigt suffirait à les arrêter.

Le mécanicien en chef, personnage le plus important du bord après le commandant, me fait les honneurs de la visite et me montre les plus petits détails. Avec un guide aussi aimable et aussi instruit, le temps passe vite.

Quand on remonte sur le pont et qu'on retrouve le soleil et la mer bleue, on a la sensation de sortir des enfers !

10 heures. — Depuis une heure, le commandant cherche à relever le phare des Abrolhos. Il apparaît enfin ! Nous sommes sauvés ! La route est désormais assurée ; mais néanmoins, il faut se méfier des courants.

6 heures. — De nombreuses baleines ou baleinoptères se montrent dans cette région.

Jamais je n'ai rencontré aussi admirable coucher de soleil.

Le disque énorme, vermillon, rutilant comme un feu de forge, s'abaisse peu à peu pour s'enfoncer dans la mer et disparaît, lançant des lueurs rouges qui viennent mourir en une pluie d'étincelles épargpillées sur un ciel de couleur améthyste.

On croirait assister à l'éruption d'un immense volcan. Puis, le ciel, d'un bleu vénitien, parcouru par des stratus rouge-sang qui le barrent en tous sens, laisse apercevoir quelques nuages blanes, floconneux comme un duvet léger qui, peu à peu, en se condensant, semblent éteindre l'incendie. C'est la nuit qui vient !

Le croissant lunaire, filiforme comme une fauille d'or,

apparaît à l'opposé, sur l'impeccable pureté du ciel bleu des tropiques.

19 JUILLET. — C'est la dernière journée du voyage. On fait ses malles, en vue du débarquement.

C'est avec peine que l'on va quitter le navire sur lequel on a déjà pris ses habitudes et où l'on va laisser des amitiés contractées certes rapidement, mais souvent non moins sincères. La vie en commun, à bord, permet de se connaître vite



Le cap Frio.

et je ne me suis guère jamais trompé sur le caractère de ceux dont je faisais mes amis.

Midi. — Nous relevons le cap Frio. Nous passons à 200 mètres. La sirène salue la terre. Notre arrivée à Rio est déjà signalée !

Malheureusement, nous ne ferons notre entrée qu'à la nuit et ne pourrons jouir du merveilleux panorama tant vanté.

Peu m'importait d'ailleurs, étant destiné, dans mes pérégrinations futures, à l'admirer bien des fois.

6 heures. — L'Atlantique pénètre dans la rade immense en passant entre les deux îlots qui en commandent l'entrée et qui sont connus sous le nom de « Pae e Mæ ». A gauche, le Pain de Sucre s'élance majestueusement, sentinelle avancée !

La nuit est venue..... les quais s'illuminent de mille feux..... à perte de vue; le coup d'œil est imposant! En regardant autour de soi, d'énormes collines apparaissent couvertes de jolies maisons et ombragées de palmiers.....

Des milliers de fanaux brillent comme des étoiles au milieu du feuillage.

L'effet est prestigieux!

Arrivé devant le quai Pharoux, le navire laisse tomber l'ancre, attendant, comme toujours, l'arrivée de la Santé.

Malheureusement, les bateaux n'abordent pas et à Rio, ainsi que dans la plupart des autres ports, il faut compter avec l'horrible confrérie des bateliers dont la seule idée est de piller et de rançonner les voyageurs qui sont, en réalité, à leur merci.

Le débarquement s'opère au milieu des disputes et dans le plus effroyable désordre que l'on puisse imaginer. On doit batailler pour sauvegarder ses bagages que s'arrachent, à coups de poings, les bateliers qui prétendent vous accaparer. Souvent ils disparaissent, sans qu'on puisse jamais les retrouver.

Quand tout cela se passe de nuit, comme c'est le cas en ce moment, on avouera que cet état de choses est lamentable à tous les points de vue.

Les passagers sont empilés dans des barques qui les emmènent ils ne savent en quel endroit et conduites par des individus dont on a toutes les raisons possibles de se méfier.

Quand on réclame, on vous répond : « On n'y peut rien; il faut laisser à ces gens du port la seule industrie qui les fait vivre, sinon ils se révolteraient. » De sorte que, pour faire le bonheur de ces gredins, on doit se résigner à se laisser violenter ou dévaliser.

Un pareil état de choses ne saurait durer longtemps encore. Les travaux du port sont presque achevés et d'ici quelques mois, les grands bateaux pourront accoster à quai et débarquer leurs passagers dans de meilleures conditions ce qui, actuellement, en présence des coutumes locales, leur est malheureusement de toute impossibilité.

Personnellement, je pus éviter tous les inconvénients que je viens de signaler, grâce à l'amabilité du commandant Lataste, qui m'autorisa à passer la nuit à bord et à ne débarquer que le lendemain.



Panorama de Rio de Janeiro.

Il me fut donné de passer encore une agréable soirée en sa compagnie, la dernière, hélas !

Le lendemain, profitant de l'offre aimable de M. Monnerie, conseiller du commerce extérieur de France à Bahia, qui débarquait aussi, j'acceptai une place à ses côtés et, à 8 heures, je mettais définitivement le pied sur le sol brésilien.

CHAPITRE IV

Généralités sur le Brésil

Géographie physique. — Orographie. — Hydrographie. — Constitution géologique. — Climatologie. — Flore. — Faune. — Anthropologie.

Avant de continuer la relation de notre voyage, il nous a paru utile de présenter un exposé de la géographie générale du Brésil, de ses productions naturelles, et d'étudier sommairement, les uns après les autres, les rouages si variés qui entrent fatidiquement en jeu dans l'évolution d'une grande nation et en constituent la vie matérielle.

La plupart des renseignements qui vont suivre, étant d'ordre général et destinés à éviter à nos lecteurs l'ennui de faire eux-mêmes des recherches plus ou moins fastidieuses, ont été empruntés à la *Grande Encyclopédie*, où nous conseillons de lire, dans leur ensemble, les excellents articles de MM. Levasseur, Gorceix, Maury, Trouessart, etc., réunis au chapitre « Brésil » et qui, malgré leur rédaction remontant à une vingtaine d'années, sont encore d'actualité sur les points principaux.

Depuis cette époque, le Brésil a fait d'immenses progrès dans toutes les branches de l'activité humaine, et nous avons dû compléter notre exposé en y faisant figurer de nombreux détails statistiques, empruntés à d'intéressants ouvrages publiés au Brésil même, dans ces dernières années, et qui, pour la plupart, nous ont été communiqués à Paris par la Mission d'expansion économique brésilienne.

1^o GÉOGRAPHIE PHYSIQUE. — Le Brésil présente une superficie seize fois plus grande que celle de la France. Dans le

monde, il occupe le cinquième rang sous le rapport de la superficie, après l'empire britannique, l'empire russe, la Chine et les États-Unis. Il comprend presque la moitié de la superficie de l'Amérique du Sud.

Ses frontières, en quelques points, n'ont été déterminées que tout dernièrement.



Le Brésil est plus vaste que tous les pays de l'Europe ensemble, moins la Russie.

Sur cet immense espace, tous les climats sont donc représentés, ce qui explique l'extrême variété des productions naturelles.

Le Brésil est situé entre le $5^{\circ}9'40''$ de latitude N. et le $33^{\circ}45''$ de latitude S., et, sans tenir compte de ses îles de l'Océan, Fernando de Noronha et Trinidade, entre le $8^{\circ}19'26''$ de longitude E. et le $30^{\circ}58'26''$ de longitude O. du méridien de Rio de Janeiro.

Il occupe, en bloc, une superficie de 8.524.776 kilomètres carrés.

Il est limitrophe de tous les pays de l'Amérique du Sud, sauf du Chili et de l'Équateur. Il a pour limites, au N.-E., au S.-E. et à l'E., l'Océan Atlantique; au N., les Guyanes française, hollandaise et anglaise et le Venezuela; au N.-O., à l'O. et au S.-O., la Colombie, le Pérou, la Bolivie, le Paraguay, la République Argentine et au S. l'Uruguay.

La côte brésilienne s'étend le long de l'Océan Atlantique en ligne brisée, formant un angle dont le sommet est le cap S. Roque et qui descend obliquement vers le S., jusqu'au fleuve Chuy. Les découpures du littoral sont peu profondes; il y a, par suite, peu de grandes baies, mais les anses, les bons mouillages et les ports sûrs sont nombreux.

Nous citerons, en descendant vers le S., à partir de l'embouchure de l'Amazone : les baies de S. Marcos, de S. José, de Tutoya.

Au delà de cette baie, la côte est basse et formée de sables si blancs qu'on les appelle Lençóes (draps de lit).

Puis les ports de Natal dans l'État de Rio Grande do Norte et celui de Parahyba, dans l'État du même nom.

De Parahyba jusqu'à Bahia, il existe une ligne de récifs de coraux, avec de courtes interruptions et dont une des ouvertures forme le port de Recife, dans l'État de Pernambuco.

Nous trouvons ensuite, entre le cap S. Antonio et l'île d'Itaparica, la belle et vaste baie de Todos os Santos, dans l'État de Bahia, avec une entrée de 6 à 8 kilomètres de largeur; les baies de Camamú, Cannavieiras et Porto Seguro, près de l'endroit où la flotte de Pedro Alvares Cabral jeta l'ancre en 1500.

Au S. de ces baies, la côte est bordée de petits récifs et de bancs de coraux appelés Itacolomis, entre le $16^{\circ}49'$ et le $16^{\circ}57'$ de latitude S.

Viennent ensuite les baies de S. Matheus et le port de Victoria, puis celles de Benevente, d'Itabapoana, de S. João da Barra, à l'embouchure du Parahyba, et celles d'Imbitiba et de Macahé.

Nous arrivons alors à celle de Rio, la plus vaste du Brésil et l'une des plus belles du monde. Les indigènes l'appelaient Guanabara ou Nitheroy.

L'entrée de cette baie se trouve entre les montagnes du Pain-de-Sucre et le Pico; elle a un peu plus d'un kilomètre et demi de largeur, mais le canal est très profond et accessible aux navires du plus fort tonnage. La baie s'étend vers le N. avec des profondeurs variables; elle forme à l'entrée, au S., la pittoresque baie de Botafogo et au N.-E. celle de Jurujuba.

Au delà de Rio de Janeiro viennent les anses de Guaratiba, de Sepetiba, Angra dos Reis, d'Abrahão.

Plus bas, dans l'État de S. Paulo, s'ouvrent le port de Santos et ceux d'Iguape et d'Ubatuba. Le premier, très important, est le siège d'un commerce des plus actifs.

On trouve encore d'excellentes baies, plus bas dans l'État de Paraná et dans celui de S. Catharina : Florianopolis, Itajahy, São Francisco et Laguna.

Enfin, à l'extrême Sud, la côte est basse, ensablée et, en beaucoup d'endroits, d'accès difficile ou impossible.

La barre de Rio Grande do Sul, formée de sables mouvants qui exigent un service permanent et vigilant de pilotage, donne accès à la lagune dos Patos, qui a 3 à 4 mètres de fond.

De la *barre de Rio Grande* jusqu'au fleuve Chuy, qui forme la limite de l'Uruguay, la côte est sablonneuse et dangereuse.

OROGRAPHIE. — Presque tout le Brésil forme un très vaste plateau de 300 à 1.000 mètres d'altitude, avec des vallées, des plaines arrosées par de nombreux et considérables cours d'eau, quelques-uns obstrués par des rapides. Les plus hautes montagnes sont à l'E., près du littoral et dans le centre, où elles forment deux longues chaînes séparées par les bassins du San Francisco et du Paraguay.

La *Serra Oriental* ou *do Mar* suit la côte de l'Atlantique depuis le cap S. Roque et va se perdre dans le Rio Grande do Sul. La *Serra Central* comprend les montagnes de Goyaz et de Minas Geraes à l'O. du S. Francisco et rejoint la *Serra*.

Oriental par une chaîne située au S. de Minas Geraes, la *Serra das Vertentes*.

La *Serra Oriental* forme une zone d'environ 20 lieues dans l'État de Rio de Janeiro; elle est quatre fois plus longue qu'au S. de Minas Geraes et de 60 lieues à l'E. du fleuve S. Francisco.

Dans les États de Paraná, S. Paulo, Rio de Janeiro, Espírito Santo et le Sud de Minas Geraes, la *Serra Oriental* se subdivise en *Serra do Mar* et *Serra da Mantiqueira*. Les points culminants sont les *Orgãos* (2.232 mètres) au N. de la baie de Rio de Janeiro et dans la Mantiqueira, l'*Itatiaya* (2.994 m.). C'est la plus haute montagne du Brésil.

La *Serra do Espinhaço* côtoie la partie orientale du bassin du S. Francisco; ses points culminants sont : l'*Itacolomy* (1.732 m.), Caraça (1.955 m.), Piedade (1.783 m.) et Itambé (1.823 m.).

La *Serra Central* ou *Goyana* comprend deux chaînes : celle *da Canastra* et de *Matta da Corda* se dirigeant vers le N., depuis les sources du S. Francisco jusqu'à la rive méridionale du Paraguay et les montagnes du S. de l'État de Goyaz, entre les sources du Tocantins et du Paraná. Le point culminant de la première chaîne est la *Serra da Canastra* où naît le S. Francisco, à 1.282 mètres d'altitude; dans la seconde, les points culminants sont les *Montes Pyreneus*, avec 2.310 et 2.392 mètres d'altitude.

Le grand plateau du Paraná comprend la plus grande partie des États de Rio Grande do Sul, de Santa Catharina et de S. Paulo, la partie S.-O. de Minas Geraes, le S. de Goyaz et les hautes terres de Matto Grosso. Sa plus grande élévation est de 1.000 mètres.

L'immense plaine de l'Amazone comprend la plus grande partie des États de Matto Grosso, de Goyaz, le S. de l'État du Pará, le S. de l'État d'Amazonas, l'O. de l'État de Maranhão.

Le plateau du S. Francisco se trouve à l'O. de ce fleuve, dans la région occidentale des États de Minas Geraes et de Bahia. Sa plus grande altitude est de 800 mètres.

Le plateau du Parahyba occupe tout l'État de Piauhy, la

partie S. de l'État de Maranhão et l'O. de l'État de Ceara.

Tous ces plateaux renferment beaucoup de vallées; ils sont assez accidentés et arrosés par d'innombrables fleuves.

La grande *dépression de l'Amazone* est plus étroite dans la partie inférieure du fleuve, en aval du confluent du fleuve Negro. Dans la partie supérieure, entre le Negro, le Madeira et les contreforts des Andes, elle s'élargit considérablement. Les rives du fleuve Amazone sont formées de terres d'alluvion, sujettes à des inondations.

Les plus hautes terres sont à 300 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La région de l'Atlantique se compose de terres basses, formant une zone étroite entre l'Océan et les montagnes (1).

HYDROGRAPHIE. — Le système hydrographique du Brésil est très étendu et se compose d'un grand nombre de fleuves considérables, soit par leur étendue, soit par le volume de leurs eaux. Sur toute la côte, il y a un grand nombre de lacs, de lagunes et d'étangs, presque tous navigables.

Le fleuve le plus considérable est l'*Amazone*, avec 5.400 kilomètres de cours, dont 3.800 en territoire brésilien, depuis Tabatinga, sur la frontière du Pérou, jusqu'à l'Océan Atlantique.

Les affluents de l'Amazone sont très longs, navigables et aussi importants que les plus grands fleuves d'Europe.

Sur la rive septentrionale ou rive gauche, les principaux sont : l'*Iça*, le *Yapurá*, le *Negro*, chacun d'eux avec plus de 1.000 kilomètres de cours; le *Trombetas* et le *Parú*, avec plus de 500 kilomètres, etc., etc.

Sur la rive méridionale ou rive droite, à partir de la frontière péruvienne, l'Amazone a des affluents dont les eaux ne sont pas moins considérables : le *Javary*, le *Jutahy*, le *Madeira*, le *Tocantins*, etc., etc. Plusieurs de ces affluents ont un cours qui varie de 1.500 à 3.000 kilomètres.

Parmi les fleuves qui se jettent dans l'Océan Atlantique et dont la liste serait trop longue à énumérer, citons cepen-

(1) Extrait de l'ouvrage : « *Le Brésil, ses richesses naturelles* ». — AILLAUD ALVES & C^e, éditeurs.

dant le San Francisco, dont le cours est de 3.000 kilomètres dans les territoires des États de Minas Geraes, Bahia, Pernambuco et Alagôas.

CONSTITUTION GÉOLOGIQUE (1). — Bien qu'imparfaitement connue, elle se caractérise par la grande importance des formations anciennes, terrains archéens et paléozoïques et le développement relativement restreint des dépôts mésozoïques et néozoïques.

Les roches cristallines métamorphiques appartenant au terrain archéen primitif de certains géologues, laurentien et huronien, forment une large zone côtière qui s'étend de la province de Rio Grande do Sul au cap S. Roque ; elles pénètrent dans la province de Minas Geraes dont elles constituent les montagnes et les hauts plateaux et se continuent dans celles de São Paulo, de Goyaz et de Matto Grosso.

Ces roches appartiennent principalement à la série des gneiss, des micaschistes, des amphibolitoschistes, des quartites micacés ou itacolumites, des schistes chloriteux et micacés, des tabirites. Le carbonate de chaux, relativement rare, y est représenté par des roches calcaires cristallines fréquemment magnésiennes.

A ces terrains principaux se rattachent une série d'autres roches éruptives, granits, syénites, phonolithes, diorites, diabases, gabbros, mélaphyres, etc., dont un grand nombre ont apparu durant l'ère paléozoïque.

Ce sont surtout les quatre dernières séries, riches en phosphate de chaux, qui ont fourni, par leur décomposition, la célèbre « terra roxa » de São Paulo, comparable, au point de vue de la fertilité, à la Terre noire de Russie.

La plupart des dépôts aurifères sont placés dans le terrain archéen, auquel appartiennent aussi les gisements de diamant et d'autres gemmes, topazes, améthystes, tourmalines, cymophanes, etc., et qui se fait encore remarquer par l'abondance des minéraux de fer.

Je me propose de revenir plus loin avec de plus grands détails sur la question des pierres précieuses et des minéraux

(1) GORCEIX. — *Grande Encyclopédie*.

en général; ce sujet ayant été un de mes buts principaux d'étude durant le cours de la mission qui m'avait été confiée.

Quelques mots cependant encore pour compléter ce qui a rapport à la géologie du Brésil.

1^o *Paléozoïque*. — Les terrains paléozoïques, siluriens, dévoiens et carbonifères se montrent dans la partie inférieure des cours de l'Amazone et de ses affluents : Xingú, Tapa-



Les rochers de Villa-Velha (Etat du Paraná).

joz, etc. Les bassins étudiés sont de formation marine; les roches dominantes sont des schistes, des grès, des argiles; les calcaires ne prennent de l'importance qu'à la partie supérieure. Leur faune est remarquable par l'importance des brachiopodes. Dans les provinces de Bahia, Minas Geraes, São Paulo, Paraná, Santa Catharina, où l'étude en a été entreprise, ils formeraient des bandes étroites enclavées dans le terrain archéen. Pour certains géologues, les dépôts de houille de Rio Grande do Sul appartiendraient au carbonifère.

2^o *Crétacé*. — Le trias est mal connu. Le crétacé s'étend sur une partie des provinces du Ceará, Piauhy, Pernambuco, Sergipe, Alagôas, formant un bassin d'une grande étendue.

Au Ceará, sa faune est riche en poissons.

3^o *Tertiaire*. — Les terrains tertiaires couvrent les bords de l'Amazone dont ils accompagnent le cours jusqu'à une très grande hauteur et forment une bande étroite sur la côte, de l'embouchure de ce fleuve jusqu'à la province de Espirito Santo; ils sont constitués presque entièrement par des grès.

Dans l'intérieur, comme à Minas Geraes, ils sont représentés par des petits bassins lacustres contenant du lignite.

4^o *Quaternaire*. — Aux dépôts quaternaires appartiennent des couches d'argile, de graviers, de conglomérats disséminés par lambeaux sur les plateaux et dans les vallées et des dépôts argileux salpétrés de certaines grottes calcaires de Minas Geraes et de Bahia qui ont fourni de nombreux restes de mammifères appartenant à des genres ou espèces éteints : *Scelidotherium*, *Megatherium*, *Milodon*, etc., étudiés par Lund.

C'est au même horizon géologique que doivent être rapportés les gisements d'alluvions diamantifères de Minas Geraes, de Bahia, de Goyaz, de Matto Grosso. Dès la fin de l'époque paléozoïque, le Brésil était en grande partie émergé et, dans la suite des époques géologiques, sa forme générale n'a plus que faiblement varié. Les dislocations qui ont affecté ces divers terrains ont produit, comme dans l'Amérique du Nord, de grands plis parallèles, avec de nombreuses failles et des lignes anticlinales peu fréquentes.

Nous avons pu nous-même, par l'examen des magnifiques collections géologiques du Musée national de Rio et sous la conduite du Docteur de Lacerda, son savant directeur, constater l'exactitude des vues de M. Gorceix, et à l'École des mines d'Ouro Preto, le Docteur Costa Sena, qui lui a succédé d'une façon si brillante, avec sa grande expérience en géologie, nous a mis à même d'étudier, pièces en main, la structure du sol brésilien, dont tous les éléments sont représentés dans les vitrines de son riche musée.

Nous ne pouvons laisser passer ici l'occasion qui se présente de remercier avec reconnaissance ces deux maîtres de l'accueil si bienveillant qu'ils ont bien voulu nous faire.

Dans ces derniers temps, M. Orville Oscar Derby a fait de

longues recherches sur la géologie brésilienne et a publié un résumé de ses savants travaux dans le volume *le Brésil*, publié sous les auspices de la Commission d'expansion économique. Son exposition est d'une netteté parfaite et nous conseillons la connaissance de ce travail à tous ceux qui désirent approfondir la question minière, question qui tient et tiendra toujours une place si importante dans l'avenir commercial de la grande République américaine.

CLIMATOLOGIE. — Le Brésil, vu l'immensité de son territoire, ne saurait présenter partout un climat analogue. Le régime des vents, très variés, soufflant à certaines périodes de l'année, est la cause des variations qui se produisent avec une parfaite régularité. Leur étude nous entraînerait trop loin.

Qu'il suffise de dire qu'on peut établir, selon les régions, trois catégories bien distinctes :

Zone tropicale, zone sous-tropicale, zone tempérée douce.

1^o *Zone tropicale.* — Elle comprend le haut Amazone, l'intérieur des États de Maranhão, Pará, Matto Grosso, Piauhy, Bahia et une partie de Minas Geraes, puis la région du littoral des États de Pará, Maranhão, Piauhy, Ceará, Rio Grande do Norte et Parahyba do Norte.

L'année se partage en deux saisons ; celle des grandes pluies et ensuite celle des petites, avec des alternatives de sécheresse.

A Cuyabá, la température moyenne est de 26°,25. La plus basse température qu'on y ait observée jusqu'à ce jour a été de 7°,3.

Dans la capitale du Pará, la pluie est abondante, surtout dans les premiers mois de l'année et la température n'y est pas excessivement élevée, le maximum étant de 34°,5 et le minimum de 20°.

Sur le littoral de l'État de Ceará, la moyenne de la température annuelle est de 26° à 27°, mais les régions montagneuses de l'intérieur sont plus fraîches et il y a des points où le thermomètre descend à 14°. Dans cet État, la division de l'année en deux saisons est bien accentuée : la sèche et la

pluvieuse ; la première, de juillet jusqu'à janvier, et la seconde de février à juin.

Pernambuco établit presque une transition entre la zone tropicale et la sous-tropicale.

2^e Zone sous-tropicale. — Elle se rapproche, par sa température et l'accentuation des saisons, du climat des régions les plus chaudes du Sud de l'Europe et de celles du Nord de l'Afrique.

Au point de vue du régime des pluies, on peut la subdiviser en deux parties distinctes : la première comprend les États de Pernambuco, Alagoas, Sergipe et le littoral de Bahia, où les pluies sont abondantes de juin à août; la seconde comprend le sud de l'État de Bahia, ceux d'Espírito Santo, de Rio de Janeiro, et une partie du littoral de São Paulo. Le fait caractéristique de cette subdivision, c'est la prédominance des pluies, surtout en automne et en été, c'est-à-dire de décembre à avril.

A Recife (par 80°7' lat. S.), capitale de l'État de Pernambuco, le mois le plus chaud est février, avec la moyenne de 28°, moyenne annuelle de 26°.

La ville de San Salvador (12°58' lat. S.), capitale de l'État de Bahia, a comme température annuelle moyenne, 26°,01. Dans les terrains élevés de l'intérieur, le climat est doux.

Dans la ville de Rio de Janeiro, ainsi que sur les points de la côte de l'État de Rio de Janeiro, la moyenne est de 23°,4. La température la plus haute qu'on ait observée dans la capitale du Brésil a été de 37°,5 et le minimum absolu de 10°,2.

On trouve sur divers points élevés de l'État de Rio, et tout près de la capitale de la République un climat beaucoup plus doux. C'est ainsi qu'à Nova Friburgo, à trois heures et demie de voyage dans la chaîne des Orgãos, la moyenne annuelle est seulement de 17°,2. Dans les mois d'hiver, le minimum habituel est de 9° et quelquefois il baisse à 1°, tandis que, dans le mois le plus chaud de l'année, la moyenne ne va pas au delà de 20°,3. On constate à peu près la même

chose à Thérésopolis et à Pétropolis, à deux heures de la capitale.

Dans l'État de Minas Geraes, grâce à son altitude sur le niveau de la mer, surtout en quelques endroits, le climat a une grande douceur et il peut être comparé à celui des pays méridionaux de l'Europe : Queluz (moyenne de 20°), Uberaba (21°), Caldas et Barbacena (18°). Dans ces localités, en hiver, la température peut baisser à 0° et même jusqu'à 6° au-dessous de zéro.

L'État de São Paulo offre les mêmes conditions climatériques : plusieurs points y ont les moyennes annuelles de 18°, 19° et 20° ; dans quelques-uns, il gèle parfois en hiver. Dans la ville de São Paulo, capitale de l'État, la température descend quelquefois à 0°, pendant l'hiver.

3^o Zone tempérée douce. — Elle s'observe dans le sud de l'État de São Paulo et les États de Paraná, Santa Catharina et Rio Grande do Sul.

Le climat, dans ces régions, est un des plus beaux du monde. La température y est très douce et la moyenne s'y maintient toujours à moins de 20°.

Les hivers, peu rigoureux, qui ont lieu pendant les mois de juin à août, sont favorables non seulement à la santé des races européennes, mais au développement de toutes les cultures de l'Ancien Continent.

Plus bas, à Curityba, capitale du Paraná, la température s'abaisse quelquefois à 5° au-dessous de zéro, ainsi que sur tout le plateau du Sud (Paraná, Santa Catharina et Rio Grande do Sul).

En somme, le climat de tous les États de la troisième zone est un climat tempéré des plus agréables.

SALUBRITÉ DU BRÉSIL. — Nous abordons un chapitre important et nous ne saurions trop prémunir les voyageurs qui se proposent de parcourir le beau pays du Brésil, contre les erreurs et les insinuations fausses qui ont été écrites à ce sujet. Les craintes qui pouvaient, il y a vingt-cinq ou trente ans, se trouver justifiées, doivent être presque complètement bannies actuellement.

Avec les progrès de l'hygiène et le développement de l'instruction publique, l'ancien genre de vie des populations indigènes s'est trouvé tellement modifié, les conditions vitales se sont tellement améliorées que, à part quelques rares territoires encore arriérés, mais qui subiront à brève échéance la loi fatale de la civilisation, la plupart des maladies tropicales, si redoutées autrefois, ont complètement disparu ou deviennent de plus en plus rares. C'est à ce point que le Brésil possède actuellement, si l'on considère l'ensemble du cadre pathologique, un coefficient bien inférieur à celui qui a été relevé dans la plupart des grandes nations européennes.

Entrons dans quelques détails : on a surtout beaucoup écrit sur la prétendue insalubrité de la région de l'Amazone, mais ce que l'on n'a pas dit le plus souvent, c'est que la plupart des soi-disant victimes du climat, ne devaient leurs maladies qu'au manque de l'hygiène la plus élémentaire.

Appartenant généralement à une classe inférieure de la société, aventuriers pour la plupart et sans la moindre expérience, telle était la catégorie des Européens qui pénétraient dans les régions encore peu explorées de la région amazonienne.

Surmenés, mal nourris, ignorant les règles les plus rudimentaires de la propreté et souvent moralement déprimés par des causes multiples, ces malheureux devaient fatallement payer leur tribut à la maladie et succomber là où d'autres pouvaient impunément vivre et prospérer.

Aujourd'hui, peu à peu, cet état de choses se modifie. Le Gouvernement brésilien assainit l'Amazone, entreprend des travaux gigantesques en vue du desséchement des marais et modifie chaque jour, en l'améliorant, la physionomie du pays, que sillonnent déjà de nombreux chemins de fer de pénétration.

Quelles sont, en somme, les maladies à redouter ? Deux seulement : la fièvre paludéenne et le beriberi. On a noté qu'elles n'atteignent que les individus des classes inférieures, rebelles aux règles de l'hygiène. Et encore guérissent-ils, la plupart, rapidement, si, aux premiers symptômes, ils

changent d'air et viennent se réconforter dans un centre civilisé.

En somme, ces maladies ne sont pas, en réalité, inhérentes au climat de l'Amazone. On peut rencontrer les mêmes en d'autres pays et elles ne sont pas autrement dangereuses, puisqu'il est avéré qu'en observant les règles d'une hygiène raisonnée, on est certain de rester indemne.

A l'intérieur et sur les plateaux élevés, les maladies sont rares. Le climat est sain, très tempéré, et l'Européen n'a même pas à compter avec une période d'acclimatation.

A mesure qu'on descend vers le Sud, les conditions climatiales deviennent de moins en moins discutables.

Battes disait que les Anglais qui avaient résidé au Pará de nombreuses années conservaient le même aspect et les mêmes couleurs, comme s'ils n'avaient jamais quitté le pays natal ; l'égalité de température, la perpétuelle verdure, la fraîcheur de la saison sèche et la modération des pluies périodiques rendent le climat du Pará un des plus agréables du monde. (Battes, *The River Amazonas*.)

Ce que nous venons de dire s'applique à plus forte raison au reste du Brésil, à mesure qu'on avance vers le Sud.

A Rio, en 1905, sur une population de 874.000 habitants, il y a eu 14.663 décès, ce qui donne un coefficient de mortalité de 16,7 %, inférieur à celui des plus grandes villes du monde : New-York (18,3) ; Paris (17,6) ; Berlin (17,1) ; Vienne (19,3) ; Tokio (18,9) ; Saint-Pétersbourg, (30,5) ; Budapest (19,2) ; Naples (25,2) ; Madrid (28) ; Lisbonne (23,1) ; Rome (20,8), et Athènes (30,9).

La fièvre jaune, effroyable fléau qui, autrefois, faisait son apparition à des dates plus ou moins rapprochées, a complètement disparu.

Les merveilleux travaux d'embellissement de la ville de Rio, exécutés dans ces dernières années, et les mesures d'hygiène généralisées pour arriver à la destruction des moustiques, en ont fait justice.

On ne sait plus aujourd'hui, dans ce paradis terrestre, ce que peut être la fièvre jaune. On vous répond, quand on interroge les habitants, que « c'était une maladie d'autrefois »,

et il y a si longtemps qu'on ne l'a vue, qu'il est fort difficile, à son sujet, d'obtenir de plus amples détails.

Ceux qui, comme moi, ont parcouru le Brésil, ne peuvent s'empêcher de sourire, quand ils se souviennent des recommandations des amis au moment du départ : « Prenez garde surtout à la fièvre jaune... méfiez-vous des serpents. »

Si j'ai encore rencontré quelques serpents, ils étaient relégués bien loin dans l'intérieur; quant à la fièvre jaune, elle a disparu, ainsi que quelques autres maladies, terribles autrefois, alors que l'on en ignorait l'origine et par conséquent les moyens d'en triompher.

Si vous voulez faire des études sur la fièvre jaune, mes chers confrères, ce n'est pas au Brésil qu'il faut aller, car vous feriez, je vous l'affirme, un voyage bien inutile.

J'ai eu la curiosité de consulter la statistique relative aux maladies principales que l'on observe journellement dans la pratique médicale : fièvre typhoïde, rougeole, variole, scarlatine, tuberculose, diptéria, etc., etc. Le résultat curieux est que Rio de Janeiro possède incontestablement le plus bas coefficient, comparé à celui des grandes villes citées plus haut.

Enfin, détail qui ne laisse pas que de rendre un tantinet rêveur, c'est qu'en 1906, il existait à Rio 178 personnes âgées de plus de 100 ans, ce qui représente un coefficient de 0,22 pour 1.000, non encore observé nulle part !

M'est avis qu'il ferait peut-être bon d'aller vivre dans ce pays privilégié !

FLORE. — L'article que M. Maury a consacré à ce sujet dans la *Grande Encyclopédie* est un exposé remarquable. A quoi bon chercher à faire mieux? A peine reste-t-il quelques rares lacunes que l'on pourrait combler.

Quand on a la bonne fortune, botaniste enthousiaste ayant étudié pendant de longues années la flore du vieux continent, de mettre le pied sur le sol américain, il faut avoir vécu dans le même milieu scientifique pour se faire une faible idée des jouissances qu'éprouve le naturaliste, alors que, la boîte au dos et la pioche en main, il peut récolter pour ses collections les merveilleux spécimens, véritable

joyaux qu'il n'avait pu jusqu'alors observer que cultivés en serre... comme de pauvres prisonniers condamnés à l'exil dans une prison sans jour et sans soleil !

Quelle joie lorsque, pour la première fois, on se trouve en présence de ces belles fougères arborescentes, au feuillage argenté, qui poussent librement sous le beau ciel azuré du Brésil et à l'ombre desquelles on peut rêver quelques instants !



Dans la forêt vierge.

Saisi d'un saint respect, on ose à peine les froisser, craignant de flétrir leurs frondes si délicates, chefs-d'œuvre de cisèleure et de grâce.

Il m'est souvent arrivé de plaindre le malheureux profane, étranger aux jouissances sans nombre que procure l'étude de l'histoire naturelle. Le naturaliste, quel que soit le point où le conduit sa course aventureuse, ne connaît jamais l'ennui. Tout ce qui l'entoure constitue une grande famille dont il parle la langue et avec laquelle il cause. Il rencontre des amis déjà connus..., d'autres et de non moins intéressants, avec lesquels il fait connaissance et là où le malheureux profane, cité plus haut, ne trouve sur sa route que le vide et la monotonie, lui, passe des moments inef-

fables, tout en s'instruisant, à faire l'inventaire des merveilles qui se pressent sur ses pas !

Je m'aperçois que je me suis laissé entraîner un peu sur le chemin de la rêverie, et j'en demande pardon au lecteur.

Qu'il prenne d'ailleurs la peine d'aller errer à son tour dans les merveilleuses forêts du Brésil et je serais bien étonné si, empoigné comme moi par le charme de cette nature vierge et d'une beauté exubérante, il ne devenait pas à son tour un fervent naturaliste !

Sur ce, je reviens à mon sujet.

« La végétation du Brésil, dit M. Maury, présente deux caractères bien distincts, suivant qu'on se rapproche de l'Équateur ou du Tropique, régions influencées chacune par des climats différents. Dans l'une et l'autre, croissent des types qu'on a pu appeler *américains*, parce qu'ils sont nettement différenciés de ceux qui croissent dans les autres régions tropicales ou équatoriales du reste du globe. Ils donnent, malgré tout, une physionomie spéciale à la flore brésilienne. »

Nous étudierons les divers aspects dans deux zones différentes : le zone équatoriale et la zone centrale.

1^o *Zone équatoriale*. — Elle comprend les bassins de l'Amazone et de ses tributaires. C'est là que l'on peut contempler dans toute sa splendeur la flore tropicale, aussi riche par le nombre considérable des espèces qui la composent que par

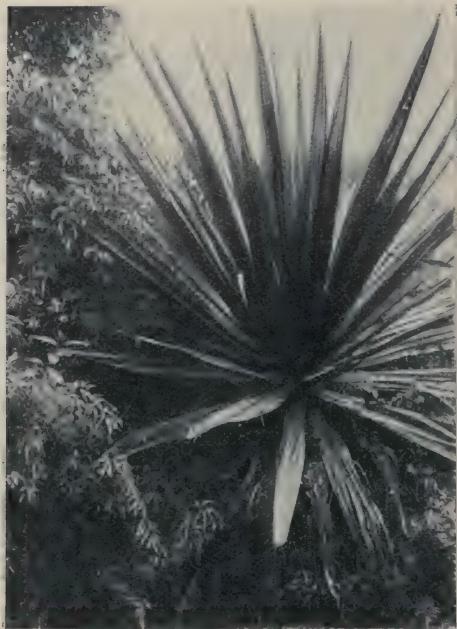


Dans la forêt vierge.

la beauté des fleurs, la permanence du feuillage, la dimension de quelques types, l'étrangeté de certains autres.

Mais, dans toute la région amazonienne, on rencontre deux formations végétales caractéristiques dues à une circonstance physique, le séjour de l'eau sur le sol voisin des rivières pendant plusieurs mois de l'année.

Partout où les pluies abondantes transforment en marécages les rives de l'Amazone et de ses affluents, croissent des types particuliers, formant des forêts vierges que, depuis longtemps les Indiens ont désignées sous le nom de *Caáigapó* ou *Forêt immergée*.



Un coin de forêt vierge.

l'Amazone et de ses affluents, croissent des types particuliers, formant des forêts vierges que, depuis longtemps les Indiens ont désignées sous le nom de *Caáigapó* ou *Forêt immergée*.

Le caractère des plantes de cette région est une taille moyenne, un tronc d'une certaine hauteur et un feuillage extrêmement abondant, d'un vert sombre.

Il faudrait un volume pour donner seulement un aperçu des innombrables espèces végétales que l'on rencontre sur sa route, et qui constituent par leur groupement un inextricable fouillis, à travers lequel on ne peut pénétrer qu'en se frayant un semblant de route, la hache à la main.

Citons quelques types de famille : les Myrtacées sont abondantes. La plus commune est le *Couroupita guianensis*. Puis ce sont des Guttifères, Méliacées, Bombacées, de jolies Mimosées, des Cinchonées, des Annonacées.

Ces espèces relativement peu élevées sont dépassées par

d'innombrables variétés de palmiers qui viennent former en quelque sorte une voûte de feuillage, de l'effet le plus gracieux et le plus fantaisiste.

En se rapprochant du bord de l'eau, ce sont d'autres espèces, surtout des monocotylédones : Graminées, Aroïdées, Scitaminées, Cypéracées, formant des fourrés impénétrables. Les Musacées sont abondantes et leur feuillage clair tranche sur l'aspect plutôt foncé de l'ensemble.



Forêts du littoral.

C'est là également qu'une Graminée de 5 à 6 mètres de haut, *l'Arundo saccharoides*, constitue d'énormes touffes, s'avancant plus ou moins loin dans l'eau courante, où il n'est pas rare de voir, dans toute sa splendeur, s'étaler à la surface le merveilleux *Victoria regia*, aux feuilles et aux fleurs gigantesques.

Dans les parties plus élevées, en s'éloignant des cours d'eau, se montre alors une végétation différente. C'est la forêt vierge proprement dite, appelée *Caá-guaçu* par les Indiens, la grande forêt. Là, la forme générale du feuillage est presque toujours celle des Lauracées et ces arbres peuvent atteindre des dimensions colossales. La coloration est presque uniformément d'un vert sombre et d'innombrables lianes s'enchevêtrent autour

des troncs et des branches, d'où elles retombent en festons, chargés de fleurs du plus brillant coloris. Sur le sol poussent de nombreuses espèces de Fougères, d'Aroïdées, de Scitaminées, etc., etc.

On rencontre fréquemment le *Phytelephas* qui fournit l'ivoire végétal, le *Bertholletia excelsa* qui fournit la noix du Pará; puis de magnifiques *Carludovicia*, des Anonacées, des Sapotacées, Apocynacées, Bignoniacées.

Citons encore comme types abondants : des Cactées, Pipéracées, Broméliacées.

C'est dans cette région qu'on rencontre le *Hevea brasiliensis* qui donne le caoutchouc, le *Theobroma cacao*, la *Vanilla aromatica* et d'admirables bois, propres à tous les usages.

Aucune description n'est susceptible de donner une idée de

la magnificence de ces régions vierges et de l'exubérance capricieuse de la végétation.

Non seulement le sol est envahi par toute une flore de fougères et de selaginelles aux feuilles plus gracieuses et plus découpées les unes que les autres, mais les arbres eux-mêmes qui les abritent ne peuvent résister à l'envahissement des parasites de toutes sortes qui, se greffant sur le tronc, les anfractuosités des branches, forment, en s'y développant, comme un second étage, où s'étale une flore peut-être plus luxuriante encore. C'est là que, mélangés dans le plus gracieux fouillis, se développent pêle-mêle les Broméliacées, les Orchidées aux grappes de fleurs multicolores et nombre de



Fougères arborescentes.

Fougères épiphytes, sans compter les lianes pendantes, aux fleurs généralement éclatantes, qui viennent encore compliquer le décor.

2^o *Zone centrale*, comprenant toute la partie du Brésil se rapprochant du tropique, qu'elle dépasse même un peu dans son extrémité méridionale.

Tout d'abord, il faut établir deux subdivisions : régions du littoral et régions de l'intérieur.

Dans le premier cas, sur le bord du rivage même, s'étend un immense rideau formé par les *Palétuviers*, venant plonger leurs racines jusque dans la mer, barrière inextricable formant une digue devant laquelle la marée vient se briser.

Au delà de ce premier cordon végétal s'étendent des forêts, composées des mêmes essences que sous l'Équateur, mais dont les fleurs ont un coloris plus brillant et dont les types caractéristiques sont des Rutacées, des Mutisiacées et d'abondants palmiers de la tribu des Coccoïnées (*Cocos*, *Atalea*, *Bactris*).

Enfin, de nombreuses Fougères arborescentes qui donnent au paysage un aspect du caractère le plus particulier. Les genres les plus communs sont des *Lomaria*, *Alsophila*, *Cyathaea*, *Trichopteris*, etc. Les arbres sont généralement couverts de Lianes et d'Épiphytes : Orchidées, Broméliacées, Aroïdées, Cuscutées, Loranthacées. Puis, ce sont, le long des



Palmier Burity.

cours d'eau, d'énormes touffes de Bambous, des Vochisiacées, Ochnacées, Gesnériacées, Dalbergiacées, Césalpiniées, etc., etc.

Dans le Sud tout à fait, la végétation change d'aspect et, dans les provinces de São Paulo, Santa Catharina et Paraná, s'étend la région des *Pinheiraes* ou sapinières, uniquement composées d'*Araucaria brasiliensis*, la seule espèce de ce remarquable genre qui croisse au Brésil.

Au delà des diverses zones que nous venons de mentionner,



Araucaria Brasiliensis.

et en s'avançant toujours vers l'intérieur, on gravit des plateaux plus ou moins élevés, sur lesquels règnent dans la plus grande partie de leur surface une sécheresse et une aridité qui s'opposent à toute végétation luxuriante. Ce qui achève d'accentuer le contraste de cette végétation avec celle des régions équatoriale ou littorale, c'est, pendant la saison sèche, la perte des feuilles que subissent les espèces ligneuses.

Ces savanes, élevées de 600 à 1.500 mètres, sont appelées

Campos, d'une façon générale, et sont plus ou moins dépourvues d'arbres. La végétation se compose surtout de Graminées (Panicées et Stipacées), de Restiacées (*Eriaucolon*) de taille élevée, de Broméliacées épineuses, de Cactées quelquefois de 5 à 7 mètres de haut.

Dans les Campos, se rencontrent des forêts vierges, *Matta Virgem*, dont l'aspect diffère essentiellement de celui des forêts du littoral par la chute des feuilles. Les indigènes les appellent Caá-tinga (bois blancs ou clairsemés).

Sur les arbres qui les composent croissent de nombreuses épiphytes, constituées pour résister à la sécheresse, Broméliacées, Cactées et du sol s'élèvent des *Cereus* et des *Opuntia*.

En de nombreux endroits, les forêts primitives ont été détruites par l'exploitation ou par le feu et sur leur empla-

cement repoussent des taillis appelés *Cápueiras*, corruption du mot indien *Caá-cicerá*, qui signifie bois qui a repoussé. Ces Capueiras forment l'un des traits particuliers de la végétation arborescente des Campos.

D'après l'exposé succinct que nous venons de faire de la végétation du Brésil, on se rend compte facilement des ressources immenses que l'industrie peut y rencontrer. En cherchant à approfondir davantage, nous sortirions forcément du cadre que nous nous sommes imposé.

FAUNE. — La faune est non moins riche que la flore et il n'est possible ici que d'en donner un faible aperçu.

Nous passerons en revue les différents ordres :

a) *Mammifères*. — Les singes sont surtout nombreux dans la région amazonienne, ainsi que les Chauves-Souris dont plusieurs peuvent atteindre de grandes tailles.

Parmi les espèces carnivores, on trouve tout d'abord le Jaguar ou Onça (*Felis onça*), qui n'est pas beaucoup moins redoutable que le tigre, et dont la robe est semblable à celle des léopards de l'Ancien Continent. Puis, parmi ceux de moindre taille, le Puma (*Felis concolor*), l'Ocelot (*Felis pardalis*) et le Margay (*Felis tigrina*); enfin plusieurs formes de loups ou chiens sauvages.

L'*Amazone* est habité par une espèce particulière de dauphins d'eau douce (*Platanista amazonica*), et à son embouchure par un lamantin (*Manatus australis*). On trouve également d'assez nombreuses baleines, surtout au voisinage des côtes.

Les autres mammifères que l'on peut citer sont : le Tapir (*Tapirus americanus*), quelquefois de taille assez volumineuse, deux Pécaris (*Dicotyles labiatus et torquatus*) et quatre ou cinq espèces de cerfs.

Les Rongeurs sont nombreux : le Cabiai, les Pacas et les Agoutis, excellents gibiers; une espèce de lièvre propre à la région (*Lepus brasiliensis*) et enfin quelques types appartenant aux Édentés : Paresseux, Fourmilier et Tatou.

b) *Oiseaux*. — Cette classe est remarquable par le nombre des espèces et la variété des couleurs.

En première ligne, il faut signaler les Oiseaux-Mouches ou Beija-Florès (*Trochilidæ*), qui présentent 59 genres et les Tangaras ou Tanagras (*Tanagridæ*), avec 26 genres. L'oiseau chanteur par excellence, au Brésil, est le *Sabia* de la famille des *Turdidés*, voisin du *Moqueur* de l'Amérique du Nord, qui ressemble à nos grives.

Les Perroquets et notamment les Aras, les Cotingas, sont très communs.

Les Hoccus (*Cracidæ*) et les Pénélopes font le parallèle de nos perdrix et de nos faisans.

c) *Reptiles*. — Ils sont nombreux, mais relégués dans les régions les plus sauvages.

Quelques-uns sont redoutables par leur grande taille ou leur venin. Tel est le *Boa constrictor* qui peut atteindre des dimensions considérables. Le Sucuru ou Boa Anaconda (*Eunectes murinus*) est plus grand encore. Il atteint quelquefois 6 mètres.

Le Serpent à sonnettes se rencontre dans les zones rocheuses. C'est un des plus dangereux.

Outre ces espèces principales, il existe une quantité d'autres variétés. L'une d'elles, le Serpent corail, présente des couleurs magnifiques.

Ajoutons encore de nombreux lézards ou Iguanes, souvent de grande taille, des Crocodiles qui ne sont pas rares dans les grands fleuves, des grenouilles énormes et des tortues aquatiques qui peuvent atteindre des proportions aussi considérables que certaines espèces marines.

d) *Poissons*. — Très variés comme genres et comme espèces, très abondants sur les côtes et dans les principaux cours d'eau. Il en est d'énormes comme le Pirarucu, qui peut dépasser 3 mètres de longueur.

e) Enfin, pour terminer, nous mentionnerons la classe des Insectes qui se fait remarquer tout particulièrement par l'abondance des espèces, la variété des formes et la magnificence des couleurs.

Il est peu de pays où l'on puisse rencontrer des types aussi intéressants et en telle profusion.

Les Longicornes sont surtout remarquables par leurs variétés (489 genres propres) et leur grande taille (*Titanus*, *Macrodontia*, l'Arlequin ou *Macropus longimanus*, etc.). Viennent ensuite les *Lucanidés* et surtout les *Cetoniidés*, parmi lesquelles les genres *Inca* et *Dynastes*, remarquables par leurs formes robustes, les *Buprestidæ*, également de grande taille et parés de couleurs métalliques, les *Elateridæ* ou Taupins, dont une espèce, d'un pouce de long (*Pyrophorus noctilucus*), répand dans son vol nocturne une lueur phosphorescente.

Les papillons ne sont pas moins éclatants : tel est le *Morpho* aux ailes azurées et changeantes, un des plus grands papillons connus, et d'innombrables autres espèces, toutes plus belles et plus décoratives les unes que les autres.

Dans les autres familles, citons un hémiptère, le Fulgore porte-lanterne ou *Getiranaboia*, célèbre par la propriété lumineuse qu'il possède ; les Termites (*Termes devastans*) de l'ordre des Névroptères qui vivent en société comme les fourmis et construisent des nids de forme conique qu'on prendrait dans la campagne, vu leurs dimensions, pour des habitations humaines. Dans certaines régions du Paraná, d'immenses étendues sont couvertes de leurs habitations. Ces insectes sont très redoutés pour leurs ravages.

Les Arachnides ne sont pas rares : au premier rang se placent la *Mygale aviculaire* et la *Mygale versicolore*. Certains Myriapodes peuvent atteindre des dimensions relativement gigantesques (*Scolopendra platypoïdes*, *variegata*, *morisitans*) et leur morsure est quelquefois dangereuse.

Enfin, dans la catégorie des Mollusques, on rencontre également un nombre considérable d'espèces et de variétés.

ANTHROPOLOGIE. — MM. Zaborowsky et Rio Branco ont publié dans la *Grande Encyclopédie* un article très documenté que nous allons résumer brièvement.

C'est au Brésil peut-être que l'on a tout d'abord découvert des fossiles humains, alors que l'ancienneté de l'homme préhistorique était niée ou à peine soupçonnée.

Lund, en effet, en 1841, explorant la grotte de Sumidouro, dans la province de Minas Geraes, à trois lieues de Santa

Luzia, y reconnut les restes de trente individus, plus ou moins pétrifiés, recouverts d'une brèche très dure et parmi ces débris, seize crânes, dont cinq en bon état.

Ces ossements gisaient dans le plus grand désordre, mêlés aux restes de plusieurs animaux, les uns existant encore, d'autres éteints ou émigrés, ce qui exclut toute idée de sépulture.

Chose intéressante, il y avait des mâchoires qui n'étaient pas seulement dépourvues de toutes les dents, mais qui étaient tellement usées qu'elles ressemblaient à une plaque osseuse, épaisse seulement de quelques lignes.

Cela montre, peut-être, que l'homme fossile de Sumidouro portait déjà à la lèvre inférieure l'étrange ornement ou *botoque* que portent encore aujourd'hui les Botocudos du Rio Doce. Sur des crânes modernes de ces mêmes Indiens, on a pu constater que, grâce à son action prolongée, il provoque la chute des dents antérieures de la mâchoire inférieure et comprime en même temps si fortement les os maxillaires que les alvéoles des dents ne tardent pas à disparaître.

Aujourd'hui, le même usage persiste encore dans certaines tribus. Les Botocudos du Rio Doce et quelques Indiens du Xingú portent des rondelles de bois. D'autres tribus emploient des coquillages, des os, des arêtes de poissons et différentes pierres polies, de forme ronde et aplatie ou longues et cylindriques, *metara*, *tembeta* (*tembé*, lèvre inférieure, *ita*, pierre). Les plus beaux tembetas étaient fabriqués en quartz hyalin, en albâtre, en néphrite, en beryl et en orthose verte. Ces pierres vertes, désignées par les voyageurs sous des noms très différents (émeraude, albâtre vert, *jade*, etc.) qui n'avaient pas été reconnues au Brésil, firent soupçonner que les Indiens, aux temps les plus reculés, entretenaient des relations lointaines avec le Mexique et peut-être même l'Asie; mais ce fait a été infirmé par la découverte dans la province de Minas de minéraux de même nature.

Lorsque les Portugais, au commencement du xv^e siècle, débarquèrent au Brésil, ils rencontrèrent les *Tupys* ou *Guaranys*, race conquérante, qui occupait presque tout le littoral.

Un grand nombre de tribus ayant avec eux les plus grands

rapports étaient dispersées dans l'intérieur et la plupart étaient anthropophages.

Les Tupys parlaient tous, avec de petites différences, une langue qui, parce que très répandue, a été désignée sous le nom de *langue générale des Brésiliens*. C'était l'*Abâneenga* (langue des hommes), plus connue aujourd'hui sous le nom que les jésuites du Paraguay lui ont donné, de *Guarany* (*Guarinyhara*, guerrier). Le tupy du Brésil était cette même langue avec de légères modifications. Aujourd'hui encore, malgré les transformations subies pendant quatre siècles de relations avec d'autres peuples barbares, avec les Espagnols et les Portugais, un indien brésilien de la race tupy peut s'entendre aisément avec un Guarany du Paraguay et du Corrientes.

Outre les Tupys, il y avait au XVI^e siècle et il y a encore, au Brésil, des régions occupées par des Indiens dont la langue diffère entièrement de l'abaneenga.

Martius, d'après la langue, les a ainsi groupés : les *Tupys* ou *Guaranys*, dont nous venons de parler; les *Gés* ou *Crans* du bassin des Tocantins et d'une grande partie du Maranhão et du Piauhy (*Cayapos*, *Chavantes*, *Cherentes*, etc.); les *Crengs* ou *Guerengs*, du versant oriental de la chaîne des Aymorès, de la partie occidentale de São Paulo, des États du Paraná et de Matto Grosso (*Botocudos*, *Puris*, *Coroados*, *Malalis*); les *Goyatacazes* qui, jadis, s'étendaient depuis le Parahyba do Sul jusqu'à la partie méridionale de Bahia et dont on trouve des représentants dans ce dernier État et dans celui de Rio, la plupart incorporés à la civilisation et dans l'État de São Paulo à l'état sauvage (*Coropos*, *Machacalis*, *Patachos*), les *Gucks* ou *Cocos*, dans l'intérieur de Bahia, Pernambuco, Parahyba, Rio Grande du Nord et Ceará et au N. du Rio Negro (*Cairiris* ou *Kiriris*, *Sabujas*, *Manaos*, *Maxurunas*); les *Parecis* dans le Matto Grosso (*Parecis*, *Guachis*, *Apicacas*). Enfin, les *Arnacs* qui habitent les régions voisines de la frontière N. du Brésil et les *Guaycurus* du Matto Grosso, plus répandus, sur la rive droite du Paraguay, hors des limites du territoire brésilien.

Au premier aspect, tous les Indiens du Brésil se ressemblent par leurs caractères physiques et leurs mœurs. La seule langue

est le tupy et c'est elle qui est parlée par la majorité de la race indigène indienne.

De toutes les peuplades du Brésil, en dehors des Indiens de la race tupy, la plus curieuse est celle des *Botocudos* ou *Aymores*. Habitant autrefois une grande partie des provinces de Minas-Geraes et d'Espírito Santo, ils ont été peu à peu refoulés dans l'intérieur, reculant devant l'envahissement des blancs et aujourd'hui c'est dans les forêts vierges, sur les rives du Rio Doce, du Jequitinhonha et du Mucury qu'il faut aller les chercher.

Tandis que la plupart des anciennes tribus ont été anéanties par suite de causes multiples de destruction : maladies, massacres, etc., ils ont pu résister et échapper, pour ainsi dire, à toutes les atteintes de la civilisation.

Leur nom de Botocudo vient de l'habitude qu'ont ces sauvages de porter des rondelles de bois, implantées dans les oreilles et la lèvre inférieure. Ces rondelles, faites du bois très léger du fromager (*Bombax ventricosa*), peuvent atteindre jusqu'à 6 centimètres de diamètre et amènent de telles dilatations des régions où elles sont implantées que la lèvre est projetée en avant en forme de plate-forme et que les lobes des oreilles descendent quelquefois jusqu'aux épaules. Ils présentent un aspect repoussant et ne semblent susceptibles d'aucune éducation. Ils sont incapables de se soumettre à un travail régulier. Ils vivent réunis en tribus de 50 à 60 membres, sous des huttes de branchages, au plus épais des forêts, chassant et pêchant, et incapables de se livrer à la moindre culture. C'est à peine s'ils font cuire leurs aliments. Les naturalistes qui ont pu les observer chez eux s'accordent à les considérer comme occupant un des derniers degrés de l'échelle humaine.

- Ils sont extrêmement sauvages, féroces au besoin, et de temps en temps se risquent à faire des incursions sur les territoires occupés par les blancs pour piller et incendier les exploitations.

Quelques rares individus, dressés par des missionnaires, consentent quelquefois à séjourner dans les fermes où on les emploie, tant bien que mal, aux travaux les plus grossiers et

les plus élémentaires; mais, généralement, ils n'y font pas de longs séjours et disparaissent pour regagner leurs forêts où ils préfèrent errer en toute liberté.

En somme, ce sont de malheureux sauvages destinés à disparaître, comme tant d'autres de leurs congénères, à mesure que la pénétration des voies ferrées s'accentuera de plus en plus dans l'immense continent brésilien.

On n'est pas d'accord sur le nombre d'Indiens vivant encore en liberté et échappant à toute trace de contrôle. On en estimait le nombre à 600.000, il y a quelques années; mais aujourd'hui, d'après M. Netto, il ne dépasserait pas 200.000.

Nous reviendrons plus loin sur quantité de points très importants que nous n'avons fait qu'effleurer, pour ainsi dire, dans l'exposé général que nous venons de tracer.

C'est ainsi que, dans nos courses soit vers le Sud, soit vers le Nord, nous étudierons en détail les grandes questions économiques et commerciales liées à l'exploitation du café, du maté, du tabac, du coton, de la canne à sucre, etc.

Les questions minières, qui nous ont surtout intéressé, seront l'objet d'un long chapitre.

Malheureusement, le cadre restreint de ce volume ne nous permettra pas d'accorder à chacun de ces sujets l'extension qui lui serait due. Nous tâcherons, cependant, de donner une idée suffisante des ressources naturelles réellement inépuisables que recèle en son sein le sol brésilien. On verra alors, nous n'en doutons pas, comment, avec l'intelligence, la hardiesse et des capitaux suffisants, un homme sérieux et persévérand trouverait facilement à se créer une place brillante dans ce pays vierge qui a déjà donné naissance à de nombreuses et grandes industries, et auquel l'avenir réserve de grandes surprises.



CHAPITRE V

Rio de Janeiro. — Débarquement. — Les hôtels. — Description de la ville, il y a 50 ans. — Promenade dans la ville. — Manière de s'orienter. — Le quai Pharoux, la place du 15-Novembre, l'Avenida Central. — La douane. — Les magasins. — La rue d'Ouvidor. — Tableau de la vie brésilienne. — Les dames brésiliennes. — Ce que coûte une séance de coiffure. — Le Parc de la place de la République. — L'architecture. — Les bonds ou tramways. — Le viaduc et la colline de Santa-Thérèza. — L'hôtel Bellevue. — Les moustiques. — Les lits brésiliens.

20 JUILLET. — *7 heures du matin.* — Un dernier adieu au commandant Lataste et je quitte l'*Atlantique*, accompagnant l'aimable M. Monnerie qui veut bien guider mes premiers pas sur le sol brésilien.

Tout en gagnant la terre, je contemple l'admirable baie de Rio de Janeiro. Le panorama est ravissant. Partout des palmiers s'élèvent au-dessus des maisons, généralement entourées de jardins où s'épanouit toute la flore tropicale. Le paysage, sous cet éclairage matinal, est d'un charme tout particulier. De quelque côté que l'on se tourne, ce ne sont que des chatoiements de fleurs et des massifs verdoyants où dominent les frondaisons vert clair des bananiers et des latania.

On débarque au quai Pharoux, situé dans un des plus beaux quartiers de la ville.

La première question, et la plus importante pour le voyageur, est le choix d'un hôtel. A Rio, il en existe de nombreux et qui ne laissent rien à désirer au point de vue du confortable. On pourra choisir l'un d'eux, si l'on est absolument obligé de séjourner dans la ville même; sinon, il est de beaucoup préférable de s'éloigner du centre et de s'établir sur l'une des nombreuses collines qui dominent la capitale. On y trouve une foule d'avantages, dont le premier et le plus important est de goûter tous les charmes d'un air pur et d'une admirable végétation.

Les tramways, dont nous parlerons plus loin, sont tellement bien organisés, qu'en quelques minutes on parcourt d'énormes distances et dans toutes les directions.

On m'avait indiqué comme résidence de choix les hauteurs de Santa Thereza, avec l'hôtel Bellevue. De la terrasse de cet établissement, situé à 3 ou 400 mètres au-dessus du niveau de la mer, on jouit d'un panorama merveilleux et l'air y est d'une pureté incomparable.

C'est là que me conduisit ma bonne étoile et, au risque



RIO. — Quai Pharoux.

de passer pour vouloir faire de la réclame à cet établissement, ce qui est loin de ma pensée, je souhaite à mes successeurs de porter leurs pas de ce côté. J'ai rencontré là, chose rare dans les hôtels, une véritable hospitalité et les plus délicates attentions de la part de M. Bozier, son propriétaire qui, pendant mon séjour, s'est multiplié pour me rendre une foule de petits services et me guider toutes les fois que le besoin s'en faisait sentir.

Je lui garde un bon souvenir!

Un tramway électrique, qui porte le nom de « bond », monte le long des flancs de la colline et mène en cinq minutes à la station de Curvello, où l'on descend. L'hôtel est, sur la gauche, à cent mètres plus loin.

Cette ascension au sein d'une végétation exubérante et l'étendue panoramique qui se déroule à perte de vue sur la droite, jusqu'au Corcovado et à la Tijuca, donnent déjà une idée des merveilles qui attendent plus loin le voyageur.

Il est assez difficile de fournir une description de Rio, qui, occupant un immense territoire, englobe dans son enceinte deux ou trois petites montagnes.

Le premier jour, le nouveau débarqué se trouve quelque peu embarrassé, d'autant plus que les trois quarts des rues ne portent aucune plaque indicatrice et que les plans de la ville sont absolument défectueux (1).

C'est après s'être perdu plusieurs fois qu'on réussit à s'orienter. Il suffit d'ailleurs de s'adresser au premier passant qui, avec la complaisance la plus parfaite, de règle en ce pays, vous donne toutes les indications désirables.

Le déjeuner terminé et après avoir pris un avant-goût de la cuisine brésilienne, je regagne le « bond » qui m'a amené, lequel passe toutes les cinq minutes à la station de Curvello et, pour 300 réis, me débarque au Largo da Carioca, c'est-à-dire en plein centre de Rio, à deux pas de l'Avenida Central, dans le plus beau quartier de la ville.

Avant de commencer nos promenades d'exploration dans les divers quartiers, je ne puis résister au besoin de mettre sous les yeux du lecteur les impressions d'un voyageur qui, il y a un demi-siècle, venait de débarquer au Brésil.

Les lignes qui suivent sont extraites d'un petit volume : *Le Brésil tel qu'il est*, par Charles Expilly, 1862.

« ... Quelle déception lorsqu'on quitte le mouillage ! Et d'abord que sont devenues ces belles fleurs que signalent certaines narrations enthousiastes, parmi les sables du rivage ? Nous n'avons aperçu ni les pervenches, ni les Ipoméas tant vantés. Peut-être la fièvre jaune les aura dévorés. Mais,

(1) Depuis notre retour, cet état de choses a changé et nous apprenons avec plaisir que, de même que dans les autres villes, toutes les rues possèdent actuellement des plaques indiquant leur nom et leur direction. — Un nouveau plan même, très bon, vient de paraître.

en revanche, nous avons découvert bien d'autres choses : d'abord, c'est l'absence absolue d'un débarcadère pour recevoir le voyageur et pour cacher à ses yeux, encore éblouis par l'opulent tableau de la baie, la couleur noirâtre d'un sol calciné. Donc, point de débarcadère imposant ou même commode. Des échelles rompues, pourries, où le pied glisse, relient la mer à la terre ferme.

« En même temps que l'œil est attristé par cette pauvreté à laquelle il ne s'attendait pas, l'odorat est désagréablement affecté par une odeur nauséabonde, pénétrante, qui vous saisit à la gorge. Les parfums de la baie sont moins suaves que cette odeur n'est infecte. On se demande involontairement si la peste ravage la cité; mais on a, à l'instant même, l'explication de cette corruption atmosphérique; elle vous est donnée par les nègres qui se dirigent vers la plage en portant un baril sur leur tête.

« Les maisons de Rio, bâties sur un terrain humide, n'ont pas de fosses d'aisance. Toutes les ordures du ménage sont jetées pêle-mêle dans des barils que les esclaves vont vider le soir dans la mer.

« On devine la nature des émanations qu'exhalent ces barils pendant le jour, au milieu des terribles chaleurs qui règnent dans le pays.

« Les maisons voisines en sont infectées. L'hôtel Pharoux, entre autres, devient inhabitable quand le vent de mer rejette sur la ville ces abominables émanations. »

Puis :

« La rue Direita (aujourd'hui rue de la Douane), artère principale, a un pavé détestable; elle reçoit perpendiculairement un certain nombre de voies qui ne sont pas dans un meilleur état. En thèse générale, les rues ne sont point pavées à Rio; celles qui ont un simulacre de pavage sont hérissées de trous, de chausse-trapes, de fondrières, qui offrent parfois des dangers sérieux. Au lieu d'être bombée par le milieu, comme en Europe, la chaussée descend en pente de chaque côté des maisons; elle aboutit à un unique ruisseau, qui n'est le plus souvent qu'un égout affreux... »

Et plus loin, pour compléter le tableau :

« Si, en partant de la rue Direita, on suit jusqu'au bout la rue *Do Hospicio*, on débouche sur une place immense, qui mesure quatre fois l'étendue de celle du Carrousel, et que l'on nomme *Campo d'Acclamação*.

« Le voisinage de cette place est indiqué par une odeur âcre qui vous prend à la gorge et qui quelquefois vous fait cuire les yeux. C'est que le *Campo d'Acclamação*, après avoir été un abattoir en 1828, est resté le Montfaucon et le dépôt central de toutes les ordures de Rio.

« Voici comment cela se pratique :

« Tirez une ligne imaginaire qui partage la place en quatre carrés égaux; sur l'un de ces carrés s'élève une perche où flotte un drapeau noir. Ce signal produit immédiatement son effet. Dès qu'ils l'aperçoivent, les habitants des environs ne manquent pas d'envoyer leurs esclaves porter au pied du mât les immondices de toutes sortes que renferme le logis : cadavres de chiens et de burros (*mulets*), vaisselle cassée, chats morts, vieux pots, chapeaux et vêtements hors de service, toutes les choses sans nom, comme les barils et les eaux grasses du ménage, se donnent ici un fraternel rendez-vous.

« Ces apports quotidiens forment des couches successives qu'on aplani de temps en temps et lorsque les tas d'ordure ont atteint un certain niveau, on plante le drapeau noir sur un autre carré. La même opération recommence alors. Telle est la manière, originale peut-être, mais, à coup sûr, peu hygiénique, qu'on emploie ici pour exhausser le terrain.

« Rio est bâti sur un sol tellement humide qu'on rencontre l'eau en creusant seulement avec l'ongle du doigt. Les fondateurs de la ville n'y ont pas regardé de si près. Leurs descendants, plus raffinés, essaient de combattre les nombreuses causes de maladies que renferme la cité; l'humidité étant une des principales, ils entreprennent de l'en chasser à tout prix, au risque même de la remplacer par la peste ou le choléra.

« Et l'on s'étonne que la fièvre jaune se soit installée souverainement à Rio depuis 1849! que le choléra morbus y ait exercé et y exerce encore aujourd'hui d'affreux ravages.

« Si l'on passe un jour d'été, en janvier par exemple et en plein midi sur le *Campo d'Acclamação*, en manquant d'être asphyxié par les miasmes impurs qui s'exhalent du sol, on ne pourra s'étonner que d'une chose, c'est que la peste n'ait point établi sa résidence habituelle dans la capitale du Brésil. »

Aujourd'hui, en lisant cette relation et en se promenant dans les superbes squares qui étalement leur luxuriante végétation sur l'emplacement de ces anciens cloaques, on croit

réverten réfléchissant aux efforts de l'industrie et de l'énergie humaine qui créent de telles merveilles.

Pour se diriger dans Rio, il est nécessaire de se rappeler certains points de repère.

Quand, placé au quai Pharoux, près du débarcadère, on regarde la ville, le dos tourné à la mer, on a, à droite les bâtiments de la douane et à gauche



RIO. — Avenida central.

le pavillon d'embarquement des vapeurs qui font le service de la rade. Ce point s'appelle *Barcas*. Un peu plus loin et à droite s'élève le ministère de l'Industrie.

En s'avançant, on traverse la magnifique place du 15 de Novembro et au bout s'étend transversalement la rue 1.^o de Março, allant de l'Est à l'Ouest. En la suivant à droite, on arrive à la Poste et, en continuant dans le même sens, on rencontre sur la gauche nombre de rues qui en partent perpendiculairement pour aboutir toutes à l'*Avenida Central*. La plus importante est celle d'*Ouvidor*, qui continue au delà de

l'Avenida Central, jusqu'au *Largo do S. Francisco de Paulo*, où se trouve l'École Polytechnique.

Le *Largo da Carioca*, tout près duquel viennent aboutir la plupart des lignes de tramways et le *bond du Corcovado*, communique avec l'Avenida Central par la *Rue d'Assembléa*. C'est de cette place que commenceront nos diverses promenades.

Ces points principaux reconnus et bien étudiés sur un plan, il devient facile de s'orienter et de choisir le tramway qui doit vous emmener dans la direction souhaitée.

1^o *Excursion à la Douane*. — C'est la première démarche que doit faire le voyageur pour aller retirer ses bagages; le bateau des Messageries ne pouvant les délivrer au moment du débarquement les dépose dans les entrepôts de la douane, où ils doivent subir un contrôle assez minutieux.

Seuls les petits bagages à main passent sans formalités.

Autrefois, et toujours d'après l'auteur cité plus haut, il régnait un désordre épouvantable; tous les colis, gros et petits, étaient entassés pêle-mêle, les plus lourds écrasant les plus légers.

Aujourd'hui, des salles spacieuses, munies de rayons, reçoivent les bagages des voyageurs qui, classés par date d'entrée, peuvent être retirés avec la plus grande facilité.

De plus, chose que nous ne connaissons guère en France, les employés sont d'une grande complaisance et d'une excessive politesse.

Ayant fait passer ma carte au chef de service, il me fit aussitôt entrer dans son bureau, me recevant très aimablement et ajoutant que mon arrivée était depuis longtemps annoncée au Brésil.

C'était un homme instruit, très aimable. Il m'interrogea sur le but de mon voyage et nous causâmes agréablement quelques instants.

Inutile d'ajouter qu'il m'évita tous les désagréments qui, chez nous, sont de règle avec nos douaniers généralement plus ou moins mal éduqués!

Il n'existe guère de voitures pour le transport des bagages,

qui se fait généralement à dos d'homme, ou pour mieux dire, sur la tête.

On n'a que l'embarras du choix pour embaucher un portefaix. La plupart sont de véritables hercules capables de porter des charges effrayantes.

J'en arrêtai un et, après être convenu du prix et avoir bien débattu toutes les conditions, ce qu'il ne faut jamais oublier de faire en semblables circonstances, tous mes bagages furent rapidement transportés à mon hôtel;



RIO. — Largo da Carioca et Rua d'Assembléa.

Le *Largo da Carioca*, superbe place entourée de maisons à cinq étages, comme on en trouve dans les plus belles capitales du monde, présente un aspect des plus pittoresques et des plus animés. Une foule affairée, bariolée, circule dans toutes les directions.

C'est un des points les plus commerçants. Ici s'épanouit, à la devanture des magasins de comestibles, un assortiment de tous les fruits des tropiques : oranges, bananes, ananas, mangues, etc., et comme primeurs plusieurs de nos espèces européennes : cerises, raisins, pêches.

Puis ce sont des confiseurs rivalisant avec nos plus luxueuses boutiques parisiennes. Au Brésil, les dames sont gourmandes et le choix des bonbons est très varié. Les fruits confits constituent une spécialité importante.

2^o Faisons maintenant une excursion générale dans la ville. Au fur et à mesure, nous signalerons les monuments rencontrés sur notre route, sans nous y arrêter, nous réservant de parler de chacun d'eux plus longuement dans un des chapitres suivants.

Des magasins de bijouterie étaient leurs trésors et leurs pierres merveilleuses qui scintillent sous les rayons d'un soleil ardent.

Un cinématographe fort bien monté attire le public par ses affiches originales et la variété de ses sujets. Ce genre de spectacle est fort goûté et on ne peut faire un pas sans en rencontrer d'autres semblables, tous luttant d'actualité et d'originalité.

N'oublions pas les marchands de tabac, aux comptoirs bien achalandés, où l'on peut trouver les plus beaux produits du Brésil et de la Havane.

Prenant sur la droite, voici la *rue d'Assemblea*, qui se dirige directement vers le port. Sillonnée de tramways et très bien entretenue, c'est un plaisir de la parcourir en s'arrêtant devant les magasins variés que l'on rencontre sur sa route.

Une chose remarquable à Rio, c'est l'absence de la poussière. Rien de pareil à certaines de nos villes européennes, où ce fléau empoisonne les promenades. L'eau abonde et les arrosages sont fréquents. Bien que la pluie soit inconnue pendant la plus grande partie de l'année, les arbres conservent leur feuillage intact, ce qui contribue pour beaucoup à entretenir la gaieté du paysage.

On ne tarde pas à déboucher sur une place immense, *Praça 15 de Novembro*, dont le centre est occupé par un beau square, bien planté et bien entretenu, où s'élève la statue équestre du général Osorio. Sur les côtés, un kiosque, tout



RIO. — Avenida central.

enguirlandé de lianes fleuries, sert pour les concerts très suivis qui se donnent deux ou trois fois par semaine.

A gauche s'élèvent le ministère de l'Industrie, avec ses magnifiques palmiers, aussi hauts que le monument, et le Télégraphe national, où siège depuis peu de temps le ministère de l'Agriculture.

La place traversée, nous trouvons devant nous la *Rua Direita* qui se prolonge, à droite et à gauche, parallèlement

à la mer et, comme nous le verrons, à l'*Avenida Central*. Elle porte aussi le nom de *Rua 1.º de Março*.

Devant nous s'élèvent les églises de la Cathédrale (ancienne Chapelle Impériale), et du Carmo, puis, à droite, les bâtiments de la Poste.

C'est dans ces parages que l'on rencontre la plupart des

changeurs, ainsi que de nombreuses pharmacies dont quelques-unes constituent des établissements modèles.

Des cafés tendent les bras aux promeneurs altérés, offrant soit d'excellent café, soit de la bière locale qui ne manque pas de certaines qualités et qui possède, en tout cas, le mérite d'être fraîche.

Au niveau de la poste, à gauche, commence la *Rua do Ouvidor* et plus loin celles *do Rosario*, *do Hospicio*, *da Al/andega*, *do General Camara*, *Theophilo Ottoni* et *Visconde de Inhaúima*, moins brillantes, mais fort commerçantes.

La *Rua do Ouvidor* mérite de nous arrêter un moment : c'est certainement une des plus pittoresques de Rio et une de celles ayant gardé leur ancien cachet d'originalité.

Très étroite, mais minutieusement entretenue, elle n'est pas accessible aux voitures. Elle ressemble à certaines rues



RIO. — Avenida Central.

espagnoles et a beaucoup d'analogie avec la fameuse rue des Sierpes, de Séville.

On l'a comparée avec assez de raison à quelques-uns de nos passages parisiens, celui des Panoramas, par exemple, ou à l'ancien Palais-Royal, avec cette différence qu'elle est à ciel ouvert.



RIO. — Le Théâtre municipal.

C'est là que l'on trouve les plus belles boutiques et les magasins de premier ordre.

A droite et à gauche, c'est un ruissellement de bijoux, plus fantastiques les uns que les autres. Les diamants se jouent avec les rubis, les rubis avec les saphirs ; les tourmalines rivalisent avec les émeraudes, dont elles possèdent quelquefois presque l'éclat.

Les magasins de modes étaient toutes leurs tentations féminines. C'est également là que se trouvent les grands restaurants, les librairies importantes : celle de Francisco Alves et C^{ie}, la mieux installée de toutes, et celle de la maison Garnier, une des rares maisons françaises de Rio ; les fleuristes, les confiseurs, quelques cafés, etc.

Cette rue constitue une sorte de lieu de rendez-vous où, vers quatre heures, chaque jour, le « tout Rio » tient à se

montrer. C'est là, surtout le mercredi, que se promènent dans tout leur éclat et toute leur grâce, nombre de charmantes Brésiliennes qui, comme nos Parisiennes, parcourrent les magasins, s'arrêtent devant les étalages des bijoutiers, admirant les diamants qui ne sont pas plus brillants que leurs yeux ou les perles aux reflets nacrés, moins blanches que celles qu'elles laissent voir entre leurs lèvres roses.



RIO. — Avenida central : maison mauresque.

tains qui, je crois, inconnus à Paris, sont d'une suavité tellement particulière que la vertu des pauvres mortels exposés à les respirer se trouve soumise quelquefois à de dures épreuves.

J'oubliais de citer les barbiers qui, dans la *Rua do Ouvidor*, occupent une place importante.

J'aurai plus loin l'occasion de parler du prix de la vie au Brésil. Je ne puis, cependant, dès maintenant, ne pas donner un souvenir au brave perruquier de la *Rua do Ouvidor*, chez lequel, le premier jour de mon arrivée, me conduisit ma mauvaise étoile. Non seulement il me garda une grande demi-heure sous sa coupe, n'en faisant pas davantage qu'à Paris,

Beaucoup sont fort belles, avec un teint mat, de grands yeux veloutés et une opulente chevelure. On les dit coquettes... j'entends quant à la question du costume et, il faut bien l'avouer, elles portent admirablement la toilette, qu'elles savent agrémenter de gestes souples et harmonieux, du plus gracieux effet.

Elles aiment également les parfums; il en existe au Brésil cer-

où nos artistes capillaires nous demandent vingt sous, mais il cota son intervention à 2.500 reis, quelque chose comme 4 fr. 50.

A ce prix exorbitant, je jurai, mais un peu tard, que je ne retournerais pas souvent me faire raser!

En suivant dans toute sa longueur la Rua do Ouvidor, on laisse latéralement d'autres petites voies parallèles, tout aussi pittoresques et non moins intéressantes à parcourir : les rues do Carmo, da Quitanda, Nova do Ouvidor, puis l'Avenida Central, qui la coupe perpendiculairement ; après quoi, en continuant toujours, on aboutit à la place S. Francisco de Paulo, où s'élève une belle église.

L'École Polytechnique remplit un des côtés de la place.

A gauche, commence la rue du Théâtre qui aboutit à la place Tiradentes, avec un joli square au milieu duquel s'élève la statue équestre de D. Pedro I^{er} ; dans cette place on remarque plusieurs théâtres.

La partie centrale est occupée par la statue de José Bonifacio.

Continuant toujours, on ne tarde pas à rencontrer sur la gauche, une rue qui mène directement au parc de la place de la République, le plus étendu de la ville, le plus beau et le plus pittoresque au point de vue décoratif.

Il couvre un espace de 198.000 mètres carrés. Entouré d'une magnifique grille et de forme carrée, il possède quatre entrées, l'une en face de la Rua do Hospicio, l'autre du quartier général de l'armée, la troisième du quartier général des pompiers, et la quatrième en face de la rue do Aréal.



RIO. — Avenida Mem de Sá.

Admirablement planté et dessiné, il constitue un véritable jardin botanique où l'on peut rencontrer presque tous les types brésiliens un grand nombre d'autres appartenant aux régions tropicales.

Il est parcouru par un petit ruisseau artificiel, formant des lacs charmants, alimenté par l'eau provenant d'une belle cascade également artificielle, au-dessous de laquelle s'ouvre une sorte de grotte, parsemée de stalactites donnant facilement accès à la partie supérieure.

Des cygnes et autres oiseaux aquatiques prennent leurs ébats sur les pièces d'eau, que réunissent des ponts rustiques.

De plus, s'ébattent en liberté, sur toute l'étendue des pelouses, de nombreux petits animaux, mammifères ou oiseaux, dont la plupart sont à peu près apprivoisés.

Rien n'est plus gracieux ni plus poétique que ce magnifique parc, quand le matin,

à l'ouverture, on se perd dans ses méandres. Au milieu d'une végétation luxuriante, on respire un air d'une pureté absolue, qu'embaument les émanations subtiles d'une multitude de plantes aux parfums les plus variés.

L'artiste trouve, en ces lieux, de véritables enchantements et le touriste photographie l'occasion de prendre d'admirables clichés.

Revenant sur ses pas, par le même chemin ou par des rues parallèles à celles parcourues, on rejoint l'Avenida Central, la principale artère que l'on peut comparer à notre avenue



RIO. — Parc de la Praça da Republica.

de l'Opéra, qu'elle égale en splendeur, si même elle ne la surpasse pas.

En tout cas, elle est quatre ou cinq fois plus longue et beaucoup plus large.

Elle est bordée de superbes maisons remarquables par leur architecture différente.

Admirablement construites avec tous les raffinements du confort moderne, on peut y observer tous les styles. Une des plus fantaisistes représente l'art mauresque. Une des plus hautes abrite le *Journal du Brésil* et peut servir de point de repère pour s'orienter.

Partant de la mer à l'Est, elle n'est pas encore complètement terminée, mais quelques mois encore et elle viendra aboutir directement à la magnifique Praia de Santa Luzia; les Brésiliens peuvent en être fiers.

Les boutiques de l'Avenida Central ne le cèdent en rien, comme luxe de décoration, à celles de la Rua do Ouvidor.

Tous les genres d'industrie y sont représentés : bijoutiers, magasins de modes, de chaussures, de chapeaux, etc., grands cafés, où l'on peut prendre des glaces excellentes. Photographies artistiques, où s'étalent toutes les vues de la capitale et des environs, marchands de comestibles, grandes pharmacies, papeteries, et, comme nous l'avons déjà dit, de nombreux cinématographes se faisant une terrible concurrence.

C'est là également qu'on peut faire l'acquisition de jolies pierres de couleur, à rapporter comme souvenirs de voyage; mais je ne saurais trop engager les amateurs à prendre des



RIO. — Rua da Quitanda.

renseignements avant de faire leurs achats, sous peine, en certains endroits, que je ne puis naturellement mentionner plus clairement, d'être exposés à payer les objets dix fois leur valeur.

Comme collectionneur, j'ai pu me rendre compte de l'exactitude de ce que j'avance. Heureusement qu'en revanche j'ai rencontré deux ou trois maisons dont les propriétaires se sont mis en quatre pour m'être agréables et m'ont permis de faire



RIO. — Parc de la Praça da Repubica.

chez eux, dans des conditions acceptables, les acquisitions qui m'intéressaient.

Comme en quittant Rio nos relations étaient devenues des plus amicales et que j'ai conservé d'eux le meilleur souvenir, je citerai leurs noms, sûr de rendre service à ceux de mes successeurs qui iront visiter leurs belles collections (1).

Pour ma première journée au Brésil, j'avais bien employé mon temps et je regagnai le Largo da Carioca pour prendre le bond électrique.

J'en dirai quelques mots, en passant, pour ne plus y revenir.

(1) MM. Durisch et C°, rua da Alfandega et Miguel da Silva Ribeira, 157, Avenida Central.

Les voitures, ouvertes des deux côtés, garnies de banquettes transversales, sont très confortablement aménagées.

On peut y fumer, excepté sur les trois premières banquettes.

La plus grande politesse règne entre les voyageurs, qui se dérangent pour laisser monter une dame, ou même descendre momentanément pour la laisser passer sans difficulté.

Les départs ont lieu toutes les cinq ou six minutes. La voie, encaissée



RIO. — Parc de la Praça da Republica.



RIO. — Parc de la Praça da Republica.

d'abord entre les maisons, s'élargit à mesure qu'on monte et, en quelques instants, on voit se dérouler un panorama

merveilleux; on domine la ville entière et toutes ses collines

apparaissent ainsi que les moindres détails de la baie.

Le bond passe sur un viaduc qui domine la ville à une hauteur de 37 mètres. Des palmiers énormes, plantés à sa base, s'élèvent plus haut que lui!

Le viaduc traversé, la voie grimpe au flanc de la colline de Santa Thereza, ayant à sa droite des fourrés inextricables, vestiges des forêts vierges défrichées d'hier et lais-

RIO. — Palmier envahi par un immense Phydodendron.

sant voir à gauche un panorama inoubliable de grandeur et de grâce.

Ces deux aspects, sont véritablement impressionnantes.

Ce bond conduit jusqu'à Sylvestre, dernière station où l'on prend le funiculaire qui mène jusqu'au sommet du Corcovado.

Pour aujourd'hui, nous descendrons à la première station, celle de Curvello.

Après une journée aussi bien remplie, j'avais droit au repos et ce fut avec



RIO. — Parc de la Praça da Republica.

plaisir que j'aperçus de loin les tiges élevées des beaux palmiers bordant la terrasse de l'hôtel Bellevue.

C'est le cas de parler un peu de cet établissement, digne d'être recommandé à tous les points de vue, et qui est plutôt une pension de famille qu'un hôtel.

Les voyageurs de passage y sont rares, pour la bonne raison que, la clientèle habituelle étant composée de familles américaines ou portugaises qui viennent y faire de longues cures d'air, sous ce



RIO. — Parc de la Praça da República,
touffe d'*Euphorbia canariensis*.



SANTA-THÉREZA. — En montant à Sylvestre.

climat incomparable, il est assez difficile d'y trouver de la place.

C'est grâce à M. Monnerie, un ami et un ancien client de la maison, que j'avais pu profiter d'une chambre disponible.

Inutile d'insister sur le confort général. Ma chambre est vaste et aérée, avec deux grandes fenêtres s'ouvrant sur le magnifique panorama de la baie, inondée de soleil que tamise d'un côté l'ombre d'un arbre à pain, dont les larges feuilles viennent battre les murailles et de l'autre un réseau de lianes verdoyantes qui s'agitent sous la brise comme un immense éventail.



Hôtel Bellevue. — Jardin.

L'heure du dîner arrivée, je descends dans la salle à manger et je puis, à première vue, me rendre compte de la qualité des clients attitrés de la maison. Ce sont des familles anglaises, des fonctionnaires publics, des professeurs de la Faculté de médecine, etc., bref, des personnalités du meilleur monde avec lesquelles je devais plus tard nouer d'excellentes relations.

Quand j'aurai dit que la cuisine ne laisse rien à désirer, que le personnel est d'une complaisance rare et que M. Brazier, son directeur, d'une intelligence bien au-dessus de sa profession, est devenu mon ami, il ne me restera rien à ajouter pour compléter le tableau.

Une terrasse magnifique entoure l'hôtel embrassant une immense étendue de paysage. Le soir, le coup d'œil est prestigieux. On domine toute la ville, qui semble phosphorescente. Des milliers de lumières scintillent, indiquant par des traits de feu la direction des grandes artères.

Le Morro da Gloria, colline implantée au milieu de la cité, resplendit de mille feux et tout en bas l'œil suit, en un alignement ininterrompu de becs électriques, les sinuosités, le long de la mer, de l'admirable promenade qui, partant de la Praia de Santa Luzia se prolonge sur plusieurs kilomètres, jusqu'à Botafogo et au delà.

Le coup d'œil est superbe et probablement unique. Ajoutez à cela un ciel étincelant d'étoiles, dans les feuillages, des nuées de lucioles qui semblent autant de feux follets voltigeants, et l'on comprendra que, devant pareil spectacle, les heures puissent s'écouler rapidement !

La température d'ailleurs est si douce, la brise si parfumée qu'on resterait toute la nuit en extase et c'est avec peine qu'on se décide à aller prendre un peu de repos.

J'avais emporté une moustiquaire, d'après les avis d'amis empressés.

Je me fais un devoir de déclarer ici que je n'ai pas, dans tout mon voyage, trouvé l'occasion d'ouvrir mon paquet.

Encore une légende qu'il faut détruire. Autrefois, le fléau des moustiques sévissait peut-être. On a fait de tels travaux



Hôtel Bellevue. — Le berceau et M^{me} Bozier.

d'assainissement et de desséchement qu'on a réussi à se débarrasser de cette vermine.



Hôtel Bellevue. — Terrasse.

soufflent le soir ne leur permettraient pas de séjourner.

Dans nombre de voyages, en Italie, en Orient, le mal sévit encore, et il faut s'attendre à des nuits sans sommeil.

Ici, rien de pareil. S'il existe encore quelques-uns de ces insectes malfaisants dans les quartiers bas de la ville, on n'en rencontre plus à la hauteur de Santa Thereza et, à plus forte raison, sur les montagnes qui dominent. Les brises qui



RIO. — Vue prise de la Praia da Iapa.

Il ne faut donc pas s'étonner si, dans ces régions privilégiées, les lits sont dépourvus de moustiquaires. Elles sont inutiles.

Mais, par exemple, ce que l'on peut critiquer, c'est le genre de literie en usage dans le pays.

Sous prétexte de la chaleur, les matelas sont d'une telle minceur qu'ils sont presque théoriques. Ils reposent généralement sur un treillis serré en fils de fer, aussi résistant qu'une planche et les premiers jours il semble qu'on ait dormi sur un lit de camp.

Il faut renoncer à nos vieilles habitudes européennes de faire « la grasse matinée » et sauter à bas du lit quand le coq salue le retour de l'aurore. C'est d'ailleurs le meilleur moment de la journée et les promenades matinales ont un charme tout particulier.

CHAPITRE VI

Principaux monuments de Rio. — Musée national. — Ses magnifiques collections. — La météorite de Bendego. — L'École polytechnique. — Le Collège militaire. — La Faculté de médecine. — La Monnaie. — La Bibliothèque nationale.

Nous venons de donner un aperçu général de la topographie de la ville. Nous allons en signaler les principaux monuments. Ensuite, nous décrirons les promenades que l'on peut faire aux environs, très facilement et dans un assez grand périmètre.

De même que dans toutes les grandes capitales, on rencontre à Rio des monuments que l'on pourrait qualifier « d'utilité générale » : ministères, postes, télégraphes, arsenaux, casernes, gares, Hôtel des monnaies, Imprimerie nationale, etc.

Mais il en est d'autres qui, par leur importance et leur but spécial, sont particulièrement dignes d'attirer l'attention.

En première ligne, nous citerons le *Musée national* situé au nord de la ville, au milieu d'un grand parc.

Il occupe un vaste édifice où sont représentées toutes les branches de l'histoire naturelle.

Le meilleur moyen de transport est le tramway de S. Christovão, qui, après avoir traversé la ligne du chemin de fer central du Brésil, coupe dans la rue S. Christovão, quelques minutes plus loin, la rue Pedro Ivo, à gauche, à l'extrémité de laquelle se trouve la porte principale du musée.

Tout d'abord, en entrant, au centre du vestibule, se dresse, supporté par un piédestal de granit, un des plus beaux échantillons de fer météorique que l'on connaisse et l'un des plus gros, car il ne pèse pas moins de 5.360 kilogrammes.

Son histoire mérite d'être racontée. Nous empruntons les détails qui vont suivre à un remarquable article de M. Sta-

nislas Meunier, Professeur de géologie au Muséum d'histoire naturelle de Paris (1).

« En 1784, Joaquim da Motta Botelho annonça au Gouverneur général de Bahia la présence sur une colline, proche du ruisseau de Bendego, d'une pierre colossale renfermant, à son sentiment, de l'or et de l'argent. L'année suivante, alléché par l'appât, d'ailleurs illusoire, de ces métaux précieux, Bernard Carvalho da Cunha, de son état capitaine d'état-major d'Ita-



Météorite de Bendego.

picuru, résolut de transporter le prétendu mineraï jusqu'à Aracaju qui est le port de mer le plus voisin. Il fit construire un énorme char en bois que des bœufs devaient traîner et, ne reculant devant aucune dépense, il établit une chaussée empierrée pour la traversée du ruisseau. Après des difficultés innombrables victorieusement surmontées, la masse minérale de 5.360 kilogrammes mesurant 7 pieds de longueur sur 4 de largeur et 2 d'épaisseur, se mit en marche à la remorque de 12 paires de bœufs et tout alla bien pendant... 180 mètres. Mais, à la descente d'une colline, le chariot accéléra sa course,

(1) Journal *La Nature* n° 838 — Juin 89.

les essieux prirent feu et le véhicule alla s'échouer dans le Bendego.

« Il n'en fut plus question jusqu'en 1810.

« Mais Joaquim da Motta Botelho, le premier initiateur, n'avait pas abandonné ses projets et il conduisit lui-même Mornay au lieu pitoyable du naufrage, quand ce voyageur passa à Bahia, avec la mission officielle d'étudier les sources minérales de l'intérieur de la province. Les eaux du Bendego baignaient toujours le bloc inébranlablement assis sur les



Transport de la météorite de Bendego, à travers les forêts du Brésil, à la traversée du Rio Jacuricy.

débris du chariot. Mornay se contenta de prélever quelques fragments qui lui démontrèrent que le prétendu mineraï d'or était un fer météorique. Il faut dire, à l'honneur des Brésiliens, que la qualité perdue de mineraï d'or ne fit pas baisser dans leur estime la pierre de Bendego ; dès 1816, le brigadier Felisberto Caldeira se livra à de nouvelles tentatives pour retirer la météorite du bourbier qui l'avait saisie.

« On avait à peu près oublié tous ces incidents, lorsque, en 1883, le professeur Orville-A. Derby, directeur de la section de géologie du Musée national de Rio de Janeiro, ouvrit une enquête qui précisa les conditions du gisement de la masse métallique. A sa suite, le directeur du Musée, M. le

conseiller Ladislas Netto, fit envoyer en expédition un jeune ingénieur, M. Vicente de Calvalho fils, dont le rapport fut lu en juin 1887 à la Société de géographie de Rio de Janeiro. C'est ce jour-là que la résolution fut prise d'amener, coûte que coûte, le précieux minéral jusque dans la capitale du Brésil et il est honorable d'ajouter que c'est un simple particulier, M. le baron de Guahy, député de la province de Bahia, qui voulut prendre à sa charge tous les frais du transport, évalués à une cinquantaine de mille francs; l'État fournit le matériel et le concours des moyens dont il disposait, ce qui représentait une somme à peu près égale.

« Grâce à ces ressources, toutes les difficultés cédèrent : le 25 novembre 1887, la météorite était installée sur un char, traîné tantôt par des bœufs, tantôt par des hommes, et, le 14 mai 1888, elle arrivait à Jacuricy, station du chemin de fer de Bahia à San Francisco, ayant franchi 113 kilomètres à travers un pays des plus difficiles. Il fallut ouvrir un sentier de 5 mètres de large sur 68 kilomètres; élargir à la dimension convenable 38 kilomètres de chemins; en débarrasser plus de 6 kilomètres des racines d'arbres qui les rendaient impraticables et en améliorer autrement 19 kilomètres. Il fallut, en diverses localités, remuer près de 2,000 mètres cubes de terre.

« Le voyage, qui prit cent vingt-six jours, comprenait plusieurs montées ou descentes, des passages de rivières, de grandes lagunes, de vastes plaines de sable, des sols rocheux, des terres noyées. Aussi les incidents ne manquèrent-ils pas : versements du véhicule, rupture d'essieux, etc., etc.

« Le 15 mai, la masse fut placée sur un wagon qui la déposa le 22 à Bahia, d'où elle passa par mer à Rio de Janeiro. »

Ajoutons que cette météorite est considérée comme un palladium pour la ville de Rio, et que sa réputation est devenue maintenant universelle.

Elle représente une sorte de gloire nationale; quand on en parle, on la désigne familièrement : « C'est le Bendego ! » Cela suffit.

Muni d'une lettre d'introduction auprès du savant directeur actuel du Musée, M. le docteur de Lacerda, je fus reçu

de la façon la plus aimable et la plus empressée. Il me fit les honneurs de son bel établissement et, sous la conduite de deux de ses collaborateurs dévoués, MM. Hildebrando Teixeira Mendes et Hermillo Bourguy Macedo de Mendonça, qui consacrent tout leur temps et une science des plus étendues à leurs délicates fonctions, je pus apprécier l'importance des trésors confiés à leurs soins vigilants.

En souvenir de ma visite et connaissant ma passion pour la science minéralogique, M. de Lacerda ne voulut pas me laisser partir sans m'offrir pour ma collection un superbe échantillon de la météorite de Bendego.

S'il vient à Paris quelque jour, il pourra le voir à la place d'honneur à côté d'une autre météorite brésilienne non moins curieuse dont je parlerai plus loin.

Le Musée national renferme les collections les plus variées et je n'ai malheureusement pas pu disposer du temps nécessaire pour en faire un examen approfondi, malgré plusieurs visites, que rendaient trop courtes les savantes causeries de M. de Lacerda et de ses deux érudits collaborateurs.

Les collections sont au premier étage. A droite et à gauche s'étendent de vastes salles consacrées à la géologie et à la minéralogie.

Tous les terrains sont représentés d'une façon générale avec leurs roches caractéristiques et des séries particulières représentent les espèces propres à chacun des États de la République, ce qui permet de suite de se rendre compte de la richesse de telle ou telle région.

Quant aux minéraux proprement dits, ils occupent une salle entière et sont très bien classés. Toutes les espèces figurent nominalement, mais, dans un pays aussi riche que le Brésil, je m'attendais à trouver des échantillons plus décoratifs. Il n'existe pas de types d'élite.

On aimerait y admirer certaines pièces de choix, comme nous en possédons à Paris dans nos collections; mais, de même qu'en France, il paraît que le budget affecté à ces établissements scientifiques si intéressants et si utiles à tous les points de vue, est tellement minime qu'il est impossible d'acheter les belles trouvailles que l'on propose journallement.

ment et qui finissent toujours par partir à l'étranger, où elles trouvent facilement des acquéreurs.

Citons cependant quelques jolies séries sur les minérais aurières, les gisements de topazes et d'euclases et les tourmalines.

Enfin mentionnons une collection de météorites, représentées par 30 ou 35 espèces et une autre série des minéraux argentifères de Freyberg, où j'ai noté quelques beaux et intéressants échantillons.

En résumé, cette partie du Musée n'est pas à la hauteur des autres branches d'histoire naturelle dont nous allons dire quelques mots, et qui sont magnifiquement représentées.

En suivant les salles qui se développent sur une vaste étendue, voici d'abord les *Mammifères*, où l'on peut étudier toute la variété des singes, dont les espèces sont si nombreuses sur le sol américain, en commençant par l'orang-outang (*Pithecius satyrus*) pour descendre jusqu'aux espèces les plus petites.

Puis les *Tardigrades*, les *Cheiroptères*, les *Carnivores*.

Dans cette classe figurent tous les grands fauves, assez abondants dans les forêts vierges, tels que : le jaguar (*Felis onça*), le coati (*Procyon carnivorus*), le puma (*Felis puma*), le maracajá (*Felis pardalis*) et le gato do mato (*Felis tigrina*), ces deux derniers assez communs sur toute l'étendue du territoire.

Les *Insectivores*, les *Amphibies*, les *Pachydermes* dont l'espèce la plus commune est le tapir (*Tapirus americanus*), les *Marsupiaux*, les *Cétacés*, etc., etc.

Toutes ces classes sont représentées largement et par de beaux types, parfaitement naturalisés.

Ajoutons qu'il existe actuellement à Rio de véritables artistes dans ce genre d'industrie. Les animaux sont montés avec intelligence et généralement dans l'allure qui leur est familière.

Poursuivant notre route, nous arrivons à la classe des *Oiseaux*. L'œil est ravi en contemplant dans les vitrines des milliers de ces petits animaux, qui semblent encore vivants, tant leurs couleurs sont vives et tant ils sont bien conservés.

Il faudrait, de même que pour les autres classes, un volume

spécial pour donner une faible idée de ces riches collections,

Il est impossible, cependant, de ne pas signaler la série des *Oiseaux-Mouches*, dont l'ensemble est merveilleux. C'est par milliers que les types sont représentés.

Citons enfin les *Reptiles*, collection très complète, quelques-uns naturalisés, la plupart conservés dans de jolis bocaux, avec leurs couleurs naturelles.

Le Musée possède des exemplaires uniques. On peut voir un python qui, si je me souviens bien, n'a pas moins de 15 mètres de longueur sur près d'un mètre de diamètre. En contemplant un pareil monstre, on ne peut se défendre d'un sentiment d'effroi. Il provient, je crois, des forêts vierges du Matto Grosso, où heureusement il est assez rare.

Les individus de 4 ou 5 mètres se rencontrent assez couramment.

Quant aux espèces venimeuses proprement dites, elles figurent avec toutes leurs variétés.

Elles appartiennent presque toutes à la famille des *Crotalidés* (groupe des *Solénoglyphes*).

Dans les *Protéoglyphes*, il faut noter le genre *Elaps* et en particulier l'*E. corallinus* (serpent corail).

Dans les *Crotalidés* se trouvent deux genres : *Lachesis* et *Crotalus*.

Les espèces du genre *Lachesis* sont : *L. mutus* : vulg. *surucucu*. C'est l'espèce venimeuse qui atteint les plus grandes dimensions; *L. lanceolatus*, *Bothrops jararaca* : vulg. *jararaca*, la plus commune au Brésil et celle qui cause le plus d'accidents; *L. alternatus*, vulg. *urutu*, *cruzeiro* ou *coatiara*, assez dangereux par la grande quantité de venin dont l'animal dispose; *L. Jararacuçu*, vulg. *surucucu tapete*, qui peut atteindre de grandes dimensions et deux ou trois autres variétés moins communes.

Le genre *Crotalus* ne présente qu'une espèce : *Crotalus horridus*, vulg. *cascavel* ou *serpent à sonnettes*. Sa queue se termine par un appendice de plaques imbriquées qui s'entrechoquent comme des castagnettes quand l'animal est en colère. C'est l'espèce la plus dangereuse.

Nous reviendrons plus loin sur la question des serpents et

montrerons qu'ils ne constituent pas, en réalité, au Brésil, de danger plus grand que, chez nous, les vipères et autres espèces voisines.

Ils sont cantonnés dans des zones où l'on ne se rend jamais, à moins d'avoir le désir de les chasser et je connais bien des personnes, ayant habité longtemps ce beau pays, qui n'en ont jamais rencontré un seul sur leur route.

Si j'en ai vu ou tué une douzaine en quelques mois, c'est que, comme naturaliste et surtout comme botaniste, je pénétrais quelquefois dans les fourrés les plus inextricables.

Je dois ajouter que, loin d'attaquer, comme on le prétend, ils s'éclipsaient le plus vite possible, et plusieurs fois leur présence n'était signalée que par le bruit de leur fuite à travers les broussailles.

Les *Poissons*, très abondants et très variés au Brésil, constituent une jolie section. Rien n'est curieux comme de suivre dans la série des familles toutes les métamorphoses de formes que présentent ces êtres encore si mystérieux et si incomplètement connus.

Enfin, pour terminer l'inventaire des richesses zoologiques du Musée, nous signalerons la collection des *Insectes*, aussi prestigieuse que celle des oiseaux, dont nous parlions plus haut.

Dans d'innombrables cadres vitrés s'étalement d'admirables papillons aux ailes diaprées de toutes les teintes du spectre, dont les formes bizarres et capricieuses à l'infini échappent à toute description, et quand on a passé en revue ces merveilles de la création, le spectacle recommence de nouveau, quelques pas plus loin, plus captivant peut-être, en présence de ces milliers de Coléoptères, dont les teintes sont non moins vives et dont les formes revêtent quelquefois les aspects les plus fantastiques.

Mais le Musée national possède encore d'autres trésors; je veux parler de ses collections d'Ethnographie et d'Anthropologie.

Je ne crois pas qu'il existe nulle part une série aussi complète et aussi savamment classée.

On y peut suivre tous les développements de l'industrie

humaine depuis les âges préhistoriques jusqu'à nos jours, et admirer, en nombreux échantillons, merveilleux de conservation, tous les objets caractérisant la vie des peuples aux diverses périodes de leur évolution.

En ce qui concerne le Brésil, toutes les anciennes tribus, dont quantité d'entre elles ont disparu, revivent dans ce Musée par les innombrables objets, témoins de leur existence : armes, étoffes, costumes, bijoux, poteries, etc., etc.

Les poteries en particulier représentent un ensemble unique. On sait l'importance qu'elles possèdent, comme documents, pour reconstituer l'histoire des anciennes civilisations. En les passant en revue, on est immédiatement tenté de les rapprocher des types grecs de Mycènes et de Tyrinthe. On y retrouve les mêmes motifs d'ornementation, avec les mêmes lignes tracées à la surface. Pourquoi ces ressemblances ? On ne peut les attribuer au hasard. Il ne reste alors qu'à se demander si, en remontant de quinze ou vingt mille ans dans le passé, il n'existe pas, entre l'Amérique et l'Europe actuelle, un vaste continent, expliquant ainsi la migration de peuples qui, à ces époques éloignées, seraient venus en Grèce et en Égypte, apportant avec eux leur civilisation spéciale, leurs arts et leur industrie.

Nous ne pousserons pas plus loin nos réflexions sur un sujet aussi brûlant et n'oublierons pas les savantes causeries échangées sur ce thème toujours captivant, en compagnie des aimables conservateurs du Musée.

Parmi les nombreux établissements scientifiques, dignes d'attirer l'attention, nous signalerons l'École Polytechnique, qui m'a semblé créée dans le même but que notre École française et dont l'enseignement est entre les mains d'une pléiade de professeurs et de savants de premier ordre.

Grâce à la bienveillance de son éminent directeur, le docteur Ortiz Monteiro, j'ai pu visiter tous les services et me rendre compte de l'importance de ce centre intellectuel, destiné à former la jeune génération en vue des professions libérales les plus élevées. C'est de son sein que sont sortis la plupart des ingénieurs qui ont produit ces œuvres d'art magnifiques, qu'on

ne se lasse d'admirer, quand on parcourt les réseaux de chemins de fer de São Paulo à Santos ou ceux du Paraná.

Comme moyens d'étude, elle dispose de tous les éléments les plus modernes : de vastes laboratoires de chimie et de physique sont à la disposition des élèves, avec de riches collections intéressant toutes les branches scientifiques.

Comme naturaliste, j'ai surtout beaucoup admiré la collection de minéralogie qui renferme de magnifiques spécimens : topazes, diamants, tourmalines de toutes les variétés et notamment un cristal de couleur rose clair, de 7 à 8 centimètres de longueur et de toute beauté. C'est le plus remarquable échantillon de ce genre que j'aie rencontré au Brésil.

En France, notre enseignement conserve toujours un cachet trop officiel. Les professeurs font leurs cours, très consciencieusement, je le reconnais, mais n'entretiennent généralement, en dehors des leçons, aucune relation avec leurs auditeurs.

Il en est tout autrement au Brésil. Il existe entre élèves et professeurs une sorte d'intimité respectueuse qui ne tarde pas à se transformer en un véritable attachement et c'est plaisir de voir, après les leçons, les professeurs, très entourés, compléter en quelque sorte leur enseignement par d'intéressantes causeries.

Le Collège militaire est un autre établissement dont les rouages sont également fort intéressants à étudier et qui poursuit un but analogue à nos grands lycées parisiens.

En principe, il est destiné à donner l'instruction aux orphelins des officiers de terre et de mer.

On les prend très jeunes, comme nos enfants de troupe, et on les amène successivement, en six ou sept années d'étude, à posséder une éducation qui leur permet alors d'orienter leur carrière, vers les Écoles militaires supérieures, vers la marine ou même vers les professions libérales : droit, médecine, beaux-arts.

Outre cette catégorie d'élèves, on compte des bénévoles, externes et internes, qui peuvent être admis, sous certaines conditions.

L'enseignement est très varié et très étendu : les exercices physiques tiennent une place importante : gymnastique, escrime, natation, équitation.

Le programme, tel que je l'ai sous les yeux, embrasse les connaissances les plus variées : Langue maternelle, arithmétique, géométrie, algèbre, géographie, histoire universelle, dessin, musique, histoire naturelle, et trois langues étrangères : anglais, français et allemand.

J'ai pu, guidé par un des maîtres les plus expérimentés du Collège, M. le docteur de Mello, parcourir les salles, pendant les leçons, et les élèves, très bien disciplinés, me parurent très attentifs.

J'ai assisté également aux exercices de gymnastique. Les équipes, très entraînées, manœuvraient avec un ensemble parfait et les mines roses de tous ces enfants ou jeunes gens témoignaient en faveur de l'état sanitaire de l'établissement.

On peut réellement le citer comme modèle du genre : l'air et la lumière y circulent à profusion et tous les perfectionnements les plus raffinés de l'hygiène moderne apparaissent à chaque pas.

J'aurai tout dit en ajoutant qu'il existe de nombreuses collections et de beaux laboratoires de chimie et de physique pour compléter l'enseignement si complet dont nous venons de parler.

M. le docteur de Mello professe, je crois, particulièrement les mathématiques ; mais j'ai pu apprécier l'étendue de ses connaissances dans les autres branches, physique, chimie et histoire naturelle. Excessivement instruit et documenté, je n'oublierai jamais les instants charmants et trop courts passés en sa compagnie.

Minéralogiste passionné et collectionneur lui-même, il n'en fallait pas plus pour créer entre nous des liens mutuels de vive sympathie.

C'est ainsi que j'ai pu admirer sa belle collection, où il a su réunir toutes les espèces minéralogiques rencontrées sur le sol brésilien.

Il possède des séries magnifiques et ses cristaux de quartz constituent un ensemble scientifique du plus haut intérêt.

La place me manque pour passer en revue tous les établissements, plus intéressants les uns que les autres, que l'on rencontre à Rio ainsi que dans toutes les grandes villes du monde.

Comme médecin, je ne puis pourtant pas ne pas signaler la Faculté de médecine, école de premier ordre, dirigée par le docteur Luiz da Cunha Feijó Junior, un des maîtres les plus renommés du Brésil.

Je ne surprendrai personne en ajoutant que la Faculté de Rio marche actuellement de pair avec les plus célèbres écoles du vieux monde.

La mission dont j'étais chargé au Brésil, ayant trait surtout aux recherches botaniques et minéralogiques, je n'ai pu, et je le regrette, visiter ce bel établissement; j'aurais aimé à faire la connaissance des maîtres éminents qui le dirigent et qui en font la gloire.

Mon plaisir eût été d'autant plus vif que, depuis trente ans que je professe à Paris des cours d'histologie et de technique microscopique, j'aurais certainement rencontré quelques-uns des nombreux élèves qui ont fréquenté mon laboratoire et aux succès desquels j'aurais été fier d'applaudir de tout mon cœur.

Je réparerai cette lacune dans un autre voyage.

Citons enfin, pour mémoire : la Monnaie, avec une jolie collection numismatique; l'Observatoire, qui est de premier ordre; la Bibliothèque nationale, riche de 240,000 volumes et plus de 100,000 estampes, et qui possède aussi une riche collection de médailles et de monnaies.

On peut y admirer deux pièces uniques : la Bible latine en parchemin de Furst et Schœffer de Mayence, imprimée en 1469, et la première édition des *Lusiades*, de Camoëns, imprimée en 1579.

CHAPITRE VII

Les tramways et les moyens de transport à Rio. — Les faubourgs de Rio. — Botafogo. — Le Jardin botanique. — M. de Barros et l'hospitalité brésilienne. — Excursion au Corcovado. — La flore tropicale. — Un peu de rêverie dans les grands bois. — Le papillon aux ailes d'azur et d'or. — Visite à Son Excellence le ministre de l'Industrie. — Comment on reçoit les étrangers au Brésil. — Excursion à Nitheroy. — Excursion à la Tijuca. — Chasse aux serpents.

20 JUILLET. — Nous venons de donner un aperçu général des principaux monuments de Rio, il nous faut maintenant faire connaissance avec les environs qui sont merveilleux et constituent un ensemble féerique que l'on chercherait vainement ailleurs.

Les distances à parcourir sont assez grandes et les voitures, relativement rares, sont d'un prix inabordable.

Cet inconvénient est compensé par l'existence de nombreuses lignes de tramways électriques parfaitement aménagés, qui rayonnent dans toutes les directions et, pour quelques réis, transportent le voyageur à des distances de plusieurs kilomètres.

Nous en avons déjà dit quelques mots. Ajoutons que la Compagnie la plus importante est celle du « Jardim botanico », dont le point de départ est dans l'Avenida Central, à l'angle de la rue S. José.

De nombreuses voitures partent à chaque instant, desservant toute la région ouest de Rio, en passant le long de la mer jusqu'à Botafogo où elles s'enfoncent dans l'intérieur pour aboutir au Jardin botanique, après quarante ou cinquante minutes de parcours.

Les autres compagnies, à traction animale, sont celles de « Carris urbanos », partant du quai Pharoux, rayonnant dans tous les quartiers de la ville et celle « S. Christovão », par-

tant du Largo S. Francisco pour desservir la zone du nord, dans la direction de la Tijuca.

Une troisième, la Compagnie de « Villa Izabel », à traction électrique, part de la place Tiradentes pour se diriger au nord vers les quartiers de Villa Izabel et Andarahy Grande.

Selon notre habitude, nous avons, dès le premier jour, parcouru les lignes dans toute leur étendue. C'est le meilleur moyen pour prendre rapidement connaissance de la topographie générale de la ville.

Tout d'abord, nous irons visiter le Jardin botanique, une des curiosités de Rio.

Partant, comme nous l'avons dit, de l'Avenida Central, le tramway débouche sur la Praia de Santa Luzia et suit le bord

de la mer jusqu'à la Praia de Botafogo, en traversant celles de Gloria et de Flamengo.

Ce trajet, de 3 ou 4 kilomètres, est véritablement prestigieux et unique au monde. Tout le long de la baie se déroule une admirable promenade, ayant quelque analogie avec celle des Anglais, à Nice, qui n'en donne d'ailleurs qu'une pâle idée.

Plantée de jardins magnifiques, où des parterres, soigneusement entretenus, étalent, sur une largeur de 50 à 60 mètres, l'exubérante végétation tropicale, elle est bordée du côté de la mer par une somptueuse balustrade de granit, d'où l'on embrasse le panorama le plus grandiose que l'on puisse rêver.



RIO. — Jardin botanique.

Toute la baie de Rio se développe aux yeux éblouis, inondée de lumière, avec ses montagnes découpées à l'emporte-pièce ou voilées de vapeurs opalines aux heures matinales; la mer azurée vient battre le pied de l'immense balustrade, d'où l'on peut suivre en rêvant le mouvement incessant des grands paquebots transatlantiques arrivant de toutes les parties du monde et les évolutions plus modestes des innombrables navires de commerce qui viennent s'entasser, confondant leurs mâts et leurs vergues, dans cette immense rade où toutes les flottes du monde pourraient évoluer à leur aise.

Si, tournant le dos à la mer, on regarde l'autre côté de la promenade, l'œil n'est pas moins charmé. De jolies villas se succèdent, entourées de jardins bien plantés, où les fleurs, en abondance, laissent partout flotter des parfums capiteux, où des lianes fantaisistes et capricieuses s'enroulent autour des balcons, laissant tomber leurs festons chargés de fleurs roses, semblables à des dentelles jetées au-devant des habitations, qu'abritent de grands palmiers dont les frondes s'agitent sous la brise du soir.

Arrivé à la Praia de Botafogo, le tramway s'engage à travers des quartiers bâties de jolies maisons ou de villas occupées par la haute bourgeoisie de Rio ou par les gros négociants.

Continuant sa route, il s'éloigne peu à peu de la zone



RIO. — Jardin botanique.

habitée et longeant la « Lagôa Rodrigo de Freitas », il finit, après un long parcours, par atteindre le Jardin botanique.

A peine a-t-on franchi la grille de cet établissement qu'on s'arrête émerveillé : une allée, plantée de palmiers gigantesques, s'étend à l'infini. Ces arbres (*Oreodora oleracea*) atteignent 37 mètres de hauteur et s'élèvent rigides, absolument parallèles, confondant leurs palmes gigantesques.



RIO. — Jardin botanique. — Touffe de *Pandanus utilis*.

Renflés à leur base, leur tronc est blanc et lisse jusqu'à la tête. Le bourgeon floral est entouré d'une spathècaduque de 2 mètres de longueur qui, en tombant, serait capable d'assommer un homme et dans la cavité de laquelle on pourrait facilement se cacher, comme derrière un paravent.

Un bassin en marbre, avec cascade, occupe le centre de l'avenue, tellement longue qu'à la pers-

pective, il semble situé à son extrémité. Mais, à sa hauteur, l'avenue se continue et se bifurque en deux autres voies latérales, plantées également de palmiers tout aussi élevés.

L'aspect est féerique. Ces arbres magnifiques ne sont pas très vieux, paraît-il. Ils auraient seulement une soixantaine d'années. Ils donnent une idée de ce que peut être la puissance de la végétation dans les régions tropicales. Quand on frappe leur tronc avec une canne, il résonne comme un objet creux qu'on aurait heurté. Ils sont très flexibles, ce qui explique la facilité avec laquelle ils résistent à la

violence des vents. J'en ai cependant vu, dans une partie de Rio, quelques-uns qui avaient été complètement décapités.

Des lianes énormes, grimpant autour du tronc persistant servant de tuteur, ne tardent pas à atteindre le sommet, d'où elles retombent en gracieux festons.

De la partie centrale partent une quantité d'allées, se déroulant en capricieux méandres et bordées d'innombrables espèces botaniques, toutes plus variées et plus curieuses les unes que les autres.

Toutes les espèces de palmiers sont représentées dans ce musée vivant. D'énormes *Pandanus* et *Carludovicia*, la plupart chargés de fruits, attirent particulièrement l'attention; puis ce sont des myrtacées, des manguiers, des girofliers, des canneliers.

La petite rivière Macaco traverse le jardin, irriguant tout sur son parcours et formant de petits lacs. A la surface de l'un d'eux nage en toute liberté, et dans sa splendeur, le *Victoria regia*, dont les feuilles, qui peuvent atteindre un mètre de diamètre, sont tellement solides qu'elles pourraient presque supporter le poids d'un enfant et lui servir de radeau.

Comme on l'a fait remarquer, ce jardin est absolument unique et nulle part ailleurs on ne pourrait reproduire le pareil.

A citer encore de merveilleuses collections de fougères arborescentes, d'orchidées, etc., etc.

Puis des bambous gigantesques donnant naissance à des avenues ombragées par suite du croisement des sommets qui



RIO. — Jardin botanique.

s'inclinent pour former une voûte épaisse et des arbres gigantesques dont les branches sont couvertes d'un cactus parasite, qui pend en longues lanières blanches et simule de larges touffes de barbe.

On donne à cette espèce le nom de *barba de velho*, barbe de vieillard.

C'est dans cette promenade que je devais, pour la première fois, prendre un avant-goût de l'hospitalité brésilienne.



RIO. — Jardin botanique.

Désirant obtenir quelques renseignements particuliers, j'avais arrêté un jardinier et, cherchant à utiliser les quelques mots de langue portugaise que je pouvais posséder, j'essayais de m'expliquer de mon mieux, sans grand résultat, hélas !

Deux jeunes Brésiliens

qui venaient dans mon sens s'étaient arrêtés; voyant mon embarras, l'un d'eux vint à moi et, dans le plus pur français, me demanda s'il ne pourrait pas m'être utile et me servir d'interprète.

Je le remerciai et quand il sut que je désirais avoir certains détails scientifiques, il m'offrit aussitôt de me servir lui-même de guide. Nous échangeâmes nos cartes. J'avais rencontré un confrère, le docteur de Barros et son compagnon, médecin également, était le docteur Armando Fragão, préparateur d'histoire naturelle à la Faculté de Rio.

Cinq minutes après, la glace était rompue et, vu la similitude de nos tendances d'esprit, une charmante familiarité ne tardait pas à s'établir.

Ils me firent les honneurs du Jardin botanique, en vrais

botanistes qu'ils étaient, et, en leur compagnie, la journée passa vite.

La conversation ne languit pas. Nos idées philosophiques étaient les mêmes et quand nous nous séparâmes le soir, de retour à Rio, nous étions déjà sincèrement amis.

Nos relations ne devaient pas en rester là et j'avais pu rapidement apprécier la droiture de leur caractère.

Je ne m'étais pas trompé, comme on le verra par la suite.



RIO. — Santa Thereza.

A sept heures, j'étais de retour à l'hôtel Bellevue, enchanté de ma promenade.

Les nuits brésiliennes sont si belles qu'on ne peut se décider à se coucher.

De la terrasse de l'établissement, le coup d'œil est féerique. J'en ai déjà parlé et n'y reviendrai pas. On resterait volontiers des heures à rêver, en contemplant les belles constellations qui scintillent au firmament ou en sondant du regard les profondeurs de la baie dont l'eau bleue, sous les rayons de la lune, brille comme un miroir et lance des traînées phosphorescentes et lumineuses, comme de l'argent fondu dans un creuset immense !

21 JUILLET. — Une des plus belles excursions que l'on puisse faire est l'ascension du Corcovado, montagne de 715 mètres dominant la baie de Rio, dont on aperçoit partout le sommet pointu, grâce auquel il est relativement facile de s'orienter.

Cette promenade doit se faire dans l'après-midi, vers deux heures. Le matin, la vallée est plus ou moins voilée par le

brouillard et le panorama perd la plus grande partie de sa magnificence.

Le bond qui fait le service jusqu'au sommet part de la rue Cosme Velho, dans le faubourg de Laranjeiras, et on peut s'y rendre en partant de l'Avenida Central par le tramway portant l'indication d'*Agua ferreas*. Le chemin de fer à crémaillère commence de suite à monter le long d'une rampe escarpée à 25 o/o, et pénètre au sein d'une inextricable



SYLVESTRE. — Le Chemin de fer à crémaillère du Corcovado.

forêt, se frayant une route à travers la végétation la plus luxuriante que l'on puisse imaginer.

La route est vertigineuse, taillée en plein roc, sur le flanc de la montagne, avec, à droite, d'effrayants précipices et, à gauche, le maquis de la forêt vierge. La voie est si étroite qu'il est possible au passage de cueillir des fleurs ou des tiges de fougères arborescentes qui viennent fouetter le wagon.

Si l'on jette un coup d'œil au fond de ces précipices, dont les pentes sont boisées, on ne sait qu'admirer.

De grands palmiers aux frondes flexibles jaillissent d'un

fond de verdure généralement foncée, et au-dessous d'eux foisonne une végétation inénarrable de fougères, de dracéna, de phyllodendrons ou de broméliacées aux fleurs multicolores.

Dans le fond, on entend murmurer des ruisseaux ou tomber des cascades. Sur les rochers s'étale une flore exubérante de petites plantes, gracieuses au possible, fougères argentées à leur face inférieure, sélaginelles au feuillage dentelé, vert clair ou bleu tendre.



RIO. — Vue prise au sommet du Corcovado.

Des lianes pendent partout comme d'énormes cordages, enserrant tous les arbres, parmi lesquels je citerai une Composée de 3 à 4 mètres de hauteur, couverte de fleurs blanches comme nos marguerites et dont le tronc était caché par les frondes hélicoïdales d'un lisseron de couleur orange qui grimpaît jusqu'en haut, mélangeant ses fleurs à celles des marguerites. Le contraste des teintes était ravissant. L'arbre entier formait un gros bouquet globulaire.

Quand nous aurons dit, pour compléter ce tableau, que des nuées de papillons brillants et d'oiseaux-mouches aux couleurs d'azur et de feu voltigent dans les rameaux fleuris, on comprendra l'admiration du voyageur qui, pour la première fois, contemple ce spectacle enchanteur.

On monte, on monte toujours et le paysage s'élargit de plus en plus. A certains endroits, on aperçoit la ville à ses pieds et les moindres contours de la baie se dessinent à l'horizon.

Le train grimpe à toute allure, suant, haletant, rendant un bruit de ferraille assourdissant, et s'arrête un instant à Sylvestre, à une altitude de 208 mètres.

Puis, continuant sa route sur une rampe de plus en plus rapide et escarpée, il atteint Paineiras, à 465 mètres. De là, l'œil plonge dans les abîmes et l'on ne peut s'empêcher de



RIO DE JANEIRO. — Vue prise du sommet du Corcovado.

frémir en contemplant le viaduc en fer, sur lequel on a pu les franchir.

Après un arrêt de quelques minutes, le train reprend sa marche ascensionnelle et s'arrête enfin à 670 mètres, dans l'impossibilité d'aller plus haut, la pente atteignant 30 o/o.

Le reste du trajet, qui demande quelques minutes, se fait à pied et l'on atteint enfin le sommet du pic couronné par un gracieux édifice en fer, sorte de kiosque ouvert en tous sens, qu'on appelle le « Chapeo de Sol ».

Arrivé à cette hauteur, on demeure fasciné. Le panorama est tellement féerique qu'on ne trouve pas de mots pour témoigner son admiration. L'impression peut être comparée

à celle qu'on éprouve dans la nacelle d'un ballon. L'œil contemple un horizon immense. Des pics surgissent dans toutes les directions, chevauchant les uns sur les autres et quand le regard plonge au fond du gouffre, les objets ne présentent plus de relief et semblent dessinés sur le sol.

En cherchant à s'orienter, on remet chaque détail à sa place : voici d'abord la ville, qui paraît minuscule, mais qui laisse reconnaître ses rues, ses grandes avenues, ses monu-



Pavillon au sommet du Corcovado.

ments, puis la rade, avec ses innombrables îles verdoyantes, puis, plus loin, à l'opposé de Rio et en face, Nitheroy.

Le jardin botanique s'étend au-dessous du pic qui semble l'abriter et enfin, vers l'est, se détachent le sommet de la Tijuca et un massif montagneux couvert d'impénétrables forêts.

Il faisait un soleil superbe et l'œil ravi ne perdait pas un détail du paysage. Quelques nuages opalins, d'un violet pâle, flottaient doucement, adoucissant d'une ombre légère les contours trop heurtés du Pão d'Assucar et des montagnes ambiantes.

On serait resté des heures entières à contempler ce paysage de rêve. Malheureusement, le chemin de fer donne à peine

un quart d'heure de répit, et rappelle de son sifflé, pour le retour, les voyageurs attardés.

A quatre heures, le train s'arrêtait à Sylvestre, où je descendis. Il existe en cet endroit une correspondance pour retourner à Santa Thereza, Curvello et Rio. C'est le bond, dont j'ai déjà parlé, et qui débarque les voyageurs au Largo da Carioca.



Sylvestre.

Le soleil brillait encore de tout son éclat et, avant de regagner mon gîte, la boîte de botanique sur le dos et le bâton à la main, je m'enfonçai dans le fourré, suivant une piste minuscule, où à chaque pas les lianes enchevêtrées me barraient complètement la route.

En moins d'un quart d'heure, j'avais fait de remarquables trouvailles botaniques. Tout d'ailleurs était nouveau pour moi. Il

me semblait herboriser dans une serre immense.

Les magnifiques fougères que j'avais tant admirées au Muséum de Paris, les Lycopodes, les Broméliacées, les Orchidées et tant d'autres joyaux de la nature, toutes ces belles plantes aux feuillages colorés ou aux parfums si suaves, toutes défilaient sous mes yeux, me causant une sorte d'ivresse.

Il faut être naturaliste pour ressentir ce genre d'émotion. Dans les premiers moments, c'est à peine si j'osais les frôler, de peur de les froisser, c'est à peine si j'osais en détacher un rameau pour enrichir mes collections. Elles m'apparaissaient si belles que j'hésitais presque à les cueillir.

Cependant, au bout de quelque temps, la forêt était devenue

si compacte et ma piste si imprécise, qu'il me fallut bien me résigner à marcher sur quelques-unes et à me frayer une route au travers des autres, le couteau à la main.

Marchant lentement et regardant prudemment à mes pieds (car enfin, s'il n'y a pas autant de serpents qu'on se plaît à le dire en Europe, il n'en est pas moins vrai qu'il est possible d'en rencontrer), j'arrivai enfin sur les bords d'un ruisseau qui descendait des hauteurs voisines, en gazouillant sur un lit de petits cailloux quartzeux, brillants comme des diamants.

Un gros arbre était tombé en travers, couvert de végétaux parasites, qui vivaient en maîtres sur son vieux tronc pourri, envahi d'ailleurs par un épais revêtement de mousses, qui formaient un coussin moelleux.

Je m'assis et laissai mes regards errer autour de moi. Comme Paris était loin ! Quelle différence avec nos pauvres petites forêts ! Des bruits nouveaux frappaient mon oreille, cadencés, comme de petits coups de marteau. J'en cherchais depuis un certain temps la cause, lorsqu'un oiseau au plumage verdâtre vint s'abattre sur une branche à portée de ma vue. C'était lui qui, de son bec, sondait certains points de l'écorce, pour découvrir les insectes dont il se nourrit. Je le suivis un instant des yeux et j'étudiais ses allées et venues lorsque je restai immobile, n'osant faire un mouvement : à deux pas de moi, sur une des branches de l'arbre où j'étais assis, venait



SYLVESTRE. — Un coin de forêt.

de se poser, merveille de grâce et de légèreté, un énorme papillon aux ailes d'azur, de la grandeur de la main. Sans se soucier de ma présence, il s'était rapproché, et si près que j'aurais pu le saisir en allongeant le bras. Ses ailes, à l'extérieur, étaient gris foncé avec deux magnifiques arabesques de couleur orangée.

La bestiole n'avait probablement jamais vu mon pareil et ne se doutait pas que certains confrères en histoire naturelle,



En allant à Sylvestre.

moins scrupuleux, n'auraient pas hésité à mettre fin à sa frêle existence. L'idée ne m'en vint même pas; l'insecte était une merveilleuse petite œuvre d'art, comme la nature seule sait en faire. S'en emparer eût été un crime... il semblait se fier à moi! Je me trouvai heureux de l'admirer!

Le site était charmant et, tirant mon carnet de la poche de mon veston, je traçai quelques lignes en souvenir de cette apparition poétique.

“ — Joli papillon aux ailes d'azur et d'or, d'où viens-tu?

“ — Je viens des bois profonds, où les ruisseaux limpides tombant en cascadelles chantantes, éclaboussent de leurs perles cristallines les frondes toujours vertes des fougères et des sélaginelles.

« Je viens des bois profonds, où règne un éternel printemps sous un ciel toujours bleu; où les oiseaux gazouillent leurs chansons d'amour au milieu des ramilles fleuries et des lianes serpentines...!!!

« — Joli papillon aux ailes d'azur et d'or, où vas-tu?

« — Je vais vers les régions heureuses où les fleurs s'épanouissent..., où la vie semble douce! Je vais, butinant à mon gré, symbole de l'idéale liberté!

« — Quand reviendras-tu, joli papillon aux ailes d'azur et d'or?

« Ferme un instant tes ailes... laisse-moi t'admirer! N'es-tu point la Poésie qui passe?

« Vois ces fleurs aux corolles chatoyantes qui distillent pour toi leurs senteurs enivrantes... mollement frémissantes sous la brise légère qui les caresse! Ne semblent-elles pas t'inviter à jeter l'ancre un moment dans ta course vagabonde?

« Mais non... dédaigneux, tu continues ton vol!

« — Mon vol est l'image de la vie qui s'enfuit, rapide et sans lendemain... comme le nuage qu'emporte la tourmente! Hâtons-nous d'en jouir, tant que brille son soleil! L'avenir... c'est la nuit! Après... le néant... plus noir encore!

« Voyageur qui passes, tu ne me reverras jamais. Songe quelquefois, quand tu seras de retour dans ta brumeuse patrie... quand les frimas auront flétrî les roses... songe au petit papillon aux ailes d'azur et d'or qui, un soir, sous le beau ciel du Brésil, sema un peu de lumière et de joie sur ta route aventureuse (1) ! »

Je m'étais un peu attardé dans mes réflexions et le soleil baissant, la nuit arrivant vite dans les régions équatoriales, je n'eus que le temps de revenir sur mes pas. Il ne ferait pas bon passer la nuit égaré dans ces maquis, où de fâcheuses rencontres sont toujours possibles.

22 JUILLET. — En partant de Paris, j'ai été gratifié d'un grand nombre de lettres de recommandation pour les princip-

(1) J'ai dédié cette petite fantaisie à mon ami, le docteur de Barros.

paux personnages de Rio et, bien que je ne sois pas très amateur de visites, je dois cependant faire honneur aux personnes qui me les ont offertes.

Ma première démarche sera pour S. Exc. le docteur de Sá, ministre de l'Industrie.

D'après les indications que j'avais pu recueillir, l'heure la plus favorable pour se présenter était de onze heures à midi. Mais, au ministère, on me répondit que Son Excellence ne serait à son cabinet qu'à deux heures.

Au Brésil, le temps ne compte pas. Personne n'est pressé. J'aurai assez d'occasions de distribuer des éloges, pour avoir le droit de faire quelques critiques, pas bien méchantes d'ailleurs, ainsi qu'on le verra.

A l'heure convenue, j'étais exact au rendez-vous. Je remis ma carte à un personnage faisant l'office de garçon de bureau, qui disparut et ne tarda pas à revenir, me disant, d'un air aimable d'ailleurs, et en me montrant un fauteuil : « Espere, senhor ! », ce qui veut dire, en bon français : « Veuillez attendre. »

C'était la première fois que ce mot résonnait à mon oreille. Je devais, hélas ! l'entendre de nouveau prononcer bien des fois !

Chez nous, en France, on n'a pas le temps d'attendre et même, l'aurait-on, qu'on ne saurait se plier longtemps à pareille invitation. Au Brésil, attendre, c'est la règle. Très rares sont les circonstances où l'on peut, de suite, se mettre en relation avec la personne que l'on vient visiter ; généralement, il faut se résigner à « poser » plus ou moins longtemps et s'armer d'une dose de patience dont s'arrange mal le caractère français.

Je devais en faire personnellement, et en maintes circonstances, l'expérience à mes dépens.

Je reviens à mon histoire.

J'étais arrivé à deux heures... ; deux heures et demie, trois heures..., trois heures et demie avaient sonné, j'étais toujours dans mon fauteuil, me morfondant... pensant qu'on allait enfin m'appeler. De guerre lasse, en entendant sonner quatre heures, je pris le parti de me mettre à la recherche

du susdit garçon de bureau pour obtenir quelques renseignements.

« Espere, senhor, » me répéta-t-il de nouveau, en souriant tranquillement.

Je me replongeai rageusement dans mon fauteuil jusqu'à cinq heures où, perdant absolument patience, j'interrogeai un autre serviteur qui me déclara que Son Excellence était partie.

Le premier garçon de bureau avait suivi le même exemple et, si je ne m'étais décidé à aller aux informations, on m'au-



RIO. — Ministère de l'Industrie.

rait laissé bien tranquillement dormir jusqu'à la fermeture du ministère.

Le garçon avait-il remis ma carte ? Je ne pus le savoir. Mais, grâce à son incurie ou à sa mauvaise volonté, j'avais perdu une journée entière.

Je revins furieux à mon hôtel, où je racontai mon aventure et on me donna le conseil bien simple de glisser en même temps que ma carte 1.000 ou 2.000 reis dans la patte de l'huissier de service.

J'abrége cette histoire. Le lendemain, grâce au talisman qu'on m'avait enseigné, ma démarche était couronnée de succès.

« Espere, » me dit-il cependant, par habitude ; mais j'étais à peine assis qu'il revint me chercher et me fit pénétrer dans

une immense pièce où des groupes se promenaient en causant familièrement.

Je pensais attendre encore, lorsque je vis venir à moi, tenant à la main ma carte, un personnage qu'à sa belle prestance et à l'affabilité de son visage, je reconnus de suite pour être le ministre des Voies de Communication et de l'Industrie dont on m'avait montré la photographie.

M'entraînant dans un angle, Son Excellence me fit asseoir et voulut bien m'interroger sur le but de mon voyage et sur les impressions que j'avais ressenties lors de mon arrivée.



BAIE DE RIO. — En allant à Nitheroy.

Je ne lui cachai pas que j'étais enthousiasmé de la beauté des paysages, que je ne savais comment faire l'éloge de l'hospitalité brésilienne et que j'espérais, après avoir parcouru les régions les plus intéressantes de son beau pays, emporter d'inoubliables souvenirs et surtout assez de matériaux pour publier un volume où je me proposais particulièrement de faire connaître les ressources énormes que renferme le territoire brésilien et les immenses débouchés que le commerce français pourrait y rencontrer.

En m'entendant parler si chaleureusement du Brésil et, certes, sans la moindre intention de flatterie, Son Excellence avait souri.

« Nous vous aiderons, me dit-elle, autant qu'il sera pos-

sible et des lettres de recommandation vous seront remises à votre prochaine visite. »

Ayant appris que ma mission était « gratuite », un sourire effleura ses lèvres... Ce sourire en disait long !

« Nous n'accordons plus maintenant de permis de circulation sur nos lignes ferrées. Il s'est produit des abus qu'on a dû faire cesser... mais, ajouta Son Excellence, quand vous serez de retour à Rio, à la fin de votre voyage, tous vos



BAIE DE RIO. — Bateau faisant le service de la rade.

fras de route vous seront remboursés ! Nous serons heureux de collaborer ainsi au succès de votre mission. »

Tout commentaire serait superflu. La conversation continua quelques minutes encore et je me retirai, remerciant sincèrement le ministre de la bienveillance toute particulière dont il venait de m'honorer.

Il était deux heures quand je quittai le ministère. Un des bateaux à vapeur faisant le service de la rade sifflait et allait partir. Sans trop savoir où il me mènerait, je montai à bord... Il traversait la baie pour aller à Nitheroy, capitale de l'État de Rio de Janeiro.

Cette promenade est admirable et le panorama de la baie merveilleux !

On laisse à gauche l'île « das Cobras », ainsi nommée parce

qu'autrefois les reptiles y abondaient ; elle porte actuellement le nom « d'îlot fiscal ». On y a construit un magnifique palais.

Partout on croise d'autres petits vapeurs qui desservent les localités les plus intéressantes et l'on côtoie de grands bateaux de guerre, peints en blanc et, paraît-il, construits avec les derniers perfectionnements.

Après un quart d'heure de navigation, on aborde à quai. Niteroy possède environ 30.000 habitants et se développe



BAIE DE RIO. — Vaisseau de guerre.

en demi-cercle sur la rade. Son aspect est des plus riants. Partout de jolies villas, entourées de jardins et ombragées par de beaux palmiers.

A peine débarqué, on arrive sur une grande place, qui est le point de départ de nombreux tramways allant dans toutes les directions.

Pour prendre connaissance du pays, nous conseillons, ce que nous fîmes, de monter dans chacun d'eux, et de suivre jusqu'au point terminus.

Nous recommanderons spécialement trois localités, particulièrement pittoresques : la plage d'*Icarahy*, celle de *das Flchas* et *Canto do Rio*, avec son ravissant paysage.

Un des tramways pénètre dans l'intérieur et passe auprès du *Collegio Salesiano de Santa Rosa*, dont les bâtiments sont

dominés par une statue gigantesque et dorée de Notre-Dame-Auxiliatrice, qui resplendit sous les rayons du soleil et fait grand effet.

Ce collège, dirigé par les Salésiens de Dom Bosco, donne l'enseignement secondaire à 300 élèves, tous internes; il y a en outre une école professionnelle pour plusieurs métiers et, en particulier, toute l'industrie du livre.

Du haut de la colline, où s'élèvent les bâtiments de cet établissement, on jouit d'une vue magnifique et l'on domine toute la rade dans une étendue immense.



NITHEROY — Embarcadère.

Des bateaux partant à de courts intervalles ramènent les voyageurs à Rio.

La traversée de la rade présente un charme tout particulier lorsque le soleil est à son déclin. Les montagnes se teintent à l'horizon des nuances les plus variées et les derniers feux du soir font étinceler, comme un lac d'argent fondu, la mer qui vient baigner les quais de Rio.

23 JUILLET. — Après le Corcovado, une des plus belles promenades que l'on puisse faire aux environs de Rio est, sans contredit, celle de la Tijuca, qui constitue quelque chose d'unique et de merveilleux, propre au Brésil, et dont on chercherait vainement ailleurs l'analogie.

A Paris, nous avons notre Bois de Boulogne, avec ses lacs, ses routes spacieuses, et sa belle végétation.

A Rio, on a la Tijuca, montagne de 1.021 mètres d'altitude, couverte de forêts vierges qui vont rejoindre le Corcovado, forêts presque impénétrables, abritant sous leurs arbres immenses une inextricable végétation.

Eh bien, c'est au milieu de ce chaos de la nature, à travers ces pentes escarpées et bordées de précipices, qu'un homme de génie, le Dr Pereira Passos, un des préfets de Rio,

a eu l'audace de porter la pioche et la hache, traçant des routes magnifiques dans ce maquis qui semblait inattaquable pour en faire un parc naturel, incontestablement l'une des plus belles conceptions artistiques du Brésil.

La partie civilisée de la promenade, si je puis m'exprimer ainsi, celle qui comprend des routes, s'étale sur une étendue considérable et il faut une journée entière, en voiture, pour la

parcourir dans son ensemble. C'est par là qu'il faut commencer et c'est un excellent exercice pour se familiariser un peu avec la forêt vierge véritable, qui constitue la seconde partie et qui, en réalité, représente le côté intéressant de l'excursion.

Si, quittant les routes, en suivant quelque piste incertaine, on s'enfonce à travers la forêt, c'est là qu'on peut avoir l'impression exacte de la grande nature tropicale, là que le botaniste trouvera l'occasion de faire de merveilleuses trouvailles.

Pour se rendre à la Tijuca, le mieux est de prendre au



LA TIJUCA. — Un coin de forêt.

coin de la Rua d'Assembléa le tramway qui porte l'indication de *Boa Vista Alto*. Après un trajet de trois quarts



LA TIJUCA. — Un coin de forêt.

d'heure à travers les chemins les plus pittoresques et les plus sauvages, on s'arrête enfin à 358 mètres de hauteur, à 13 kilo-



LA TIJUCA. — Cascade.

mètres du centre de Rio, sur un large emplacement où s'élève un superbe hôtel, muni de tout le confort moderne

et entouré de jardins admirablement plantés et soigneusement entretenus.

C'est là que l'on descend.

Prenant alors une route qui commence sur la droite, il ne reste plus qu'à la suivre aussi loin que possible.

A peine a-t-on parcouru 500 mètres que le bruit d'une chute d'eau se fait entendre et l'on ne tarde pas à arriver au pied d'une belle *cascade*, dont les eaux tombent de 30 mètres de haut, au milieu des frondes des fougères arborescentes qu'elles couvrent d'une poussière cristalline, scintillant sous les rayons du soleil comme des pierres précieuses, pour aller remplir une énorme vasque naturelle d'où s'échappent plus loin de jolis ruisseaux aux eaux fraîches et murmurantes.



LA TIJUCA. — Cascade.

Grâce à l'humidité et à l'ombre des grands arbres, la végétation acquiert en ce point une exubérance prodigieuse.

On admire longtemps la beauté du site et c'est avec peine que l'on poursuit sa route.

Le chemin monte de plus en plus, formant des lacets et, de temps en temps, une brèche dans la forêt permet à l'œil de contempler au loin le panorama de Rio et de la baie tout entière.

A gauche, la montagne se dresse formant une muraille naturelle, boisée jusqu'au sommet, tandis qu'à droite la route longe

des précipices dont on ne soupçonne pas la profondeur masquée par une luxuriante végétation.

Les espèces les plus variées sont mélangées; citons-en quelques-unes: l'arariba, la bicuhiba, de nombreux canneliers, le cèdre rose, le bois du Brésil (*Hematoxylon*), le jequitiba et une foule de palmiers, de latanias, mélangeant leurs larges feuilles en éventail aux dentelures si délicates d'innombrables fougères arborescentes.



LA TIJUCA. — Un ruisseau.

Quand on a marché environ deux heures, on arrive à la Grotte de Paul et Virginie, site qui, en lui-même, ne présente aucun intérêt.

Si, au débarcadère, on suit la route qui descend vers la gauche, on ne tarde pas à trouver des sentiers qui s'élèvent de plus en plus, et conduisent au col de la Tijuca, à l'altitude de 1.021 mètres.

Il ne faut pas essayer de décrire le panorama qui se déroule aux yeux éblouis; les mots n'existent pas pour rendre l'impression qu'on éprouve en présence d'une pareille merveille. Du haut du Corcovado, on croit impossible de trouver un spectacle plus grandiose. En comparaison de celui qu'on a au sommet de la Tijuca, il est relativement insignifiant.

Aussi ne faut-il pas manquer de commencer les excursions par le Corcovado, qui ne dirait plus rien si l'on connaissait avant lui les sites merveilleux de la Tijuca.

Pour être juste, chacune de ces deux excursions présente des charmes particuliers et l'ensemble est magnifique.

A plusieurs reprises, j'ai fait des explorations à travers les

parties les plus sauvages, récoltant pour mes collections d'innombrables espèces végétales. En quelques heures, le naturaliste peut réunir un herbier de cent à cent cinquante espèces, appartenant toutes ou presque toutes à des genres inconnus en Europe.

L'entomologiste n'a que le choix également : les plus beaux papillons s'offrent à ses regards, ainsi que



les coléoptères de couleurs et de formes si mystérieuses.

Les papillons, je n'en ai pas fait l'expérience, me semblent difficiles à capturer, dans l'impossibilité où l'on se trouve le plus souvent de les poursuivre. On ne ferait pas trois pas sans s'embarrasser dans des lianes et sans faire des chutes plus ou moins désagréables. Ajoutez à cela qu'il est bon, en ces endroits fortunés, de toujours regarder à ses pieds, car les serpents, sans y être communs, s'y rencontrent quelquefois.

Je devais en faire l'expérience.

Dans la dernière excursion que je fis à la Tijuca, entraîné

par ma passion botanique, je m'étais aventureé sous bois à une fort grande distance, suivant une piste assez vague, sans trop savoir où j'aboutirais. Mais les trouvailles étaient si précieuses que, à force d'avancer, je me trouvai un moment à peu près égaré, sans trop savoir de quel côté opérer mon retour.

A ma droite, une sorte de mur naturel me barrait la route, planté verticalement et couvert de broussailles et, à gauche, des pentes presque à pic ne me disaient rien qui vaille.

Je réfléchissais sur le parti à prendre, lorsque, devant moi, j'entendis un bruit de brindilles cassées ou de feuilles sèches remuées et j'aperçus, sans le moindre plaisir, je dois l'avouer, un reptile qui serpentait, se dirigeant dans le sens de la paroi rocheuse dont je viens de parler.

L'animal, qui, probablement, m'avait aperçu, ne demandait, je crois, qu'à prendre la fuite et, accélérant sa marche, il prit son élan pour grimper le long du talus. La pente était trop raide, il retomba pour recommencer de nouveau sans plus de succès.

Alors, avec la rapidité de l'éclair, il se lova en un bloc de la grosseur d'un petit potiron, ne laissant voir que la tête qui surmontait la masse d'environ dix centimètres.

Autant que j'avais pu en juger tout d'abord, quand l'animal semblait fuir, il pouvait avoir 2 mètres à 2^m,50 de longueur; le corps était de la grosseur du poignet, de couleur brun clair, comme les feuilles mortes, avec des taches brunes irrégulières.

J'étais resté immobile, ne sachant trop quel parti prendre



LA TIJUCA. — Route bordée de bambous.

et, sans fausse honte, j'avoue que j'aurais volontiers tourné bride, si la chose eût été possible. Je me trouvais à 10 mètres de la bête et, du point que j'occupais, je l'apercevais très nettement.

Je n'avais sur moi, comme arme, que mon revolver, une arme excellente toutefois et d'une puissance de pénétration considérable. De plus, habitué à m'en servir, j'étais à peu près sûr de mettre toutes mes balles dans une cible aussi large que celle que m'offrait mon ennemi.

Ma foi, dans ces conditions et, disons-le, l'amour-propre s'en mêlant, je visai l'animal, auquel j'envoyai coup sur coup deux balles, tirant à la base de la partie qui émergeait du bloc.

Je m'attendais à le voir sursauter et, que sais-je? s'enfuir..... Il n'en fut rien, la tête retomba inerte..... je lui avais probablement cassé en plusieurs points la colonne vertébrale.

Heureux de ma victoire et pour plus de sûreté encore, je lui envoyai, cette fois, à coup sûr, deux autres balles qui pénétrèrent dans le tas, sans provoquer le moindre mouvement.

Il était bel et bien tué!

Et cependant, me disais-je, ces animaux ont la vie dure... méfions-nous. La crainte assez naturelle, d'ailleurs, qu'ils inspirent, et le danger qui résulterait d'une morsure, ces deux conditions réunies, firent que je n'osai m'approcher.

Je décidai d'attendre au lendemain pour revenir et, dans le cas où il n'aurait pas bougé, de l'emporter comme trophée de chasse.

Je pris comme point de repère un arbre superbe, couvert de fleurs bleues, qui dominait tous les autres et je me mis en devoir de regagner les sentiers civilisés.

Ce ne fut pas facile, et quand j'eus rejoint la grande route, je respirai plus librement, car la nuit vient vite en ces régions tropicales et, le soleil couché, la forêt devient presque obscure.

De retour à mon hôtel, je racontai ma chasse ; on jugea que j'avais été bien imprudent d'attaquer, attendu que

si j'avais manqué l'animal, il se serait jeté sur moi à coup sûr... On me félicita de ma chance. D'autres personnes prétendirent que jamais les serpents n'attaquent et qu'ils n'ont qu'une idée, surtout quand ils sont blessés, s'enfuir au plus vite.

Je n'ai pu encore être fixé sur ce point. Je serais volontiers du dernier avis, car les serpents que je vis par la suite semblaient faire tous leurs efforts pour éviter ma rencontre.



LA TIJUCA. — Plantation de bananiers.

Le lendemain, je n'eus rien de plus pressé que de retourner à la Tijuca. Après plusieurs heures de recherches, je finis par découvrir mon arbre à fleurs bleues, mais le bois était tellement touffu qu'il me fut impossible de retrouver la place où j'avais laissé mon serpent.

Ce fut en vain que j'explorai tous les environs. Cela prouve combien, dans les grands bois, il est difficile de s'orienter.

Force me fut d'abandonner mes recherches et je dus rentrer bredouille, regrettant vivement ma réserve timorée de la veille.

En comparant dans mon souvenir les dessins qu'il por-

tait sur la peau, avec les échantillons que m'avait donnés avant mon départ, mon excellent ami M. de Castro Guimaraës, je crois que ce reptile appartenait à l'espèce décrite sous le nom de *Jararaca*.

26 JUILLET. — Je commence à me familiariser avec la vie brésilienne. J'ai visité les principales curiosités et désormais je sais à peu près m'orienter et diriger ma course suivant mes besoins. Il y a la langue portugaise avec laquelle je reste encore passablement brouillé.



RIO. — Palais de l'Exposition.

Mais, avec un peu d'adresse et avec la complaisance que l'on rencontre en tous lieux, on finit toujours par se faire suffisamment comprendre.

Une dernière excursion à l'Exposition et je posséderai un ensemble satisfaisant de la belle capitale brésilienne.

Pour s'y transporter, on prend un des tramways de la Compagnie du Jardin botanique, qui, partant de l'Avenida Central, suit dans son étendue, le long de la mer, toute la magnifique terrasse dont nous avons parlé.

Citons en passant, lorsqu'on débouche sur la Praia de Santa Luzia, un joli monument appelé le palais de Monroë.

C'est la plus élégante construction de la ville. Elle est due au général Souza Aguiar, préfet de Rio.

Le palais Monroë a figuré à l'Exposition de Saint-Louis en 1901, comme pavillon brésilien, et il a été beaucoup admiré.

Placé comme il l'est à l'entrée de l'Avenida Beira Mar, il produit grand effet.

Le tramway qui mène à l'Exposition, arrivé à Botafogo, continue à gauche, suit la mer et passe près de l'École militaire.

Une énorme colline qu'on appelle Pedra de Urca, rocheuse, presque aride, domine la baie et vient mourir dans la mer. C'est à sa droite que s'élèvent les bâtiments de l'Exposition.

Nous citerons les principaux : d'abord le pavillon général, puis le théâtre; le pavillon du District Fédéral et ceux de São Paulo, de Bahia et de Minas. Ce dernier est particulièrement remarquable.

Notons enfin la Porte monumentale, de grande allure et qui, de loin, produit grand effet.

Un congrès d'hygiène se tient actuellement dans le palais principal et de nombreux savants sont venus y prendre part de toutes les parties du monde. On a pu y entendre des communications de la plus grande valeur..... Ceux qui espéraient se documenter sur la fièvre jaune ont été déçus. Il n'en a guère été question, le fléau ayant complètement disparu de Rio, où les améliorations hygiéniques de toutes natures ont, depuis plusieurs années, rendu son développement impossible.

Si quelques cas et toujours à l'état sporadique, sont signalés



RIO. — Exposition.
Palais du District fédéral.

de temps en temps, avant peu, maintenant qu'on connaît son étiologie, cette terrible maladie aura complètement disparu,

Je terminerai ici le récit de mes excursions dans Rio. J'ai signalé les points les plus intéressants. Mais, ce qui m'entraînerait trop loin, ce serait de décrire tous les aspects fantaisistes que l'on rencontre, quand, sans se soucier de la route, on marche devant soi un peu à l'aventure.

Les mœurs populaires se déroulent à chaque pas, prêtant matière à de nombreux sujets d'observation.

On peut s'égarter quelques instants; il est impossible de se perdre. Il suffit de sauter dans le premier tramway venu (et ils abondent dans tous les quartiers), pour être sûr d'être ramené dans la partie la plus centrale de la ville.

Mon ami, M. de Barros fils, m'avait invité à dîner le soir dans sa famille; j'ai pu m'y rendre compte de ce que valait l'hospitalité brésilienne.

A Paris, on m'en avait fait grand éloge, et je m'aperçus de suite qu'on n'avait rien exagéré.

M. de Barros père, un des premiers jurisconsultes du Brésil, aussi modeste et affable qu'érudit profond, m'accueillit avec la plus charmante cordialité et M^{me} de Barros sut ajouter quelques paroles aimables qui me touchèrent vivement.

Je me trouvais, je le vis de suite, dans un centre patriarchal, et les mille attentions délicates dont on m'entoura me firent presque croire que je venais de rencontrer une nouvelle famille.

Je passai une soirée délicieuse. Quelques amis non moins sympathiques avaient été invités, et les heures passèrent trop vite, hélas !

Quand ils liront ces lignes, ils verront que, loin d'eux, dans la vieille Europe, il est un ami qui ne les a pas oubliés et qui voudrait bien avoir des ailes pour revenir de temps en temps s'asseoir à leur foyer hospitalier.

CHAPITRE VIII

Excursion à São Paulo. — Les chemins de fer. — Les buffets sur la route. — Généralités et détails géographiques. — La ville de São Paulo. — Ses monuments. — Santos et ses merveilleux travaux d'art. — La ville. — Le port. — Environs de Santos.

5 AOUT. — Je vais prendre congé de Son Excellence le Ministre de l'Industrie; il a la bonté de me remettre deux lettres d'introduction, l'une pour le président de l'État de Minas et l'autre pour le docteur Costa Sena, directeur de l'École des mines d'Ouro-Preto, qui, me dit-il, est prévenu de mon arrivée et m'attend déjà.

Je le remercie encore de son extrême bienveillance et, avant de quitter le ministère, je fais également visite à son frère, qui remplit les importantes fonctions de chef de cabinet et qui m'avait reçu avec une amabilité et une cordialité que je n'ai pas oubliées.

Il devait plus tard, à mon retour à Rio, me rendre encore de nombreux services. Je lui garde une réelle reconnaissance.

6 AOUT. — Départ pour São Paulo.

Quelques mots d'abord sur les chemins de fer au Brésil.

Il n'existe pas de guide imprimé où l'on puisse, comme chez nous, consulter l'horaire et trouver les renseignements indispensables pour se mettre en route. De plus, les heures de départ changent fréquemment, paraît-il.

Le seul moyen, pour se documenter, est de passer à la gare. Ce que je fis... mais j'en revins, après de nombreux pas et démarches, aussi peu fixé qu'auparavant. On ne trouve personne à qui s'adresser. Les guichets sont fermés et si l'on interroge par hasard quelque employé subalterne, on reçoit des réponses différentes et par conséquent sans valeur.

Heureusement que j'avais à ma disposition M. Bozier l'excellent directeur de l'hôtel Bellevue, qui voulut bien, avec sa complaisance inépuisable, se charger de m'accompagner au départ, pour aplanir au besoin les difficultés.

Il y a tout d'abord la question des bagages. Leur transport est d'un prix fort élevé; il double presque celui du voyage et quelquefois, paraît-il, les colis n'arrivent pas toujours très bien à destinaton. Je ne saurais rien affirmer à ce sujet et n'insiste pas.

Ce qui est certain, c'est qu'il faut ne prendre avec soi que le strict nécessaire, une petite valise, et rien de plus. C'est ainsi d'ailleurs que tout le monde voyage.

Dans le wagon, on installe son bagage comme on peut, sous les banquettes, s'il n'est pas trop gros. Autrement, on le laisse au milieu du chemin.

Au bout de peu de temps, les colis s'amoncellent, et on doit, pour sortir, accomplir de véritables prodiges d'acrobatie.

Il n'existe que deux classes: la première seule est acceptable et encore ne vaut-elle pas mieux que nos troisièmes. Quant à l'autre, elle est occupée par une catégorie de voyageurs qui donne généralement envie de se gratter, rien qu'en les regardant, bonnes gens d'ailleurs, je n'en doute pas; mais qu'il est peut-être prudent de ne pas trop frôler.

Ayant donc laissé à Rio le gros de mes bagages, je me résignai à partir avec une simple valise, celle que sur nos chemins de fer nous glissons dans le filet au-dessus de la tête.

Dans ceux du Brésil, la chose ne peut se faire. La place est trop exiguë et il n'est possible d'y déposer que de tout petits colis.....

7 heures du matin. — On ferme les portières, je serre la main de quelques amis qui sont venus me dire adieu à la gare et en route pour São-Paulo.

Nous traversons les faubourgs de la ville et la banlieue de Rio, où la culture maraîchère me semble bien comprise.

Jusqu'à *Belem*, le paysage est assez ordinaire; mais, à partir de cette station, on commence à retrouver le pittoresque et l'imprévu. Les collines, couvertes de forêts, dominent la voie à droite et à gauche, étalant aux yeux du voyageur tout le luxe d'une végétation tropicale.

On traverse des vallons verdoyants, émaillés de mille fleurs variées et, de temps en temps, enfouies sous les bananiers, on aperçoit de jolies fermes, d'où sortent des nuées de bambins qui accourent curieusement pour voir passer le train.

8 heures 1/2. — *Oriente*. — Le pays devient montagneux; les tunnels se succèdent.

Le paysage ressemble beaucoup à certaines régions de la Sicile. Partout des mamelons boisés, chevauchant les uns sur les autres.

Le long de la voie s'épanouit une luxuriante végétation où s'entremêlent d'innombrables espèces; mais où, cependant, dominent les fougères arborescentes, dont les frondes d'une fraîcheur matinale sont encore couvertes de perles de rosée.

De temps en temps, apparaissent des touffes énormes de *Daturas* arborescents et les bractées rouge vermillon d'un arbuste assez commun, d'ailleurs, dans toute la région. De loin, on croirait voir des fleurs de la dimension d'un rond de chapeau.

Pourachever de donner au paysage son aspect vraiment exotique, de nombreux *Erythrina* dominent les broussailles qui constituent le fond de la végétation, et au-dessus desquelles elles forment d'immenses bouquets rouges comme le corail.

Ces arbres, dont les feuilles ne poussent que plus tard, sont absolument merveilleux. Ils appartiennent à la famille des *Papilionacées* et sont assez répandus.

9 heures 1/2. — Voici *Barra do Pirahy*, joli paysage. La voie longe une rivière aux eaux limpides, un *rio* comme on l'appelle, aux rives ombragées. Les arbres qui la bordent viennent jusque dans l'eau. Je note parmi eux une espèce excessivement décorative, dont les feuilles d'un vert assez foncé sont argentées à leur face inférieure. Le soleil leur donne un éclat métallique.

Partout, dans les endroits habités, des champs d'orangers chargés de milliers de fruits d'or.

11 heures. — *Rezende*. — L'appétit commence à se faire sentir et c'est le moment d'aller aux provisions.

Il y a bien un buffet où, à la rigueur, on pourrait déjeuner; non seulement il ne brille pas par la qualité de la cuisine, mais encore il est fort cher. D'ailleurs je trouve, en voyage,



REZENDE. — Le long du fleuve.

infiniment plus agréable de faire quelques provisions et de déjeuner tranquillement tout en voyant le paysage défiler sous les yeux.

On trouve à acheter du jambon; des viandes froides, qu'on peut généralement traiter de pièces de résistance, vu leur dureté habituelle; de la volaille rôtie, encore plus coriace; puis des œufs durs; et des espèces de petits pâtés contenant quelque chose qu'il serait peut-être imprudent d'analyser de trop près, mais qui, en somme, ne sont pas désagréables au goût et ne sont pas toxiques.

En dehors des barrières, des nègres vendent des fruits délicieux : oranges, bananes et une sorte de cerise propre au pays.

Si j'ajoute que le pain est excellent, on conviendra qu'on peut facilement, dans ces conditions, avec un peu de philo-

sophie et beaucoup d'appétit, trouver tous les éléments d'un plantureux déjeuner.

Passé Rezende, le train longe la chaîne de la Mantiqueira, avec de hautes montagnes s'étendant à droite et à gauche.

Des ravins, à côté des arbres à fleurs corail, dont j'ai parlé tout à l'heure, surgissent d'autres arbres d'aspect



REZENDE.

identique, sans feuilles également, mais à fleurs jaunes comme nos faux ébéniers.

Le mélange de ces deux couleurs, tranchant sur la teinte verte des fougères qui s'élèvent jusqu'à la cime, donne au paysage un grand cachet d'exotisme.

Nous continuons à nous éléver. La végétation devient moins active. De grandes dunes, couvertes d'une Composée arborescente à fleurs blanches, ayant un peu le port de l'Eupatoire, avec de larges feuilles cordées, se succèdent sans interruption.

1 heure. — *Cachoeira.* — Nous atteignons les cimes. La terre est rouge, c'est la couleur dominante au Brésil. Qui sait si la planète Mars n'est pas constituée par un sol analogue, ce qui expliquerait sa teinte rougeâtre?

A partir de ce moment et jusqu'à ce soir, le train circulera au milieu de nuages d'une poussière si épaisse, que l'on est obligé, toutes les fenêtres fermées, de se boucher les yeux et le nez avec son mouchoir (textuel). Ce sont des trombes, comme dans le désert africain. Malgré toutes les précautions, cette poussière pénètre partout : les objets sont couverts d'une poudre impalpable et, pour donner une idée du fléau, un journal étendu sur une banquette ne laisse plus, au



CACHOEIRA. — En allant à São Paulo.

bout d'un quart d'heure, reconnaître la moindre trace d'impression.

Cette partie du voyage manque de charme et on aspire à quitter ces hauts plateaux, toujours balayés par les mêmes vents.

5 heures. — *Taubaté*. — Nous redescendons. La végétation renaît et la poussière a disparu.

Partout surgissent de beaux groupes de bananiers. D'admirables touffes de bambous de 5 ou 6 mètres de hauteur forment des murailles verdoyantes et constituent des clôtures impénétrables.

Enfin, une liane chargée de grandes fleurs couleur orange rampe sur les talus, laissant pendre de ses capricieux festons, tellement touffus qu'ils arrivent quelquefois à masquer complètement la couleur rouge du sol. L'aspect est le même

que celui de notre Jasmin de Virginie, aux longues corolles tubulées.

Pendant des kilomètres, elle forme comme un manteau fleuri qui cache l'aridité du sol.

6 heures. — Après dix heures de chemin de fer, nous débarquons enfin à São Paulo, les yeux cuisants, le nez et les



SÃO PAULO.

oreilles à demi bouchés, et tellement couverts de poussière qu'on ne distingue plus la couleur des vêtements.

Je descends à l'hôtel Diemer, près de la gare de la Luz. L'établissement n'est pas brillant, mais le propriétaire est un brave homme et, m'a-t-on dit, très complaisant.

La vie est moins chère à Saint-Paul qu'à Rio.

Au lieu de 12 à 15 milreis par jour, on peut s'en tirer pour 8 milreis.

Avant d'aller plus loin, nous croyons utile de placer ici quelques généralités sur l'État de São Paulo, une des régions du Brésil les plus intéressantes, tant par la variété de ses produits naturels que par son commerce et son industrie, qui lui donnent une physionomie bien spéciale et bien particulière.

De nombreuses publications ont paru dans ces derniers temps, abordant tous les points intéressants de la vie économique de cet État, relatant l'état actuel de ses relations mondiales et mettant au jour ses aspirations et sa marche incessante vers le progrès.

Nous leur ferons de nombreux emprunts, nous efforçant de présenter un tableau d'ensemble, résumant le passé, le présent et surtout l'avenir, de ce pays que l'on peut presque considérer, vu son importance, comme le cœur du Brésil.

Dans une petite brochure reproduisant de nombreux articles de presse, et intitulée : *Les États du Brésil et leurs grandes ressources*, nous lisons :

« Parmi les vingt États de l'Union, São Paulo est, sans contredit, le plus connu et celui qui compte le plus grand nombre d'étrangers.

« L'État de São Paulo possède une superficie territoriale de 290.876 kilomètres carrés qui lui donne la neuvième place entre les États du Brésil. Son étendue est considérée comme moyenne dans la République, qui est la plus vaste de l'Amérique du Sud; mais cependant il est plus grand que l'Italie; ses terres équivalent à plus de trois fois la surface du Portugal, sept fois celle de la Suisse et presque dix fois celle de la Belgique.

« La population de l'État de São Paulo est de 3 millions d'âmes. Il est le second du Brésil à ce sujet. Seul, l'État de Minas possède un plus grand nombre d'habitants. La densité moyenne de la population est de 10,40 habitants par kilomètre carré.

« Le peuplement de cet État se fait plus rapidement que pour les autres, non seulement à cause des éléments de richesse qu'il renferme, mais surtout par suite de la propagande des voyageurs étrangers qui l'ont visité et proclament hautement les avantages qu'il offre à la colonisation.

« L'État de São Paulo est borné : au N., par l'État de Minas Geraes; à l'E., par ce même État, celui de Rio de Janeiro et l'Océan Atlantique; au S., par l'État du Paraná; à l'O., par celui de Matto Grosso.

« Le sol est peu montagneux, sauf dans la partie orientale,

où l'on trouve les chaînes du Cubatão et de Mantiqueira; de ces chaînes, vers l'intérieur, s'étend un vaste plateau, élevé, très fertile, qui occupe la majeure partie de l'État; entre la chaîne de Cubatão et l'Océan se trouve une bande étroite de terres basses.

« Le climat est d'une salubrité remarquable et très semblable à celui de la zone tempérée en Europe.

« Après l'État de Minas Geraes, celui de São Paulo est probablement le plus riche au point de vue minéralogique : on



SÃO PAULO. — Une rue de la ville.

y trouve le fer (abondamment), l'or, l'argent, le mercure, le plomb, l'étain, la houille, le marbre, etc.

« São Paulo est l'État où l'agriculture est la plus prospère; elle produit le café, le sucre, le coton, le tabac, le riz, les céréales et les bois.

« L'élevage jouit également d'un grand développement; surtout celui des bœufs, des mulets et des porcs.

« Parmi tous les produits de l'État de São Paulo, c'est le café qui concourt le plus efficacement à sa prospérité; il représente la valeur la plus importante dans l'exportation du Brésil.

« Nous consacrerons un des chapitres qui vont suivre à cette question si importante que nous traiterons à fond.

« São Paulo est considéré comme le centre le plus vaste du monde pour la production du café; il réunit d'ailleurs toutes les conditions favorables à la culture de la précieuse plante.

« L'énorme production du café de l'État de São Paulo est généralement supérieure à la moitié de la récolte du monde entier. Pour se rendre exactement compte de cette vérité, il suffira de rappeler que pour la seule année de 1906-1907 la récolte mondiale étant de 23.920.000 balles de café, São Paulo en a fourni 15.392.000 balles environ.

« D'après un rapport officiel, le nombre des cafiers plantés dans le sol de l'État est de 688.845.410.

« Il existe à São Paulo de très nombreuses colonies qui s'occupent de l'agriculture, mais surtout de la plantation du café; c'est l'Italie qui domine avec un million d'habitants environ.

« La plupart de ces colonies sont très prospères, ce qui est dû à la fertilité des terres et aux moyens de transport qui sont très nombreux.

« En effet, tous les points principaux de l'État sont en communication directe, par chemin de fer, avec la capitale et les villes principales comme Santos et Campinas. Les marchés ne manquent pas pour les productions des colonies et le travail est parfaitement assuré.

« São Paulo possède un admirable réseau de voies ferrées, s'accroissant tous les jours, dont l'étendue est supérieure à 5.000 kilomètres.

« Enfin, tous les éléments concourent à la prospérité de l'agriculture : le produit annuel moyen de l'hectare y est de 1.000 francs, alors qu'il n'est en France que de 350 francs, de 300 francs en Italie et 240 aux États-Unis.

« L'industrie a pris également son essor : on ne compte pas moins de 300 établissements industriels dans l'État de São Paulo. Les filatures et draperies de coton représentent la somme la plus importante dans l'industrie textile; après celles-ci, viennent les filatures de jute végétal dont les fibres servent à la fabrication d'un tissu employé dans la confection des sacs pour l'exportation du café.

« L'État possède aussi des fabriques de chapeaux, savons, pâtes alimentaires, bières, boissons alcooliques, parfums, etc.

« La capitale conserve le même nom que l'État; São Paulo est admirablement située sur le fleuve *Tamanduatehy* et près du fleuve *Tieté*: sa population est de 300.000 habitants.

« Après la capitale fédérale, São Paulo est la première ville du Brésil, pour son commerce et sa beauté. Tous les comforts et progrès modernes y sont introduits.

« L'hygiène y est admirable et peut être comparée à celle des villes les plus avancées du monde.

« Le climat de la ville est très doux; on n'y connaît aucune maladie endémique, la mortalité moyenne et annuelle est de 18,14, alors qu'elle est à Paris de 21,3, à Marseille de 30,6, à Milan 24,6, à Lisbonne 34,8 et à Madrid 36,4. »

Voyons maintenant quelle est la constitution géologique du vaste territoire occupé par l'État de São Paulo.

« Le territoire de Saint-Paul, dit M. Pierre Denis dans son *Brésil au XX^e siècle*, où sont accumulés de si précieux documents, est la seule partie du Brésil dont nous ayons aujourd'hui une connaissance parfaite. Nulle part, sauf peut-être au Paraná, le caractère de plateau n'est plus accentué et nulle part la *Serra do Mar* ne forme vers la mer un gradin d'accès plus rude. Au pied de la *Serra*, la zone basse, humide et chaude, s'élargit dans le bassin de la rivière d'Iguape. L'altitude corrigéant la latitude, il se trouve que la partie tropicale de l'État est justement la partie la plus éloignée de



SÃO PAULO. — Rua Direita.

l'Équateur. Au N. de la Serra, au contraire, s'étend le cœur du pays pauliste. L'altitude du plateau est de 800 mètres en moyenne près de la Serra, mais il s'abaisse lentement vers le N.-O. et près du Paraná. Il ne dépasse plus 400 et 300 mètres. Un climat uniforme y règne : les mêmes étés arrosés de gros orages, les mêmes hivers, clairs et secs où parfois, au matin des nuits les plus froides, on trouve un peu de glace dans les fonds. C'est qu'aucune chaîne montagneuse chevauchant le plateau, ne le découpe en cantons isolés, comme

fait la Mantiqueira à Minas. Une série de grandes vallées transversales y sont creusées; entre elles; le plateau s'étend en lobes allongés, qui ne sont pas de véritables serras, mais des zones dorsales, dépassant de quelques centaines de mètres à peine le niveau du plateau. Les rivières naissent à l'E., dans les contreforts



SÃO PAULO. — Rua Direita.

de la Mantiqueira qui, de Minas, envahit le territoire de Saint-Paul où elle se perd; leur orientation générale est du S.-E. au N.-O.

« Les roches qui constituent les diverses parties du plateau donnent à chacun son aspect caractéristique. A l'E., règnent les granits et les gneiss formant des croupes arrondies, semées sans ordre; leur altération superficielle par les pluies produit une argile rouge, lourde et forte, qui donne aux eaux des rivières une couleur limoneuse.

« La ville de Saint-Paul est au cœur de cette zone de granits. A l'O. s'étend, au contraire, la région des grès. La limite des grès et des terrains gneissiques et granitiques est une vaste courbe, dont la convexité est tournée vers l'E., parallèle à la côte depuis la frontière du Paraná, jusqu'aux

villes de Sorocaba et de Campinas, qui la jalonnent, et se dirigeant ensuite presque exactement vers le N., par Casa Branca et Franca. A l'O. de cette ligne, les grès règnent sans partage, grès rouges et grès gris, les uns friables et de topographie effacée; les autres ayant mieux résisté aux pluies et faisant saillie sur le plateau, tous donnant des terres légères et perméables où l'humidité ne séjourne pas.

« Mais ce n'est ni sur les argiles granitiques, ni sur les sables gréseux qu'est fondée la fortune de Saint-Paul. La plus grande partie de la propriété agricole est, en effet, concentrée sur des terrains qui ne recouvrent dans l'État qu'une superficie relativement restreinte : les diabases. Des éruptions, probablement tertiaires, ont répandu à la surface du plateau des laves abondantes en phosphore; partout où elles existent, la végétation naturelle était plus riche et la colonisation a trouvé un sol plus favorable.

Décomposées, elles se réduisent en une terre épaisse, de couleur sombre, que les Paulistes appellent la terre rouge, mais qu'il vaut mieux appeler la terre violette, pour la distinguer de l'autre terre rouge issue des granits et des gneiss. Elle est en effet d'un violet magnifique. Le plus souvent les diabases forment, au milieu des grès, de petits massifs arrondis, dépassant le niveau général. C'est ainsi qu'on les voit aux environs de Campinas ou de Ribeira ou Preto; ailleurs, les diabases se sont établies en nappes ou bien elles ont traversé en filons les couches de grès, qui se sont cuites à leur contact, comme des briques. Roche très dure, la diabase forme, lorsque ses affleurements coupent les



SÃO PAULO. — Rua Direita.

cours d'eau, des rapides ou des chutes. Partout où les chutes barrent les rivières paulistes, on peut s'attendre à trouver des diabases. »

São Paulo occupe une vaste superficie. Mais, de même qu'à Rio de Janeiro, un service de tramways admirablement organisé, dessert les principaux quartiers et fonctionne dans des conditions identiques.

Le premier jour, sortant le matin de mon hôtel, situé près



SÃO PAULO.

de la gare de la Luz, je montai, selon mon habitude, dans le premier tramway qui se présenta, avec l'intention de le suivre jusqu'à son point terminus.

Au bout d'une petite demi-heure, quel ne fut pas mon étonnement de me trouver revenu au point de départ. L'itinéraire consistait à faire le tour de la partie commerçante de la ville.

On peut en effet distinguer deux zones bien nettes : une partie centrale, une sorte de cité, qui représente l'ancienne ville telle qu'elle était il y a vingt ans et une zone périphérique, fort étendue déjà, susceptible de s'avancer plus loin encore et qui en constitue les faubourgs.

Percée de larges avenues, bien plantées, cette partie de São

Paulo est bordée de jolies maisons ou de villas entourées de jardins, habitées par l'élite de la population.

D'une façon générale, l'aspect est excessivement monotone pour le voyageur qui traverse ces quartiers où ne l'appelle aucun intérêt. Il existe, paraît-il, un grand confortable dans ces habitations, où les propriétaires vivent en famille et assez confinés.

Dans son centre, São Paulo présente un aspect des plus animés.



SÃO PAULO. — Attelage de bœufs.

En arrivant au viaduc, un panorama superbe sur la ville s'étend à droite et à gauche et il est permis alors de juger de son étendue.

Plus loin, on trouve la rue Direita, la plus belle et la plus commerçante, bordée de boutiques où se rencontrent tous les genres de commerce.

Puis encore les rues du 15 Novembro, de S. Bento, Marquez de Itú, etc., l'avenida Paulista.

De belles places : Largo de Arouche, Praça D. A. Prado, Largo do Thesouro, etc., etc.

Comme monuments, il faut citer la magnifique gare de la Luz, le théâtre, le palais du Président.

En somme, São Paulo est une grande ville; mais, il faudrait, pour la bien juger, n'avoir pas eu antérieurement le mirage de Rio de Janeiro.

Ces deux cités ne peuvent pas plus se comparer que, je suppose, Paris avec Lyon ou Bordeaux. Il est bien évident que ces deux villes sont fort belles et fort intéressantes. Il n'en est pas moins vrai que nous les qualifions de « villes de



SÃO PAULO. — Jardin public.

province ». C'est le même cas pour São Paulo, quand on arrive de Rio.

On s'attend à trouver une seconde édition de la prestigieuse capitale que l'on quitte et on éprouve immédiatement une désillusion.

Néanmoins, il existe de fort belles choses, ne serait-ce que le magnifique « parque Antártico », qui rivalise avec les plus belles promenades de Rio.

Les habitants de São Paulo présentent un type spécial. Tandis qu'à Rio, le peuple est remuant, agité, à São Paulo, au contraire, il paraît plus sérieux et d'allure plus concentrée. La ville est moins bruyante. Il semble exister plus de positivisme et de réserve.

A Rio, c'est l'exubérance de Marseille, à São Paulo, c'est le calme de Lyon !

Quant à l'hospitalité, quelle que soit la forme sous laquelle elle se manifeste, elle est aussi délicatement pratiquée qu'à Rio et les étrangers sont assurés de trouver partout, sur leur route, accueil sympathique avec aide et assistance.

Pour ma part, j'y passai quatre ou cinq journées à faire d'agréables excursions, le plus souvent guidé par d'aimables habitants avec lesquels j'avais noué connaissance et qui, en vrais patriotes, étaient heureux de me montrer les beautés et les points intéressants de leur riche cité.

São Paulo est l'entrepôt général où vient s'accumuler tout le stock de café récolté sur l'immense étendue de cet État.

Santos, le port le plus voisin, admirablement construit et aménagé, est le point terminus d'où partent, pour le monde entier, des milliers de navires, chargés de la précieuse marchandise.

On ne peut se dispenser de pousser une pointe jusqu'à ce grand centre commercial qui, seul, quand on l'a visité, peut donner une idée de l'importance des transactions du Brésil et de l'intensité de sa vie maritime.

7 AOUT. — 10 heures du matin. — Départ pour Santos.

A la sortie de la ville, le paysage se développe grandiose et majestueux. La voie du chemin de fer, par des lacets successifs, va s'élever jusqu'au sommet de la montagne qui sépare São Paulo de la mer, pour redescendre ensuite, par le même système, jusqu'à Santos.



SÃO PAULO. — Jardin public.

Nous sommes en pleine forêt vierge. A droite et à gauche de la voie, c'est un inextricable fourré d'arbres chargés de plantes parasites : Orchidées, Broméliacées, Cactées, reliés les uns aux autres par des lacs de lianes aux fleurs multicolores qui les enserrent comme dans les mailles d'un filet.

De nombreux bambous, d'une longueur de 7 à 8 mètres et d'une gracilité charmante, viennent s'incurver en forme

d'arcades d'un vert tendre, formant des sortes de berceaux, et donnant ombrage sous leur dôme à d'admirables fougères arborescentes, dont les frondes, en s'élançant symétriquement de la souche, semblent former une sorte de grand vase ou de corbeille découpée.

De temps en temps, apparaissent quelques *fazendas*, jolies mai-sonnettes aux tuiles rouges, entourées de plantations de bananiers dont les longues



SÃO PAULO. — Jardin public.

feuilles d'un vert clair, se mêlagent harmonieusement au feuillage plus foncé des orangers, couverts de fruits d'or.

11 heures. — *Ribeirão Pires*. — On s'arrête quelques minutes, le temps d'admirer le paysage ambiant qui est de toute beauté.

La flore est d'une richesse incomparable et c'est une joie pour le botaniste de contempler ces arbres énormes chargés d'épiphytes, dont les branches sont envahies par des cactus pendants qui, de loin, ressemblent à de grandes barbes blanches.

Le naturaliste qui herborise dans les grands bois trouve à récolter, pour ses collections, peut-être plus d'espèces poussant au-dessus de sa tête qu'il n'en rencontre sous ses pas.

11 heures et demie. — Rio Grande. — Le même paysage grandiose s'étend à perte de vue. Partout des travaux d'art gigantesques ont dû être accomplis pour permettre l'accès au milieu de ce chaos de la nature.

En certains points, la voie côtoie des précipices d'autant plus mystérieux qu'une végétation intense en tapisse les parois et ne permet pas à l'œil d'en sonder la profondeur.

De jolies cascades entretiennent la fraîcheur, éclaboussant les frondes des fougères d'une éternelle poussière humide qui les fait paraître couvertes de petites gemmes scintillantes.

Puis ce sont des tunnels, et encore des tunnels, et des ponts suspendus sur l'abîme...

On ne sait qu'admirer le plus, de la science technique des ingénieurs qui ont créé ces merveilles ou de l'audace et de l'énergie qu'il leur a fallu posséder pour avoir osé même concevoir des œuvres aussi fantastiques.

On se fait une gloire de faire parcourir aux étrangers la route de São Paulo à Santos, qui, en effet, depuis le commencement jusqu'à la fin, ne cesse d'être pour le voyageur un sujet d'étonnement et d'admiration.



Chemin de fer de Santos.
Poste-vigie surplombant la vallée.

Alto da Serra. — Nous atteignons le sommet. A partir de ce point, le paysage devient encore, si c'est possible, plus grandiose et plus pittoresque.

Les lacets de la route sont visibles jusque dans la profondeur de la vallée et de la portière du wagon on aperçoit tous les méandres du chemin que l'on va parcourir.

Peu à peu, on descend. La végétation qui, au sommet, semblait se ralentir quelque peu, ne tarde pas à reprendre



SÃO PAULO. — Alto da Serra. — Chemin de fer.

toute son exubérance. On traverse des vallées profondes sur des ponts suspendus donnant le vertige et l'on entend à chaque instant, le long de la voie, le murmure des ruisseaux qui tombent en cascade pour aller se perdre dans l'abîme des rayins.

La chaleur commence à se faire sentir... ce qui est une façon de parler. En vérité, il fait très chaud! On sent nettement qu'on se trouve en pays tropical avec un ciel bleu impeccable, le même qu'on a laissé à Rio et qu'on retrouve sans s'en lasser jamais.

Nous traversons des terrains humides, couverts de palétuviers, dont les racines formant des milliers d'arcades s'enfoncent profondément dans la vase. Groupés étroitement les

uns contre les autres, ils constituent des fourrés impénétrables où l'on ne pourrait s'engager, sans risquer d'être enlisé à chaque pas.

Toutes les côtes plates sont envahies par cette végétation d'une monotonie désespérante qui ne laisse pas que d'être une menace permanente au point de vue de la salubrité du pays.

Hâtons-nous de dire qu'à Santos, et dans nombre d'autres ports brésiliens, on a, depuis quelques années, exécuté de tels travaux d'assainissement et pris de telles mesures d'hygiène, que l'état sanitaire ne laisse presque plus rien à désirer.

C'est ainsi qu'à Santos la fièvre jaune qui, autrefois, faisait de lugubres apparitions, a totalement disparu depuis plusieurs années.

Les habitants actuels sont maintenant bien étonnés quand un voyageur témoigne des craintes à ce sujet.

Ils sourient... comme nous le ferions, nous autres Parisiens, si on venait à nous interroger sur les menaces du choléra... ou de la peste!

Toutes les nations du monde pourraient demander des leçons au Brésil et adopter ses lois d'hygiène. Il est incontestable qu'il a su faire actuellement de son pays, qui, en réalité était autrefois souvent victime de graves épidémies, un des plus salubres que l'on puisse rêver et un de ceux où les statistiques relèvent la plus faible mortalité.

Midi et demi. — Le train s'arrête. Nous sommes à Santos. Je suis venu sans bagage, simplement porteur de mon appareil de photographie, un petit *block-note de Gaumont*, avec lequel je vais pouvoir prendre, dans ce coin pittoresque, une foule de vues intéressantes.

Aussi, à peine débarqué, je saute dans le premier tramway qui passe et en route pour visiter la ville.

Il faut être venu ici pour se rendre compte de l'intensité du mouvement.

D'innombrables chariots chargés de sacs de café se sont engagés sur la voie que suit le tramway et forment une bar-

rière infranchissable. Il nous faut vingt minutes pour franchir les 50 mètres qui nous séparent de l'entrée d'une voie collatérale où nous pourrons retrouver la liberté du parcours.

Tous ces véhicules se dirigent vers le port et c'est par millions que les sacs s'engouffrent dans les flancs des navires. Dans ce quartier, ce ne sont que des magasins, des entrepôts pour le café. Dans les rues, on marche sur des grains de café !

Mais n'anticipons pas, nous allons au chapitre suivant parler en détail de cette grande spécialité commerciale.



SANTOS.

La ville est très pittoresque. Au sortir de la gare, sur une hauteur, on aperçoit un monument : la Santa Casa de Misericordia, d'une belle architecture et dont les murs tout blancs réfractent la lumière d'un soleil ardent.

Le port présente un aspect des plus animés.

De nombreux navires sont à quai et des théories de portefaix s'avancent incessamment, chargés de sacs qu'ils enlèvent des chariots sur leurs robustes épaules pour aller les enfouir dans les entrailles des cales profondes.

C'est un fourmillement, une mer humaine !... et, chose rare, pas une dispute ! Tout ce monde travaille et vit dignement. Il n'a rien de commun avec cette catégorie interlope et cosmopolite de certaines de nos villes méditerranéennes, qui

constitue la lie de la population. Ici ce sont de braves gens, des travailleurs... On peut, paraît-il, avoir en eux pleine confiance.

Les rues de Santos sont bien tracées, ombragées de beaux palmiers, bordées de riantes habitations, entourées de jardins dans lesquels s'épanouit toute la flore tropicale.

J'ai noté la Rua Braz Cubas, la Rua General Camara. Puis de jolies avenues, d'une remarquable propreté.

De même que dans toutes les principales villes du Brésil, les moyens de transport sont ici très bien compris ; des



SANTOS. — Un coin du jardin public.

tramways, partant du voisinage de la gare, s'élancent dans toutes les directions et permettent d'atteindre des points assez éloignés.

L'un d'eux, que j'ai pris, suit un itinéraire intéressant et aboutit au bord de la mer, à un endroit où existe un établissement balnéaire.

Rien n'est plus gracieux que le paysage boisé qui forme le fond d'une baie, au milieu de laquelle surgissent des îles verdoyantes.

L'endroit s'appelle Praia de Banhos.

Sur l'arrière-plan s'étend une chaîne montagneuse, couverte

de forêts dont la couleur sombre se marie gracieusement au bleu du ciel qui en baigne les sommets.

Puis la Praia das Tartarugas, avec sa côte rocheuse et ses massifs de verdure d'où émergent les troncs élancés des palmiers et les cimes en parasol des pins du Paraná.

Dans certains points, à « Ilha Porchat », notamment, le paysage est d'un pittoresque inoubliable et l'on resterait des heures entières à rêver et à écouter le bruit de la mer qui déferle au milieu des rochers, qu'elle couvre d'une neige écumante.

On peut regagner la ville par une autre ligne que celle que l'on a prise pour venir et il y reste encore bien des points intéressants à visiter. Je ne puis passer sous silence le jardin public, fort joli parc, admirablement planté, où l'on jouit d'ombrages épais, dont on apprécie la fraîcheur aux heures où le soleil darde ses rayons brûlants. Rien n'est plus agréable, après une longue promenade, que de venir s'y reposer un instant.

Dans ces conditions, les heures avaient passé rapidement et je m'aperçus que j'avais juste le temps de reprendre le train qui devait me ramener à São Paulo.

Je faillis le manquer, m'étant égaré dans le dédale des rues qui entourent la gare et qui toutes se ressemblent. Mais, grâce à quelques mots de portugais que je m'efforçai de prononcer le mieux possible et surtout avec la complaisance d'un aimable négociant qui prit la peine de m'accompagner un instant, je pus arriver encore à temps.

A huit heures, j'étais de retour à São Paulo, enchanté de mon excursion, grisé de soleil et d'air de montagne, et enthousiasmé du merveilleux paysage que j'avais traversé.

Je ne saurais trop recommander aux voyageurs qui viendront après moi de ne pas hésiter à entreprendre ce même trajet; ils pourront dire ensuite qu'ils ont parcouru une des zones les plus belles, les plus sauvages et les plus pittoresques du Brésil.

8 AOUT. — Sous la conduite d'un agréable compagnon dont j'avais fait la rencontre, en allant à Santos, je consacrai cette

journée à la visite d'une belle plantation de café, et je pus me rendre compte de la multiplicité des détails qu'entraîne ce genre d'exploitation.

Ayant recueilli de nombreux renseignements, je vais essayer, dans le chapitre suivant, de présenter une petite monographie, résumant tout ce qui peut concerner l'industrie du café, qui, est, comme on le sait, l'un des premiers éléments de la richesse nationale du Brésil.



CHAPITRE IX

Le café. — Le cafier et sa culture. — Procédés et opérations de culture. — Le café comme boisson. — Falsifications. — Commerce du café — Situation actuelle du commerce du café. — Production mondiale du café. — Exportation du café.

Tout d'abord, (1) quelques mots sur l'historique de la question. Le café, qui semble avoir été connu en Afrique depuis un temps relativement éloigné, n'est apparu en Europe que dans la seconde moitié du xvi^e siècle.

Sous Louis XIV, on le cultiva comme curiosité au Jardin des Plantes et il ne tarda pas à être l'objet de cultures plus ou moins étendues à la Martinique, à la Guadeloupe, à Saint-Domingue et plus tard à Cayenne.

Quant au Brésil, il paraît certain que le cafier y fut introduit vers 1723, par Palheto, qui en apporta des graines de Cayenne. De ces graines provinrent diverses plantations faites d'abord dans la vallée de l'Amazone et Pará et ensuite au Maranhão.

Ce ne fut que beaucoup plus tard que l'on pensa à introduire le cafier à Rio de Janeiro. Quelques graines furent plantées dans le jardin de l'Hospice des Capucins italiens, de la rue des Barbonos (ville de Rio) et dans le parc de João Hoppmann (rue actuelle de Christovão).

Ce fut très probablement le jardin des Capucins de Rio qui fournit les premières graines, origine des plantations de cafiers, auxquelles les provinces de Rio de Janeiro, de Minas Geraes et de S. Paulo, doivent les meilleurs jours de leur prospérité.

(1) La plus grande partie de ce mémoire est empruntée au magnifique ouvrage : *Le Brésil, ses richesses naturelles, ses industries*, publié par la Commission d'Expansion économique du Brésil, Aillaud, Alves et C^e, éditeurs.

Des plantations surgirent qui se développèrent admirablement et la culture du caféier se répandit rapidement.

Les premiers caféiers introduits dans la province de São Paulo furent plantés dans le jardin du major Raymundo Alvares dos Santos Prado. Ils fournirent les graines pour la première plantation du municipé de Campinas, appartenant au lieutenant Antonio Francisco de Andrade et, à partir de 1835, la culture du caféier commença à prendre un grand développement dans la région; elle produisit, en 1842 et 1843 deux grandes cueillettes de café.

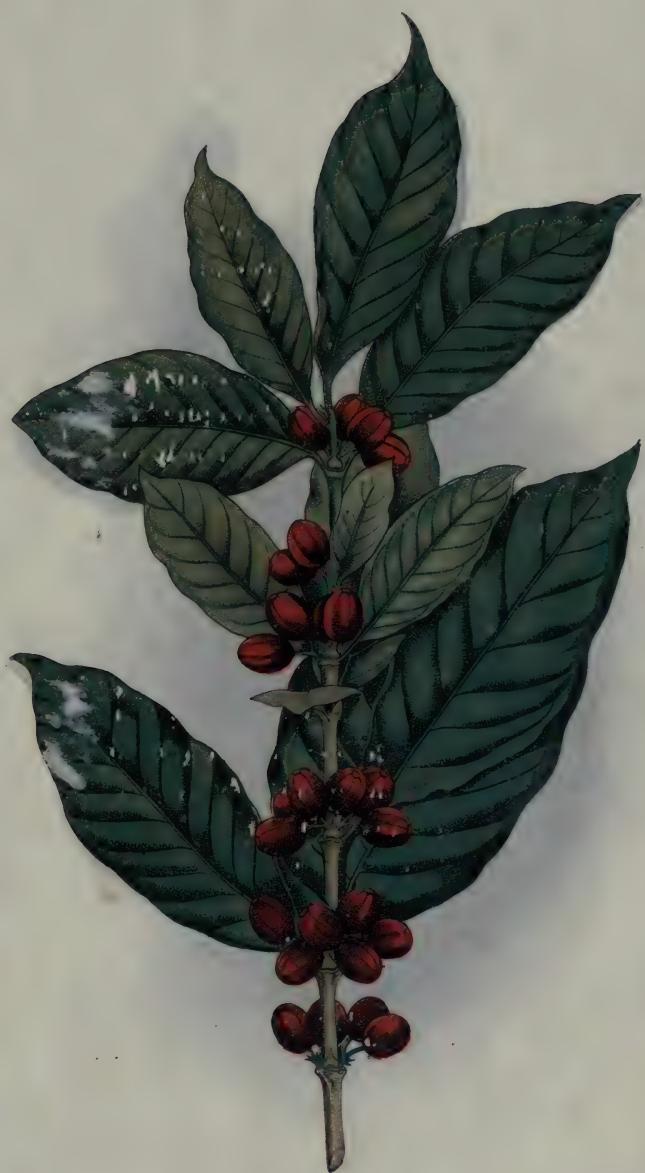
Vers la même époque, les cultivateurs du nord de la province de São Paulo, stimulés par l'exemple de la province de Rio de Janeiro, s'empressèrent d'adopter la culture du caféier, qui y prospéra grandement. Le municipé de Campinas continua cependant à être un des centres de production les plus importants.

La facilité de l'acclimatation du caféier dans la province de São Paulo et les résultats rémunérateurs de sa culture attirèrent vers cette province un grand nombre d'agriculteurs de différents points du Brésil, surtout de la province de Minas Geraes. Il en résulta une augmentation progressive du nombre des plantations. Dans les dernières années du siècle passé, ces plantations ont pris un énorme développement.

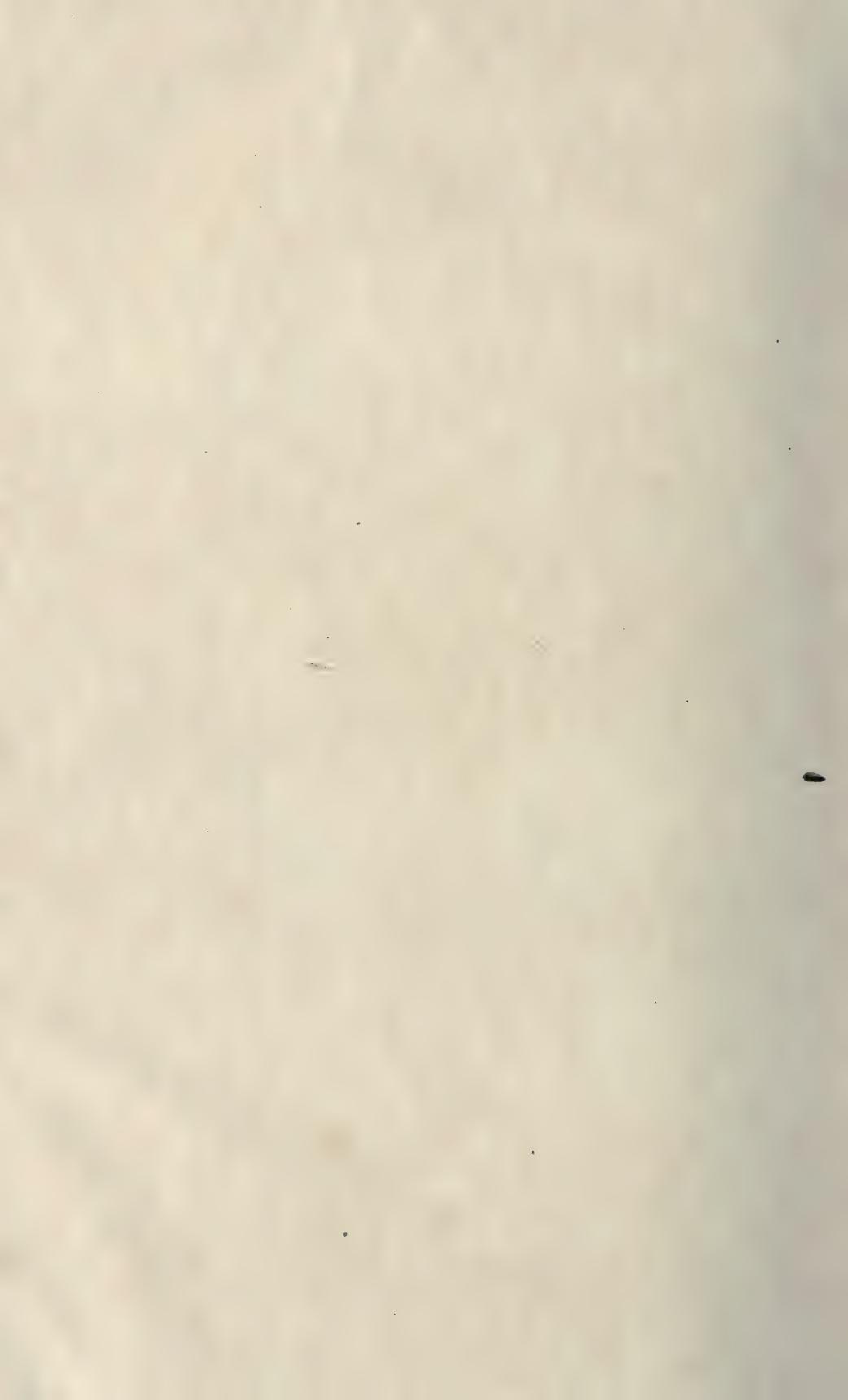
A partir de Campinas, d'un côté, et de Guaratinguetá, Pindamonhangaba, Taubaté, São José dos Campos et Jacarehy, de l'autre côté, les plantations se sont étendues rapidement vers l'intérieur; actuellement, des 171 municipés dont se compose l'État de São Paulo, environ 150 sont producteurs de café sur une échelle plus ou moins grande.

Ce fut également de Rio de Janeiro que le caféier fut introduit dans la province de Bahia, vers la fin du XVIII^e siècle. De cette province, il fut transporté dans celle de Pernambuco, et, de cette dernière, dans celle de Parahyba do Norte.

Quant aux provinces de Paraná et de Santa Catharina, il est probable que leurs premières plantations provinrent de graines apportées de la province de São Paulo. Il dut en être de même de la province de Goyaz, où les plantations prirent, du reste, peu d'extension.



CAFÉIER



Malgré les impôts dont est grevé le café dans la plupart des pays d'Europe, son importation, dans ces pays, a suivi une marche rapidement croissante, comme le prouvent les chiffres suivants. En 1852-1853, la France a importé seulement 463.054 sacs de café du poids de 60 kilogrammes; l'Allemagne, 788.254 sacs; l'Autriche-Hongrie, 338.795 sacs; la Suisse, 113.830 sacs; l'Angleterre, 280.000 sacs; la Norvège, 73.158 sacs et la Belgique, 347.357 sacs.

En 1906, l'importation dans ces pays a été respectivement : France : 2.714.993 sacs de 60 kilogrammes (dont 1.475.626 provenant du Brésil); Allemagne, 3.108.816 sacs (dont 2.072.133 du Brésil); Autriche-Hongrie, 920.224 sacs (ces chiffres se rapportent seulement au café brésilien, entré par les ports de Trieste et de Fiume); Suisse, 186.076 sacs (dont 126.653 du Brésil); Angleterre, 647.758 sacs (dont 113.008 du Brésil); Norvège, 213.571 sacs; Belgique, 958.466 sacs (dont 471.200 du Brésil).

Aux États-Unis d'Amérique, où le café a toujours eu libre entrée (sauf dans la période de 1861-1872), l'importation du café en 1852-1853 a été de 1.507.500 sacs; en 1906, la consommation seule de ce pays a absorbé environ 6.500.000 sacs.

LE CAFÉIER ET SA CULTURE EN GÉNÉRAL. — Le cafier appartient au genre *Coffea*, de la famille des Rubiacées.

On en connaît beaucoup d'espèces, mais peu d'entre elles sont cultivées en grand.

Au Brésil, l'espèce généralement cultivée est le *Coffea arabica L.*

Le cafier est un bel arbuste, dont la hauteur au Brésil varie de 2^m.50 à 5 mètres, selon la variété, le climat et les soins de culture. Son tronc est droit et lisse; ses feuilles sont opposées, de couleur vert sombre et brillantes; ses fleurs petites, blanches et aromatiques; son fruit, d'abord vert, devient rouge à la maturité.

En raison de sa forme et de sa couleur, le fruit mûr est désigné sous le nom de *cerise*; le fruit sec porte au Brésil le nom de *Côco*.

La peau ou épicarpe du fruit recouvre une pulpe (méso-

carpe) légèrement sucrée et visqueuse, dans laquelle se trouvent deux fèves revêtues d'une enveloppe (endocarpe), qui, une fois sèche, devient parcheminée et est connue sous le nom de *parche*. Ces fèves constituant les grains de café, sont juxtaposées par leurs faces planes, qui sont fendues longitudinalement et recouvertes chacune d'une pellicule fort mince.

On trouve fréquemment, dans le fruit du caféier, une seule fève, ayant la forme approchée d'un ellipsoïde, fendu dans le sens du plus grand axe : le grain de cette forme reçoit, au Brésil, le nom de *moka*, par suite de sa ressemblance avec le grain de café *moka*.

Les dimensions du grain varient selon les espèces et les variétés dont il provient, la nature du sol et, assez fréquemment, selon les conditions climatériques de la région.

Le caféier est une des plantes industrielles où rien ne se perd.

Son bois est un assez bon combustible et peut, en outre, être employé en ébénisterie ; ses feuilles sont utilisées en divers pays, surtout par les indigènes de l'archipel de la Sonde, pour préparer une infusion qui se boit comme celle du thé ; de la pulpe de ses fruits, on extrait un alcool de goût agréable, servant à la confection de bonnes liqueurs. Enfin, sans parler de ses grains, dont les propriétés sont connues, la peau et le résidu de ses fruits sont riches en matières fertilisantes et constituent un excellent engrais.

La composition du grain de café a été l'objet de nombreuses analyses faites par des chimistes éminents, mais les résultats ne sont pas identiques, les espèces ayant servi aux analyses n'étant pas de même variété.

Voici celle de Payen (*Précis théorique et pratique des substances alimentaires*, Hachette et C^{ie}, 1865), considérée comme une des plus exactes et résultant d'une série d'études sur différentes espèces de cafés.

Cellulose	34,000 %
Eau hygroscopique.	12,000 %
Substances grasses.	13,000 %
Glucose, dextrine, acide végétal indéterminé .	15,500 %

Légumine, caséine, etc.	10,000	%
Chloroginate de potasse et de caféine	5,000	%
Organisme azoté.	3,000	%
Caféine libre	0,800	%
Huile essentielle concrète et insoluble	0,001	%
Essence aromatique, soluble dans l'eau.	0,002	%
Substances minérales, potasse, magnésie, chaux, acides phosphorique, silicique, sulfurique et chlore.	6,697	%

De tous les corps révélés par l'analyse du grain de café, la *Caféine* est le plus important. Elle a été découverte en 1820, par le chimiste allemand Runge. En 1827, Oudry l'a trouvée dans le thé, où elle fut d'abord considérée comme un alcaloïde nouveau, la *Théine*. L'identité de la théine et de la caféine fut reconnue en 1838, par Jobst et par Mulder et, plus tard, on a reconnu également l'identité des alcaloïdes découverts dans le cacao, le guaraná et le maté, la théobromine, la guaranine et la matéine.

Dans le café, la caféine se trouve en moindre quantité que dans le thé et le guaraná. Sa proportion y est inférieure à 3 %, tandis qu'elle est de 4 % dans le thé et de 5 % dans le guaraná.

Outre la caféine, il existe dans le café l'acide caféïque, de détermination difficile et les huiles essentielles ou essences aromatiques, auxquelles le café doit sa saveur et son parfum exquis, qui le font tant apprécier, quand ses grains sont soigneusement traités par la torréfaction.

L'arôme du café est fourni par un principe, appelé *caféone*, que Boutron et Frémy ont isolé.

De même que les grains, les fleurs et les feuilles du cafier contiennent de la caféine et des huiles essentielles.

PROPRIÉTÉS PHYSIOLOGIQUES. — L'expérience de chaque jour, confirmée par les observations de la science, montre que l'ingestion du café satisfait plusieurs besoins de l'organisme.

Michel Lévy, entre autres, le distingué hygiéniste français, en a fait ressortir les avantages, sous tous les climats et dans les circonstances les plus diverses.

Dans les pays froids et humides, dit cet auteur, le café aide l'organisme à réagir contre les influences déprimantes de l'atmosphère; dans les localités palustres, il provoque et entretient le mouvement d'élimination vers le tégument extérieur; sous les climats chauds, il paraît agir en même temps comme amer sur les organes digestifs et comme excitant général sur l'économie, qu'il fait sortir du collapsus occasionné par les chaleurs excessives. A bord des navires, en campagne, dans les camps, il facilite la digestion d'un repas composé d'aliments salés et de légumes secs; il provoque les causeries et les expansions qui font oublier les privations du moment, entretient dans l'esprit une douce exaltation qui fait trouver les heures de veille moins longues, la pluie moins pénétrante, la bise moins glaciale, la marche du temps moins uniforme et moins triste.

On a prétendu quelquefois assimiler les effets du café à ceux de l'alcool; mais, en réalité, ils sont très différents. Si le café rappelle l'alcool par la sensation agréable qu'il produit sur l'organisme, il n'entraîne pas l'inconvénient des boissons spiritueuses : l'excitation d'une nature particulière et pour ainsi dire brutale, qui finit par déprimer les facultés intellectuelles. Le café, au contraire, ranime et stimule ces facultés.

Il neutralise les effets de l'alcool, ainsi que ceux de l'opium. Ce ne sont pas les seules propriétés du café. Sa qualité d'aliment d'épargne et ses propriétés nutritives lui donnent une valeur spéciale dans l'économie individuelle.

Selon Koenig, si l'on prend comme base 15 grammes de café par personne, une tasse de cette infusion contient :

Caféine	0,3	grammes.
Caféone	0,8	—
Extrait non azoté	2,6	—
Substances minérales	0,6	—

Une ration de café et de sucre est donc un aliment réel, plastique et calorifique. Il faut ajouter que le café possède la remarquable propriété de soutenir les forces de ceux qui

se livrent à de rudes travaux. Sous l'influence du café, la quantité d'urée diminue de près de la moitié. C'est, par conséquent, un aliment d'épargne et cette qualité l'a fait introduire, sur une grande échelle, dans les armées et dans les marines de plusieurs nations.

Au Brésil, que ce soit à Rio, à São Paulo, à Santos ou dans l'État de Minas Geraes, on ne trouve pas dans les « cafés » les liqueurs alcooliques si répandues en Europe ou aux États-Unis. On prend généralement du café et pour ma part, je puis certifier combien, en voyage, l'usage de cette boisson me semble non seulement justifié, mais presque imposé. On peut en absorber sans inconvénient des quantités considérables. Après une longue course, il fait disparaître rapidement la fatigue.

Il est vrai que, dans ce pays d'origine, il est toujours excellent et n'a aucun rapport avec le liquide noirâtre que l'on sert habituellement dans nos villes françaises, horrible mélange de chicorée et de café plus ou moins avarié.

Il faut avoir goûté sur place le café brésilien pour se faire une idée de son arôme et de son parfum, et, à ceux qui m'objecteront avoir rencontré quelquefois d'excellent café provenant de Bourbon ou d'autres localités, je répondrai que, le plus souvent, les marques dites de choix (Moka, Bourbon, etc.), ne sont tout simplement que les cafés supérieurs du Brésil qu'on a démarqués et affublés de noms nouveaux.

PROCÉDÉS ET OPÉRATIONS DE CULTURE. — Nous glisserons rapidement sur ce chapitre qui comporte de grands développements techniques et nous entraînerait beaucoup trop loin.

Il est nécessaire que l'on sache bien que la culture du café demande beaucoup de soin. Le cafeeier ne pousse pas dans tous les terrains, quelque riches qu'ils puissent être. Il exige de nombreuses conditions pour se développer convenablement et donner un résultat rémunérateur. Il est sensible au froid, aussi bien qu'à l'extrême chaleur et, pour les cultures, il est indispensable de tenir grand compte des questions d'altitude.

Les colons qui se risquent dans ce genre de culture doivent

faire, sous peine d'échec certain, des études très approfondies sur la manière d'établir leurs plantations et encore plus sur les soins incessants qu'elles réclament jusqu'à ce que les plants aient atteint leur complet développement.

Les conditions favorables à l'exploitation sont aujourd'hui parfaitement formulées et déterminées. De nombreux mémoires ont été publiés, indiquant les meilleures méthodes de culture et les meilleurs procédés de fertilisation artificielle des terrains, pour obtenir un rendement maximum.

Nous allons dire quelques mots de la récolte qui n'est pas la partie la moins délicate du sujet et qui en constitue certainement la partie la plus intéressante.

La récolte se fait naturellement à l'époque de la maturité des fruits. Mais, comme ceux-ci proviennent fréquemment de plusieurs floraisons, il est assez difficile de déterminer le moment le plus favorable, l'intérêt de l'agriculteur étant de ne faire qu'une seule récolte. On est cependant obligé parfois de renouveler cette opération, quand les cerises complètement mûres menacent de tomber de l'arbuste, avant que les autres cerises soient parvenues à maturité : dans ce cas, c'est un surcroît de dépense.

Les cerises cueillies sont mesurées par *alqueires* ou bois-seaux, contenant généralement de 40 à 50 litres.

Un homme peut cueillir par jour 400 à 500 litres de cerises. En moyenne, 120 litres de cerises rapportent 15 kilogrammes de café définitivement préparé.

La moyenne de production de café est de 805 grammes par pied, dans l'État de São Paulo.

SÉCHAGE. — Le café se met ensuite à sécher sur une aire ou *terreiro*, généralement cimentée ou simplement en terre.

Il existe deux modes d'opération, l'un qui consiste à sécher directement les cerises à l'air, ce qui suppose une période exempte de pluie, l'autre où l'on fait ramollir les cerises dans un courant d'eau, pour se débarrasser de la pulpe.

Quelle que soit la méthode employée, tout aboutit à un séchage définitif, après quoi des machines spéciales, marchant automatiquement, s'occupent de décortiquer les grains. Il ne

reste plus qu'à les soumettre au polisseur, qui achève de leur donner du poli et du brillant et, pour terminer, les faire passer par certains crible, qui les séparent selon leurs formes et leurs dimensions.

On obtient ainsi les divers types connus sous les noms de *Moka graúdo* (grand moka), *Moka miúdo* (petit moka), *Chato medio* (plat moyen), etc., *eschola* (dernière qualité).

LE CAFÉ COMME BOISSON. — Le meilleur café peut donner une exécrable boisson, si l'on n'a pas pris toutes les précautions nécessaires exigées pour la torréfaction et l'infusion.

La torréfaction est l'opération la plus délicate. L'expérience seule fait connaître la température à laquelle il faut atteindre.

Si l'on reste en deçà, l'arôme du café ne se développe pas et si, au contraire, on dépasse le degré nécessaire, il se produit des altérations des matières grasses, avec volatilisation des essences aromatiques, qui donnent un résultat analogue.

Le grain étant torréfié au degré voulu, on le pulvérise alors finement.

Il ne reste plus qu'à déposer le produit dans un appareil quelconque et à verser de l'eau bouillante, en agitant le mélange avec une cuillère, pour faciliter la dissolution des matières solubles.

Les instruments les plus simples sont les meilleurs et la vulgaire cafetière, où l'on peut au besoin agiter la poudre au fur et à mesure de la filtration, est encore celui qui donne le meilleur résultat.

L'eau doit être versée aussitôt l'ébullition commencée; trop bouillie, elle perd l'air qu'elle contient et le café devient fade.

FALSIFICATIONS. — Au Brésil, les falsifications du café sont excessivement rares; et c'est presque en vain qu'on chercherait la poudre de chicorée, qui, chez nous, est tellement employée, que, tant qu'elle ne dépasse pas certaine proportion, le café qui en contient passe pour un produit pur.

Mais, au fur et à mesure de ses pérégrinations, il n'est pas de produit que la fraude n'ait autant exploité.

Tout est bon pour l'adultérer : farines de pois, de haricots, féculles diverses, pommes de terre râpées et torréfiées, glands, noix... poussières de charbon ou de plâtre... et bien d'autres produits qu'il serait trop long d'énumérer.

J'ai eu l'occasion, dans mes nombreux examens, de rencontrer tous ces ingrédients et même d'analyser des grains noirâtres fabriqués de toute pièce avec des résidus de marcs desséchés et agglutinés avec du caramel ou de la colle forte !

COMMERCE DU CAFÉ. — Il existe actuellement au Brésil, comme nul ne l'ignore, une crise grave due à la surproduction du café, surproduction qui amena dans les cours une baisse naturellement préjudiciable aux intérêts des producteurs.

M. Henri Turot, dans son savant ouvrage « *En Amérique latine* », étudie la question de main de maître et cherche une solution au problème. Nous engageons vivement les intéressés à prendre connaissance de ce travail qui contient des aperçus absolument nouveaux et que l'espace nous interdit d'analyser ici.

Pour remédier aux conséquences de la crise actuelle, on chercha, dans les principaux centres de production du café, c'est-à-dire à São Paulo, Rio et Minas, s'il n'y aurait pas moyen de relever les prix des cafés brésiliens.

Divers projets de *valorisation* furent proposés. Il en est un qui, actuellement, reçoit un commencement d'exécution sous le nom de *Convention de Taubaté*, par laquelle les États de São Paulo, de Rio et de Minas se proposent de relever les cours au moyen d'un emprunt de 375 millions de francs.

Il s'agit, en somme, comme le dit M. Turot, de réglementer l'offre à l'aide d'une caisse spéciale dont les fonds serviraient à acheter le café des producteurs et à le garder le temps nécessaire pour que les stocks s'épuisent et que la hausse se produise.

Cette convention, signée le 26 février 1906, est ainsi spécifiée :

« Convention entre les États de Rio de Janeiro, de Minas-Geraes et de São Paulo, dans le but de valoriser le café, d'en

régler le commerce, de faciliter l'augmentation de sa consommation, etc., etc. »

Citons quelques articles :

« Article premier. — Pendant le temps qui sera convenable, les États contractants s'engagent à maintenir sur les marchés nationaux le prix minimum de 55 à 65 francs en or ou en monnaie courante du pays, au change du jour, par sac de 60 kilogrammes de café du type 7 américain, dans la première année. Le prix minimum pourra postérieurement être élevé jusqu'au maximum de 70 francs, selon les convenances du marché. Pour les qualités supérieures, d'après la même classification américaine, les prix mentionnés seront augmentés proportionnellement dans les mêmes périodes.

« Art. 2. — Au moyen de mesures appropriées, les gouvernements contractants s'efforceront de mettre obstacle à l'exportation pour l'étranger des cafés inférieurs au type 7 et de favoriser, autant que possible, l'augmentation de leur consommation dans le pays.

Art. 3. — Les États contractants s'engagent à organiser et à maintenir un service régulier et permanent de propagande du café, dans le but d'augmenter sa consommation, soit par le développement des marchés actuels, soit par l'ouverture et la conquête de nouveaux marchés, soit en cherchant à se défendre contre les fraudes et les falsifications. »

Suivent d'autres articles complémentaires qu'il serait trop long d'énumérer.

Quel sera le résultat final? Les avis sont partagés et beaucoup d'esprits sérieux se montrent pessimistes.

Pourtant, les circonstances semblent donner raison aux organisateurs de la Convention : cette année, la récolte n'atteint guère que 6 millions et demi de sacs; on prévoit déjà, par l'examen des jeunes pousses, qu'elle sera encore médiocre l'an prochain, si bien que le cours est déjà remonté, qu'il augmentera vraisemblablement et que le Gouvernement, en procédant avec prudence, pourra écouter son stock avec un bénéfice important.

En somme, la meilleure solution du problème serait dans l'abaissement du taux des importations : 136 francs par 100 kilogrammes en France; 130 francs en Italie; 105 francs en Espagne; 100 francs en Autriche et en Portugal; 95 francs en Russie; 59 francs en Allemagne; 34 francs en Angleterre, etc. Le café du Brésil pourrait, dans ces pays, être mis à la disposition des consommateurs à des prix fort inférieurs à ceux qu'ils payent actuellement et qui laisseraient néanmoins un bénéfice bien plus considérable aux producteurs.

Les statistiques des entrées du café établies en France et en Italie prouvent, d'une façon évidente, que la consommation augmente avec la diminution des droits de douane; ces statistiques prouvent également que le rendement de ces droits est supérieur quand la taxe diminue.

Elles nous montrent aussi que la quantité de café entrée en France a eu une constante augmentation depuis la diminution des droits de douane effectuée en 1900.

Cette baisse de droits douaniers a donc été profitable à tous :

1^o Au Trésor français qui encaissait en 1907, 10.430.125 fr. de plus qu'en 1899;

2^o Au commerce français qui augmentait ses affaires;

3^o Aux consommateurs français qui ont prouvé leur préférence pour le café brésilien, en achetant 53.510.601 kilogrammes en 1907 contre 29.364.432 kilogrammes en 1898;

4^o Aux producteurs brésiliens qui ont vu augmenter leurs exportations en France.

PRODUCTION MONDIALE DU CAFÉ. — D'après les calculs qui ont été faits, la production totale s'élève au chiffre de 14.861.000 sacs, dont 11.000.000 pour le Brésil seulement.

Ces chiffres se passent de commentaires.

Ajoutons qu'en 1907, la consommation mondiale s'est élevée à 16.945.000 sacs de 60 kilogrammes chacun.

EXPORTATION DU CAFÉ. — Nous terminerons enfin en citant le chiffre colossal de 15.680.672, qui est le nombre de sacs de café de 60 kilogrammes, sortis des ports principaux du Brésil pour faire face, en 1907, à la consommation mondiale.

CHAPITRE X

Départ pour Curityba. — Sorocabana. — Boituva. — Morro-Alto. — Les termites. — Le déboisement. — Un jour à Itararé. — Les voitures. — Les hôtels. — La ville d'Itararé et ses curiosités. — Herborisation. — La cuisine brésilienne. — Une promenade dans la nuit. — Ponta Grossa. — Curityba. — La ville. — Excursion à Paranaguá. — Les travaux d'art de la route. — Les forêts vierges. — Les poulets à 40 francs. — Retour à São Paulo. — Nouvel arrêt à Itararé. — Mœurs locales. — Une aventure. — Retour à Rio.

9 AOUT. — N'ayant plus rien qui me retienne à São Paulo, je m'enquiers des moyens de continuer ma route. Il est fort difficile de se renseigner. Il n'existe ni horaire, ni indicateur officiels et, dans les hôtels, c'est à peine, quand on parle de Curityba, si l'on connaît l'existence de cette ville.

Après beaucoup de pas et de démarches, je finis par apprendre que la ligne était inaugurée depuis quelques jours seulement, mais qu'il était impossible de se rendre directement à Curityba, le train marchant à très petite vitesse et s'arrêtant à Itararé, vers dix heures du soir, pour ne repartir qu'à trois heures du matin.

Itararé, ajoutait-on, est un abominable trou, assez éloigné de la gare, où l'on est obligé de passer la nuit dans un hôtel borgne, à moins que l'on ne préfère attendre à la belle étoile, la gare, espèce de hangar en bois, ne possédant naturellement aucune salle d'attente.

C'est dans ces conditions de documentation que je montai dans le train partant de la gare de la Luz à cinq heures quarante-cinq du matin, laissant à l'hôtel ma valise principale et n'emportant avec moi que mon sac en bandoulière et un filet renfermant une chemise et quelques chaussettes. Ces détails sembleront puérils; ils ont une importance énorme. Au Brésil, il faut savoir voyager sans impedimenta de route,

sous peine d'être à chaque instant aux prises avec des difficultés de toute sorte.

A peine a-t-on quitté São Paulo, que le paysage apparaît dans toute sa magnificence. On traverse un pays vallonné, verdoyant, au milieu d'une végétation exubérante et variable à l'infini.

9 heures. — *Sorocaba*. — On s'arrête un instant. De hautes cimes de montagnes limitent l'horizon, avec de mystérieuses



ITARARÉ. — Ravins boisés.

forêts couvrant les pentes d'un épais manteau de verdure sombre. Le train marche très lentement et, de la portière du wagon, j'assiste au défilé d'une flore prodigieusement variée : tantôt ce sont de grands arbres, chargés d'épiphytes qui ont pris racine dans les moindres anfractuosités du tronc ou des branches principales, tantôt ce sont des clairières couvertes de Composées arborescentes aux corolles blanches, semblables à nos marguerites et tellement abondantes, qu'en portant les yeux jusqu'aux limites extrêmes, le sol apparaît tout blanc, comme s'il était couvert d'un épais manteau de neige.

Plus loin, on traverse des régions rocheuses, et c'est alors un nouveau régal pour les yeux du naturaliste. L'eau ruis-

selle de tous côtés et entretient l'humidité au sein d'un humus épais où poussent dans un désordre charmant de nombreux *Lycopodes*, aux longues tiges rigides, qui, comme des cordages, s'enroulent autour des souches des fougères finement dentelées, protégeant de leur ombre des tapis de mousse d'un vert tendre qui masquent entièrement la nudité de la roche. Des papillons aux couleurs chatoyantes voltigent capricieusement, s'arrêtent sur quelque belle fleur d'orchidée, ou se perdent dans les méandres de grands arbres



PIRAHY. — En allant à Itararé.

couverts de fleurs bleu clair, analogues à nos *Pawlonia*, aux premiers jours du printemps.

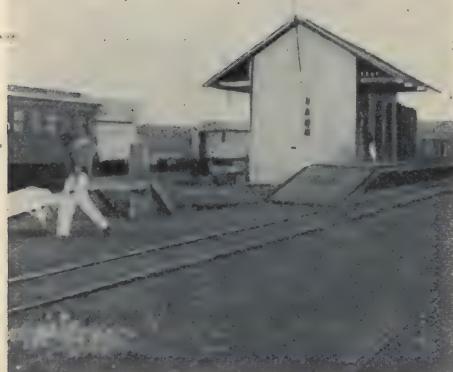
Midi. — Après un long trajet de six heures, nous atteignons *Boituva*, où l'on s'arrête une heure pour déjeuner. Au buffet, c'est-à-dire à la gargotte, on paie très cher et on mange fort mal.

Tous les plats sont servis en même temps et l'on peut ainsi apprécier de suite la succulence du menu, — qui ne varie jamais et dont le riz, sous diverses formes, les haricots rouges et les poulets étiques, sont invariablement les pièces capitales. Je ne parle pas d'une foule d'objets indécis, cancrelats tombés

dans la marmite, par exemple, qui craquent plus ou moins sous les dents et viennent péniblement inquiéter la digestion.

Bast ! les indigènes du cru n'y regardent pas de si près et si, après avoir croqué un de ces insectes, vous récriminez, ils s'étonnent et ne trouvent à vous répondre gentiment que ces simples mots : « Ce n'est rien, senhor, c'est un cancrelat. »

Aussi vaut-il mieux choisir quelques provisions séparées et déjeuner tranquillement dans son compartiment.



ITARARÉ. — Station du chemin de fer.

Ce fait me parut insolite et j'eus, heureusement, l'idée de descendre pour aller aux renseignements. Je n'eus que le temps de sauter dans un train qui partait. C'était le mien qui continuait sa route dans la direction de Curityba !

Aucun employé ne m'avait indiqué de changement de ligne. On m'avait oublié dans mon coin, où j'aurais pu probablement demeurer jusqu'au lendemain, les mouvements de train étant fort espacés.

Je me promis désormais d'avoir l'œil ouvert et de ne rien laisser au hasard. J'appris par le contrôleur que la ligne était directe jusqu'à Itararé.

2 heures. — Nous atteignons *Tatuhy*, puis *Morro Alto*. Je fais la connaissance d'un frère, le Dr Christovão de

Gama, qui parle français et me donne d'intéressants renseignements sur le pays.

J'avais remarqué depuis longtemps déjà une foule d'éminences dressées comme des bornes au milieu des prairies. Il m'apprit que c'étaient des nids de termites. Il en est qui ont plus d'un mètre de hauteur et on dirait de loin des huttes de bergers. J'eus plus tard l'occasion de les examiner de près. Ils sont d'une telle dureté que c'est à peine si la pioche peut



ITARARÉ. — Hôtel do Comercio.

les entamer et, intérieurement, ils sont perforés d'innombrables galeries communiquant les unes avec les autres. Des territoires entiers sont recouverts de ces nids, qu'on compte par milliers.

Dans ce pays montagneux et tourmenté, d'importants travaux d'art ont dû être exécutés pour donner passage à la voie ferrée; les tunnels se succèdent, se continuant par de profondes tranchées à parois verticales, le long desquelles pendent de jolies lianes chargées de fleurs couleur orange, formant comme des festons tout le long de la voie. Le sol de couleur rouge-brique donne au paysage un aspect tout particulier.

Quand le terrain est détrempé par la pluie, les animaux semblent avoir pataugé dans un bain d'ocre rouge. Rien n'est plus original que l'aspect de certains de ces animaux, qu'on

pourrait qualifier de bicolores; ils ont conservé sur le dos leur couleur blanche naturelle, tandis que le reste du corps est devenu du plus beau rouge.

A mesure qu'on avance, le pays devient de moins en moins boisé. De vastes plaines dénudées apparaissent, s'étendant à perte de vue.

Le feu a passé par là, détruisant tout. Au loin, d'immenses incendies annoncent que les travaux de défrichement se continuent ardemment. Où s'arrêtera cette fièvre de destruction, qui, si elle n'est pas endiguée, transformera en steppes arides



ITARARÉ.

ces magnifiques pays couverts encore d'immenses forêts, mais où déjà se montrent des brèches inquiétantes ?

Pour se rendre compte des ravages produits par le déboisement, il n'y a qu'à visiter la Grande Canarie, autrefois couverte de forêts et où l'eau, ruisselant de partout, faisait de ce pays un véritable paradis au point de vue de la fécondité du sol.

Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un rocher aride où la végétation se trouve confinée dans certaines vallées et où les cultures ne peuvent prospérer qu'en irriguant le sol artificiellement, au prix des plus grandes dépenses.

Si on n'y prend garde, le Brésil, si grand qu'il soit, n'échappera pas à la loi commune.

Quand j'aurai dit que les locomotives sont chauffées au

bois, on comprendra encore mieux l'étendue de la menace.

Enfin, si l'on considère que certains hauts fourneaux où l'on traite le minerai de fer fonctionnent avec le même genre de combustible, on conviendra que le péril est grand. L'un d'eux n'a cessé de brûler pendant deux ans... sans interruption ! Une forêt a dû disparaître peu à peu dans ses entrailles.

Nous reviendrons plus loin sur un sujet aussi important, en racontant nos excursions dans l'État de Minas Geraes.

La route est assez monotone jusqu'à Itararé. Les centres habités sont fort clairsemés. Ce ne sont que des bourgades



ITARARÉ. — La grande rue.

infimes dont les principales sont : Rondinha, Bacellar, Guahyra, Itanquâ, etc.

Espacés, le long de la voie, quelques misérables ranchos, habités par des bûcherons employés au défrichement, simples hangars en planches avec un foyer central pour faire la cuisine.

5 heures. — La ligne est encore peu fréquentée. Les quelques voyageurs montés à Boituva se sont éparpillés aux diverses stations et je continue le voyage, seul, dans le wagon de première classe, abandonné aux hasards de la route.

7 heures. — Lorsque le train s'arrête à Itararé, je suis le seul voyageur qui débarque au milieu d'une foule de portefaix empressés qui me regardent comme une bête curieuse et

se disputent avec acharnement, pour faire agréer leurs offres de service.

J'écarte de ma canne les plus entreprenants qui cherchent à s'emparer de mon maigre bagage et, n'ayant aucun renseignement sur le pays, je me résigne à accompagner un gamin qui représente « l'hôtel do Commercio », où, dit-il, je serai très confortablement reçu.

Il fait presque nuit. Je sors de la gare qui n'est qu'un misérable hangar en bois, une sorte de rancho devant lequel



ITARARI. — Un magasin de nouveautés.

stationne un horrible haquet à deux roues, découvert, avec un banc sur le devant et traîné par un âne. Je m'installe de mon mieux, à côté de mon guide et en route... pour gagner Itararé, qui est à cinq ou six cents mètres de la station.

J'ai eu l'occasion, en Sicile, de faire connaissance avec les fameux véhicules appelés « corricolos », et qu'on ne peut mieux comparer, pour la forme, qu'à nos petites voitures à bras. Attelées généralement d'un cheval vigoureux, ces guimbardes que n'arrêtent ni les ornières, ni les pavés, ni les fondrières, marchent au grand galop, menaçant à chaque secousse de projeter sur la route le voyageur qui doit rester vigoureusement cramponné à la balustrade. On en sort moulu, rompu et les reins en capilotade.

Eh bien, ce sont des voitures de luxe en comparaison de celle dans laquelle je viens de monter.

Le chemin à parcourir était tellement horrible et creusé de si profondes ornières, que vingt fois je crus, sous les secousses effroyables des cahots, être lancé par-dessus bord. Le supplice dura dix minutes et j'avais les membres meurtris en maints endroits, lorsque je débarquai devant le fameux hôtel, lequel se composait, comme la gare d'ailleurs d'un simple



ITARARÉ. — Un grand salon de coiffure.

rez-de-chaussée, avec une ouverture centrale servant de porte d'entrée et deux fenêtres latérales.

Une superbe lampe fumeuse, au pétrole, répandait une clarté douteuse, embaumant l'atmosphère.

Je ne fus pas autrement étonné, j'avais été prévenu.

Le gamin qui m'avait amené descendit ma valise et, me faisant signe de le suivre, me conduisit à la chambre qui m'était destinée.

Je ne suis pas difficile en voyage et la simplicité ne me gêne pas... mais je trouvai vraiment que le local manquait de confortable.

Qu'on imagine une sorte d'écurie, de boxe pour les chevaux, en planches mal jointes et séparée d'une chambre voisine analogue par une cloison ne s'élevant pas jusqu'à la hauteur du plafond.

Avec cela, un mobilier luxueux composé d'un lit sommaire, d'une chaise boiteuse et d'une table lamentable servant de toilette avec une cuvette ébréchée.

Je demandai quelque chose de mieux... On parut surpris de ma requête... On m'avait gratifié de la chambre d'honneur !

Faisant contre fortune bon cœur, je fis un bout de toilette pour réparer le désordre de la route et je me rendis pour dîner dans la salle à manger, c'est-à-dire dans l'unique pièce du milieu.

Je dois dire que je fus reçu poliment, surtout, lorsque ayant remis ma carte, on vit que j'étais médecin et que j'avais une mission officielle.

Je m'enquis des prix, selon mon habitude. La pension était fixée à huit mille reis, soit environ douze fr., presque le prix des hôtels de premier ordre dans les grandes villes.

N'ayant pas l'embarras du choix et mon séjour ne devant pas se prolonger, je ne discutai pas.

Inutile de dire que le repas était à la hauteur de l'établissement et que je ne fus pas long à l'expédier. Quelle cuisine !

Le train partait à trois heures et demie du matin et l'on me promit de me réveiller.

Je sortis un instant pour prendre l'air; mais il faisait nuit noire et, comme il n'y avait aucun établissement où l'on pût



Un groupe de papayers.

se distraire, je rentrai rapidement, d'autant plus que la température était assez fraîche.

Quelle différence avec les belles nuits étoilées de Rio !

Quelques habitants d'Itararé, ayant appris l'arrivée d'un médecin français, m'attendaient et me prièrent de leur donner une consultation. Je me prêtai de bonne grâce à leur désir et je dois dire que très loyalement, ils voulurent me payer.



IPANEMA. — En allant à Curityba.

Quand ils virent que je n'acceptais pas d'honoraires, ils me remercièrent vivement et se déclarèrent mes amis.

Il n'est pas jusqu'au patron de l'hôtel qui, atteint d'une violente bronchite, compliquée d'emphysème, me demanda conseil et fit exécuter une ordonnance qui le soulagea rapidement.

On verra plus loin comment il me témoigna sa reconnaissance.

A neuf heures, je quittai mes nouveaux amis et gagnai mes « appartements ».

Tous les services de cet hôtel sont installés sur le même pied de confortable, on va en juger par l'anecdote suivante :

M'étant enquis de certain endroit que je crois inutile de spécifier plus clairement, le gamin qui m'avait amené et qui

était le fils de la maison alluma une chandelle et, me précédant, ouvrit une porte donnant sur une vaste cour située derrière le bâtiment.

Après quelques pas en avant, il s'arrêta et, déposant par terre son lumignon, m'indiqua de son air le plus aimable que « c'était là ». En effet, une foule de cartes de visite dispersées sur le sol indiquaient clairement la trace des nombreux explorateurs qui m'avaient précédé, dans les mêmes intentions.

J'eus un moment d'hilarité. Le gamin était reparti et je me soumis, comme mes prédécesseurs, à la loi commune,



IPANEMA. — En allant à Curityba.

malgré les cris et les grimaces d'un coati, à demi apprivoisé, que j'avais troublé dans son sommeil et qui, retenu par une chaîne, était sorti de sa niche, menaçant l'intrus qui était venu le déranger.

On jugera, par ce détail, quelque peu puéril, du degré de civilisation de ces bourgades perdues.

10 AOUT. — Le train pour Curityba devant partir, comme on me l'avait indiqué, à trois heures et demie, je me lève une heure avant, n'ayant aucune envie de prolonger mon séjour dans cette chambre à coucher, où toute la nuit j'avais eu à lutter contre des régiments de puces, qui ne m'avaient pas laissé un instant de répit.

Il fait nuit noire. On ne semble pas pressé de partir. Enfin,

à trois heures, l'horrible véhicule de la veille stationne devant la porte de l'hôtel et nous nous mettons en route pour la gare, moi et un autre voyageur, accompagnés par le fils du patron de l'hôtel, qui a toutes les peines du monde à garder, sous les rafales du vent, sa lanterne allumée. A chaque tour de roue, je me demande si nous n'allons pas verser et c'est avec des efforts inouïs que le malheureux baudet s'avance à travers les trous et les obstacles de toutes sortes.

J'entends mon compagnon de route parler de São Paulo



PIRAHY. — En allant à Ponta Grossa.

et il m'explique qu'il sera heureux de faire route avec moi jusqu'à cette ville.

Je lui fais comprendre que je vais dans le sens opposé et, alors, j'apprends avec une colère que l'on comprendra facilement, que mon train était parti à trois heures et que celui qui nous attendait à trois heures et demie se dirigeait vers São Paulo !

Le patron de l'hôtel do Commercio avait profité de mon ignorance de l'horaire du chemin de fer pour me faire manquer le train et me faire payer une journée de plus dans son horrible boîte.

Que faire ? il n'y avait qu'à accepter le fait accompli et à regagner Itararé, avec la perspective de passer une journée entière dans un pays absolument dénué d'intérêt.

Inutile d'ajouter que, de retour à l'hôtel, je traitai le propriétaire comme il le méritait, lui reprochant sa conduite et la manière dont il avait su me remercier des soins que je lui avais prodigués. Il fit semblant de s'excuser, prétendant n'avoir pas compris que j'allais à Curityba; mais je lui fis sentir que je n'étais pas dupe de sa mauvaise foi.

J'étais rompu de fatigue; comme il faisait encore nuit, je me recouchai philosophiquement, pour tuer le temps, et réussis à m'endormir, malgré mes ennemis de la veille qui avaient repris l'offensive.

J'avais devant moi une journée entière.

Je résolus d'abord d'explorer la ville... ou plutôt le « trou » qui porte ce nom. A part deux ou trois maisons bâties en pierre et occupées probablement par les autorités locales, tout le reste consiste en masures construites en planches, espèces de ranchos, abritant une population interlope et cosmopolite, où l'élément italien est surtout largement représenté. La plupart des ouvriers qui travaillent à la construction de la voie appartiennent à cette nationalité et les habitants mêmes du pays n'ont pour eux qu'une confiance et une estime très relatives. Des rixes et des batailles à coups de couteau éclatent tous les jours et chacun reste sur ses gardes.

En un quart d'heure, on a parcouru les cinq ou six rues qui constituent Itararé et qui ne présentent rien d'intéressant. Quelques pauvres boutiques vendant un peu de tout, espèces de maigres bazars, telles sont les curiosités qui s'offrent aux yeux du voyageur.

Je citerai un « grand magasin de nouveautés », où, autant que j'ai pu le voir, les modes de Paris ne sont que faiblement représentées. L'établissement affiche d'ailleurs une grande simplicité et, sur le pas de la porte, le patron qui, probablement, dédaigne les grandes manières, se mouche tranquillement dans ses doigts en me regardant passer. Heureuses mœurs primitives !

J'ai deux ou trois heures devant moi à dépenser avant le déjeuner et je dirige d'abord mes pas vers la gare, pour refaire le chemin de la veille.

Comme, au retour de Curityba, il me faudra passer encore

une nuit à Itararé, je tiens à pouvoir, au besoin, m'orienter tout seul.

La station actuelle du chemin de fer n'est que provisoire et on est en train de construire, pour la remplacer, un bâtiment en pierre semblable à ceux que l'on rencontre sur la ligne, aux embranchements les plus importants.

On me pardonnera les quelques critiques que je me permets de faire en ce moment, quand j'aurai ajouté que, sur



Paysage sur la route de Ponta Grossa.

cette ligne qui vient à peine d'être inaugurée, nombre d'améliorations successives ne peuvent manquer de se produire peu à peu.

D'ailleurs, pour qui connaît le caractère brésilien, je ne parierais pas que, d'ici dix ans, une grande ville ne surgisse sur l'emplacement d'Itararé si modeste aujourd'hui.

La construction de la ligne, dans son ensemble, représente un si merveilleux effort, que toutes les hypothèses me semblent possibles.

La voie qui mène de Rio à Curityba, en passant par São Paulo, constitue une énorme artère, qui drainera tout le transit commercial des villes échelonnées sur son parcours et un avenir considérable me semble lui être réservé.

Pour se rendre de la gare à la ville, la route est détestable, surtout autour de la gare même où le terrain a été particulièrement défoncé pour le placement des rails. On arrive ensuite sur les bords d'un torrent qu'on traverse sur un pont et l'on tombe sur une voie en pente très rapide, qui monte directement à la ville et qui n'est pas pavée; cette voie, en temps de pluie, comme je devais le constater au retour, se transforme en un horrible marécage.

Sur les bords du torrent, des blanchisseuses lavent le linge



Station de Castro, en allant à Ponta Grossa.

sale et, autour d'elles, sautillent des centaines de petits vautours noirs, demi-apprivoisés, qui remplissent, à Itararé, le rôle très important de nettoyeurs publics. Ce sont eux qui font disparaître les ordures de la ville et, à ce titre, ils sont reconnus comme des fonctionnaires d'un ordre spécial, qu'on respecte en conséquence.

On les voit par bandes de quarante ou cinquante quelques-fois, juchés sur le faîte des maisons, où ils se groupent alignés comme des soldats en bataille.

Je descends sur les bords du torrent, où se développe une flore très intéressante de charmantes espèces, dont je fais ample provision pour enrichir mon herbier.

Cependant, l'heure du déjeuner est arrivée et je me raccorde un peu avec la cuisine brésilienne. Et puis, en

voyage, il ne faut pas se montrer difficile. Veut-on connaître la composition d'un menu? Voici ce que le grand hôtel do Commercio offrit à ses hôtes, le 10 août 1909 :

Soupe macaroni saupoudrée de piment; feijoada; riz bouilli; rosbif, véritable pièce de résistance; langue (excellente!) et gâteau de riz au gingembre.

Ce n'est certes pas un menu du Café de Paris, mais il est des jours, quand on est égaré dans la brousse, et qu'on n'a



Pins du Paraná.

rien à se mettre sous la dent, où l'on ne se montrera pas aussi dédaigneux.

L'après-midi fut consacrée à explorer les environs de la ville. Il serait difficile de trouver un pays plus dénué d'intérêt. Tout est déboisé. A peine quelques bouquets d'arbres subsistent encore.

C'est à grand'peine que je réussis à tuer le temps, maudissant le destin qui m'avait fait échouer dans un trou pareil.

La soirée se passa sans incident et je me couchai de bonne heure, très préoccupé de ne pas manquer une seconde fois le train de Curityba.

Je n'avais avec moi qu'une simple valise. On ne peut se faire une idée des embarras de toutes sortes dont elle peut être la cause. C'est encore trop! Grâce à cet impedimentum,

si minime qu'il soit, on n'est pas libre de ses mouvements et on est forcément tributaire d'un tiers, dont il faut, à tout moment, acheter la complaisance à coups de pourboire.

11 AOUT. — Cette fois, je suis debout à deux heures du matin. C'est moi qui réveille le gamin pour porter mon bagage à la gare. Il aurait été capable peut-être de recommencer la farce de la veille et de me faire encore manquer le train.

Malgré ses récriminations, je réussis à le faire lever et, à la lueur d'une lanterne fumeuse, nous prenons le chemin de la gare, glissant à chaque pas, ou mettant le pied dans des trous, au risque de se rompre les os.

L'horizon s'illumine partout de lueurs sinistres. Ce sont les incendies allumés intentionnellement pour les travaux de défrichement.

3 heures. — Le train est en gare. Les compartiments sont à peine éclairés par quelques mauvaises lampes à pétrole et c'est à peine si l'on peut s'orienter.

On ne prend de voyageurs que jusqu'à Ponta Grossa, où il faudra changer de train pour atteindre Curityba.

Toutes ces lignes de chemins de fer sont encore dans la période embryonnaire. Pour le voyageur libre de son temps, qui recherche l'inconnu et le pittoresque, et auquel les hasards de route ne déplaisent pas, ce mode de locomotion ne manque pas de présenter un certain charme.

Mais, il faut être seul. Je ne sais vraiment pas comment, dans ces régions, il serait possible à un Parisien de voyager en compagnie féminine! On viendrait se heurter à des difficultés matérielles d'un ordre particulier, absolument insurmontables.

Nous partons... Il fait presque froid... La buée obscurcit les vitres du wagon. Le train vole au milieu d'une pluie d'étoiles et de flammèches que vomit la machine chauffée au bois. On dirait qu'autour de lui éclate, à jet continu, comme un feu d'artifice, se renouvelant sans cesse, d'innombrables « soleils ».

Le coup d'œil est très curieux... Inutile de dire que tous les terrains qui bordent la voie ont été successivement

plus ou moins grillés par les escarbilles incandescentes.

Cinq ou six voyageurs ont pris place dans le train... qui marche seulement depuis quelques jours.

7 heures. — *Jaquariahyva.* — Une buvette primitive prend le titre pompeux de buffet. Cinq minutes d'arrêt ; on en profite pour descendre et prendre du café chaud. C'est dans ces conditions qu'on peut vraiment apprécier la valeur de la boisson brésilienne, qui n'a rien de commun avec ce que l'on sert dans les établissements similaires sur nos lignes



CURITYBA. — Praça Tiradentes.

françaises. Quand on a absorbé une tasse de l'excellent breuvage, qui ne coûte, si je me rappelle bien, que cent reis, on se trouve retrémpé et ragaillardé pour de longues heures.

Le jour est venu et le soleil s'est levé radieux. Nous traversons quelques forêts. On se demande quelle énergie il a fallu développer pour arriver à lancer une voie ferrée à travers le dédale d'une végétation aussi exubérante.

A cette heure matinale, c'est un enchantement. Tout le long de la voie, de grands bambous à feuilles verticillées se courbent en arcades, formant d'admirables berceaux, au-dessous desquels s'épanouissent d'énormes fougères arborescentes dont les frondes allongées et découpées sont encore couvertes de perles de rosée. On les croirait saupoudrées de poudre de diamant.

J'ai noué connaissance avec deux ou trois de mes compagnons de route. Nous avons fait, au dernier arrêt, quelques provisions de bouche et c'est avec un appétit sérieux, sinon avec plaisir, que nous déjeunons en route de « carne secca » et de gâteaux de manioc.

Pauvre menu ! Il faut sérieusement « jouer des mâchoires ». Malheur à ceux qui n'ont pas de bonnes dents... Quand on attaque ce plat national... on s'imagine mâcher du caoutchouc ! Dans ces moments difficiles, que ne donnerait-on pas pour un bon plat de cheval parisien !

A mesure qu'on avance, les forêts disparaissent. D'immenses plaines s'étendent à perte de vue. On les appelle « campinas ». Le paysage devient banal et monotone.

La voie suit pendant un certain temps les bords d'un rio assez large, qui n'est pas navigable à cause des chutes nombreuses qui obstruent son cours.

Je constate en passant des coins ravissants. Une abondante végétation descend jusque dans l'eau et les arbres, s'inclinant et mélangeant leurs branches, couvertes de fleurs jaunes, forment un dôme au-dessus de la rivière.

Il paraît que ces cours d'eau sont très poissonneux et renferment des espèces dont la chair est extrêmement délicate.

Midi. — Ponta Grossa. — Station importante, surtout pour l'avenir, où l'on change de train, heureusement pour la dernière fois, jusqu'à Curityba.

Désormais, ce ne sont plus que des plaines. Le pays est absolument dénudé.

On brûle partout et une odeur de fumée flotte dans l'atmosphère.

Quand on considère les belles forêts qui restent, si grandioses et si pittoresques dans leur sauvagerie primitive, on ne peut se défendre d'un serrement de cœur en songeant qu'elles sont destinées à disparaître à bref délai !

Je regarde en passant ces arbres énormes, dont les branches sont couvertes de lichens, semblables à des barbes flottantes ; on croirait voir des vieillards accablés par les ans et dont les jours sont fatidiquement comptés.

7 heures. — Voici seize heures que nous roulons sans arrêt. Le train s'arrête enfin. Les bagages sont couverts d'une épaisse couche de poussière rougeâtre et les vêtements ont perdu leur couleur naturelle.

Nous sommes arrivés à Curityba.

Un jeune instituteur, avec lequel j'ai fait route et qui parle français, m'a indiqué le « Grande Hotel », où je fais transporter ma valise. Je constate tout d'abord que la population locale ne possède pas l'exubérance de certains autres centres.



Maisons à Curityba.

Ici, les gens sont calmes et proposent leurs services avec certaines réserves de politesse.

Je dépose ma carte en arrivant et quand je descends pour dîner, je trouve une petite table qui m'était réservée. Mon nom avait été publié quelques jours avant dans les journaux locaux et l'on savait que j'étais chargé d'une mission officielle. Il n'en fallait pas plus pour me concilier toutes les sympathies.

L'établissement est très bien tenu et la cuisine excellente, ce qui ne laisse pas que d'être assez agréable quand, pendant deux jours, on a soupé de croûtes de pain ou de biftecks en caoutchouc, comme à Itararé.

Les pensionnaires de l'hôtel sont des habitants de la ville ou quelques négociants de passage. Inutile de dire que les Français y sont rares, sinon inconnus, de même que dans la

plupart des autres villes qu'il m'a été donné de visiter. On rencontre souvent des Allemands ou des Anglais en mission comme nos commis voyageurs, mais peu ou point de compatriotes. Pourtant, je suis convaincu que, pour des voyageurs actifs et entreprenants, il y aurait de belles affaires à mettre sur chantier !

Je fais la connaissance, à table, d'un charmant confrère, le Dr de Mello, qui parle français. Comme toujours et comme tous les Brésiliens, il se fait un plaisir de me donner tous les renseignements qui peuvent m'intéresser.



CURITYBA. — La cathédrale.

São Paulo, le soir, semble une ville endormie, où il n'existe aucune distraction.

Curityba paraît plus animé. Après le dîner, je sors pour prendre l'air et errer un peu à l'aventure.

Une belle rue, bien éclairée, se présente à mes yeux et je ne tarde pas à entendre résonner le bruit d'un orchestre.

Je continue ma route et découvre un café où une troupe allemande donne chaque soir des auditions très suivies.

La musique est excellente, la bière très fraîche, les habitants très hospitaliers, que peut-on demander de plus ? Il n'en faut pas davantage pour passer une très agréable soirée.

12 AOUT. — Je pars le matin en excursion. On m'a donné à Paris l'adresse d'un ingénieur faisant le commerce des minéraux et la perspective de faire quelque belle trouvaille n'a pas peu contribué à diriger mes pas jusqu'ici.

Je commence donc par cette première visite. C'est avec peine que j'apprends que mon ingénieur ne possède aucun

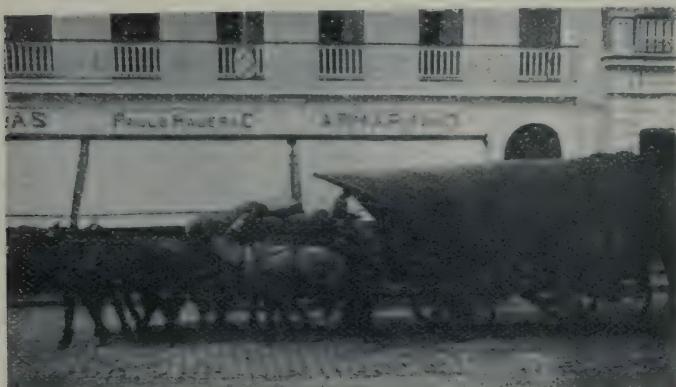
échantillon de minéralogie et qu'il n'a écrit à Paris que pour se proposer vaguement comme intermédiaire !

J'avais fait inutilement deux cents lieues pour aller et j'allais en faire autant pour revenir à Rio.

Assez mal impressionné par cette mésaventure, j'acceptai cependant le fait accompli et me mis en devoir de parcourir la ville.

Le temps brumeux, presque froid, fut-il pour quelque chose dans mes impressions ? mais je fus vite désillusionné.

Curityba est une ville banale et triste, où il n'y a absolument rien d'intéressant à visiter.



Un chariot, à Curityba.

Ne sachant comment abréger le temps, je pris quelques photographies, je montai dans tous les tramways, et, en une heure, j'avais tout vu !

Peu enthousiasmé, je revins déjeuner à l'hôtel et fis durer le repas le plus longtemps possible; puis, pourachever la journée, il me vint une idée lumineuse : je fis la sieste, ce qui ne m'arrive jamais, et je pus gagner ainsi quelques heures.

Il pleuvait, d'ailleurs, et l'aspect de cette ville morne était capable de donner le spleen.

Puissé-je m'être trompé dans le tableau assez sombre, je l'avoue, que je viens de tracer de Curityba.

Je résolus de partir le lendemain même pour aller faire une excursion à Paranaguá.

13 AOUT. — *Excursion à Paranaguá.* — Je devais prendre le train partant à six heures du matin. On juge de mon désappointement lorsque, debout à cinq heures, j'entendis la pluie fouetter les vitres.

Décidément, c'était la continuation de la déveine. Que faire? Rester une journée encore à Curityba me parut au-dessus de mes forces et, bravant les éléments, je me mis en route pour gagner la station.

Quel déluge! Quand j'arrivai à la gare, j'étais trempé jusqu'aux os et il faisait presque froid.

Je montai cependant dans le train dont le confortable laisse beaucoup à désirer.



CURITYBA. — Un camion.

9 heures. — J'ai eu raison de compter sur mon étoile. La pluie a cessé et un chaud rayon de soleil perce la nue. Désormais, il fera beau toute la journée.

Nous traversons un pays magnifique, au milieu d'un paysage de toute beauté. Nous entrons dans la forêt vierge que nous ne quitterons plus jusqu'à Paranaguá.

On m'avait fait un éloge enthousiaste de cette excursion; on était certainement resté encore bien au-dessous de la vérité.

J'ai parlé plus haut du chemin de fer de São Paulo à Santos et je crois avoir épousé dans mes descriptions tous les termes que comporte l'admiration qui vous étreint tout le long du trajet. Ce que l'œil contemple est merveilleux et il semble qu'on marche dans un rêve.

Ici, c'est bien autre chose! Qu'on se représente la Suisse, avec ses montagnes à pic, ses précipices, ses gorges sauvages,

ses cascades tombant en nappes et se perdant dans des profondeurs insondables, qu'on y ajoute le prestige d'une végétation tropicale, c'est à peine si l'on pourra donner une faible idée de la magnificence du paysage, qui change d'ailleurs à chaque tournant de montagne, toujours aussi grandiose, toujours aussi sauvage..., effrayant quelquefois quand l'œil se risque à plonger jusqu'au fond des gouffres que l'on côtoie et du fond desquels s'élèvent des bruits de cataractes ou de rochers qui s'éboulent dans un épouvantable fracas !



PARANAGUÁ. — Le chemin de fer dans la montagne.

Il faut avoir parcouru cette route fantastique pour se faire une idée de ce que l'énergie humaine peut enfanter de chefs-d'œuvre. La nature semblait avoir dit à l'homme : tu n'iras pas plus loin. Plus puissant qu'elle et dédaignant les obstacles presque insurmontables qu'elle jetait sur sa route, il a passé quand même !

Depuis Curityba jusqu'à Paranaguá, la ligne n'est qu'une longue succession de travaux d'art, dont quelques-uns dépassent en audace tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour.

En un certain endroit, la ligne aboutit à une vallée tellement profonde et dominée par des falaises tellement à pic qu'il semblait impossible d'aller plus loin.

Qu'a-t-on fait ? Pendant des mois, peut-être des années, une armée de travailleurs suspendus par des cordes le long de la paroi, armés du pic, et à coups de dynamite, a creusé dans la roche, sur je ne sais combien de kilomètres d'étendue, des trous profonds, dans lesquels ont été scellées d'énormes travées de fer, formant dans leur enfilade comme une sorte de gril, et c'est sur ces supports fragiles que, jetant des



PARANAGUÁ. — Un coin de forêt vierge.

rails à perte de vue, on a eu l'audace de lancer une première locomotive.

On frémît quand on franchit ce passage effroyable en songeant que l'on est suspendu sur un gouffre de 5 ou 600 mètres de profondeur.

Qu'on juge du reste, d'après cette description !

10 heures. — Nous atteignons la partie la plus élevée de la ligne. Inutile de chercher le nom des gares... elles sont vierges de toute indication !

Je n'entends pas faire la moindre critique malveillante. L'exploitation est à peine ouverte... On comprend donc que le confortable ait été quelque peu négligé. Je suis sûr de ne pas reconnaître la ligne si je retourne l'année prochaine au Brésil !

La voie serpente sur le flanc de la montagne en lacets vertigineux.

La forêt... toujours la forêt, avec sa merveilleuse végétation. L'œil plonge avidement au fond des fourrés, où s'épanouissent d'admirables fougères, dont les frondes, divergeant en tous sens, forment d'immenses corbeilles verdoyantes. Des arbres chargés de fleurs bleues ou jaunes s'inclinent à la



PARANAGUÁ. — Un coin de forêt vierge.

rencontre les uns des autres, mélangeant leurs ramures; des lianes, cordages capricieux, semblent relier, comme en un bouquet, toutes ces fleurs merveilleuses.

Puis, ce sont des arceaux capricieux formés des tiges grêles des bambous entrelacés; des arbres énormes, chargés jusqu'à leur sommet de milliers d'épiphytes qui ont élu domicile dans les moindres anfractuosités et dont les fleurs multicolores varient à l'infini, groupées dans un désordre sauvage qui les rend plus belles encore, et d'autres... plus vieux..., dont les branches décharnées sont couvertes de longs filaments de lichens flottants, et dont les dernières gouttes de sève servent à nourrir les parasites qui n'ont pu trouver place ailleurs.

Dans cette nature vierge, la vie se confond avec la mort...

sans transition, sans arrêt, par une fatale course, et l'arbre qui naît... qui plus tard donne des fleurs... devra, pour se faire une place au soleil, marier ses rameaux chargés de sève et de vie, aux branches vermoulues et rongées par les vers des ancêtres qui l'auront précédé...

C'est surtout le long des fleuves que la végétation acquiert toute son intensité. Les arbres venant jusque dans l'eau,

projettent autour d'eux des branches énormes qui, en se rejoignant à celles de l'autre rive, forment une épaisse voûte sous laquelle s'épanouissent, dans une éternelle fraîcheur, d'admirables fleurs de nymphéas, aux corolles flottantes sur lesquelles les papillons voltigent capricieusement, gourmands de pollen, ivres de parfum.

Certains de ces cours d'eau roulent des diamants. Ces

gemmes précieuses viennent généralement se déposer dans des poches où on les rencontre plus ou moins empâtées dans une gangue ou conglomérat formé de cailloux agglutinés.

Je fais route avec un ingénieur très au courant de tous les travaux qui ont été exécutés dans cette région si tourmentée et il me raconte une foule d'anecdotes que, malheureusement, faute de place, je ne puis relater ici.

L'une d'elles, assez originale, mérite de faire exception. Nous passions devant une ferme où de maigres volailles cher-



PARANAGUÁ. — Dans la montagne.

chaient une hypothétique nourriture sur le sol aride. Comme je faisais quelques réflexions à ce sujet, il me fit observer que je ne pourrais me procurer le moindre de ces volatiles tel quel à moins de quarante francs, mais, que si je consentais à l'acheter vidé, je pourrais les avoir tous à dix sous pièce.

Il me donna l'explication de l'éénigme. Dans ce pays diamantifère, il n'est pas rare que les volatiles rencontrent de petits diamants, qu'ils avalent, et c'est pour cela que les vendeurs se réservent d'explorer les entrailles. On cite, paraît-il, d'assez curieuses découvertes ayant cette origine.



PARANAGUÁ. — La gare.

Je ne parlerai pas de Paranaguá, où le train me déposa à midi. Je ne pourrais que vanter la beauté des sites.

Tout l'attrait de cette excursion réside dans le trajet en chemin de fer.

Aussi se contente-t-on, à moins d'affaires particulières, de déjeuner à la hâte dans un hôtel très confortable d'ailleurs, surtout très hospitalier et de reprendre immédiatement le train de deux heures, grâce auquel on est de retour à Curitiba à sept heures.

14 AOUT. — C'est avec un certain plaisir que je vais quitter Curitiba. Il pleut, il fait froid, je me suis enrhumé ! Décidément, cette partie du Brésil manque de charme et j'aspire à remonter vers les régions ensoleillées.

6 heures du matin. — C'est sous une pluie battante que je quitte l'hôtel pour gagner la gare.

Des « fazendeiros » attendent le train, chaussés de grandes bottes et protégés par une sorte de châle frangé, espèce de vêtement en forme de chemise, ouvert de chaque côté, avec, en haut, un orifice pour passer la tête.

Ce sont généralement de solides gaillards et d'une belle prestance.

Ce voyage de retour me semble interminable. Aucune distraction sur la route, sinon de descendre aux stations pour



PARANAGUÁ. — Rua Paysandá.

assister au ravitaillement de la locomotive, qui fait du bois !

Nous repassons par Ponta Grossa et enfin, à dix heures du soir, après seize heures de secouage, le train s'arrête à Itararé, où l'on doit coucher, comme à l'aller, pour repartir à trois heures et demie du matin.

Il fait un temps épouvantable. La pluie tombe en cataclastes. Je ne trouve à la gare aucun garçon d'hôtel pour me guider et la nuit est tellement noire que l'on ne voit même pas à ses pieds.

Connaissant le chemin à suivre ou plutôt, comme on va le voir, croyant le connaître, je me décide à me rendre tout seul à l'hôtel do Commercio pour y passer la nuit.

Il s'agit de gagner le pont qui traverse le torrent. Une fois là, je suis sauvé !

J'avais compté sans la pluie qui, tombée sans interruption depuis le matin, avait transformé le sol en un bourbier sans nom. Le terrain est devenu tellement glissant qu'on piétine comme sur un glacier et que vingt fois, malgré mon bâton, je manque de tomber à la renverse.

Puis ce sont des trous remplis d'eau, des pierres contre lesquelles on bute, des fragments de rails qui barrent le chemin...

J'hésite presque à aller plus loin. Aucune lumière pour



PARANAGUÁ. — Station de Restinga Secca.

me guider et, à gauche, les bords du torrent à pic. La situation devient critique...

Enfin, après une demi-heure de tâtonnements pour faire deux cents mètres, je sentis sous mes pieds les planches du pont...

L'obscurité était complète, aussi compacte que dans une cave. La route s'étendait devant moi, montant en pente... Je crus apercevoir une faible lumière éloignée et je continuai, faisant des prodiges d'équilibre pour ne pas tomber.

Ayant marché un quart d'heure encore et à tâtons, pour ainsi dire, j'entendis des bruits de voix et je vis enfin, sur ma droite, une rue qui me sembla être celle où se trouvait mon hôtel.

Une maison légèrement éclairée apparaissait, en effet, à quelques pas. J'étais arrivé !

J'en avais à peine franchi le seuil que je reconnus mon erreur. J'étais tombé dans un bouge, où, groupés autour d'une table dont la nappe était maculée de vin, une vingtaine d'Italiens, terrassiers occupés aux travaux du chemin de fer, étaient en train de se griser en compagnie de femmes que je ne fis qu'entrevoir.

Un bolide tombant dans cette bande n'aurait pas causé plus d'étonnement que mon entrée intempestive. A onze heures du soir, un étranger arrivant dans semblable trou, ne s'était jamais vu à Itararé, de mémoire d'homme. Quel était le personnage qui ne craignait pas de s'aventurer tout seul dans ce coin perdu ?

Un silence absolu avait succédé aux chants et aux cris des ivrognes... Chacun me regardait curieusement. Que faire ?... J'étais évidemment égaré... Mais, au dehors, la pluie redoublait... je ne pouvais repartir dans la nuit noire et, après tout, comme c'était un hôtel et que je n'avais pas l'embarras du choix, je me décidai à faire contre fortune bon cœur.

Traversant la salle, je me dirigeai au fond où j'apercevais une sorte de comptoir occupé par le propriétaire de la maison et l'étonnement sembla augmenter quand on m'entendit demander une chambre avec un lit.

Se levant aussitôt, le patron me fit bon accueil et, m'engageant à le suivre, me conduisit un peu plus loin, vers une porte ouvrant sur une pièce où se dressaient deux lits.

Pour le coup, ma philosophie s'évanouit. Il y a des limites, on en conviendra, par le récit qui va suivre.

Le lit de gauche m'apparut occupé par un couple, qui ne semblait pas se disputer... On me saura gré de glisser rapidement... Celui de droite, par un Italien, gris comme un Polonois et qui était tombé en travers.

« Eh ! Beppo, dit le patron, debout ! »

L'ivrogne s'était levé et l'hôtelier, me montrant gracieusement la place encore libre, car le lit était pour deux personnes, fit mine de s'éloigner.

Les conversations avaient repris de plus belle dans la

grande salle. J'ignore quel en était le sujet, mais je crois bien qu'il devait s'agir de moi.

Bien qu'armé, je n'avais rien de bon à espérer en prolongeant mon séjour dans ce milieu interlope, et je résolus d'en sortir.

Frappant sur l'épaule du patron et le regardant bien en face, je lui dis ces simples mots : « Conduis-moi à l'Hôtel do Commercio ! » Il faut croire que je prononçai ces paroles avec une véritable autorité, car, ayant hésité un instant, il prit son chapeau et se dirigea vers la sortie.

Je respirai dehors plus librement... et, suivant mon guide, j'aperçus enfin l'Hôtel désiré qui était à cinq minutes plus loin, mais dans une autre rue.

Ce fut avec un réel plaisir que je lui glissai un bon pourboire pour son déplacement.

Je racontai mon histoire et l'on ne se gêna pas pour me faire comprendre que j'avais eu de la chance de sortir indemne du guêpier où j'étais tombé.

Il est probable que, lorsque le patron revint, ses hôtes durent lui reprocher la maladresse qu'il avait montrée en laissant partir ainsi, une proie qui leur semblait pour ainsi dire tombée du ciel. Ma vie n'eût pas été en danger, je le crois, mais il est plus que probable, comme on me le dit après, qu'on m'eût fait jouer ou même fait dévaliser sans cérémonie, par les dames aimables que j'avais entrevues et qu'on eût chargées de ce soin.

Tout étant relatif en ce monde, je trouvai ce soir-là l'hôtel do Commercio un séjour ravissant, heureux après tout de mon aventure, qui venait jeter une note pittoresque à travers mon voyage.

15 AOUT. — *Lever à 3 heures du matin.* — Il s'agit de ne pas manquer le train de São Paulo et, comme à l'aller, d'être encore obligé de rester une journée en panne.

La pluie n'a pas cessé. Je réveille le fils du patron, exigeant cette fois qu'il me conduise avec une lanterne.

Il fait tellement noir que c'est à peine s'il peut trouver la route. Tout seul, jamais je n'aurais pu atteindre la gare. On

ne peut se rendre compte de la difficulté qu'on éprouve à marcher droit devant soi, sans dévier à droite ou à gauche. Même guidés par la lanterne, nous faillîmes tomber dans un des fossés latéraux.

Obligés de repasser devant le bouge où j'étais entré, j'entendis les mêmes voix et les mêmes chants qu'à l'arrivée. L'orgie continuait et battait son plein.

Nous croisons un homme qui en sort et qui emmène avec lui une des reines de l'endroit. Singulière vision dans la nuit noire, que ce couple qui barbote dans une boue gluante et cette silhouette de femme, portant un immense chapeau à plumes, et qui pousse de petits cris effarés, semblant peu empressée à suivre son cavalier.

Pour comble de malheur, à moitié chemin, le vent éteint la lanterne. Je réussis à grand'peine à la rallumer et, après des efforts inouïs pour ne pas glisser sur cette route détrempée et en pente rapide, nous atteignîmes enfin la gare, éclairée par une ou deux mauvaises lampes à pétrole.

Le service du chemin de fer laisse encore beaucoup à désirer. Pas de guichet pour la distribution des billets. Une simple balustrade sépare le public du bureau du chef de gare. On demande son ticket que l'on vous remet de la main à la main et l'obscurité est telle que l'on éprouve les plus grandes difficultés à tirer de son portefeuille les billets nécessaires au paiement. On est bousculé par les autres voyageurs et il est impossible de vérifier l'exactitude de la somme rendue.

J'en fis l'expérience. Arrivé dans le wagon, je m'aperçus qu'on m'avait retenu 10.000 reis en trop. Je rejoignis le distributeur qui, son service fini, s'en allait déjà avec la caisse; sur mes observations, assez peu courtoises, je l'avoue... il ne fit aucune objection et me restitua immédiatement la somme réclamée. Je n'insiste pas... mais, je me promis à l'avenir d'être plus méfiant.

4 heures. — Enfin, le train se met en marche et c'est avec joie que je vais quitter cette zone brésilienne dont je ne conserverai qu'un assez mauvais souvenir.

Il fait froid et l'air est saturé d'humidité.

Le compartiment de première classe que j'occupe est envali par une population d'une propreté douteuse. Pour comble de malheur, une demi-douzaine d'enfants en bas âge circulent partout, les mains barbouillées de graisse, montent sur les banquettes et ne cessent de piailler.

Il rappelle les wagons de troisième classe des réseaux italiens, dans lesquels aucun voyageur convenable ne saurait pénétrer, sous peine d'en sortir couvert de vermine.

Il pleut toujours et on comprendra avec quel plaisir, quand le train s'arrêta le soir, à dix heures, à São Paulo, je pus enfin regagner mon hôtel, à moitié transi et d'assez maussade humeur.

Finalement, j'avais poussé dans le Sud une randonnée de 400 lieues dans l'espoir de rapporter une belle récolte minéralogique et je rentrais bredouille.

Mais l'excursion du Paranaguá est tellement prestigieuse, qu'à elle seule elle fait oublier tous les avatars de la route.

D'ailleurs, toutes mes critiques n'auront plus de raison d'être dans quelques mois, probablement; l'exploitation est encore dans sa période embryonnaire et mes successeurs riront bien alors de toutes les mésaventures rencontrées sur ma route.

Je demeurai encore quelques jours à São Paulo; mais, le mauvais temps persistant, je regagnai Rio, heureux de retrouver le soleil, la mer bleue, les quelques amis que j'avais laissés et surtout la bonne hospitalité de l'Hôtel Bellevue, où l'excellent M. Bozier m'attendait depuis plusieurs jours.

Les environs de Rio, outre qu'ils sont très pittoresques, sont excessivement intéressants à parcourir au point de vue de l'histoire naturelle et principalement de la botanique.

Le chemin de fer central, avec ses lignes suburbaines, donne toutes facilités pour exécuter de nombreuses excursions.

La flore se montre d'une richesse incomparable et, en quelques jours, il m'a été possible de récolter plusieurs centaines de plantes intéressantes, appartenant aux familles les

plus variées. Je n'entrerai pas ici dans des descriptions qui seraient fastidieuses pour le lecteur et qui m'entraîneraient bien au delà des limites que je me suis tracées.

Je consacrai les quelques jours qui me restaient à passer à Rio, à me documenter le plus possible sur l'État de Minas que j'allais parcourir et dont je vais tâcher de faire ressortir toute l'importance dans un des chapitres suivants.

CHAPITRE XI

Le maté. — Description botanique. — Les hervaes. — La préparation du maté. — Sa culture. — Son exploitation. — Ses falsifications. — Sa composition chimique. — Son importance commerciale. — Ses propriétés thérapeutiques. — Son avenir.

On a vu quelle est l'importance de l'industrie caférière dans l'État de São Paulo.

Le Maté tient une place presque semblable dans celle du Paraná et dans toute la région qui s'étend jusqu'au Paraguay.

De nombreux documents ont été publiés sur le sujet que nous allons aborder et nous allons tâcher de les résumer brièvement.

Un exposé magistral et très documenté de la question a été publié d'ailleurs, par M. Paul Walle, dans le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris* et mériterait d'être cité en entier.

Notre but, comme le sien, étant de contribuer à faire connaître ce précieux produit et d'en faire ressortir les merveilleuses qualités, il nous pardonnera de lui avoir fait de si larges emprunts.

Ceux que la question intéresse particulièrement devront lire le mémoire dans toute son étendue.

« La *Yerba mate*, *Herva mate* ou *Caá-mi* des Indiens Guaranis, est le produit d'une sorte de houx, l'*Ilex paraguayensis*, de Saint-Hilaire; il est connu aussi dans certaines régions sous les noms de thé du Paraguay, thé du Brésil. L'arbre, qui appartient au même genre botanique que le houx, atteint une hauteur moyenne de 5 à 6 mètres, 8 mètres au plus. Le tronc est couvert d'une écorce blanchâtre et les branches, comme toutes les autres parties de l'arbre, ont un aspect velouté. Les feuilles sont d'un vert sombre, de 3 à 7 centimètres de

longueur sur 1 à 3 de large. Les fleurs sont blanches et le fruit rouge, de la grosseur d'un grain de piment; il contient 4 graines ou semences d'une extrême dureté.

Le maté croît dans les régions tempérées ou demi-froides situées entre le 20^e et le 30^e degrés de latitude Sud et exclusivement en Amérique. Il semble préférer les altitudes de 300 à 1.000 mètres.

Le Brésil méridional paraît être l'habitat préféré du maté; là, on le trouve dans les États de Paraná, Rio Grande do Sul, Matto Grosso, São Paulo, Goyaz et Minas Geraes, sur une étendue de plusieurs centaines de lieues, mais qui n'a pas encore été complètement déterminée dans l'État de Paraná, le grand producteur de maté du Brésil, où il occupe une superficie de 135.000 hectares.

La grande valeur du *herva mate* réside dans ses feuilles qui, réduites en infusion, donnent une boisson analogue au thé, d'une saveur aussi agréable, mais avec de plus grandes vertus hygiéniques.

Depuis les temps les plus reculés, les Indiens des régions citées plus haut connaissaient les qualités du maté; des auteurs du XVII^e siècle racontent que ces Indiens poussaient, dans les forêts, des excursions périodiques pour faire une cure et retrémper leurs forces. Une fois arrivés, ils faisaient, dans de grandes cuves en terre cuite, des infusions de feuilles, qu'ils se partageaient ensuite à l'aide d'une calebasse, passant de mains en mains et de bouche en bouche.

Le maté est aujourd'hui classé par les savants comme un aliment d'épargne et comme un stimulant stomachal.

« En ce qui nous concerne, continue M. Paul Walle, nous avons maintes fois observé dans la pampa, chez les gauchos, aussi bien que chez les *monteiros* (travailleurs des forêts, yerbateros et bûcherons) que nous voyons revenir au camp, harassés et en sueur, qu'il leur suffisait de quelques calebasses de maté pour recouvrer bonne humeur et vigueur, disposés à reprendre leur tâche avec une nouvelle ardeur. »

Nous ne pouvons entrer dans tous les détails relatifs à la recherche et à l'exploitation du maté.

Il faut savoir tout d'abord que le maté ne se cultive pas



MATE



comme la plupart des arbres que l'on veut soumettre à une exploitation quelconque.

Le maté se trouve à l'état sauvage au milieu des forêts, mélangé souvent avec le grand pin du Paraná dont il semble affectionner le voisinage, groupé en îlots plus ou moins étendus ou poussant isolément.

C'est donc là qu'il faut aller le chercher et pour cela entreprendre de véritables expéditions, nécessitant une grande énergie, une grande vigueur et une sorte d'acclimatation spéciale permettant de vivre des mois entiers dans les grands bois, loin de toute habitation, sans autres ressources comme vivres que ceux que l'on emporte, sans parler des dangers nombreux auxquels on se trouve exposé, du fait des maladies, des insectes qui font souvent endurer des tortures abominables, et enfin des serpents qui, malheureusement, ne sont pas rares en ces régions.

On utilise dans ce but une classe particulière d'ouvriers, habitués aux privations, capables de se frayer une route à travers des forêts inextricables que jamais pied humain n'a foulées et dans lesquelles on ne peut pénétrer, Dieu sait après combien d'efforts, que la hache à la main. Lorsqu'on a découvert un territoire où l'abondance des arbres paraît suffisante pour donner une récolte rémunératrice, on établit un campement sommaire sous des huttes construites en branchages et l'exploitation commence.

Nous allons en donner une idée.

Comme nous l'avons dit plus haut, ce sont les feuilles qui constituent le maté proprement dit et la seule partie de l'arbre qui soit exploitée.

La récolte a lieu de préférence d'avril en août.

Elle a lieu de la façon suivante : les ouvriers grimpent dans les arbres et abattent successivement, d'abord les frondes les plus jeunes, puis celles un peu plus anciennes et enfin les petites branches jusqu'à 2 centimètres de diamètre, ne laissant que les branches principales et naturellement la flèche de l'arbre, qu'ils appellent *banderola*.

Cela fait, ils ramassent les divers rameaux émondés et les séchent rapidement en les agitant au-dessus d'un feu ardent,

jusqu'à ce que les feuilles aient pris une couleur vert sombre avec reflet jaunâtre. Il faut savoir s'arrêter à temps et ne pas dépasser une température déterminée, à cause de certaine résine qui s'altérerait et donnerait mauvais goût à la feuille.

Cette première opération n'est que provisoire; la dessiccation définitive se fait quelques jours après, en entretenant des feux de bois, donnant le moins de fumée possible, au-dessous de sortes de treillis en bois, élevés de 2 mètres au-dessus du sol et sur lesquels on dépose les bouquets de feuilles, pour compléter le premier séchage.

D'autres procédés de dessiccation sont employés; mais tous laissent à désirer. Il faudrait opérer à l'aide de machines spéciales impossibles à transporter sur les centres d'exploitation.

Ajoutons qu'avec ces manipulations sommaires, il se produit une grande perte de feuilles, dans l'impossibilité où l'on se trouve de faire sécher les brindilles trop courtes dans la première opération.

Après la dessiccation des branches, on procède à une nouvelle opération qui consiste dans l'isolement et dans le broyage des feuilles. Pour arriver à ce résultat, on dépose la récolte sur une aire de terre battue ou sur un terrain uni quelconque, préservé par une bâche et à l'aide d'une sorte de fléau on tritue et pulvérise la masse.

Le produit obtenu est assez impur et mélangé de nombreuses brindilles. Il passe ensuite par une série de tamisages qui permettent d'établir en dernier lieu deux ou trois qualités différentes.

Il ne reste plus qu'à l'empaqueter pour le transporter soit dans les villes, soit dans les ports d'embarquement.

Un des procédés les plus répandus consiste à découper des sacs carrés en cuir qu'on mouille d'abord et dans lesquels on introduit le maté. On coud avec des lanières de cuir, et la peau, en se séchant, revenant sur elle-même, comprime le produit et en forme une masse solide et résistante.

Chaque sac est calculé pour peser environ 60 kilogrammes.

Le maté craint l'humidité; aussi faut-il prendre, dans le transport, les plus grandes précautions.

Disons quelques mots de la culture. Comme on vient de le

voir plus haut, c'est en pleine forêt que l'on se met en campagne pour trouver les territoires occupés par les hervaes et nous ne reviendrons pas sur les détails compliqués de l'exploitation, détails qui représentent, en somme, des frais assez considérables.

Il est donc naturel qu'on ait essayé de cultiver le maté et d'en faire des plantations de la même manière que pour le café.

Les résultats ont été presque nuls. Le maté exige des conditions, encore inconnues, pour se reproduire. Vainement on a essayé toutes les méthodes d'ensemencement les plus compliquées, on a dû y renoncer. Dans les cas rares où les graines germaient, on n'a pu obtenir que des arbustes rabougris.

Seule, la transplantation de jeunes plants recueillis dans la forêt semble donner quelque espoir d'acclimatation, mais, même dans les cas les plus favorables, les arbres sont loin d'atteindre les dimensions observées quand ils poussent naturellement en liberté.

L'arbre à maté vit longtemps et l'on peut compter sur une trentaine d'années d'exploitation utile. Après chaque récolte, il est nécessaire de le laisser reposer trois années au moins.

Après le caoutchouc, dit M. Paul Walle, dans le mémoire duquel nous avons puisé tous les renseignements qui précèdent, le maté est la plus importante des industries *extractives* du Brésil. Les exportations de ce produit atteignent à l'heure actuelle 44 millions de kilogrammes par récolte, ce qui fait entrer au Brésil 21.000 contos de reis de capital étranger pour la vie économique du pays.

La consommation locale peut être évaluée à 13 millions de kilogrammes d'une valeur de 4 millions de milreis (6 millions de francs).

Depuis vingt-cinq ans, cette industrie a progressé au Brésil de 300 % pendant qu'au Paraguay la production diminue sensiblement et bientôt ne fournira plus que pour la consommation locale. Cette production était encore, en 1908, de plus de 6 millions de kilogrammes.

(1) Le conto fait un million de reis, qui, au pair, vaut 2,500 francs ; au change actuel (1909), le milrei vaut 1 fr. 50.

Les procédés de certains yerbateros contribuent beaucoup à la diminution des récoltes; sauf les petits propriétaires de yerbales, qui soignent leurs arbres, il arrive que, dans les exploitations éloignées, les ouvriers, mal surveillés, les dépouillent sans considération et même les abattent pour aller plus vite et obtenir un plus grand rendement en tuant stupidement la poule aux œufs d'or. En outre, certains petits producteurs discréditent cette industrie du Paraguay, malgré les plus louables efforts du gouvernement de ce pays, en ajoutant aux feuilles de l'*Ilex paraguayensis* les feuilles d'autres plantes, soit pour en améliorer le goût, soit plus simplement pour l'adultérer.

Dans le premier cas, on emploie le *ivabira*; dans le second, la *cauva* (?) qui est aussi un *ilex* assez semblable à celui de la herva, mais dont les feuilles, amères, ont, en outre, des propriétés drastiques et même (à haute dose) toxiques. C'est d'une plante semblable que les Indiens de l'Amérique du Nord extraient le thé connu autrefois sous le nom de *Ilex vomitoria* ou thé des Apalaches.

A titre documentaire, nous donnons ici les composants du maté comparé au thé et au café, d'après une analyse du Dr Pe-kolt, signalée par Moreau de Tours : .

Composants (pour 1.000)	Thé vert	Thé noir	Café	Maté
Huiles essentielles.....	7.90	6	0.41	0.01
Chlorophylle.....	22.20	18.14	13.66	62.00
Résine.....	22.20	36.40	13.66	20.69
Tannin.....	178.00	128.80	16.39	12.28
Alcaloïde.....				
Matéine.....	4.50	4.30	2.66	2.50
Théine.....				
Caféine.....				
Matières extractives.....	464.00	390.00	270.67	238.83
Celluloses et fibres.....	175.80	283.20	178.83	180.00
Cendres.....	85.60	25.61	25.61	38.11

La crise qui a atteint les produits brésiliens, tels que le caoutchouc et le café, n'a pas touché le maté qui est resté produit rémunérateur aussi bien pour les herveiros, explorateurs de hervaes, que pour les fabriques d'élaboration, en dépit des

bas prix auxquels le maté est présenté sur les marchés, ce qui met ce produit à la portée de toutes les classes sociales.

Son prix moyen de fabrique est de 200 à 340 reis le kilogramme pour l'exportation; ces prix se sont maintenus depuis dix ans avec des variations insignifiantes. D'après un tableau fourni par le bureau de *Repartição de Estatística commercial*, le prix moyen du kilogramme de maté rendu à bord est de 460 reis, environ 0 fr. 70.

Enfin, il n'est peut-être pas inutile de donner quelques chiffres pour montrer le développement considérable d'une industrie longtemps négligée et peu encouragée; peut-être craignait-on à tort qu'elle ne fît concurrence à celle du café. Pour ne pas fatiguer, nous ne donnerons ici que la quantité exportée pendant l'année 1905 (chiffres officiels) par les quatre États producteurs de maté du Brésil, n'y comprenant pas les États de Goyaz et de Minas Geraes qui possèdent également des hervaes, mais où l'exploitation n'est encore qu'à son début.

État de Paraná.....	29.937.738	14.341.637
Santa-Catharina.....	4.630.625	2.146.994
Matto-Grosso.....	4.332.556	2.780.145
Rio Grande do Sul.....	4.304.760	1.037.270
 Total.....	 43.205.179	 20.306.046

A ces chiffres, il faut ajouter 12 à 13 millions de kilogrammes de consommation locale. Le prix moyen du kilogramme fut, en 1905, de 0 fr. 64. La variation est donc insensible.

On voit par ces chiffres que le principal, le grand producteur de maté est l'État de Paraná qui, à lui seul, fournit les deux tiers de la production. Pendant les douze mois, de juillet 1906 à juillet 1907, cet État a à lui seul exporté pour l'Argentine, l'Uruguay et le Chili, 36 millions de kilogrammes de herva en chiffres ronds. La suprématie du Paraná est indiscutable, tant par la quantité que par la qualité; il y existe 22 fabriques destinées à l'élaboration complémentaire d'un produit qui, inconnu en Europe il y a quelques années, y compte maintenant de nombreux adeptes, principalement en Allemagne et en Angleterre, où ses propriétés toniques et aussi son prix insignifiant, semblent lui avoir conquis les petites bourses.

Pour terminer, qu'il me soit permis de revenir brièvement sur les qualités thérapeutiques du maté.

Pendant le long voyage que je viens d'exécuter à travers le Brésil, et dont le but était l'exploration du pays au double point de vue de la botanique et de la minéralogie, j'ai dû, presque quotidiennement, faire à pied de longues marches, souvent dans les montagnes, sous un soleil ardent et dans des conditions où toute idée de confort était devenue impossible, en raison le plus souvent de l'éloignement des centres civilisés.

Docile aux conseils qui m'avaient été donnés par plusieurs de mes devanciers, je me suis habitué à l'usage journalier du maté, et je dois dire qu'actuellement encore, de retour à Paris, je suis resté un fervent amateur de ce breuvage, dont l'emploi devrait être universel, à mon avis, et qui possède réellement des propriétés thérapeutiques de premier ordre.

Ce n'est plus maintenant seulement le voyageur qui parle, c'est le médecin qui tient à faire ressortir, en ayant fait l'expérience sur lui-même, combien précieuses et variées sont les propriétés du maté et combien même il serait patriotique d'en vulgariser l'emploi.

Aussi actif que la kola et la coca, dont le prix de revient est fort élevé, il n'en a pas certains inconvénients, et il présente cet avantage immense d'être presque sans valeur pécuniaire.

Comprend-on que peut-être, dans l'avenir, c'est de ce côté que l'on pourra trouver le remède contre le développement de l'alcoolisme ?

Le jour où le maté, entré dans le domaine public, sera mieux connu et qu'on s'y sera habitué, ce jour-là, on ne songera plus aux boissons spiritueuses. Que leur demande-t-on le plus souvent? De procurer une excitation momentanée que l'on traduit par la phrase « donner des forces ». Le résultat obtenu est diamétralement opposé. Le malheureux qui s'enivre perd, au contraire, le peu d'énergie et de vigueur qui lui restent.

Si, mieux avisé, l'ouvrier, qui peine, délaissait l'alcool et faisait une seule fois l'essai du maté, il verrait vite que l'effet

produit, non seulement se montre immédiat et absolument semblable, mais encore se prolonge des heures et des journées, le maintenant dans un état de force physique qui lui permet d'exécuter sans fatigue les travaux les plus laborieux.

Du même coup, sa santé serait préservée et il sauvegarderait les intérêts de sa bourse.

C'est également dans l'armée que l'usage du maté devrait être introduit. On objectera que le café y est en honneur. Si l'on prend la peine de descendre un peu au fond des choses, on sera rapidement désillusionné.

Ce que l'on distribue aux soldats sous ce nom n'est qu'une vulgaire décoction, dont le seul mérite est d'être servie chaude et de réchauffer l'estomac, surtout en temps de campagne.

On sait que le café de l'armée n'est pas la fine fleur du produit ; de plus, il est notoire qu'avant d'arriver dans la gamelle du simple soldat, il lui faut « suivre la voie hiérarchique ». Aussi, n'est-ce plus, après ce voyage, qu'une mixture inerte, un liquide banal n'ayant plus du café que le nom, sans la moindre propriété bienfaisante.

Le maté, pouvant être distribué en quantité suffisante, vu ~~son~~ bas prix, serait bien vite accepté avec reconnaissance par l'armée, et rapidement préféré à l'insipide verre d'eau chaude noircie, décoction inerte de marc épuisé, qui est encore en ce moment la ration matinale du troupeau.

Ajoutons enfin, pour finir, que les manipulations pour la préparation du maté ne sont pas plus compliquées que pour le café.

Voici la manière d'opérer : pour la valeur d'une tasse à thé, on prend deux petites cuillerées de feuilles. On passe d'abord une première eau bouillante que l'on jette ; ensuite, on remplit la théière comme pour le thé ordinaire : on laisse infuser pendant trois ou quatre minutes, en remuant avec une cuillère pour rendre l'infusion plus ou moins forte, suivant le goût du consommateur.

Le maté se sucre comme le café et peut s'additionner de lait, de kirsch, ou de jus de citron. On peut, si l'on préfère, le prendre sans sucre. En brûlant dans la théière les feuilles

les de maté avec une braise rouge, ce qui active l'odeur pénétrante et agréable de ce produit, on obtient un breuvage délicieux, dont on ne tarde pas à ne plus pouvoir se passer, parce que, dès le début même, on est forcé d'en reconnaître les propriétés actives et véritablement bienfaisantes.

CHAPITRE XII

Minas Geraes. — Généralités. — Situation géographique.

SITUATION GÉOGRAPHIQUE. — L'État de Minas s'étend de $13^{\circ}55'$ à 23° de latitude, entre $3^{\circ}33'$ et $7^{\circ}48'$ de longitude occidentale de Rio de Janeiro. Il compte 1.200 kilomètres de la rive droite du Carinhanha au N., jusqu'à Borda da Matta au S. et 1.500 de Santa Clara, sur le Mucury, à l'E., jusqu'au confluent du Rio Grande, avec le Paranahyba au S.-O. Sa superficie est de 574.855 kilomètres carrés.

Le chiffre de la population est assez difficile à fixer. On l'estimait, en 1900, à 3.594.471 habitants. Il doit aujourd'hui dépasser 4 millions.

Minas tient le cinquième rang par l'étendue, le premier par la population entre tous les États du Brésil et a pour voisins Bahia, Goyaz, São Paulo, Rio de Janeiro et Espírito Santo.

ASPECT DU PAYS. OROGRAPHIE. — On a comparé l'État de Minas à la Suisse. Il est en effet, comme elle, couvert de montagnes, moins élevées sans doute, mais tout aussi pittoresques, et remarquables surtout par leur admirable végétation.

La description physique et géologique de ce pays, dit M. Carlos de Carvalho (1), dans l'intéressante étude qu'il a écrite sur cette région, a été faite par de nombreux voyageurs l'ayant parcouru dans tous les sens. Il suffira de citer les noms de Henri de Gorceix, Paul Ferrand et Arthur Thiré qui furent attachés à divers titres à l'École des mines d'Ouro Preto; plus récemment, M. Orville Derby, auquel on doit de grands travaux scientifiques, et M. le Dr Costa Sena,

(1) Carlos de CARVALHO. — *Un centre économique au Brésil.*

actuellement directeur de l'École d'Ouro Preto qui continue brillamment l'œuvre de ses devanciers.

Nous empruntons les détails géographiques qui suivent à un travail publié par M. Orville Derby dans le *Brazil geographico e historico*.

Au point de vue orographique, le plateau de Minas est, pour ainsi dire, le trait d'union entre les deux systèmes montagneux qui composent le relief brésilien.

Deux grands systèmes couvrent en effet le Brésil. L'un est le massif central appelé « chaînes Goyana », parce qu'il possède sa partie la plus importante dans l'État de Goyaz, l'autre est la Serra do Mar, qui, sous différents noms, longe la côte orientale du Brésil. Distincte de la Serra do Mar, mais parallèle à elle et faisant aussi partie du système oriental, se trouve la Serra da Mantiqueira. Cette dernière chaîne, venue des États du Sud, se dirige vers l'intérieur de Minas, à la hauteur du Rio Parahybuna et se divise en de nombreux chaînons qui forment le relief de l'Est de Minas.

Entre ces deux grands systèmes (massif central et chaînes orientales), séparés par les cours du Rio San Francisco et du Rio Paraná qui creusent de longs et profonds sillons, se tenant presque bout à bout, entre ces deux grandes « serras » se trouvent donc de hauts plateaux mamelonnés, dont les chaînes les relient entre elles. Ce dernier système comprend principalement la Serra das Vertentes et la Serra da Matta da Corda.

En somme, toute chaîne de montagnes peut, dans le pays de Minas, se rattacher à l'un de ces trois systèmes. Le plus important est celui de la Mantiqueira qui comprend tout le Sud et l'Est de l'État. La chaîne dite Goyana n'envoie que de faibles prolongements sur le territoire de Minas. Quant au troisième, il est entièrement compris dans l'État, mais ses sommets dépassent rarement 1.000 mètres d'altitude.

La Serra da Mantiqueira, partie de l'angle des trois États de São Paulo, de Minas et de Rio, couvre de ses chaînons le bassin du Rio Grande; vers le Parahybuna, elle s'incline au Nord et sépare nettement les bassins du São Francisco et du Rio Paraná de ceux des petits tributaires de l'Océan

(Parahyba, Rio Doce et Mucury). C'est alors que se détache la Serra das Vertentes d'un côté et de l'autre, prolongement naturel de la Mantiqueira, la Serra do Espinhaço qui occupe tout l'Est de Minas par ses chainons multiples (Serra da Chibata, Serra dos Aymorès, Serra Itacambira, etc.).

La Serra das Vertentes et la Matta da Corda sont réunies par des plateaux d'une altitude moyenne de 500 mètres. A ce système médian, se rattachent les « Chapadões », qui constituent les principales hauteurs du Triangle de Minas (entre le Rio Grande et le Paranahyba).

Les plus hauts sommets de Minas sont dans le premier système et l'on peut les cataloguer ainsi :

a) <i>Mantiqueira</i> . —	Pic d'Itatiaia	3.180 mètres.
—	Pic do Passa quatro . .	1.955 —
b) <i>Espinhaço</i> . —	Pic da Caraça	1.955 —
—	Pic de Itambé	1.817 —
c) <i>Serra da Piedade</i>		1.787 —
d) <i>Serra de Ouro-Preto-Itacolumi</i>		1.752 —

HYDROGRAPHIE. — L'État de Minas est absolument favorisé sur ce chapitre.

— A part certaines régions dans l'Est, vers Diamantina et Salinas, tout le reste du territoire est parcouru par des fleuves immenses, avec des affluents nombreux et très importants eux-mêmes qui achèvent de contribuer à la fertilité des régions qu'ils traversent.

Nous ne pouvons les énumérer en détail : le plus important de tous est le Rio São Francisco, qui a 2.900 kilomètres de cours.

Voici d'ailleurs la classification de ces cours d'eau, d'après leur étendue :

Rio São Francisco	2.900 kilomètres.
Rio Grande	1.353 —
Rio das Velhas	1.135 —
Rio Jequitinhonha	1.082 —
Rio Doce	977 —
Rio Mucury	530 —

Climatologie. — Au point de vue climatorial, les plateaux de Minas font partie de la zone subtropicale, caractérisée par la prédominance des pluies au printemps et en été.

Le climat de Minas est d'une extrême salubrité, en raison même de l'altitude et des conditions physiques. Le plateau est de 600 à 800 mètres d'altitude moyenne et une grande partie des villes se trouve à près de 1.000 mètres : c'est ainsi que nous voyons Barbacena à 1.178 mètres, Ouro-Preto à 1.160 mètres, Queluz à 954 mètres, Bello Horizonte à 920 mètres, Porto Alegre à 814 mètres, Uberaba à 760 mètres, Curvello à 633 mètres, Juiz de Fora à 675 mètres, etc.

Les écarts ne sont pas énormes et les moyennes varient entre 17 et 22 degrés. La ville de Queluz n'a encore jamais enregistré que 32°,4 au plus, sa moyenne est de 19°,9. Le climat de Barbacena est réputé pour sa fraîcheur, sa température moyenne est de 17°,2 et son maximum a été de 28°,8 ; en 1870, le thermomètre y descendit à — 6°. A Lagôa Santa, la moyenne est de 20°,5. La température la plus élevée notée à Minas fut à Cascata, près de Caldas : en 1884, le thermomètre monta à 40°. En 1843, il neigea à Ouro Preto qui est pourtant à une latitude de 20°28'.

En plus d'un climat tempéré, d'un air pur et salubre, l'État de Minas possède un grand nombre de villes d'eaux renommées dans le S.-O. La plus fréquentée est Caxambú, près de Baependy. Elle a huit sources d'eaux simples, ferrugineuses et sulfureuses. Les eaux bicarbonatées de São Lourenço sont bonnes, celles de Lambary et de Cambuquira acquièrent chaque jour plus d'importance. Mentionnons enfin la station thermale de Poços de Caldas, avec ses eaux sulfureuses et les eaux sulfuro-alcalines d'Araxá.

Durant le rapide voyage que nous venons d'accomplir à travers les États de São Paulo et du Paraná, nous avons surtout porté notre attention sur les deux principaux produits, constituant la branche de commerce la plus importante du pays : le café et le maté.

Mais, ce qui représente vraiment la richesse du Brésil, c'est qu'à côté de ce produit qui distingue particulièrement chaque

région, et la spécialise en quelque sorte, il en existe un grand nombre d'autres susceptibles de faire, à eux seuls, la fortune d'un pays et dont l'exploitation n'attend, pour prendre l'extension qu'ils méritent, que l'apport de capitaux suffisants, pour les mettre en valeur et réaliser rapidement, sans le moindre doute, des bénéfices considérables.

L'État de São Paulo est le centre caféier par excellence du Brésil, cela est incontestable, et nous avons, à ce sujet, signalé plus haut l'importance de ses transactions commerciales.

A côté de cette source de richesse, il en est d'autres qu'il convient de ne pas oublier.

L'élevage du bétail prend chaque jour un développement plus considérable.

Le sol produit naturellement d'excellents fourrages, constitués par de très nombreuses Graminées. On en compte près de deux cents espèces différentes, que l'on désigne dans le pays sous le nom général de *Capim* (terme de la langue Tupi-Guarani, qui signifie *herbe*).

Elles poussent mélangées avec une foule de Légumineuses, comme dans nos prairies européennes, et l'ensemble constitue une nourriture abondante et de choix pour les bestiaux.

Les pâturages, d'ailleurs, s'amélioreront encore, quand on aura opéré une sélection parmi les espèces les plus productives du pays, ou qu'on aura réussi à acclimater certaines autres, n'appartenant pas en propre au Brésil, la luzerne, par exemple, qui ne peut manquer d'y prospérer, vu sa rusticité naturelle.

L'espèce bovine est représentée par des types variés, acclimatés depuis de longues années, et qui proviennent de divers croisements avec les races de la Péninsule Ibérique et des races des Pays-Bas, introduites pendant la domination hollandaise sur une partie nord du Brésil, au XVII^e siècle.

Les principales races sont les suivantes : le *Caraçú*, le *Franqueiro*, de grande taille et à cornes énormes, le *Curraleiro*, ressemblant à certaines espèces du Midi de la France, le *Bruxo*, le *Mocho*, etc. Toutes gagneraient à être croisées avec nos

racés européennes ; d'assez nombreux essais ont déjà été tentés et couronnés de succès, surtout dans le Sud de l'État de São Paulo.

On estime actuellement à 30 millions le nombre de bêtes existant sur le sol brésilien.

La difficulté d'amener le bétail sur les marchés, par suite de l'absence de routes ou de moyens de communication, entrave l'expansion de cette branche de commerce.

Les propriétaires de troupeaux sont obligés de faire parcourir aux bestiaux des distances quelquefois considérables ; il s'ensuit des frais énormes pour entretenir le personnel nécessaire et de nombreux risques de route, accidents, maladies, qui sont autant de causes venant compliquer le problème.

Quand les lignes ferrées, déjà si avancées, auront atteint leur point terminus, ce qui ne saurait être bien long, on verra les marchés de São Paulo et de Santos envahis par les arrivages des points les plus éloignés de Goyaz et de Matto Grosso.

L'espèce ovine se développe également avec succès.

Le SOUTHDOWN est la race qui s'adapte le mieux aux conditions locales.

Des croisements judicieux, opérés dans ces dernières années avec nos meilleurs types français, ont déjà donné d'excellents résultats.

L'élevage du mouton ne peut qu'augmenter en importance.

L'espèce caprine est surtout abondante dans le Nord du Brésil. Mais je ne vois pas pourquoi on ne tenterait pas de l'acclimater également vers le Sud, où les conditions générales d'existence ne paraissent guère différentes. Le climat, plus tempéré, semblerait même devoir être plus favorable à son développement.

Quant à l'espèce porcine qui a existé de tout temps au Brésil, elle est représentée par de nombreux types, provenant des croisements les plus variés, et que chaque jour on améliore par des mélanges avec les meilleures races européennes.

Outre les animaux dits de boucherie, l'élevage comporte encore l'espèce chevaline.

Les chevaux du Brésil proviennent de race arabe ou d'une

variété de cette race, introduite par les Portugais, mais elle y a dégénéré, faute de bonnes méthodes d'élevage.

La meilleure est connue sous le nom de *sertanejo*. Ce cheval est d'assez petite taille, mais bien conformé et d'une résistance à toute épreuve. On s'occupe depuis peu de temps d'améliorer les races chevalines nationales par des croisements avec les races étrangères les plus renommées.

Les États où ce progrès est le plus accentué sont ceux de Minas Geraes, de Paraná et de São Paulo. On y a introduit de nombreux étalons de race arabe, de race pur sang anglais, de race anglo-normande et d'autres races perfectionnées.

Enfin, il ne faut pas oublier les mulets qui, dans beaucoup d'endroits, représentent le seul moyen de transport et dont l'élevage constitue, dans le Sud du Brésil, une branche de commerce très importante; malgré cela, le Brésil est tributaire de la République Argentine, qui en expédie chaque année un nombre assez considérable.

Si nous examinons les productions végétales, ce sont de nouvelles sources de richesse qui apparaissent.

Les *Céréales* nous occuperont d'abord.

Le blé, la plus importante de toutes, était autrefois cultivé en grand, presque dans toute l'étendue du Brésil, qui trouvait même le moyen d'en exporter jusqu'aux États-Unis.

Aujourd'hui, cette culture est presque abandonnée, excepté dans le Paraná, où elle a été reprise récemment.

Il en résulte que le Brésil est, de ce fait, tributaire de l'Étranger, soit des États-Unis, soit de la République Argentine.

Ce dernier pays a fourni, l'une de ces dernières années, le chiffre énorme de 231.483.929 kilogrammes.

Pourquoi ne cherche-t-on pas à encourager la reprise de ce genre de culture? Le climat se montre plutôt favorable aux essais qui seraient tentés, et, en cas de succès, il y aurait matière à réaliser de gros bénéfices, sans qu'il soit nécessaire d'engager un capital considérable.

Si le Brésil a besoin d'acheter le blé nécessaire à sa consommation, il n'en est pas de même du riz, qu'il récolte en abondance sur presque toute l'étendue de son territoire.

Le riz n'est pas indigène. Il a été importé autrefois des Iles

du Cap-Vert, et s'est naturalisé avec la plus grande facilité.

S'il est particulièrement abondant dans les régions chaudes du Nord, Maranhão, Para, Amazonas, il pousse cependant avantageusement dans les États de São Paulo et de Paraná, où sa culture a pris un grand développement.

Actuellement, non seulement le pays suffit à ses besoins, mais il en exporte encore des quantités considérables.

Le riz constitue la base de l'alimentation, et ceux qui ont voyagé au Brésil ont pu constater, peut-être sans grand enthousiasme, qu'il ne se passait pas un repas sans qu'on en vît paraître un plat sur la table, ou même deux à la fois !

Dans l'État de Minas Geraes, comme dans ceux de São Paulo et de Rio de Janeiro, la culture du riz a pris dernièrement une grande extension. Dans les meilleurs terrains, le riz rapporte 200 pour un et, dans les terrains médiocres, 100 pour un !

Nous citerons encore, pour mémoire, le *mais*, qui joue également un grand rôle dans l'alimentation de l'homme et dans celle des animaux. On le cultive avec succès dans les régions les plus variées.

Une autre grande branche d'industrie réside dans la culture et l'exploitation de la *canne à sucre*.

Cette plante, qui appartient à la famille des Graminées, peut atteindre jusqu'à 8 mètres de hauteur et pousse en touffes composées d'un certain nombre d'individus. Elle est vivace et, après la coupe, peut repousser pendant plusieurs années.

Le temps nécessaire à la maturation de la canne à sucre varie considérablement suivant les différentes régions où elle est cultivée.

Au Brésil, la canne de plant demande de treize à dix-huit mois pour arriver à maturité. La canne de repousse mûrit plus vite, au bout de onze à treize mois.

On a prétendu que la canne était indigène au Brésil; mais c'est une erreur, car elle a été cultivée bien antérieurement à la découverte de l'Amérique, soit dans l'Inde, soit dans la Chine.



CANNE A SUCRE





COTONNIER



La canne à sucre, comme les autres Graminées, végète dans tous les terrains, dès qu'ils sont fertiles.

Néanmoins, comme la canne est une plante très forte, elle exige, pour prospérer et fournir une proportion élevée de sucre, un sol profond, contenant suffisamment d'humus, de chaux, d'argile et de sable. Le choix de la variété de canne est, en outre, très important.

D'une façon générale, le meilleur sol est celui qui est riche en humus et relativement pauvre en sels alcalins.

Les terrains calcaires sont ceux qui conviennent le mieux à la canne. Elle y pousse vigoureusement; son jus est très riche en sucre, et peu saturé de matières étrangères et nuisibles. La chaux se trouve, en outre, associée à des phosphates qui sont indispensables à la canne.

Les terrains favorables à la culture doivent contenir 1 % de chaux, au minimum. Ils perdent peu à peu leurs substances fertilisantes : d'abord l'azote, surtout dans les pays très chauds, puis l'acide phosphorique, et enfin le potassium.

Quand ces terrains sont épuisés, il faut leur rendre les éléments nutritifs.

On a recours, dans ce but, à des engrains animaux et à des engrains artificiels.

Des essais tentés à cet égard, les résultats ont été les suivants :

1^o Le rendement en cannes augmente avec la quantité d'azote;

2^o L'emploi de potassium et d'acide phosphorique, avec une forte proportion de tourteaux d'arachide, n'augmente pas la récolte; mais celle-ci est plus considérable, si la quantité d'azote diminue;

3^o L'effet favorable des tourteaux d'arachide n'est pas seulement dû à l'azote qu'ils contiennent, mais encore au potassium et à l'acide phosphorique;

4^o L'addition du phosphate de potasse des tourteaux d'arachide exerce une action favorable sur la formation de la substance saccharine : elle permet d'obtenir un rendement en sucre plus considérable.

Le salpêtre du Chili ou le sulfate d'ammoniaque peuvent remplacer le meilleur fumier.

Dans les terrains cultivés expérimentalement, l'addition de chaux augmente de 15 % le rendement en sucre.

Ajoutons enfin que, pour prospérer, la canne à sucre exige de l'humidité, mais cependant jusqu'à un certain degré.

La canne à sucre trouve au Brésil les éléments les plus extraordinaires pour être cultivée avec succès et donner un rendement supérieur à celui de n'importe quelle autre région du monde. Introduite au Brésil peu d'années après sa découverte, elle a été cultivée presque simultanément à Pernambuco et à São Paulo. Pendant longtemps, la production brésilienne a dépassé, en absolue, celle de tous les marchés du monde, enrichissant le Portugal par l'impulsion donnée, de ce fait, au commerce et à l'agriculture.

De la culture de la canne à sucre dans l'archipel des Antilles, à la Louisiane, dans l'Amérique centrale, en diverses autres régions du monde, et de la découverte de la fabrication du sucre de betterave au commencement du siècle dernier, il résulte que le Brésil n'occupe plus que la sixième place au lieu de la première.

Ce ne sont point cependant les raisons qui ont fait reculer le Brésil dans l'industrie de la fabrication du sucre.

La culture de la canne à sucre est encore faite au Brésil, à peu d'exceptions près, en des conditions anti-économiques. On ne retire pas de la canne sa production de sucre maxima. Tout le sucre que les cannes produisent dans les champs de culture n'en est pas extrait; on en perd souvent plus de la moitié. Il en résulte un prix de revient de production relativement élevé. Toutefois, cette situation tend à s'améliorer, grâce à la récente fondation de nombreux syndicats agricoles.

Le Brésil est un des pays où la consommation du sucre est la plus élevée. On calcule qu'elle dépasse 300.000 tonnes par an. On peut dire que tout le sucre qui se consomme au Brésil est de production nationale (1).

(1) *Le Brésil, ses richesses naturelles, ses industries.*

Il nous reste à parler de deux plantes, dont la culture joue un grand rôle dans le commerce brésilien : le cotonnier et le tabac.

LE COTONNIER

Le cotonnier est un arbuste de la famille des Malvacées, du genre *gossypium*.

C'est une des plantes les plus anciennement cultivées par l'homme ; les tissus fabriqués avec ses fibres sont mentionnés dès les premiers temps historiques. Son habitat préféré est la zone intertropicale, où il arrive presque à prendre les proportions d'un arbre.

On le dit originaire de l'Inde, mais il est certain qu'il existait, à l'époque de la découverte de l'Amérique, une espèce de cotonnier dans ce continent. Au Brésil, les Indiens l'appelaient Manio et se servaient de ses fibres pour faire des hamacs.

Les conditions de climat et de sol, ainsi que les méthodes de culture, ont une grande influence sur le cotonnier. Elles modifient ses feuilles, ses fleurs, la hauteur et la résistance de sa tige, la longueur de sa fibre et la quantité de ses graines.

On divise les cotonniers en deux grandes classes : les cotonniers *herbacés* qui sont annuels et les cotonniers *arborescents*, dont la vie est plus longue.

Suivant le climat, les premiers peuvent devenir vivaces.

Au point de vue industriel, on divise les cotonniers en deux sortes : les cotonniers à longue fibre de 25 à 48 millimètres et à graines noires et les cotonniers à fibre courte, de 10 à 25 millimètres et à graines vertes.

Il faut au cotonnier arborescent une température élevée ; le cotonnier herbacé se contente d'une température plus basse, pourvu qu'elle soit peu variable.

Les limites de la zone propre à la culture du cotonnier sont comprises entre le 36° lat. N. et le 30° lat. S.

Les terrains qui conviennent le mieux sont ceux d'alluvion récente, les terrains conquis sur la forêt et les terrains siliceux.

Plus le sol est meuble, plus la récolte du coton est considérable. On lui fournit, en outre, les engrais ou les amendements convenables.

Pour l'ensemencement, on emploie des semeurs mécaniques et la récolte du coton elle-même se fait au moyen de machines. Ce système de culture donne des récoltes plus abondantes. Au Brésil, on se contente de couper la végétation qui recouvre le terrain et d'y mettre le feu; après quoi, l'on fait des trous destinés à recevoir les semences au nombre de trois ou quatre pour chaque trou. On observe, entre chacun d'eux, une distance de $1^m,32$ à $1^m,76$ et, entre deux lignes de trous, une distance de $1^m,50$ à 2 mètres.

L'ensemencement se fait à des époques différentes, selon les localités et le climat.

Les graines germent au bout de six à huit jours.

Quand il s'agit de cotonniers arborescents, lorsque la plante atteint la hauteur d'environ 8 centimètres, on doit l'émonder pour lui donner plus de vigueur.

Pour certaines espèces ou variétés, on peut quelquefois procéder à la récolte trois mois après l'ensemencement, mais, en général, cette opération s'effectue plus tard, de six à neuf mois.

La récolte se fait en trois fois : d'abord celle des capsules inférieures, puis celle des capsules du milieu de l'arbuste et, enfin, celle des capsules supérieures. Après cette dernière on écime, peu au-dessus du sol, la plante qui peut encore donner, quand elle est arborescente, sept ou même huit récoltes. La quantité de fibres contenue dans les capsules est très variable : en général, la fibre des cotonniers de moindre production est supérieure à celle des cotonniers qui produisent beaucoup.

Le coton est ensuite traité dans des machines à égrenner, qui séparent la fibre. Cette opération est des plus importantes, car s'il reste encore des graines adhérentes à la fibre, quand on procède à l'emballage, ces graines sont écrasées sous l'effort de la pression, tachent le coton et lui font perdre de sa valeur.

En général, le coton fournit environ le tiers de son poids de coton brut. Ce coton s'expédie sous forme de balles, com-

primées au moyen de machines et dont le poids varie de 300 à 80 kilogrammes. L'enveloppe des balles est faite d'un tissu d'étope, renforcé par des lames de fer ou par des lianes.

Depuis plusieurs années, la Société nationale d'Agriculture du Brésil s'occupe d'introduire dans le pays de nouvelles espèces ou variétés de cotonnier. La société d'encouragement à l'agriculture de Pernambuco suit cet exemple. En dehors de ces deux associations, les gouvernements des États de Bahia et de São Paulo distribuent abondamment aux agriculteurs les meilleures semences.

Il y a fort longtemps que l'on cultive le cotonnier au Brésil, mais c'est seulement à partir de 1860 que cette culture y a pris une grande extension. On en peut juger par les chiffres suivants : dans la période de 1860 à 1865, le Brésil a exporté 22 millions de kilogrammes de coton; en 1870, cette exportation s'est élevée à 45 millions de kilogrammes et, en 1874, elle a été de 78 millions de kilogrammes.

Aujourd'hui, le Brésil occupe le sixième rang dans la production mondiale du coton; ses filatures en consomment plus de 40 millions de kilogrammes par an.

Tout le coton du nord du Brésil est d'excellente qualité. L'État de São Paulo produit également des cotons supérieurs, mais en petite quantité.

Quant à la production, le Brésil, à conditions égales de terrain, l'emporte sur les États-Unis et sur les autres pays grands producteurs de coton. En effet, un alqueire (2 hectares et demi) pauliste fournit : dans la Géorgie et la Caroline du Sud, de 400 à 1.360 kilogrammes de coton; dans la Louisiane, de 970 à 1.210 kilogrammes; dans le Missouri, de 730 à 750 kilogrammes; dans l'Inde, de 730 à 820 kilogrammes, tandis qu'au Brésil, le cotonnier à fibre courte produit, en moyenne, 4.130 kilogrammes.

La consommation mondiale du coton pour la saison 1904-1905 a été, le tout exprimé en balles de 500 livres, de 18.041.859 balles dont les États-Unis ont fourni 13.679.859 balles, les Indes orientales 2.960.000, l'Égypte 1.187.000 et le Brésil, 215.000 balles.

Étudions maintenant la question du coton, spécialement en ce qui concerne les États de São Paulo, Rio de Janeiro et Minas Geraes.

ÉTAT DE SÃO PAULO. — La culture du cotonnier a pris une très grande extension dans cet État pendant la guerre de Sécession des États-Unis, mais elle y a diminué ensuite progressivement jusqu'en 1889, année de la dernière grande récolte qu'il a produite.

Actuellement, sa production est loin de suffire aux besoins de la consommation locale, qui est très considérable. L'État possède en effet de nombreuses fabriques de tissus, qui absorbent annuellement environ 10.000 millions de kilogrammes de coton, alors que sa plus grande récolte, celle de 1903, ne s'est élevée qu'à 7.521.000 kilogrammes.

Le sol de l'État se prête cependant parfaitement à la culture du cotonnier, surtout dans la région riveraine des chemins de fer Ituana et Sorocabana.

Dans certains municipes, les cultivateurs ont commencé à employer la méthode intensive, à labourer les terrains et à recourir aux engrais. Dans une grande partie de l'État, toutefois, c'est encore la vieille routine qui prédomine. Malgré cet état arriéré de l'agriculture, les bons terrains fournissent, en moyenne, sans engrais d'aucune sorte, une récolte de 4.000 kilogrammes de coton par *alqueire pauliste* (2 hect. 42).

Récemment, grâce à l'initiative du ministère de l'Agriculture de l'État de São Paulo, la culture du cotonnier y a pris un sensible développement.

ÉTAT DE RIO DE JANEIRO. — Bien que cet État compte un grand nombre de fabriques de tissus, la culture du cotonnier y a diminué graduellement et est actuellement presque abandonnée.

Ce n'est pas que le cotonnier n'y puisse prospérer; la cause de cet abandon est l'extension donnée à des cultures plus rémunératrices. Aussi, les importations de cet État, en coton, augmentent-elles tous les ans.

ÉTAT DE MINAS GERAES. — La région de cet État qui se prête le mieux à la culture du cotonnier est celle du Nord,

principalement dans les municipes de Minas Novas, Curvello et Arassuahy.

Cette culture est très ancienne dans l'État et y a eu autrefois une grande extension. En 1892, l'État de Minas Geraes exportait encore pour Rio une partie de sa production. Aujourd'hui, cette production est loin de suffire aux besoins de sa consommation et l'État importe de grandes quantités de coton brut pour l'alimentation de ses fabriques de tissus.

Il est vrai que le nombre de ces fabriques augmente dans une progression rapide. En 1875, l'État n'en possédait qu'une seule; il en compte aujourd'hui 36, dont 14 avec filatures, qui consomment annuellement plus de 2 millions de kilogrammes de coton.

Bien que l'État de Minas Geraes soit le plus peuplé de tous les États du Brésil, les méthodes d'agriculture y sont encore primitives. Depuis peu, le gouvernement de l'État s'occupe de les améliorer.

LE TABAC

On a longuement discuté la question de la patrie d'origine du tabac. Il paraît toutefois prouvé qu'une des espèces, au moins, est indigène de l'Amérique tropicale, car Christophe Colomb trouva l'usage du tabac répandu chez les naturels des Antilles. Les Indiens des environs de la baie de Rio, dit Jean de Lèves, fumaient constamment des feuilles enroulées de cette plante, qu'ils recouvriraient d'une feuille d'arbre.

En 1559, le Portugal ayant reçu des graines de tabac provenant du Brésil, quelques-unes de ces graines furent semées dans le jardin de Jean Nicot, ministre de France à Lisbonne. Cet ambassadeur introduisit ensuite le tabac en France, où il porta quelque temps le nom de *Nicotiane*, en l'honneur de ce diplomate. C'est de là que vient le nom de *Nicotiana* que Linné a donné à la plante.

CULTURE DU TABAC AU BRÉSIL. — Vers le milieu du xvi^e siècle, les colons portugais commencèrent à cultiver le tabac dans les environs de la ville de Bahia, d'où cette

culture ne tarda pas à s'étendre aux régions voisines. Le tabac constitua bientôt un article d'importation de la colonie, pour sa métropole, qui en expédiait une partie, principalement par le port de Lisbonne, en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Hollande, à Hambourg et à Brême.

Au milieu du XVII^e siècle, le tabac représentait, dans l'industrie agricole du Brésil, un rôle aussi important que le sucre.

ESPÈCES ET VARIÉTÉS. — Le Tabac (*Nicotiana tabacum*, Lin.) appartient à la famille des Solanées. Le genre *Nicotiana* comprend plus de trente-cinq espèces, dont deux seulement, *e Nicotiana suaveolens* Lehn. de la Nouvelle-Hollande et le *Nicotiana fragrans* de la Nouvelle-Calédonie, ne seraient pas originaires de l'Amérique.

L'espèce de tabac, originairement cultivée au Brésil, aurait été le *Nicotiana Langsdorffii*, dont la culture est aujourd'hui abandonnée.

Les espèces de tabac ont donné naissance à un grand nombre de races et de sous-races ou variétés. Les plus communément cultivées au Brésil sont : le Maryland, le Virginie, le Havane, le Roméo, le Sumatra, le Java et le Turc.

CLIMAT ET SOL. — Le tabac est aujourd'hui cosmopolite, il végète sous toutes les latitudes; mais, pour être de qualité supérieure, il lui faut une température moyenne d'environ 25°,8 centigrades et des conditions hygrométriques spéciales.

Sa qualité dépend, en outre, des soins apportés à sa culture et au traitement de ses feuilles. Il craint les vents violents, l'excès d'humidité et les chaleurs excessives. Il peut prospérer dans tous les terrains, à la condition qu'ils contiennent de la potasse d'abord et d'autres matières organiques. Les terrains qui lui conviennent le mieux, toutefois, sont de nature silico-argileuse, où existe une forte proportion d'humus. Les terres argileuses compactes lui sont les moins favorables : le tabac y produit des feuilles épaisses, où la quantité de nicotine est excessive.



TABAC



STATISTIQUE. — On ne possède pas de données exactes sur la consommation du tabac au Brésil, sous toutes ses formes. Il est certain, toutefois, que cette consommation est très considérable, bien plus considérable que la quantité exportée, car l'usage du tabac, surtout en cigarettes, est répandu dans toutes les classes de la population.

Quant à l'exportation, elle a été, en 1907, de 29.745.754 kilogrammes.

ÉTAT DE MINAS GERAES. — Plusieurs municipes de cet État produisent du tabac renommé, entre autres ceux de Carangola, Pomba, Barbacena et Rio Novo.

Les procédés de culture sont ceux que nous venons d'indiquer et les principales variétés cultivées sont le Havane, le Virginie, le Cuba, le tabac de Bahia et le tabac de Goyaz.

En 1905, l'exportation de l'État de Minas Geraes, en tabac, s'est élevée à 3.319.918 kilogrammes. En 1906, elle a été de 3.166.494 kilogrammes et, en 1907, de 3.167.027 kilogrammes.

ÉTAT DE SÃO PAULO. — La culture du tabac n'a été introduite dans cette partie du Brésil que vers la fin du XVIII^e siècle. Elle y a pris rapidement une grande extension, pour décliner ensuite; mais elle a beaucoup augmenté depuis une trentaine d'années.

Le tabac trouve les meilleures conditions du sol dans plusieurs municipes de cet État, où abondent les terrains sablonneux et silico-argileux. Ce sont surtout les municipes de Casa Branca, Parahybuna, Cajurú, Franca, Jardinopolis, Pirassininga, etc., etc.

Les méthodes de culture y laissent encore à désirer.

Les variétés cultivées sont, entre autres : le Havane, le Virginie, le São Félix (de l'État de Bahia), le tabac turc et le Sumatra.

D'après la statistique de l'État, relative à 1904-1905, la production de tabac s'est élevée à 2.027.475 kilogrammes, représentant la valeur d'environ 3.049 contos de reis.

En terminant, nous ferons remarquer que ces multiples industries ne peuvent tarder à prendre fatallement un grand développement, par suite de la découverte récente de mines de charbon, surtout dans le Nord-Ouest.

Les chemins de fer s'étendent chaque année, projetant de plus en plus leurs ramifications vers l'intérieur et il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte pour rester en admiration devant l'inextricable réseau déjà en exploitation.

Toutes ces lignes tendent vers l'État de Matto Grosso, dont l'étendue est immense et les richesses presque insoupçonnées. Quand ce vaste territoire sera à son tour en exploitation réglée, l'activité des voies ferrées sera décuplée sur tout l'État de São Paulo, pour arriver jusqu'aux ports d'embarquement.

Le commerce des bois, en particulier, prendra une extension sans limites lorsqu'il sera possible d'exploiter les inépuisables forêts de l'intérieur et d'amener à la côte ces merveilleux produits, d'une variété extraordinaire, dont l'exportation, d'avance assurée, constituerait un nouvel élément de richesse.

Ce que nous venons d'écrire sur l'État de São Paulo peut aussi bien s'appliquer à l'État de Paraná.

Si le maté tient une place considérable sur ses marchés, le sol produit également de magnifiques céréales et ses vastes pâturages permettent de donner à l'élevage des bestiaux une importance toute particulière.

Je citerai également ses forêts de pins, dont le bois est si recherché pour les constructions, et qui constituent des réserves inépuisables.

Il n'est pas jusqu'à la vigne qui ne soit susceptible de s'acclimater et les essais tentés ont donné de grandes espérances pour l'avenir.

Le climat du Paraná ayant beaucoup de ressemblance avec celui du midi de l'Europe ou de l'Algérie, il n'y a pas de raison pour ne pas y obtenir des produits analogues, source d'une extension commerciale future difficile à prévoir.

CHAPITRE XII

Géologie et minéralogie du Brésil.

Avant de parler en particulier de chacune des nombreuses espèces minéralogiques que nous avons eu l'occasion d'observer dans le courant de notre voyage et dont nous avons pu rapporter de magnifiques échantillons, nous commencerons par quelques considérations générales sur la géologie du Brésil, faisant un large emprunt à l'exposé si clair qui figure à ce sujet dans le magnifique ouvrage publié récemment par la *Commission d'Expansion économique du Brésil* (1) :

« La base du vaste plateau brésilien est constituée par une grande série de roches, qui se divisent en deux groupes principaux.

« Le premier et le plus ancien est formé de gneiss, de granit, de syénites et de micaschistes; le calcaire y est relativement rare.

« Le second est composé de schistes, de quartz, d'itabirites et de calcaires.

« Le groupe le plus ancien appartient au système laurentien; il est bien développé dans la Serra do Mar, la Serra de Mantiqueira et sur plusieurs autres points.

« Les dépôts métallifères sont rares dans les roches de ce groupe. Il existe des gisements de minerai de fer, ordinairement d'oxyde magnétique et de graphite; dans le nord de l'État de Minas, surtout dans les municipes d'Arassuahuy et de Salinas, on trouve des dépôts de gemmes colorées : tourmalines de couleurs variées, aigues-marines, dont quelques-

(1) *Le Brésil, ses richesses naturelles, ses industries*, Paris, Aillaud et C^{ie}, 1909.

unes ont la coloration de la véritable émeraude, béryls, grenats, cymophanes, triphanes, andalousites dichroïques.

« Nous reparlerons plus loin de chacune de ces espèces.

« Le second groupe, qui appartient au système huronien, contient des gisements d'or, de fer, de plomb, etc. C'est dans ces roches que se font les exploitations.

« Ce terrain est bien développé dans les montagnes d'Espinhaço, de Canastra et de Matta da Corda, État de Minas Geraes et dans les montagnes de Goyaz.

« Dans plusieurs États se trouvent des dépôts bien caractérisés des périodes silurienne, dévonienne et carbonifère.

« Les formations carbonifères du Nord sont marines et la faune, analogue à celle du carbonifère des États-Unis de l'Amérique du Nord. Les sondages pratiqués dans ces régions, et limités aux couches supérieures, n'autorisent pas à conclure avec précision à la non-existence de combustible.

« Dans le Sud, les terrains dévonien et carbonifère occupent une vaste étendue des États de São Paulo, Paraná, Santa Catharina et Rio Grande do Sul et s'étendent très probablement vers l'Ouest, vers ceux de Minas et de Matto Grosso.

« Connus depuis de longues années et examinés par des géologues brésiliens et étrangers, ces terrains sont étudiés actuellement par un autre géologue distingué, le Dr White; les sondages ont permis de vérifier l'étendue et l'importance du bassin carbonifère et la puissance des différentes couches de combustible.

« Ces bassins appartiennent tous à une même époque, correspondant à la partie supérieure du carbonifère ou au commencement du permien.

« Ils sont analogues aux couches de Newcastle et de la Nouvelle-Galles du Sud, en Australie; du bassin de Mercey en Tasmanie, de Karharbari, dans l'Inde; de Kimberley, dans l'Afrique du Sud; de Bajo de Velis, dans la République Argentine.

« Les formations quaternaires sont représentées par de nombreux bassins, en général peu étendus.

« C'est à elles qu'appartiennent les sables diamantifères et aurifères, qui contiennent fréquemment du platine et aussi

les dépôts des cavernes calcaires, avec leurs fossiles intéressants.

Il existe, dans l'État de Minas Geraes, des eaux thermales sulfureuses à 45°, qui sortent d'une roche abondante dans la région : le phonolith, d'aspect plus ou moins décomposé et contenant des cristaux d'analcime et de foyaite, cette dernière formant en grande partie les montagnes d'Itatiaia, Picú, etc.

On y voit aussi des basaltes leucitiques, des leucitoporphyras avec des leucites transformées en néphéline et en orthose. Les basaltes riches en péridot existent à Fernando de Noronha et dans d'autres îles d'origine volcanique.

A Cabo Frio, Campo Grande et autres localités de l'État de Rio, on trouve des roches basaltiques et trachytiques et, dans la région d'Abaeté, État de Minas, la variété de basalte, dite « limburgite ».

Nous avons, dans nos excursions, observé sur place la plupart de ces roches, dont nous avons rapporté de nombreux échantillons, qui feront l'objet d'un travail d'ensemble.

Nous en reproduisons ici quelques exemplaires à titre documentaire, d'après des photographies microscopiques que nous avons exécutées à notre laboratoire. »

Nous allons maintenant passer en revue les principales espèces minéralogiques qui peuvent avoir quelque application dans l'industrie.

Si nous voulions les signaler toutes, il nous faudrait, pour ainsi dire, faire un traité de minéralogie, aucune nation ne recélant dans son sol une semblable variété de types.

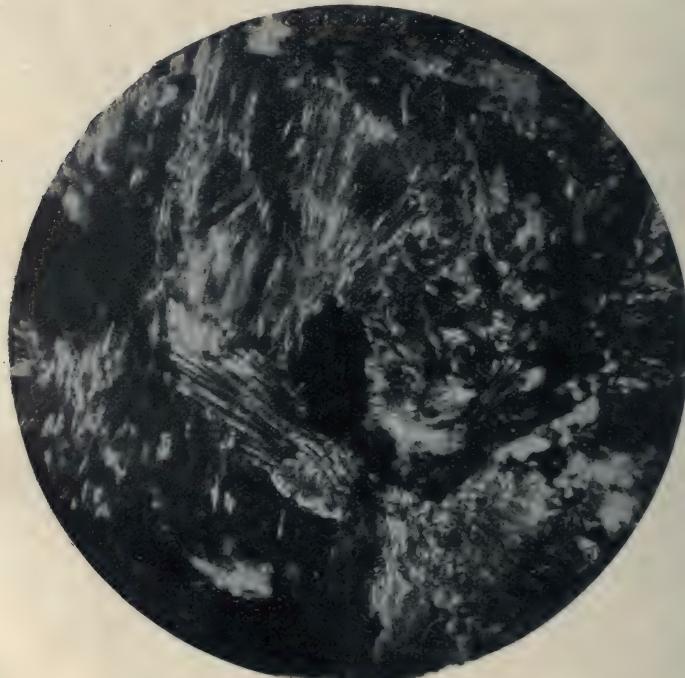
Nous les partagerons, pour la description, en trois classes : les Silicates, les Combustibles, les Métaux et leurs composés.

A. SILICATES. — 1^o QUARTZ HYALIN (cristal de roche). — Il cristallise le plus habituellement sous forme d'un prisme hexagonal, terminé par une pyramide à six faces triangulaires.

Mais il peut présenter un grand nombre de modifications sur ses faces.



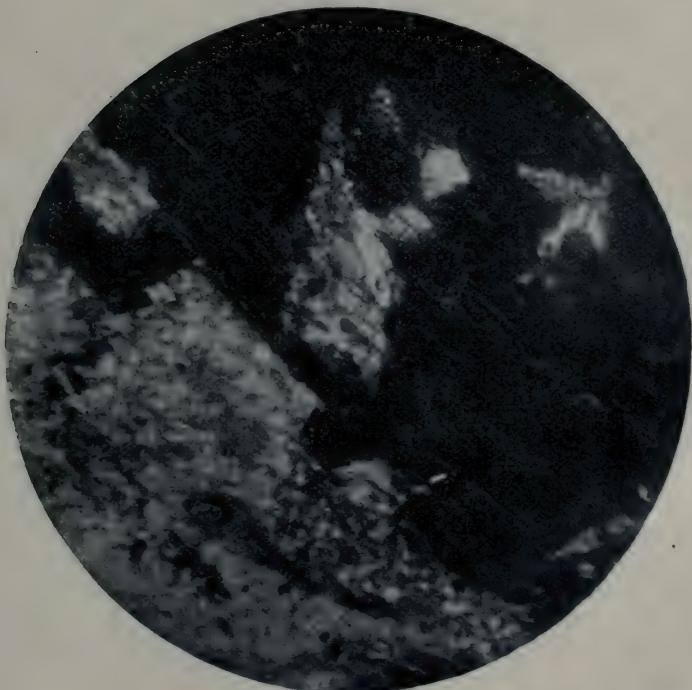
PYROXÉNITE ALTÉRÉE (*Sabara*).
Pyrite de fer, en noir; Feldspath, Pyroxène. — Lumière directe : 150 diamètres.



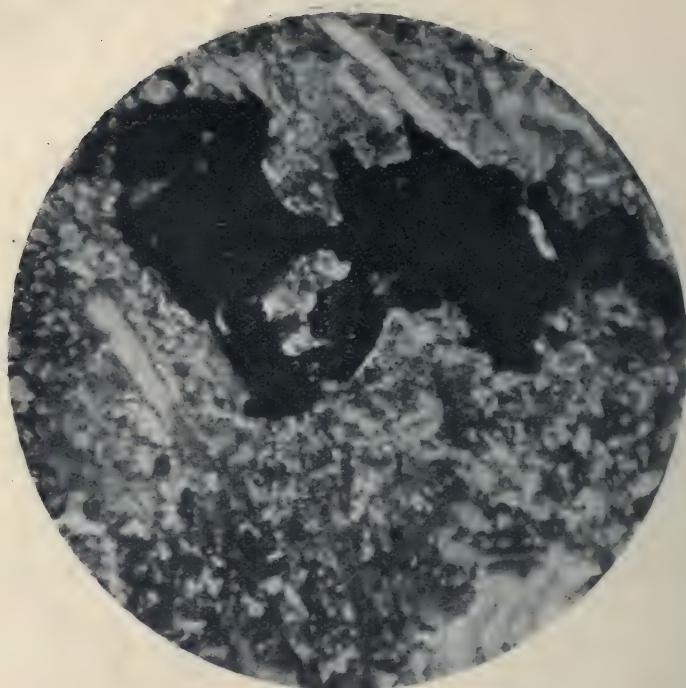
PORPHYRITE ALTÉRÉE (*Itambé*). — Composition analogue.
Lumière directe : 150 diamètres.



SYÉNITE (*Matipo*). — Quartz fondu, Feldspath, Mica, Pyroxène.
Lumière directe : 150 diamètres.



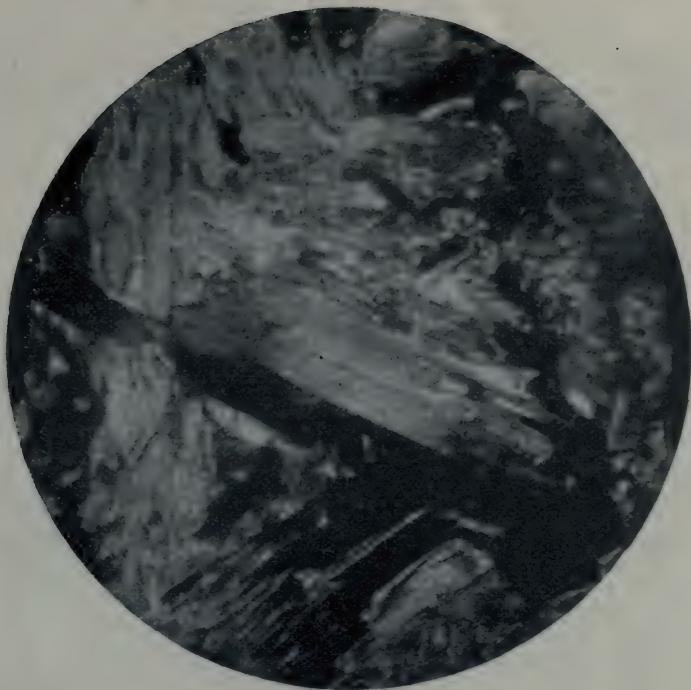
PORPHYRE ALTÉRÉ (*Morro Velho*). — Feldspath, Pyroxène, Chlorite.
Lumière directe : 150 diamètres.



PORPHYRE ALTÉRÉ (Cubas). — Lumière directe : 150 diamètres.



PORPHYRITE ALTÉRÉE (Tripuy). — Calcite, Feldspath, Pyroxène.
Lumière directe : 150 diamètres.



PORPHYRITE PYROXÉNIQUE (*Anra de Sa*).

Lumière directe : 150 diamètres.



PORPHYRITE ALTÉRÉE (*Morro Velho*). — Lumière directe : 150 diamètres.

M. le Dr de Mello, l'un des éminents professeurs de l'École militaire de Rio, possède une superbe collection de minéraux du Brésil, dans laquelle il nous a été possible d'admirer surtout une remarquable série représentant toutes les variétés cristallographiques de cette espèce.



AMPHIBOLITE ALTÉRÉE (*Abae*).

Prédominance de fer sulfuré, Pyroxène, Amphibole.

Lumière directe : 150 diamètres.

Composition. — Le quartz hyalin est formé de silice presque pure. Sa formule est SiO_2 .

Gisements. — Très répandu dans tous les États du Brésil, il se rencontre surtout dans l'État de Minas, où il se montre en superbes cristaux hyalins à Congonhas do Campo, ainsi que dans la montagne de *Crystaes*, en se rapprochant de Goyaz. On le trouve dans cette dernière localité, sous forme de filons intercalés au milieu des gneiss profondément décomposés. Leur exploitation est très facile : on n'a qu'à recueillir

les cristaux sur place, après les fortes pluies qui ont entraîné l'argile et les sables avec lesquels ils étaient mélangés. Le transport est plus coûteux. Il se fait à dos de mulets ou au moyen de chars à bœufs des plus primitifs jusqu'à Araguary, ville de l'État de Minas Geraes et, de là, par chemin de fer, jusqu'aux ports de Santos et de Rio de Janeiro, qui se partagent cette exportation (1).

La forme bipyramidée se trouve également dans les mêmes



Quartz hyalin maclé, provenant de Pitanguy, près du San Francisco.

localités, ainsi qu'à Sete Lagoas, Pitanguy et aux environs de la ville de Marianna.

Nous avons rapporté, pour notre collection, une macle fort curieuse, d'une limpidité merveilleuse, que nous devons à l'amabilité du Dr Costa Sena qui a bien voulu nous la céder.

Nous signalerons également la fréquence des inclusions. C'est ainsi que certains cristaux renferment des aiguilles de

(1) Calogerás, *As minas do Brazil*.

tourmaline, de l'actinote, du disthène et même de la topaze, etc. Les plus beaux échantillons proviennent de Diamantina.

Commerce. — Le quartz présente de nombreuses applications dans l'industrie, surtout pour l'optique et la chimie. On fabrique actuellement des creusets et des coupelles en quartz fondu, d'une assez grande valeur.

Il est assez difficile de donner le chiffre exact de l'exportation, qui est très importante.

En 1902, d'après l'*Office de statistique commerciale*, elle a été de 35.459 kilogrammes, dont 18.391 kilogrammes pour la France, 14.028 pour l'Angleterre; 3.040 pour l'Allemagne.

En 1903, elle est descendue à 22.292 kilogrammes.

Le prix du kilogramme, en 1902, était de 2 fr. 25 environ. En 1903, il s'est produit une légère augmentation.

AMÉTHYSTE. — Cette pierre plus ou moins colorée en violet, probablement par l'oxyde de manganèse, présente la même composition que le quartz et cristallise de la même façon.

C'est la carrière des *Americanas*, dans l'État de Minas Geraes, qui fournit les plus belles améthystes.

Cependant, on en trouve également dans les États de Bahia, Goyaz et Rio Grande do Sul.

A Salinas, à Caldas, il en existe aussi des gisements.

Comme le fait observer M. Calogeras (1), il est difficile de savoir quelle est son importance commerciale, attendu qu'à la douane on la confond avec les tourmalines et d'autres pierres colorées.

J'ajouterai que j'ai pu rapporter également des mêmes localités de jolis échantillons de quartz plus ou moins noir, dit *quartz enjumé*.

Signalons enfin le quartz rose du municipé do Rio Pardo et une variété rougeâtre trouvée à Salinas.

Outre le quartz cristallisé dont nous venons de parler, on

(1) Calogeras, *As minas do Brazil*, vol. I, p. 420 et suivante.

trouve au Brésil d'autres minéraux de même composition chimique et qui donnent lieu à un trafic considérable; je veux parler des agates et de certains jaspes.

Agates. — Elles proviennent surtout de l'État de Rio Grande do Sul et offrent une grande variété.

Elles forment quelquefois des rognons volumineux et servent alors à la confection de vases précieux ou d'objets de fantaisie.

On peut les colorer artificiellement et varier les teintes à l'infini.

C'est ainsi qu'en les faisant baigner successivement dans des solutions de sels de fer et de cyanure jaune de potassium, on obtient des pierres d'un bleu magnifique.

Les cornalines s'obtiennent par des moyens analogues. Cependant, il en existe de naturelles aux environs de la ville d'Uruguyana.

Enfin, on a signalé également des exploitations de jaspe, surtout aux environs de la ville de Santa Luzia, sur la rive droite du Rio de Velhas, où cette matière donne lieu à un commerce assez étendu de petits objets d'art et notamment de petites statuettés assez recherchées (1).

2^o ANDALOUSITE. — C'est un silicate d'alumine : $\text{SiO}^3\text{Al}[\text{AlO}]$.

L'andalousite cristallise en prisme rhomboïdal droit de $90^{\circ}44'$. Cassure inégale, esquilleuse.

Rarement transparente, ordinairement translucide ou opaque, elle se montre diversement colorée : gris-perle, rouge de chair, brun rougeâtre, plus rarement verte.

Au Brésil, on trouve une variété roulée, dite dichroïque, qui,

(1) Nous avons vu, à Ouro-Preto, un magnifique groupe de quartz hyalin composé d'une gerbe de huit ou dix gros cristaux absolument transparents, du centre desquels émergeait un gros bloc formé par l'accolement de cristaux plus petits, irréguliers, ayant l'aspect de trémies, le tout formant un ensemble des plus intéressants. Ce superbe échantillon, de 50 centimètres de hauteur, avait, je crois, été déposé chez M. le Dr Costa Sena, pour être vendu. Ce serait une pièce d'élite pour un riche Musée. Je ne crois pas qu'il se soit encore trouvé d'acquéreur.

polie et travaillée, fournit d'assez belles pierres. Leur dureté = 7,5. La densité = 3,1 à 3,2.

Elles atteignent quelquefois, quand elles sont bien limpides et de belles nuances, des prix relativement élevés.

Gisement. — On rencontre l'andalousite dans certains graviers, principalement dans les affluents du Rio Jéquitinhonha, dans la province de Minas Geraes.

On l'a trouvée également en cristaux roulés, transparents, de couleur verte et rouge et à poussière rose, mélangée aux cymophanes de la Serra de Jequitinhonha, entre Bahia et Rio de Janeiro.

Nous en possédons un joli échantillon donné jadis par M. Damour, qui avait étudié spécialement cette espèce.

3^o DISTHÈNE. — Très voisin de l'andalousite, comme composition, le disthène se trouve assez répandu au Brésil. Nous l'avons recueilli aux mines de fer d'Itabira; mais, il est fort rare de trouver des cristaux assez transparents pour être utilement travaillés dans la bijouterie. On l'a encore signalé dans le municipé de Boa Vista, de Tremedal (Minas Geraes) et à Cova da Onça, aux environs de S. Vicente, municipé d'Ouro-Preto, où il est associé à la pyrophillite.

Sa dureté, assez faible, contribue encore à lui enlever toute valeur commerciale.

4^o AMIANTE (silicate de chaux et de magnésie). — A été rencontrée en plusieurs localités: à Taquaral, près de Ouro Preto; à Roças Novas, municipé de Caeté; aux mines de manganèse de Bocaina, près Miguel Burnier, station du chemin de fer d'Ouro Preto.

C'est à Roças Novas que se trouve la meilleure qualité, recherchée surtout pour la longueur de ses filaments.

Cette matière constitue un commerce assez étendu, ses applications multiples dans l'industrie devenant de jour en jour plus nombreuses.

5^o ARGILES. — *Ocres.* — Ces substances sont actuellement employées à la confection de nombreux produits céramiques, depuis les poteries ordinaires jusqu'à la porcelaine dure.

Dans plusieurs centres, Caété, Barbacena, São Paulo, Rio de Janeiro, se sont fondés des établissements qui fournissent actuellement presque la totalité de certains objets, tuyaux de conduites d'eau, etc., que l'on faisait venir il y a peu de temps encore d'Angleterre ou de France.

Les principaux gisements d'argile sont situés à Itabira de Matto Dentro ou à Santa Luzia do Rio das Velhas.

Ses ocres, communes un peu partout, surtout dans la province de Minas Geraes, sont exploitées surtout à São João del Rey et près d'Ouro Preto.

6^o MICA. — Le mica est un silicate d'alumine avec addition d'autres substances (fer, magnésie, soude, potasse), qui contribuent à en faire autant de variétés.

Ses nombreuses applications dans l'industrie du chauffage, des machines électriques, de l'éclairage, etc., sont cause que le développement de son commerce a considérablement augmenté dans ces dernières années.

L'exportation actuelle peut se chiffrer par un minimum de 30.000 kilogrammes.

Gisements. — Assez nombreux : Espírito Santo do Carangola, station de Bicas, sur le chemin de fer Leopoldina; Cidade da Conceição. On le rencontre fréquemment dans les chaînes de montagnes de la Serra do Mar et de la Mantiqueira, sur le territoire des États de Minas Geraes et de Rio de Janeiro et surtout, dans celui de Matto Grosso, où il est le plus exploité et où l'on trouve des plaques de plusieurs décimètres carrés de superficie.

Nous citerons, pour mémoire, un autre silicate, le *talc*, susceptible également d'un certain commerce.

On le trouve dans de nombreuses localités : S. Sebastião de Marianna; Cidade do Serro; Santa Rita, près Ouro Preto; Cattas Altas de Matto Dentro, municipie de Santa Barbara; Cachoeira do Campo, près Ouro Preto, etc., etc.

7^o TRIPHANE. — $[SiO_3]^2Al$ (Li, Na). — Cette espèce a été trouvée un certain moment en assez grande quantité aux environs d'Arassuahy, en cristaux transparents, un peu jaunâtres, et ressemblant au cymophane.

Taillée, elle possède un certain éclat; mais sa dureté ne dépasse pas celle du quartz.

8^o EMERAUDE ET BÉRYL. — Sous ces deux noms, on confond une seule et même espèce qui est un silicate de glucine, dont la formule est $[\text{SiO}_3]^3\text{Al}^2\text{Be}^3$.

L'émeraude proprement dite n'a jamais été trouvée au Brésil, ainsi que le déclare M. Gorceix, bien que chez les bijoutiers de Rio, on offre souvent sous ce nom des pierres de teinte plus ou moins verte. Ce ne sont généralement que des tourmalines. Quand la couleur est un peu vive, une légère confusion est possible tout d'abord, mais elles n'ont jamais l'éclat de l'émeraude véritable.

Le Béryl présente les caractères suivants : prisme hexagonal régulier. La forme dominante est celle d'un prisme hexagonal portant quelquefois des modifications sur les arêtes verticales, sur les arêtes horizontales et sur les angles. Clivage suivant la base. Cassure conchoïdale ou inégale. Transparente ou translucide. Éclat vitreux.

Couleurs variables : vert de diverses nuances, bleu plus ou moins clair, jaune, incolore.

La dureté est 7,5 à 8.

Le béryl se trouve, en général, en cristaux disséminés qui sont implantés dans les roches granitiques ou schisteuses, principalement au milieu des pegmatites, des micaschistes et des schistes argileux. Il se rencontre aussi dans les filons qui les traversent ou dans des gîtes analogues, qui, quelquefois, remontent jusqu'à des schistes et des calcaires compacts d'une époque assez moderne.

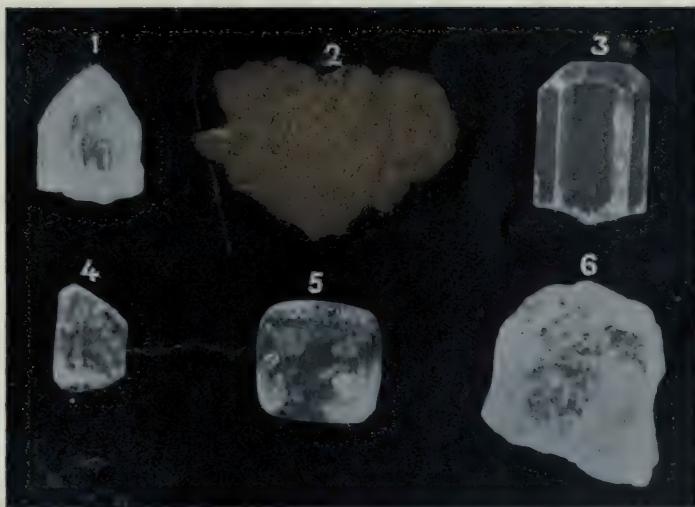
Gisements. — Les cristaux de beryl et d'aigues-marines du Brésil proviennent du Nord de l'État de Minas Geraes, principalement du bassin de l'Arassuahy, affluent du Rio Jequitinhonha et de ceux de petits cours tributaires du Mucury, qui prennent, comme le premier, leurs sources dans la chaîne de montagnes portant le nom trompeur de « Serra das Esmeraldas » (1).

(1) Gorceix, *Ressources minérales du Brésil*.



1. Topaze jaune du Brésil. — 2. Tourmaline verte.





1. Euclase. — 2. Pépite d'or. — 3, Béryl.
4. Euclase. — 5 et 6. Algues marines.





1. Tourmaline bicolore. — 2. Tourmaline verte.
 3 à 5. Tourmalines roses. — 6. Topaze.
 7. Tourmaline. — 8. Béryl. — 9. Tourmaline bicolore.
 10. Béryl. — 11 à 13. Tourmalines bicolores.
 14. Tourmaline rose. — 15. Tourmaline verte et rose.
 16 - 17. Tourmalines vertes. — 18. Béryl cristallisé.



On a rencontré des cristaux parfaitement limpides et atteignant quelquefois plus de 20 centimètres de longueur, avec un diamètre dépassant 30 centimètres. En 1904, près de la ville d'Arassuahy, on en découvrit un exemplaire pesant 7 kilogrammes !

Un spécimen d'un poids considérable figure cette année à l'Exposition de Bruxelles.

Il n'est pas rare de trouver dans le commerce, à Rio et à Bahia, des échantillons roulés, qu'à première vue on prendrait pour du verre fondu.

L'examen microscopique montre seul qu'on a affaire à une substance cristalline.

Il m'est passé par les mains un de ces échantillons que, dans le doute, je n'ai pas osé acheter; mais, en revanche, j'ai pu rapporter de magnifiques cristaux de belle teinte bleu clair et surtout un échantillon présentant sur ses faces d'innombrables modifications (Voir les planches colorées).

Quand les morceaux sont d'une belle teinte bleue, les prix sont toujours assez élevés : 20 ou 30 francs le karat.

Pour les échantillons ordinaires, la moyenne est de 5 à 6 francs le karat, à condition qu'ils soient limpides.

• A Paris, on peut les faire tailler et travailler en se basant sur le prix de 1 franc par karat, la taille terminée.

9^e EUCLASE. — La rareté du Brésil ! C'est un silicate de glucine et d'alumine. Sa formule est : $\text{SiO}_4\text{Be}[\text{Al.OH}]$.

Cette pierre se rencontre dans les mêmes gisements que la topaze, au milieu des schistes micacés et argileux, à Boa-Vista, dans les environs d'Ouro-Preto.

Elle cristallise en prisme rhomboïdal oblique de $144^{\circ}40'$; le clivage est des plus faciles, la cassure conchoïdale.

Les cristaux sont généralement blancs, quelquefois verts ou bleuâtres.

La dureté égale celle du Béryl = 7,5; elle serait donc susceptible d'applications dans la bijouterie, sans cette propriété fâcheuse de se cliver au moindre choc.

Il est même assez rare de trouver des cristaux entiers.

C'est surtout une curiosité de collection. J'ai pu en récolter

cinq cristaux intacts, dont un magnifique et d'une limpidité parfaite. Quand je dis « récolter », le terme n'est pas tout à fait exact, attendu que je les ai payés fort cher. On m'a raconté l'histoire d'un Allemand, qui, pendant trois mois, avec plusieurs travailleurs nègres, a vainement fouillé le gisement sans trouver un seul échantillon et après y avoir enfoui 3.000 ou 4.000 francs.

Le prix d'un cristal d'euclase tel que celui qui est représenté dans la planche coloriée ci-jointe est de 250 ou 300 francs.

10^o PHÉNACITE. — Autre silicate de glucine. Sa formule = SiO_4Be^2 .

La phénacite a été découverte, dans ces derniers temps, en magnifiques cristaux, à Matto Dentro, et dans les gisements aurifères de S. Miguel do Piracicaba.

Sa dureté = 8. Elle est, par conséquent, supérieure à celle du quartz.

Elle peut, à la rigueur, être utilisée dans la bijouterie ; mais son manque d'éclat la rend peu décorative.

Elle cristallise en prismes hexagonaux terminés par des rhomboèdres.

11^o GRENAT. — Le grenat se trouve assez communément au Brésil, en général sous la forme roulée, dans le lit des rivières, dans les environs d'Arassuahy, ou faisant partie de certaines roches, comme à l'Itacolomy, près Ouro Preto.

Il se présente rarement en masses volumineuses et, la plupart du temps, il manque de limpidité. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'on le taille. J'en ai cependant rapporté quelques échantillons à éclat assez vif.

En tout cas, sa valeur commerciale est toujours minime.

12^o TOURMALINE. — Cette pierre, avec ses innombrables variétés de couleurs, est l'objet d'un commerce considérable.

Composition. — C'est un silico-borate d'alumine et d'une base, soit alcalino-terreuse (la magnésie), soit alcaline (potasse, soude, lithine), contenant un peu de fluor.

Les tourmalines du Brésil contiennent une petite quantité de fer et de manganèse.

Cristallisation. — La forme habituelle est celle d'un prisme hexagonal ordinairement combiné au prisme triangulaire. Ce dernier est souvent très développé, au point de donner aux cristaux l'aspect d'un prisme triangulaire. Les cristaux sont terminés par un ou plusieurs rhomboèdres ou quelquefois basés; souvent, un des sommets porte des modifications différentes de celles de l'autre sommet, par suite d'une hémimorphie.

Caractères. — Cassure conchoïdale. Transparente, translucide ou opaque (dans la variété noire). Éclat vitreux.

Les couleurs présentent une extrême variété. Les tourmalines vertes sont les plus abondantes. Les teintes varient du vert presque noir au vert le plus clair, se rapprochant de celui des belles émeraudes de Bolivie, en passant par toutes les teintes intermédiaires.

Dans le commerce, on rencontre des échantillons, qu'on pourrait, à première vue, confondre avec l'émeraude, mais, quelle que belle que soit leur teinte, elle ne possède jamais un éclat aussi vif, ni un vert aussi pur.

Il en existe de bleues, de violettes, de couleur mauve ou lie-de-vin.

Les tourmalines roses sont quelquefois fort belles et peuvent presque rivaliser avec le rubis.

J'en ai vu un magnifique cristal dans les collections de l'École polytechnique de Rio.

Il n'est pas rare de rencontrer des tourmalines bicolores, présentant de grandes analogies d'aspect avec celles de l'île d'Elbe.

J'ai rapporté de magnifiques échantillons, rose clair dans la partie supérieure et vert clair à la base.

D'autres fois, les couleurs varient de l'extérieur à l'intérieur. Certains échantillons offrent trois couches concentriques : vert plus ou moins clair, rose et violet au centre ou vert tendre à la périphérie avec, au centre, un nodule d'un rose vif.

Il est impossible de décrire la multiplicité des teintes qui varient d'un échantillon à l'autre.

J'ai réuni une série de 117 échantillons représentant à peu près tous les types et, parmi eux, de magnifiques cristaux avec, sur les faces, les modifications les plus intéressantes.

La planche ci-jointe donnera une idée de la richesse des coloris.

Gisements. — Toute la région autour d'Arassuahy fournit des quantités considérables de tourmalines. Elles sont exploitées dans de véritables carrières, où elles accompagnent des filons de quartz, au milieu de pegmatites décomposées, mais elles y sont disséminées très irrégulièrement.

En 1902, plus de 1.000 travailleurs étaient occupés à fouiller le gisement de « Ilha-Grande », district de São Pedro de Jequitinhonha.

En 1905, celui dit de « Laranjeiras » a fourni de grandes quantités de variétés roses (1).

La région de Salinas présente aussi de nombreux gisements.

Commerce. — En 1905, les tourmalines roses imitant le rubis valaient sur place jusqu'à 12 fr. 25 le gramme. M. le Dr Costa Sena mentionne un cristal qui pesait 470 gr. (2)

Certains échantillons hors ligne atteignaient le prix de 18 francs le gramme.

Les tourmalines vertes, relativement abondantes, valaient 1 franc à 1 fr. 25 le gramme. Les bleues, très recherchées et qui simulent le saphir, atteignent des prix considérables, variables naturellement selon la pureté de la matière.

Dans les grandes villes du Brésil, les prix sont généralement très élevés.

A Rio, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer deux négociants (2), qui, avec une complaisance vraiment brésilienne, m'ont permis de choisir dans leurs merveilleux assortiments les échantillons qui pouvaient m'intéresser au point de vue

(1) Gorceix, *Ressources minérales du Brésil*.

(2) MM. Miguel da Silva Ribeira, 157, avenue Centrale; Durisch et C^{ie}, 29, rua da Alfandega.

scientifique. Grâce à eux, j'ai pu acquérir, dans des conditions honorables, les plus beaux types de ma collection.

Je leur adresse ici mon meilleur souvenir!

M. le Dr Costa Sena estime que, en 1904, la vente des tourmalines a pu s'élever à 250 contos de reis, soit environ 400.000 francs dans le municipie d'Arassuahy. Le Gouvernement de Minas Geraes a frappé d'un droit d'exportation de 12.000 reis, soit environ 18 francs, le kilogramme de ces minéraux, dont la valeur officielle est fixée à 450 francs.

13^o TOPAZE. — La topaze est un silico-fluorure d'alumine = $\text{SiO}_4\text{Al}[\text{Al}(\text{F}^2, \text{O})]$.

Elle se présente en cristaux hyalins d'un éclat vitreux, d'une couleur habituellement jaune, mais dont la nuance varie du jaune orangé rougeâtre, au jaune de vin; il y en a aussi d'incolores et de rosées.

Les topazes sont trichroïtes, lorsqu'on les regarde par transparence dans la direction des trois axes rectangulaires : elles laissent voir diverses nuances de jaune, modifiées par du blanc, du rose ou du violet.

La topaze raié le quartz; elle est rayée par le diamant et le corindon. Sa dureté=8. Sa cassure en travers est conchoïdale et inégale.

Cristallisation. — Elle cristallise en prisme droit, à base rhombe, dont l'angle obtus est de 124°22'. Ce prisme et la base constituent la forme primitive. Il se termine souvent par une pyramide à quatre faces.

Les cristaux se divisent sous le choc du marteau en tronçons de prismes; la division a lieu parallèlement à la base. C'est un clivage très net.

Gisements. — Le gisement principal (topaze jaune) est à Boa Vista, à peu de distance d'Ouro Preto (province de Minas).

On en trouve également d'incolores, sous forme de rognons roulés, dans les graviers de nombreux cours d'eau du Nord de Minas.

J'en possède un échantillon, absolument limpide, provenant des environs d'Arassuahy.

L'exploitation, au milieu de schistes micacés et argileux, souvent fort altérés, ne présente pas de difficultés. Les eaux de pluies, entraînant la roche encaissante dans les ravins, lavent les terres et les cristaux de topaze sont ramassés au milieu des graviers. Très rarement, ils sont accompagnés de cristaux d'eoclase, comme nous l'avons dit ci-dessus.

Commerce. — Les topazes étaient autrefois l'objet d'un commerce assez important. Mais la mode a varié et les prix ont beaucoup baissé.

C'est cependant une jolie pierre, susceptible d'un beau poli.

La variété rose a gardé seule une certaine valeur et, quand la teinte est vive, peut encore atteindre un prix relativement élevé.

Le Gouvernement de Minas a établi sur ces pierres la même taxe d'exportation que sur les béryls, soit 4.000 reis, environ 6 francs par kilogramme.

14^o ZIRCON. — $ZrSiO_4$. — Silicate de Zirconium.

A été trouvé aux environs de Caldas.

Les échantillons que nous avons vus sont généralement de petite taille, d'une teinte peu avantageuse, et dénués de limpidité.

Ils ne sont d'aucune application commerciale.

B. COMBUSTIBLES. — 1^o DIAMANT. — *Cristallisation* : cubique, octaèdre pyramidé, cube plus ou moins modifié, scalénoèdre, tétraèdre. Les faces des cristaux sont souvent courbes. Macles fréquentes.

Caractères. — Facilement clivable. Transparent ou translucide. Éclat adamantin.

On en trouve de diverses couleurs : incolore, blanc, gris, brun, vert, jaune, rouge, bleu. Cette dernière teinte est rare.

Dureté = 10.

On trouve également le diamant, à l'état amorphe, en rognons irréguliers, à angles grossièrement arrondis avec des parties anguleuses, quelquefois à angle vif. L'extérieur des rognons est ordinairement noir, souvent graphiteux, d'un éclat

un peu résineux, analogue à celui de la croûte des aérolithes. Cette variété est remarquable par sa dureté.

Gisements. — Nos renseignements sont puisés surtout dans les ouvrages de MM. Gorceix et Calogeras (1).

C'est de 1723 que date la découverte des diamants dans les graviers aurifères des petits cours d'eau qui parcourent la région où est bâtie aujourd'hui la ville de Diamantina, un des principaux centres de population de l'État de Minas Geraes. D'autres découvertes s'ajoutèrent bientôt à celles-ci et les régions du Brésil où cette pierre précieuse a été ou est encore exploitée sont les suivantes. Dans l'État de Minas Geraes, tout le bassin du haut Jequitinhonha, depuis la ville de Conceição jusques et au delà de celle de Diamantina, les environs de la ville de Grão-Mogol, sur la rive gauche du São Francisco, les rivières d'Abaété, Jequitahy, Rio Verde Somino, Indaya, Bambuhy, Paracatu, dans la partie Sud de cet État connue sous le nom de Triangle Minier et où le centre le plus important est celui de la ville de Bagagem, qui a fourni le célèbre diamant connu sous le nom d'« Étoile du Sud », dont le poids, après la taille, est de 125 carats.

Dans l'État de Bahia, où l'exploitation du diamant n'a commencé qu'en 1842, bien que sa découverte dans cette zone remonte à 1732, les placers les plus célèbres sont ceux de « Chapada Velha », « Chapada Diamantina », « Sincoral » et « de Salabro ».

A Goyaz, les cours d'eau du « Rio Claro », « Rio dos Pilver », « Rio Fortuna », « Desengano », « Très-Barras », sont diamantières.

Dans l'État de Matto Grosso, il faut citer les versants des affluents du Haut Paraguay et les sources de la rivière « Ari-nos ». Dans les États de São Paulo et du Paraná, les sables et graviers de plusieurs rivières ont aussi fourni des diamants.

Mais les deux centres de production sont toujours les environs de la ville de Diamantina et le plateau « Chapada », de l'État de Bahia.

(1) Calogeras, *As Minas do Brazil*.

Ces gisements ont déjà donné lieu à de nombreux travaux de géologie et de minéralogie, qui ont été résumés avec soin dans l'ouvrage de M. Calogeras.

Les diamants se trouvent toujours, au Brésil du moins, dans des terrains d'alluvions anciennes. Ils y sont disséminés dans des sables mélangés de cailloux roulés quartzeux, souvent agglutinés par un ciment ferrugineux de manière à former un conglomérat désigné sous le nom de *Cascalho*. Ce conglomérat et la terre à diamant non agrégés contiennent, outre



Roche dans laquelle on rencontre le diamant (*Cascalho*).

le diamant, de l'or et du platine en grains, des cristaux d'anatase, de rutile, de brookite, de topaze, de tourmaline, de zircon, de cassitérite, d'oligiste, de magnétite, des fragments de micaschiste et d'itacolumite.

On a découvert la roche d'origine renfermant le diamant. C'est une roche métamorphique composée de grains de quartz hyalin peu adhérents entre eux, connue sous le nom d'itacolumite. Elle est friable et réductible en sable au moyen du marteau. On l'exploite sur la rive gauche du Corrego del Rey, sur la Serra de Grammagoa, à 40 lieues de la ville de Diamantina.

On a aussi observé l'or et le platine en place dans les schistes

cristallins auxquels se rattachent les grès métamorphiques ou itacolumites de Minas Geraes et de Saint-Paul, en sorte que les sables aurifères et diamantifères du Brésil, doivent leur origine à la destruction des micaschistes les schistes quartzéux et ferrugineux, des grès et des itacolumites qui forment les montagnes traversées par les cours d'eau qui ont charrié les sables.

Commerce et exploitation des diamants. — Les diamants du Matto Grosso sont ceux qui ont les plus belles formes au Brésil; la cristallisation est parfaite dans presque tous. Ceux de Goyaz ne sont pas abondants, mais ils sont, en général, gros, ambrés et d'un vert léger qui rappelle la couleur de l'eau de mer en couche peu épaisse.

Jusqu'à ces derniers temps, l'exploitation se faisait au moyen de procédés assez primitifs. On emploie aujourd'hui les procédés modernes de dragage pour l'exploitation des alluvions diamantifères.

Une drague fonctionne depuis deux ans dans l'État de Matto Grosso et donne des résultats satisfaisants. D'autres appareils de même nature vont bientôt explorer le Jequitinhonha et ses affluents dans l'État de Minas Geraes.

Une installation électrique a été faite, il y a cinq ans, sur le plateau de Bôa Vista, à 15 kilomètres de Diamantina, pour exploiter les conglomérats et les argiles diamantifères, que l'on ne pouvait travailler par les procédés ordinaires.

Nous ne pouvons entrer dans l'historique du régime fiscal, auquel a donné lieu l'exploitation des diamants, sans sortir des limites que nous nous sommes tracées.

Ainsi que le dit M. Gorceix (1), après la promulgation de la Constitution de 1891, les gisements de diamants ont suivi le sort des autres mines et leur propriété a été rattachée à celle des terres où ils sont placés. Ce nouveau régime créa, pour leur exploitation, de grandes difficultés qui contribuèrent à les rendre moins nombreux et moins productifs.

Un grand nombre de ces gisements occupe, en effet, les lits

(1) Gorceix, *Ressources minérales du Brésil*.

des cours d'eaux, ruisseaux, rivières, fleuves ! Il s'agit, dans beaucoup de cas, de savoir quels en sont les propriétaires : ou ceux des terrains riverains, c'est-à-dire les municipes, ou l'État particulier sur le territoire duquel coule la rivière, ou l'État fédéral ? C'est une question qui, en général, n'est guère plus facile à résoudre ailleurs qu'au Brésil et donne lieu souvent à des procès interminables !

Il y a là une situation à améliorer par une loi spéciale comprise d'ailleurs dans le projet de législation présenté par M. Calogeras.

Il est intéressant de tracer un rapide historique de la récolte des diamants, depuis l'origine de la découverte des premiers gisements jusqu'à nos jours.

« De 1730 à 1771 (1), le Brésil aurait exporté 1.666.569 carats de diamants valant 15.515.397.000 reis, plus de 90 millions de francs.

« De 1772 à 1828, l'exploitation a produit 1.319.192 carats. Dans un laps de temps plus long, la production a été moindre !

« En 1852, la découverte des gisements de Bahia augmenta considérablement la production qui s'éleva en 1856-1857 à 151.075 carats, d'après les chiffres des déclarations faites à la douane.

« C'est encore l'État de Bahia qui fournit la plus grande partie des diamants noirs, connus sous le nom de *carbonados*.

« Le rendement des gisements de cet État, de 1894 à 1903, aurait été, d'après les chiffres de la douane, de plus de 115.000 carats.

Si l'on cherche à évaluer le mouvement commercial annuel des diamants, on trouve à peu près les chiffres suivants :

Diamantina : 1.200.000\$ par an;

Bagagem : un peu plus d'une centaine de contos;

Bahia : à peu près le même chiffre que Diamantina.

On sait que l'unité de poids employée pour la vente du diamant est le carat ou 205 milligrammes. Il est difficile de fixer un prix, même approximatif pour cette mesure, les plus grands écarts pouvant se produire selon la couleur, la limpi-

(1) Calogeras, *As Minas do Brazil*.

dité, etc., de la pierre. Ce qui est certain, c'est que depuis vingt ans, le prix du diamant a plus que doublé et que, malgré l'abondance de la production des mines de Kimberley, la pierre du Brésil a néanmoins conservé son ancienne renommée, due surtout à sa limpidité et à son éclat véritablement supérieur.

2^o GRAPHITE. — Ce minéral existe dans plusieurs États et notamment dans celui de Minas Geraes, où on en a découvert plusieurs gisements dans des micaschistes et des roches gneissiques.

On l'a rencontré dans la propriété d'Emparedado, à 6 lieues à gauche du fleuve Jequitinhonha; à la station de Volta Grande, sur le chemin de fer Leopoldina; à Tripuhy, aux environs d'Ouro Preto; aux environs de Marianna et d'Itabira de Matto Dentro.

A Marianna, la plombagine forme de puissantes couches jusqu'au voisinage de la ville.

Tout récemment, on a commencé l'exploitation des grandes couches de schistes graphiteux qui existent à 300 mètres de la station de Tripuhy, sur le chemin de fer central du Brésil. 150.400 kilogrammes en ont déjà été exportés pour Rio de Janeiro.

3^o HOUILLE. — Le Brésil, dit M. Gorceix, n'est pas très riche en gisements de combustible minéral et probablement restera longtemps encore tributaire de l'étranger à qui, en 1903, il a demandé près d'un million de tonnes de houille ou de coke. Laissant de côté les lignites, dont quelques dépôts peu importants sont connus dans les États de Minas Geraes et de Bahia, le charbon de terre n'a été rencontré que dans les terrains carbonifères qui ont été repérés en divers points, depuis l'extrême nord de l'État de Minas Geraes, jusqu'à Rio Grande do Sul en traversant ceux de São Paulo et Santa Catharina.

Dans les bassins carbonifères du Pará et de l'Amazone, les roches de cet étage sont exclusivement marines; leur faune commence à être aujourd'hui bien connue et les sondages qui y ont été entrepris n'ont jamais rencontré de couches de com-

bustible. Les gisements de Tubarão, dans l'État de Santa Catharina et ceux plus importants de Rio Grande do Sul, sont déjà connus en France. C'est d'ailleurs seulement dans ce dernier État qu'aux mines de São Jeronymo, il existe depuis plus de trente ans une exploitation régulière. Elle fournit annuellement de 10.000 à 20.000 tonnes de houille.

Ce charbon est, en général, pyriteux, mélangé avec des matières argileuses et riche en cendres. Il est pourtant utilisé par les bateaux à vapeur qui font le cabotage dans les lagunes qui bordent la côte ou les cours d'eau qui y débouchent et par diverses usines de l'intérieur du pays.

Il reviendrait à 25 francs la tonne environ, lorsque le charbon anglais d'importation coûterait souvent beaucoup plus du double.

Ces gisements, dont les affleurements sont seuls connus, sont en ce moment l'objet d'études de la part des spécialistes.

Comme nous le disions précédemment, dans cet ouvrage, la découverte de ces nouvelles mines et probablement leur exploitation raisonnée ne peuvent manquer de favoriser à courte échéance le prolongement rapide de toutes les voies ferrées, vers les régions actuellement considérées comme presque inexploitables.

Heureusement, comme le fait également observer M. Gorceix, que, jusqu'à nouvel ordre, le Brésil a tout ce qu'il faut pour remplacer, dans le travail des usines et même celui des chemins de fer, la houille noire par la houille blanche. Dans un pays aussi montagneux, les chutes d'eau ne sauraient se compter et la production de force qui en découle est presque inépuisable.

4^o MARBRES. — Outre d'immenses carrières calcaires qui forment de véritables montagnes sur le cours des fleuves São Francisco, das Velhas, etc., et fournissent une chaux de bonne qualité, ainsi qu'un excellent matériel de construction, le Brésil possède d'abondants calcaires à granulation fine, faciles à polir et donnant de véritables marbres. Notons, à Minas, les gisements de Carandahy, qui fournissent, outre le calcaire saccharoïde, un peu bitumeux, servant à la fabrication de la

chaux, des marbres excellents qui ont déjà été employés dans les constructions de la ville de Rio de Janeiro, et ceux de Gandarella et de Natividade, près de la montagne de Caraça, non loin d'Ouro Preto et de la ville de Pitangui.

Signalons encore la localité suivante : environs de Lagôa do Netto, sur le chemin de fer central, où on a trouvé des échantillons de diverses couleurs.

C. MÉTAUX ET LEURS COMPOSÉS. — 1^o TITANE. — Le titane (Anatase) TiO^2 se rencontre au Brésil, dans la province de Minas Geraes, en cristaux isolés au milieu des sables diamantifères et aurifères. Ils ont quelquefois un éclat si vif qu'on serait tenté de les prendre pour de vrais diamants.

On a trouvé ce minéral en plusieurs endroits : sous forme roulée à Corrego do Gamarra, municipie de Baependy; dans les terrains diamantifères à Arassuahy, en prismes simples et en macles sous forme de cœur, dans les gisements de topaze, à Capão do Lana, près de la station de Henrique Hargreaves et à Capão Grosso, municipie de Santa Luzia do Rio das Velhas.

2^o COLUMBITE. — C'est un niobate de fer, qui a pour formule : $[NbO^3]^2Fe$. Il provient du municipie de Peçanha, près de Ramalhete.

Il est généralement mal cristallisé.

On en trouve quelquefois des échantillons volumineux. Un bloc de 3 kilogrammes, provenant de la localité ci-dessus, a figuré à l'Exposition de 1908.

3^o TUNGSTENE. — Le Wolfram, tungstate de fer, très recherché depuis quelque temps pour la fabrication d'acières spéciaux, a été exploité pendant quelque temps dans un filon de quartz, près de la ville d'Encruzilhada, État de Rio Grande do Sul. A une profondeur de 4 mètres, l'exploitation a été arrêtée, ce minéral ayant été remplacé par de la pyrite cuivreuse (1).

(1) Calogeras, *As Minas do Brazil*.

Un autre minerai de tungstène, la stolzite (tungstate de plomb), a été trouvé dans une localité proche d'Ouro Preto, à Congonhas do Campo, d'où j'ai pu en rapporter un magnifique échantillon cristallisé.

4^o VANADINITE. — Vanadate de plomb. A été trouvé aux mines d'or de Sumidouro de Marianna.

5^o CHROME. — Depuis longtemps, on l'a signalé sous forme de chromate de plomb, dans la même localité de Congonhas do Campo, dont nous venons de parler. Il se présente sous forme de magnifiques cristaux couleur vermillon.

Malgré sa rareté, j'en ai recueilli un très bel exemplaire.

Ce gisement n'a jamais donné lieu à des recherches industrielles, pas plus que les quelques indices de fer chromé reconnus dans les serpentines du même État de Minas Geraes. On cite encore un autre gisement aux mines de Sumidouro de Marianna.

6^o ANTIMOINE. — A été trouvé à Catta Branca, au voisinage du pic d'Itabira do Campo, municipie d'Ouro Preto.

On peut voir au Musée de l'École des Mines, une barre d'antimoine provenant de cette localité.

Nous n'avons pas de renseignements sur l'importance de l'exploitation.

7^o MANGANÈSE. — Le minerai se trouve sous forme d'oxyde de manganèse (pyrolusite et braunite) ou sous forme de silicate (rhodonite).

Les gisements se rencontrent dans l'État de Minas Geraes à Miguel Burnier, où s'élève l'usine Wigg, un des établissements les plus importants du Brésil; à Quéluz; dans l'État de Matto Grosso, dans celui de Bahia, à Nazareth; dans l'État de Santa Catharina et dans d'autres États.

D'importants gisements se montrent encore à Lafayette, sur la ligne d'Ouro Preto.

L'exploitation de ces gisements s'est concentrée surtout à Minas, où elle a commencé en 1894. Dans les environs de Queluz, fonctionnent actuellement cinq colonies.

La composition moyenne du minerai sec est la suivante :

Manganèse métallique.	52	à	53	%
Fer	3	à	3,50	%
Silice	1,50	à	2	%
Phosphore	0,03	à	0,04	%

L'usine de manganèse de Morro da Mina, près de Queluz, a une production annuelle moyenne de 60.000 tonnes.

Dans l'État de Bahia, la dernière exploitation des gisements de Nazareth a fourni jusqu'en 1904, 21.500 tonnes de minerai.

Au Matto Grosso, les gisements de Morro d'Urucum et de Morro Grande (aux environs de Corumbá) pourront fournir plus de 100 millions de tonnes de minerai.

En somme, le chiffre d'exportation générale de minerai de manganèse, pendant l'année 1907, a été de 236.778 tonnes.

8^o FER. — La plupart des renseignements relatifs à l'exploitation du fer dans la province de Minas ont été empruntés à l'ouvrage de M. Carlos de Carvalho (1).

L'État de Minas compte cinq chaînes de montagnes où le fer se trouve en grande quantité. Voici, d'après Monbrade, ingénieur français, leurs positions respectives :

« La première de ces chaînes, écrit-il, commence près de Sacramento, dans la région de Santa Barbara, passe à S. Domingos, traverse ensuite le Piracicaba, un des plus grands affluents du Rio Doce et continue encore dans les forêts de Cocaes Grande, où elle se montre assez puissante. La longueur connue de cette chaîne est de 12 lieues. On y trouve de grandes forêts de l'un et de l'autre côté, ainsi qu'un terrain fertile en eaux très hautes.

« La seconde affleure près du Piracicaba, à trois lieues et demie de S. Miguel, et forme la Serra élevée qui accompagne le côté gauche de cette rivière ; elle se prolonge ensuite au delà de l'usine de Monbrade, qu'elle traverse en une longueur d'une lieue. L'étendue totale est de 10 lieues.

(1) Carlos de Carvalho. *Un centre économique du Brésil*.

« La troisième apparaît à Capão, au Sud d'Ouro Preto, où elle forme une partie importante de l'Ouest de la ville et, continuant par S. Anna et Antonio Pereira, elle va constituer le flanc de la Serra de Caraça, du côté du bourg d'Agua Quente. Elle a une étendue de 12 lieues.

« La quatrième commence au sud de cette dernière montagne et, prenant la direction du Nord, passe près de Caxoeira, de Morro Vermelho et de Ropa Grande. Elle continue encore vers Gongo Secco, Cocaes et Itabira, où elle forme le pic élevé de cette ville. Cette chaîne a 20 lieues.

« Enfin, la cinquième et dernière, à l'Ouest, prend son origine au Sud du grand pic d'Itabira do Campo, lequel est formé entièrement de fer oxydulé. Elle accompagne ensuite cette Serra immense, d'Itabira jusqu'à Curral d'El Rey, traverse le Rio das Velhas à Sabara, et se prolonge ensuite jusqu'à la haute Serra da Piedade, près de Caeté, où elle forme une grande partie de cette montagne. Cette dernière chaîne a une étendue de 18 lieues. »

Les minéraux de fer sont également abondants dans les États de S. Paulo, Santa Catharina, Espírito Santo, Bahia, Matto Grosso, Goyaz et Rio Grande do Sul.

Ces minéraux sont : 1^o la magnétite (1) (Fe^3O^4), très abondante à Ipanema et à Jacupiraninha (État de S. Paulo), près de Sabará, dans les environs de la station Hargreaves (embranchement de Ouro Preto) et à S. Miguel de Giranhães (État de Minas); 2^o l'itabirite, formée surtout d'oligiste (Fe^2O^3), très abondante dans les États de Minas, Espírito Santo, Goyaz et Matto Grosso.

Le pic d'Itabira do Campo est une masse d'oligiste compacte et la montagne appelée pic d'Itabira do Matto Dentro est formée presque en entier d'excellent oligiste.

Les flancs de la montagne de Caraça sont constitués par d'épaisses couches d'oligiste, exploitées en partie comme mineraux d'or.

Ces gisements presque inépuisables se prolongent dans la chaîne d'Espinhaço, à des centaines de kilomètres; la chaîne

(1) *Le Brésil, ses richesses naturelles, ses industries.*

do Cacunda, non loin d'Itabira do Matto Dentro, est une montagne d'oligiste granulaire. On peut en dire autant des montagnes d'Ouro et de Ferrugem, aux environs de la ville de Conceição et de celles situées sur les rives du fleuve Piracicaba, à S. Miguel de Piracicaba où se trouve, outre de petites fabriques de fer, l'usine de Monbrade, l'une des plus importantes de l'État de Minas.

Dans les vallées, les itabirites se trouvent souvent liés et agglutinés par une substance argilo-ferrugineuse. Ce conglomerat, tenace et poreux, se nomme *canga*. Dans l'État de Minas, il couvre des lieues de terrain et mesure 5 à 6 mètres d'épaisseur. D'après des calculs de géologues notables, la *canga* de Gandarella, à elle seule, pourra fournir 100 millions de tonnes de fer.

Quelques analyses donneront une idée de la richesse de ces minérais :

Minerais d'Ipanema. — Sesquioxide de fer : 74,98 % et oxyde magnétique de fer, 15,95;

Minerais de Sabara. — Fer métallique, 70, 23;

Itabirite d'Itabira. — Sesquioxide de fer, 92,78; peroxyde de fer, 97,74;

Canga de Gandarella. — Sesquioxide de fer, 91,49;

Minerai de Lençóes (Bahia). — Sesquioxide de fer, 93,14.

Malgré cette richesse du minerai, l'industrie métallurgique est encore peu développée, et la cause principale est le manque de charbon.

Les méthodes employées (1) sont directes ou indirectes :

Les méthodes directes sont celles dans lesquelles le minerai est travaillé de façon à fournir le fer sous forme d'éponge. L'appareil n'élabore généralement qu'un faible poids de minerai, une tonne environ. Cette installation est la moins coûteuse et devient très avantageuse quand le minerai riche est facilement réductible.

Les méthodes indirectes procèdent à un fondage complet

(1) M. D. Carlos de Carvalho, *Un centre économique au Brésil*.

du minerai et produisent d'abord la fonte qui devra être transformée en fer. Dans ces méthodes, les hauts-fourneaux varient entre 10 et 1.000 mètres cubes; l'installation est plus dispendieuse, exigeant des appareils mécaniques puissants.

La méthode directe du bas foyer, méthode catalane ou italienne du four à cuve, est appelée, à Minas, méthode des « cadiños »; c'est la plus employée au Brésil. Les charges traitées sont petites, le travail est moins pénible, mais, en revanche, elle exige une assez forte consommation de combustible.

Une méthode américaine a été introduite à Monbrade, en 1893, le « bloomery-process ». Ce n'est autre chose que le procédé catalan perfectionné par l'emploi de l'air chaud. Il n'y a pas économie de combustible, mais de minerai (de 20 % sur le catalan), une considérable économie de main-d'œuvre et une production double.

Il est difficile de dire quelles méthodes doivent être choisies. Elles doivent varier fatidiquement selon les ressources naturelles propres à chaque centre d'exploitation.

L'avenir réside dans l'application de l'électrosidérurgie, autrement dit la réduction du fer par l'électricité. Cette question est actuellement à l'étude et le professeur Barboza, qui s'en occupe activement, espère aboutir bientôt à des résultats pratiques appréciables.

Lorsque le problème sera résolu, ce qui ne peut tarder, le Brésil pourra approvisionner de fer le monde entier.

Actuellement, il existe, dans l'État de Minas, une centaine de forges, dont les plus importantes sont celles d'Itabira do Campo et de Miguel Burnier.

En 1907, l'exportation de la fonte vers la capitale fédérale a été de 2.943.600 kilogrammes. Elle n'était que de 1.224.105 kilogrammes en 1905. Il existe donc une marche ascendante, qui ne fera que s'accroître encore.

9º ZINC. — La blende (sulfure de zinc) existe à Abaeté (Minas) et à Iporanga (São Paulo).

(1) *Le Brésil, ses richesses naturelles, ses industries.*

Un gisement de blende a été récemment découvert dans les calcaires de Morro do Bule, État de Minas, à 6 kilomètres de la station Henrique Hargreaves, embranchement d'Ouro Preto.

D'après ce que l'on peut observer, le mineraï paraît avoir rempli une caverne calcaire; dans les petites excavations pratiquées, on trouve la blende en masses de 20 à 30 centimètres d'épaisseur, soit presque à l'état de pureté, soit mélangée à la pyrite martiale, et à un minéral jaune et pulvérulent, qui est la bindhémite, un antimoniante de plomb.

10^o PLOMB. — Les minéraux de plomb ont été rencontrés dans divers États du Brésil, entre autres ceux de Minas, Rio Grande do Sul et São Paulo. Dans ce dernier, l'ingénieur des mines Gonzaga de Campos a étudié les gisements de galène argentifère d'Iporanga, où l'on trouve également la cérusite.

A Apiay, dans le même État, il a trouvé des blocs d'une brèche feldspathique avec de la galène, qui donne 500 gr. d'argent pour 100 kilogrammes de plomb. Au Rio Grande do Sul, beaucoup de filons de quartz contiennent de la galène. A Minas, les minéraux de plomb sont des galènes presque toujours argentifères, qu'on trouve dans des calcaires ou des filons de quartz. Il y en a à Abaeté et à Contendas, dans le voisinage de Diamantina.

Quelques analyses donneront une idée de la richesse de ces minéraux.

Galène en gangue carbonatée (Iporanga, São Paulo) : 450 gr. d'argent par tonne de plomb;

Galène en gangue de quartz : 600 grammes d'argent par tonne de plomb.

La galène argentifère d'Abaeté, État de Minas, donne les proportions suivantes :

N^o 1. Plomb, 40,25 % et 149 grammes d'argent par 100 kilogrammes de plomb;

N^o 2. Cristaux de galène en gangue calcaire, avec peu de quartz :

Plomb, 60 % et 150 grammes d'argent par 100 kilogrammes de plomb;

Nº 3. Minerai extrait de la partie la plus profonde du filon : Galène en gangue carbonatée, avec peu de quartz :

Plomb, 54 % et 236 grammes d'argent par 100 kilogrammes de plomb.

11^o *Bismuth*. — Le bismuth existe dans les gisements aurifères de Turquim, où il forme le minéral appelé Joseite (tellurure de bismuth) et à Campo-Alegre, municipé de Bomfim, à peu de distance du municipé d'Entre Rios.

Il existe, au musée de l'École des mines d'Ouro Preto, des barres de métal pur provenant de cette dernière localité.

12^o *CUIVRE*. — Le cuivre se rencontre dans le Rio Grande do Sul, où il forme des mines importantes et activement exploitées.

Il existe encore d'autres gisements dans les États de Bahia, Ceará et Maranhão.

Les principales mines de Rio Grande do Sul se trouvent à Caçapava, Encruzilhada et Camaquam, à 3 kilomètres de la rivière de ce nom et à 80 kilomètres de la station de Rio Negro. Les roches dominantes sont des conglomérats, avec des éruptions de mélaphyres.

Plusieurs galeries permettent d'exploiter quatre filons, d'une puissance moyenne de 1^m,25 et dont le minerai donne 6,5 o/o de cuivre métallique et une petite quantité d'or.

Après élimination de la roche stérile, ce n'est plus 7 % de cuivre qu'on trouve en moyenne, mais 28 %.

En 1903, on exportait déjà mensuellement, pour l'Angleterre, 90 à 100 tonnes de minerai, contenant 28 à 30 % de cuivre.

L'exportation générale a été la suivante :

1903. . . .	316.137 kg.	1906. . . .	1.483.774 kg.
1904. . . .	610.463	1907. . . .	1.463.829
1905. . . .	658.095		

La Compagnie qui exploite ces gisements a installé, dans le but d'augmenter la production, des fourneaux pour la fusion du minerai et elle obtient une « matte » avec 50 ou 60 % de cuivre.

Plus loin, dans les mines de Serro Martinho, les minerais sont des sulfures de cuivre accompagnés de pyrites et contiennent 7 à 25 % de métal.

Quant aux mines exploitées dans les États de Bahia, Ceará, etc., elles n'en sont encore qu'à leur début et il est difficile de prévoir ce qu'elles pourront donner.

On a trouvé de la chalcopyrite mélangée avec la malachite et la galène à Melancias, municipie de Sete Lagoas; de l'azurite et de la malachite, à Caeté et de la malachite avec quartz à Tombadouro, à la base de l'Itacolumy, près de Ouro-Preto.

13^o MERCURE. — Dès le commencement du siècle dernier, il a été trouvé en grains roulés (cinabre) plus ou moins volumineux dans le ruisseau de Tripuy, non loin d'Ouro Preto.

Des recherches récentes, au moyen de galeries et de petits sondages, ont démontré la présence de filons de cinabre dans un grès plus ou moins grossier et friable. On n'a pas de notions exactes sur l'importance du gisement.

Enfin, on a signalé aux environs de Santa Luzia do Rio das Velhas, des sables contenant du cinabre et du mercure natif.

14^o PLATINE. — Peu abondant au Brésil, au moins jusqu'à présent.

On ne l'a trouvé que dans le fleuve Abaré, les ruisseaux de Lages, Ouro Branco et Condado, dans la ville de Serro.

Le métal s'y présente ou en petits grains, ou en paillettes.

Pour le moment, il n'y a ni exploitation régulière, ni certitude positive de grands résultats.

15^o OR. — Dans presque tous les États du Brésil, l'or a été découvert et est exploité. Outre Minas, Goyaz et Matto Grosso, qui ont été jusqu'ici les principaux producteurs de ce métal, l'exploitation en est faite dans les États de Bahia

(à Jacobina, Assuruá et Chique-chique), de S. Paulo (à Jaraguá et Apiah), de Rio Grande do Sul (à Caçapava et Lavras), de Maranhão (bassin du Gurupy), etc.

Tous les gisements aurifères du Brésil sont groupés autour de trois grandes chaînes méridiennes qui forment, pour ainsi dire, l'ossature du pays. La chaîne de Mantiqueira, qui vient de l'État de S. Paulo et d'où se détache celle d'Espinhaço, qui traverse du Sud au Nord l'État de Minas, pénètre dans celui de Bahia et va se terminer dans celui de Pernambuco. En second lieu, l'immense ligne qui sépare les eaux du fleuve S. Francisco de celles du Rio de la Plata sert de limite entre les États de Minas et Goyaz, se continue dans l'État de Piauhy et va finir dans celui de Ceará. Enfin, une troisième ligne de sommets s'étend le long de la rive gauche des fleuves Paraguay et Araguay. C'est à elle qu'appartient la chaîne des Parecis, dans l'État de Matto Grosso.

Les filons aurifères sont composés tantôt de quartz laiteux, uni à des cristaux de pyrite, contenant entre eux des pépites d'or disséminées, tantôt d'agrégats de quartz et de pyrites auxquels se joignent, outre l'or, d'autres pyrites magnétiques, chalcopyrites, galènes, etc.

La proportion de poudre d'or par tonne de mineraï est très variable dans les divers gisements. D'après de récentes analyses purement chimiques et non industrielles, faites à l'École des mines d'Ouro Preto, nous pouvons noter qu'un grand nombre des gisements connus sont assez pauvres et n'atteignent pas 10 grammes par tonne.

La majeure partie des teneurs moyennes varie entre 10 grammes et 25 grammes.

Les mines actuellement en exploitation occupent des gisements où l'or se trouve dans des proportions variant entre 9 et 45 grammes par tonne.

Les deux plus grandes mines sont celles de Morro Velho et de Passagem.

La teneur en or, à Morro Velho, est de 18 gr. 300 et à Passagem, de 11 gr. 70.

La première de ces mines, la « S. John d'El Rey Mining Company » travaille depuis soixante-douze ans. Dans sa pre-

mière phase, elle vit son exploitation interrompue par le grand incendie de 1867; sa seconde période fut terminée par un nouveau désastre en 1886; ce n'est qu'avec l'arrivée de M. Chalmers, ingénieur anglais fort compétent dans la matière, que les travaux reprisent et que, grâce à une nouvelle mine, indiquée par son directeur, la Compagnie connut sa période la plus prospère.

Le capital est formé de 700.000 actions de 1 £. Le matériel se compose de 120 pilons californiens, de 23 moteurs hydrauliques, de 9 machines à vapeur et de 10 moteurs électriques. Pendant ces dernières années, l'extraction fut :

En 1903.	2.681.266 gr.	£ 287.240
1904.	2.734.375	£ 294.647
1905.	2.758.262	£ 292.170

La mine de Passagem, exploitée dès les temps coloniaux, se trouve depuis 1880 aux mains de l'Ouro Preto Gold Mines of Brasil.

Elle est exploitée par trois plans inclinés d'une extension de 893,814 et 791 mètres. Le minerai est tritiqué par 80 pilons américains pouvant broyer 240 tonnes par jour. La concentration se fait sur des plans inclinés doublés de flanelle et 34 frue-vanners. A l'intérieur, les perforateurs sont à air comprimé. Ces appareils sont actionnés par des roues Felton utilisant les eaux apportées par un canal de 9 kilomètres.

En 1906-1907, l'usine a broyé 72.703 tonnes de minerai.

Ajoutons que la proportion tend à s'accroître chaque année, sous la direction d'un éminent ingénieur australien, M. A.-J. Bensusan, dont la science est à la hauteur de l'amérité du caractère, ce dont j'ai pu m'assurer par moi-même en visitant, sous sa conduite, la belle installation de l'exploitation à laquelle il préside.

Il n'existe pas de statistique permettant d'évaluer avec précision la production de l'or au Brésil; on estime que, depuis les temps coloniaux jusqu'à aujourd'hui, le pays en a produit plus de 700.000 kilogrammes, dont la plus grande partie de Minas.

Voici les chiffres d'exportation de l'or de l'État de Minas de 1896 à 1907.

1896. . .	2.030.142	1902. . .	3.813.793
1897. . .	2.153.035	1903. . .	3.070.945
1898. . .	3.272.795	1904. . .	4.081.109
1899. . .	3.974.273	1905. . .	3.612.068
1900. . .	4.420.422	1906. . .	3.522.093
1901. . .	4.045.802	1907. . .	3.856.950

16^e PALLADIUM. — On l'extract d'un minéral rare, la Porpézite (or palladié), qui contient 4 % d'argent et 10 % de palladium

Il se trouve dans les gisements aurifères des roches à fer oligiste (tabirites). C'est de la célèbre mine de Gongo-Secco, dans l'État de Minas Geraes, qui, de 1826 à 1856, a fourni plus de 12.000 kilogrammes d'or, que provenait la plus grande partie de l'alliage de palladium reçu en Angleterre et dont fut extraite une quantité suffisante de ce métal si rare pour frapper, en 1842, la médaille de Wollaston.

Nous terminerons cette longue énumération de minéraux en disant quelques mots des sables monaziques qui font, depuis quelques années, l'objet d'une importante exploitation et d'un commerce qui tend chaque jour à prendre plus d'extension.

Monazite. — C'est un phosphate de cerium, de lanthane et de didyme, dont la formule est PO_4 (Ce, La, Di).

Ce minéral contient en plus des quantités variables de thorium, dont la proportion au Brésil atteint, en moyenne, 4 %, ce qui le rend très précieux pour la confection des manchons à incandescence du type Auer, à laquelle il doit sa valeur commerciale fort élevée.

En 1886, il fut signalé dans les sables des plages des côtes du Brésil, de Rio de Janeiro à Bahia, et dans tous les gravières des sables diamantifères. Pourtant, jusqu'en 1893, les États-Unis de l'Amérique du Nord restaient les seuls à fournir la monazite à l'industrie et le prix de la tonne des sables

monazitifères dépassait 2.000 francs. En 1895, les dépôts de la côte du Brésil commencèrent à être exploités et, en 1903, l'exportation de monazite pour le port de Hambourg s'éleva à 3.299.000 kilogrammes ! Le prix de la tonne tombait à 580 francs et les gisements de l'Amérique du Nord cessaient d'être représentés sur le marché.

Ces gisements de la côte du Brésil sont des plus curieux. Leur formation est due à des actions du flux et du reflux, connues ailleurs, mais où elles s'exercent, comme au Canada, pour former des dépôts de sables d'oxyde de fer titanifère, ayant une valeur bien moindre que ceux du Brésil qui arrivent à contenir 70 % de monazite. Sous l'action des vagues, ces dépôts vont se renouvelant chaque année, si bien qu'on évalue à 1.600 tonnes la quantité de sable à monazite qu'annuellement, près de la ville de Prados, la mer arrache aux roches des falaises sur lesquelles elle vient déferler et dépose ensuite sur le rivage en couches de plus en plus pures prêtes à être chargées à la pelle sur les bateaux qui s'en approchent. L'Océan s'y fait, sans frais pour les exploitateurs, trieur de minéraux ! Tous les jours, on découvre des dépôts nouveaux de cette substance à Minas Geraes, dans les bassins des fleuves, « Parahyba » et « Rio Doce ». Il ne serait donc pas bien témoigne d'affirmer que pour l'éclairage au bec à incandescence, déjà si répandu, le Brésil pourrait être le fournisseur du monde entier.

Tels sont les nombreux minéraux qui font la richesse du Brésil et dont les applications industrielles sont infinies.

Nous aurions pu mentionner encore bien d'autres espèces, n'ayant qu'une valeur scientifique proprement dite, mais leur nombre est si considérable, que leur description nous eût entraîné beaucoup trop loin.

Nous conseillons aux personnes que ces questions intéresseraient spécialement, de recourir au savant travail du docteur Calogeras, *As Minas do Brazil*, où elles trouveront les renseignements les plus détaillés.

CHAPITRE XV

Départ de Rio. — Le chemin de fer du Grand Central. — Les bagages. — Bélem. — Juiz de Fora. — Quéluz. — São Julião. — Ouro-Preto. — L'hôtel Martinelli. — Bello-Horizonte. — Curvello. — Comment on s'égare dans la montagne. — Chasse à la panthère. — Excursion vers Diamantina.

En Europe, lorsque nous voulons nous déplacer, rien n'est plus simple. Nous consultons l'*Indicateur des chemins de fer* et, en quelques minutes, nous pouvons tracer notre itinéraire.

Au Brésil, rien de semblable. On ne trouve aucun guide imprimé (1) pour se renseigner et on en est réduit à se rendre à la gare, la veille du départ, pour connaître l'horaire des trains — ou plutôt « du train » — car il n'y en a généralement qu'un par jour, au moins sur les grandes lignes de pénétration.

Encore faut-il s'estimer heureux quand on y rencontre un employé qu'on puisse interroger, les bureaux étant généralement inoccupés la majeure partie de la journée.

27 AOUT. — 6 heures du matin. — L'excellent M. Bozier, le directeur de l'hôtel Bellevue, m'accompagne à la gare, et ne me quitte qu'après m'avoir installé confortablement dans le train.

Je n'emporte qu'une valise et c'est déjà beaucoup ! La question des bagages quand on voyage sur les réseaux brésiliens, est, nous l'avons déjà dit, de première importance. Si l'on s'en sépare, il faut payer une somme assez considérable et il arrive quelquefois qu'ils s'égarent en route.

(1) Il paraît que cette lacune est comblée depuis peu et qu'il existe maintenant un livret que l'on peut acheter.

Il est d'usage courant de les conserver avec soi, ce qui fait que, dans les compartiments, il y a plus de malles et de valises que de voyageurs.

A part ce désagrement, les wagons sont assez confortables. Un chemin central les partage dans toute la longueur et latéralement sont alignés les banquettes ou les fauteuils.

Il n'existe que deux sortes de compartiments, premières et secondes. Ces dernières sont réservées à la basse classe; malgré tout, les premières, encore très mélangées, ne sont guère plus agréables à fréquenter que les troisièmes de nos chemins de fer français.

Il est certain que, dans un temps très proche, cet état de choses sera modifié.

Quant au personnel, on peut le citer comme modèle au point de vue de la complaisance et de la politesse !

Nous partons. Il fait encore nuit et, à cette heure matinale, on supporte volontiers une couverture.

Au loin, la ville de Rio, avec ses lumières, commence à disparaître peu à peu.

Nous franchissons une zone occupée par des jardins maraîchers où l'on cultive en grand à peu près tous nos légumes européens.

Peu à peu le paysage prend plus d'étendue. Nous traversons un pays accidenté, au milieu de montagnes boisées, recouvertes d'une végétation exubérante. Partout, dans les ravins, de magnifiques touffes de fougères arborescentes, dont les frondes sont encore couvertes des gouttelettes brillantes de la rosée matinale.

Nous montons, nous montons toujours. La voie forme d'innombrables lacets.

9 heures. — BÉLEM. — 61 kilomètres.

Il s'agit de traverser la Serra do Mar dont les contreforts se dressent devant nous comme une barrière infranchissable.

Le train s'engage sur des pentes inclinées, décrivant des courbes hardies. D'admirables travaux d'art surgissent à chaque pas. Il a fallu des prodiges d'énergie pour construire

cette partie de la ligne et l'amener au sommet de la Serra, à 427 mètres au-dessus de Bélem, en traversant des forêts vierges, en franchissant des vallées profondes et au milieu de précipices abrupts.

Il est dix heures, le train s'arrête à *Barra do Pirahy* (108 kil.). On descend quelques minutes, le temps de prendre une excellente tasse de café.

Ici la ligne se divise en deux grands tronçons, l'un qui va à l'Ouest vers São Paulo et l'autre à l'Est, en descendant le Parahyba.

Tous les coteaux sont couverts de plantations de cafériers.



JUIZ DE FORA. — Vue prise de la gare.

Nous continuons notre route au milieu d'un pays accidenté, vallonné, dont le paysage change à chaque tournant de colline. On regrette de ne pouvoir s'arrêter quelques instants pour contempler d'admirables petits coins qui disparaissent aussi vite qu'ils sont apparus.

Un peu après Vassouras, j'ai noté une vallée profonde, avec d'énormes falaises taillées à pic, couvertes de fougères et de vieux arbres chargés de longues barbes blanches, au fond de laquelle s'écoule un torrent limpide, provenant d'une superbe cascade qui tombe de 25 ou 30 mètres, éclaboussant les rochers de ses perles cristallines. On ne saurait se faire une idée de la magnificence de cette végétation tropicale et de la beauté de ces sites sauvages !

A 197 kilomètres de Rio, nous franchissons le Rio Para-hybana, rivière torrentueuse qui n'est guère navigable.

Le long du bord, la végétation s'avance jusque dans l'eau. De magnifiques touffes de bambous s'élèvent à de grandes hauteurs, se reflétant dans les ondes limpides comme du cristal, et des arbres aux feuilles à deux tons, vert foncé dessus, argenté dessous, donnent au paysage un aspect tout particulier.



JUIZ DE FORA.

Midi. Juiz de Fora. — 275 kilomètres de Rio, 676 mètres d'altitude.

Le train s'arrête. Nous sommes à l'entrée de la Mantiqueira.

Nous avons parlé tout à l'heure des magnifiques travaux d'art accomplis pour la traversée de la Serra do Mar ; mais d'autres difficultés bien plus considérables se présentaient pour triompher de la Serra de la Mantiqueira, dont l'altitude est de 1.117 mètres !

En effet, aussitôt après Juiz de Fora, les montagnes se dressent menaçantes, avec d'effroyables escarpements limités par de formidables falaises à pic.

Pour atteindre la station de la Mantiqueira qui est au pied

de la Serra, à l'altitude de 878 mètres, il a fallu établir une série de lacets contournés et d'une extrême complication.

C'est à partir de ce point que commence la montée. Elle est franchie par quatre tunnels : de 193 mètres au kilomètre 342,470; de 107 mètres au kilomètre 343,045; de 142 mètres au kilomètre 345,627 et de 139 mètres au kilomètre 347,217. On atteint le point culminant de la voie au kilomètre 350,964, à l'altitude de 1,117 mètres.

La différence de niveau, qui est de 238 mètres depuis le pied de la Serra, est vaincue sur une longueur de 13 km. 684, et l'on atteint la station de *João Ayres*, dans le col de ce nom, au kilomètre 351,500 (1).

De l'aveu de tous, les travaux exécutés sont admirables. Il a fallu des terrassements formidables et des ouvrages d'art que les constructeurs les plus renommés envieraient justement.

Il faut avoir parcouru ce trajet fantastique pour se rendre compte de la science et de l'audace des ingénieurs qui ont osé concevoir pareille entreprise.

En certains endroits, sur des remblais qui, pour être exécutés, ont dû exiger le déploiement de toutes les forces humaines, le train glisse le long de précipices dont on ne peut sonder la profondeur sans éprouver une sorte de vertige.

Quant au panorama qui se développe aux yeux du voyageur, il faut renoncer à le décrire. C'est admirablement beau... c'est tout ce que l'on peut en dire !

L'aspect général peut être comparé à certains « barrancos » des Canaries, à celui de Badajoz, entre autres; mais dans des proportions dix fois plus considérables et plus grandioses, par suite de cette luxuriante végétation tropicale qui lui donne un cachet mystérieux, et procure au voyageur l'impression d'un monde insoupçonné !

Je note précieusement mes impressions de route, pour m'arrêter au retour dans ces régions qui doivent réserver au naturaliste tant de rêves et tant de joies !

(1) *Le Brésil*, Alfred Marc.

4 heures. — Nous atteignons la station de Sitio, après avoir traversé neuf fois, dans les divers lacets de la voie, le Rio Bandeirinha.

Rien n'est pittoresque comme le bord de ces cours d'eau aux eaux d'une limpidité parfaite, ombragés par une végétation d'une magnificence inouïe. Tantôt ce sont des fougères arborescentes qui projettent leurs frondes épaisses comme autant de voûtes de verdure, tantôt ce sont des arbres qui s'inclinent et dont l'image se reflète dans le cristal des eaux. Puis, le cours devient tumultueux. Des rochers semblent vouloir lui barrer la route, tandis que plus loin des cascades, tombant doucement dans des vasques tapissées de mousses vertes, chantent mélancoliquement leur chanson cristalline.

Il paraît que ce cours d'eau est très poissonneux et roule de l'or, comme la plupart de ceux que nous allons désormais rencontrer.

Après Sitio, on traverse momentanément un pays moins montagneux. De belles plaines s'étendent, parsemées de fermes, où l'on cultive le blé et où même on cherche à acclimater la vigne. L'élevage des bestiaux tient également une place importante.

Ces terrains sont arrosés par les rivières de tête du Rio das Mortes, qui, plus loin, va par S. João d'El Rey, se joindre au Pirapetinga, pour se réunir au Rio Grande.

L'altitude qui, à Sitio, était descendue à 1.039, est remontée à 1.135 pour atteindre, à Carandahy, 41 kilomètres plus loin, la cote de 1.065 mètres.

Au kilomètre 421,250, la voie traverse le rio Carandahy, qui, lui aussi, va au Rio das Mortes; là, il a fallu chercher à franchir le contrefort occidental de la Mantiqueira, qu'on nomme la *Serra das Taipas*.

Déjà, après 3 kilomètres, la ligne pénètre dans la vallée du Piranga, affluent du Rio Doce, dans un endroit dont les grandes formations calcaires sont des plus notables.

Enfin, au kilomètre 427,750, on franchit la gorge du Alto das Taipas, et l'on rentre dans la vallée du Carandahy, pour traverser, 5 kilomètres plus loin, le col ou *Garganta das Paineiras*, qui donne accès dans la vallée du Paraopeba.

Les lignes de contour des deux bassins (1), si distinctes du Rio Doce et du Rio das Velhas, se juxtaposent ici d'une façon saisissante, se pénètrent réciproquement par des courbes capricieuses, que les accidents du terrain laissent mal apercevoir de la ligne, mais qui se détachent avec un puissant relief, si l'on gravit un des sommets voisins.

6 heures. — Le train s'arrête à la station de *Lafayette*, près de Queluz, 462 kilomètres de Rio.



QUELUZ

Au sortir de Queluz, la ligne traverse deux fois le Rio Banerias, une fois le Ventura Luiz et trois fois le Soledade, tous tributaires du Rio Maranhão, puis au kilomètre 497, elle passe de la vallée du Paraopeba dans celle du Rio das Velhas, mais elle a dû, pour cela, remonter à la cote de 1.132 mètres.

Durant ce trajet, elle a parcouru ou longé une haute plaine célèbre sous le nom de *Campos Geraes*. Le terrain, pittoresquement ondulé, s'élève graduellement jusqu'à la hauteur appelée *Bandeirinha de Cima*, à 15 kilomètres de Queluz. De là, on aperçoit la Serra de Itatiaia, celle de Ouro Branco, qui se prolonge jusqu'au mont *Deus-te-Livre*, le tunnel d'Ouro Branco, S. Julião, la Serra de Pires, le pic d'Itabira, la Serra da Boa-

(1) Alfred Marc, *Le Brésil*.

Morte et celle de Moeda et l'on a devant soi aussitôt le *Alto das Tarpas*, le point culminant de la région.

La voie s'est un peu infléchie vers l'Ouest pour passer près de *Congonhas do Campo*, au milieu de campos fort agréables, au pied en quelque sorte de la *Serra de Pires*, qui sépare les vallées du *Paraopeba* et du *Rio Itabira* et dont le nom provient de son plateau à la forme concave d'une poire. Le *Rio Maranhão* divise cette localité en deux parties et, tout près d'elle, il reçoit sur sa droite le *Rio de Santo Antonio*, venu



PARAHYBUNA. — En allant à Ouro Preto.

de la *Serra da Bõa Morte*; il est formé des rios *Soledade* et *Gagé*, ce dernier lui-même formé des rios *Ventura*, *Luiz* et *Bananeiras*, que la voie a traversés maintes fois dans leurs méandres. Le *Maranhão* court à l'Ouest et, dix kilomètres au-dessous, se réunit au *Paraopeba*. Celui-ci reçoit à gauche, 7 kilomètres plus loin, le *Camapuam*, puis 4 kilomètres au delà, il forme le *Funil do Paraopeba*, où ses eaux, extrêmement resserrées, passent dans un canal des plus étroits, là où il est traversé par la *Serra da Bõa Morte*, prolongeant celle du *Pires*.

Pour pénétrer dans la vallée du *Rio das Velhas*, la voie passe sous le tunnel d'*Ouro Branco*, long de 255 mètres,

ouvert en grande partie dans la roche calcaire, en avant duquel, à 500 mètres environ, se trouve la station d'embranchement sur Ouro Preto. Cette Serra d'Ouro Branco est une montagne escarpée, majestueuse, presque toujours enveloppée d'un manteau de nuages; un peu au delà de la ligne même, on découvre la Serra de Itatiaia, d'où descendent en jolies nappes argentées des ruisseaux cristallins, formant ça et là les cascades les plus ravissantes.

Celle-ci et la Serra de l'Itacolumy sont à l'est et toutes les eaux qui en sortent vont au Rio Doce, tandis que celles



PALMYRA. — En allant à Ouro Preto.

qui naissent vers l'Ouest de l'Ouro Branco vont au Paraopeba et au S. Francisco.

7 heures du soir. — Station de S. Julião, à 497 kilomètres de Rio. — Panorama superbe de montagnes boisées.

C'est de là que part l'embranchement pour Ouro Preto, d'une étendue de 46 kilomètres, à l'altitude de 1.126 mètres.

Traversant le col de S. Julião, la ligne se dirige par le bassin du Paraopeba, s'élevant constamment jusqu'au col du Desbarrancado; là, elle pénètre dans le bassin du Rio das Velhas jusque près du kilomètre 12,820; elle rentre ensuite dans celui du Paraopeba, franchit le col du Vira Saia et tombe dans le bassin du Rio Doce, qu'elle parcourt jusqu'au

col da Pedra, par lequel elle rentre dans le bassin du Rio das Velhas, d'où elle atteint son point culminant (1.362 mètres) au Alto da Figueira, près du kilomètre 20.

Déjà elle a exigé des tranchées considérables et de nombreux travaux de consolidation nécessités par la nature du terrain, argileux, très décomposé, qu'il a fallu drainer fortement.

A partir du col du Alto da Figueira, la ligne se développe de nouveau dans le bassin du Rio Doce, traverse les cols du Matto da Roça et José Corréa, diviseurs d'affluents du



PALMYRA. — En allant à Ouro Preto.

même bassin. Il a fallu recourir ici à des travaux très importants de consolidation comme ceux da Grotta Tunda, qui a la forme d'un immense entonnoir très escarpé, dont les plis forment autant de grandes cataractes à la saison des eaux et a une tranchée profonde d'environ 25 mètres, celle de Matto da Roça au kilomètre 519. Déjà, au col de Passa Cobras, kilomètre 511, en plein schiste, on a dû dévier sur la droite, afin d'éloigner la voie du côté où est le talus de la plus grande hauteur et pratiquer des drains d'épuisement; le terrain est un talc très décomposé dans la tranchée de Matto da Roça, tout suintant d'eau; il a nécessité de grandes

galeries d'écoulement, des drains longitudinaux et transversaux. Les contreforts en terre foulée sont garnis de filtres communiquant les uns avec le drain longitudinal central, les autres ayant leur écoulement propre.

Près du kilomètre 521, la ligne passe encore dans le bassin du Rio das Velhas et le suit jusqu'au défilé du Inferno. De là au col des Topasios, elle longe à ses cimes celui du Rio Doce. Cette section est remarquable par l'immense mouvement des terres et par la tranchée des Topasios au kilo-



OURO PRETO.
Paysage montagneux ; vue prise au-dessus de la gare.

mètre 525 (près d'une mine de ces pierres précieuses), pratiquée dans un schiste argileux qui se décompose par les eaux et coule comme de la boue le long des parois. Il a fallu, outre les rigoles d'écoulement longitudinales, soutenir les talus par un mur en pierre sèche.

Au kilomètre 527, le col des Crioulos a exigé une tranchée en pleine argile décomposée et inondée et qu'il a fallu traiter de même.

Du col des Topasios au col des Tres Porteiras, la ligne est dans le bassin du Rio das Velhas; à partir de là, elle reste dans celui du Rio Doce.

Vers le kilomètre 534, elle entre par une étroite déchirure de la montagne dans la vallée du ruisseau Tripuy, où le terrain devient très escarpé et très différent de ce qu'il a été jusqu'ici. Sur un parcours de 150 mètres, on franchit trois fois le Tripuy sur autant de ponts succédant à de hautes tranchées dans un schiste presque noir. Vient ensuite un terrain moins raide, jusqu'à ce qu'on pénètre dans un défilé, où il y a deux ponts, un viaduc et un tunnel. Passé celui-ci, le terrain s'améliore un peu, mais dans la vallée du ruisseau de



OURO PRETO. — Place près de la gare.

Funil, il redevient escarpé, car le rio coule dans un ravin très étroit et abrupt.

Le Funil n'est autre que le Rio Sacramento, qui prend ce premier nom après s'être grossi du Tripuy.

Enfin, 126 mètres plus loin, l'on arrive à la gare d'Ouro Preto.

On voit que cet embranchement, qui traverse un terrain inégal et d'une conformation extravagante, a nécessité, presque à chaque kilomètre, un nouveau spécimen de construction qui apparaît comme le plus convenable pour vaincre la difficulté du tracé.

L'ingénieur en chef, sous la direction duquel ont été exécutés ces admirables travaux, est M. Francisco Lob Leite Pereira, le laborieux ingénieur du chemin de fer de S. Paulo.

Tous les détails qui précédent ont été puisés dans le livre si documenté d'Alfred Marc : *Le Brésil*, 1889.

Cet ouvrage en main, à mesure que le train poursuivait sa route, nous relevions les kilomètres au passage et, comme



OURO PRETO. — Près de la gare.

le meilleur des guides, il nous a permis d'admirer le merveilleux panorama qui se déroulait sans trêve ni merci, au milieu de cette nature sauvage et chaotique.

De plus, un charmant compagnon de route, élève distingué de l'École des mines d'Ouro Preto, avec lequel j'avais la chance de voyager, s'était mis à ma disposition pour me donner toutes les explications nécessaires. Comme il connaissait admirablement le pays, ce fut pour moi un charme véritable de lui faire nommer au passage les rivières que nous traversons, les cols que nous franchissons et les montagnes si nombreuses dont les pics surgissaient de toutes parts chevauchant les uns sur les autres.

La description détaillée de cette grande voie tracée à travers un pays où les obstacles accumulés semblaient défier

les forces humaines, montre ce qu'ont pu faire, à force d'audace et d'énergie, les ingénieurs brésiliens.

Rien désormais ne saurait nous étonner de leur part. Chaque année, d'ailleurs, d'autres merveilles sortent de leurs mains et le Brésil, si le même élan se continue, ce qui est certain, ne tardera pas à posséder un réseau de chemins de fer qui le mettra sur ce terrain au premier rang des nations les plus avancées.



OURO PRETO. — Vue prise au-dessus de la gare.

9 heures. — C'est avec un réel plaisir que je débarque à Ouro Preto.

Il fait nuit noire et la gare ne brille pas par son éclairage.

Une foule de portefaix bruyants et agités se précipite au-devant de moi et j'ai toutes les peines du monde à défendre mes bagages.

Un nègre surtout devient tellement insolent que je suis obligé de le menacer de ma canne.

C'est à qui me proposera son hôtel, qui est le meilleur de tous !

N'ayant aucun renseignement, j'accepte l'hôtel Martinelli, dont le nom résonne le plus souvent à mon oreille et, faisant

choix du moins turbulent des porteurs, je lui confie ma valise.

Au sortir de la gare, on n'est pas dans la ville qui, ainsi que je devais le reconnaître le lendemain, est perchée comme un nid d'aigle sur la hauteur.

Mon guide prend le galop et j'ai toutes les peines à le suivre, à travers des chemins raboteux et pleins d'ornières. C'est à peine si l'on distingue la route, qui n'est pas éclairée.

Après cinq minutes de marche, n'apercevant pas de maisons je commence à me demander où l'on me mène, mais il m'est impossible de me faire comprendre et philosophiquement, après avoir toutefois constaté dans ma poche la présence de mon revolver, ce qui était bien inutile, ainsi que je le vis plus tard... je me résigne.

Cette promenade me rappelle, comme charme, celle d'Itararé, que j'ai racontée plus haut.

Enfin, nous atteignons la base d'une colline et commençons une véritable ascension. C'est le seul chemin pour arriver à la ville, que l'on n'aperçoit pas d'en bas. Ignorant ce détail, j'allais refuser d'aller plus loin. Je continuais, néanmoins de suivre mon porteur, lorsque, enfin, nous débouchâmes sur une place où l'hôtel Martinelli apparut à mes regards, dans sa simplicité toute primitive.

Il serait difficile de trouver des gens plus honnêtes et plus hospitaliers qu'à Ouro Preto et je dois reconnaître franchement que les guides, encore qu'un peu bruyants, sont les meilleurs enfants du monde !



OURO PRETO. — Une église

L'hôtel Martinelli, un des premiers, sinon le premier, d'Ouro Preto, ne ressemble que de très loin à nos établissements parisiens. On ne peut pas dire qu'il soit luxueux, mais il est propre, et c'est beaucoup; de plus, ce qui vaut mieux encore, il est dirigé par de braves gens, dont je devais bien des fois apprécier la complaisance et dont j'ai gardé le meilleur souvenir.

La chambre où l'on me conduisit était d'une simplicité monacale : un lit avec un matelas de quelques centimètres



OURO PRETO.

d'épaisseur, une table un tantinet boîteuse, une chaise et une autre table supportant un pot à eau et sa cuvette, constituaient tout le mobilier. Pas de papier sur les murs qui sont blanchis à la chaux, et à la porte une serrure remontant au moins à l'époque de la conquête du Brésil, munie d'une clef qui, certainement, ne lui appartenait pas.

Mais, à Ouro Preto, cela ne tire pas à conséquence et on m'expliqua gracieusement qu'on ne fermait jamais la porte, vu qu'en ce pays les voleurs sont inconnus.

Je demandai une chambre plus confortable, mais il n'y en avait pas d'autre de disponible et on me fit observer que c'était d'ailleurs la plus belle, ce qui était la vérité!

Éreinté par mes seize heures de chemin de fer, je me couchai, très heureux de reposer un peu mes membres endoloris.

Ah ! il ne faut pas, au Brésil, être trop difficile sur le confortable. Les lits, en particulier, ne sont autre chose qu'une planche recouverte d'une natte décorée du nom de matelas. De plus, les draps sont de la grandeur d'une serviette et, pour peu que l'on fasse en dormant le moindre mouvement, on est sûr d'être réveillé à chaque instant par la fraîcheur de la nuit.

J'avais trouvé le moyen, comme remède à cette situation lamentable, d'attacher les deux draps avec des épingle de nourrice et de me glisser à l'intérieur comme dans un sac.

Que mes successeurs prennent bonne note de ce procédé, qui leur évitera plus d'une nuit sans sommeil.

Quand on réclame, on vous fait observer que l'usage, au Brésil, n'est pas de faire au lit un séjour prolongé, et qu'il est d'habitude courante de se lever aussitôt qu'on est réveillé !

C'est, en effet, le meilleur parti à prendre, pour nous autres Français, sous peine d'y gagner en plus, une belle et bonne courbature.

28 AOUT. — 7 heures du matin. — Je suis réveillé par un soleil superbe et je pars en excursion à travers la ville, qui est fort curieuse et fort originale.

Devant l'hôtel Martinelli s'étend une vaste place bordée de maisons peu élevées, dont le rez-de-chaussée est occupé par des boutiques variées.



OURO PRETO. — L'hôtel Martinelli.

A cette heure matinale, elle est presque déserte. Seuls, quelques convois de mulets la traversent, guidés par des indigènes qui viennent des environs pour vendre des fruits ou des légumes. Le son des clochettes qu'ils portent au col a quelque chose de mélancolique.

J'ai fait à peine quelques pas que j'arrive à gauche au seuil de la route accidentée suivie hier soir, dans la nuit noire.

Cette voie, très pittoresque, descend presque à pic jusqu'à la gare; des séries de marches, séparées par de nombreux



OURO PRETO. — Place devant l'hôtel Martinelli.

paliers, ont été heureusement établies sur le côté droit; la pente est si raide qu'il faut prendre de grandes précautions pour ne pas glisser.

Cent mètres plus bas, on rencontre une plate-forme occupée par une assez belle église; enfin un chemin épouvantable, d'une déclivité terrible, pavé de vulgaires galets arrondis, où l'on manque à chaque pas de se rompre les os, aboutit à une large avenue conduisant à la gare.

C'est la seule voie d'accès pour arriver à la ville, qui, comme je l'ai dit plus haut, est cachée, tel un nid d'aigle, au milieu des rochers.

Si, sortant de l'hôtel, on tourne à gauche, on tombe dans une rue assez large, qui est le centre du commerce et où l'on rencontre toutes sortes de magasins.

Je constate tout d'abord la propreté qui règne partout. Ouro Preto donne l'impression d'une de nos petites villes de province. Tout y est calme, reposé. Les habitants ne sont pas pressés; ils causent volontiers avec les passants sur le pas de leurs magasins et se montrent d'une grande affabilité pour les étrangers. Ce sont, comme je l'ai dit plus haut, d'excellentes gens, très serviables. J'ai eu l'occasion de faire



OURO PRETO. — Maisons.

connaissance avec plusieurs d'entre eux et je leur garde le meilleur souvenir.

Les boutiques ne sont pas luxueuses; mais on y trouve à peu près tous les articles nécessaires à l'existence journalière. Plusieurs sont établies sous forme de bazars, où se vendent les marchandises les plus disparates. Il n'existe que peu de spécialités. Les marchands sont obligés de cumuler quelquefois plusieurs professions; une seule ne leur permettrait pas de vivre, vu le nombre relativement restreint des habitants.

Ouro Preto qui, autrefois, en a possédé jusqu'à 80.000, au temps de sa splendeur, a vu sa population s'abaisser successivement; le chiffre actuel des habitants ne dépasse guère 15.000.

Poursuivant ma route, je continue de suivre la voie principale, qui monte de plus en plus.

En passant, je remarque la poste et l'école. C'est l'heure de la sortie. Je photographie au passage toute cette jeunesse pétulante de santé qui s'échappe comme les oiseaux d'une cage, sous l'œil attentif des aimables professeurs qui dirigent leurs travaux.

Dans l'État de Minas, l'instruction publique tient une grande place. Il existe actuellement 1.492 écoles primaires



OURO PRETO. — Maisons.

fréquentées par 82.144 élèves. Quant à l'enseignement supérieur et secondaire, il est représenté par une école de droit, à Bello Horizonte; à Ouro Preto par une école de pharmacie, une école d'accouchement et d'odontologie, et par une École des mines, établissement de premier ordre, dont je parlerai plus loin en détail; à Juiz de Fora, existent d'autres centres aussi importants : Académie de commerce et des beaux-arts, divers gymnases littéraires et scientifiques, de nombreux collèges, écoles normales, etc. Puis ce sont des écoles d'agriculture où se donne un enseignement essentiellement professionnel.

Plus loin, et toujours en montant, on traverse une seconde

place, où s'élève un monument commémoratif relatif à la distribution de l'eau.

On tourne à gauche et on arrive au pied d'une longue rue encore plus accidentée, qui aboutit enfin au sommet de la ville sur une grande place, où se rencontrent d'abord l'École des mines et, en face, une caserne et la mairie, je crois.

De ce point élevé, la vue est magnifique et permet de juger de la situation de la ville qui, de tous côtés, est entourée de



OURO PRETO. — Maisons.

hautes montagnes, chevauchant les unes sur les autres et dont les parois déchiquetées portent, comme autant de vieilles blessures, les traces des innombrables exploitations minières dont elles furent autrefois le théâtre.

Cette place est entourée de jolies maisons, peu élevées, mais d'une architecture pittoresque et d'aspect généralement soigné. Presque toutes sont ornées de balcons où les dames de la ville sont bien aises de respirer la brise du soir.

Quant aux fenêtres, elles sont toutes munies de persiennes ou de jalouses que des mains curieuses et invisibles, de jolies mains, j'en suis sûr, entr'ouvrent discrètement, pour voir

passer les promeneurs, ou, par les nuits limpides, pour encourager les musiciens qui se croient quelque droit à venir offrir une sérenade !

Du côté de la montagne, la ville ne présente, pour ainsi dire, pas de limites; de nombreuses maisons, noyées dans la verdure, s'espacent jusqu'à une hauteur considérable.

Cependant, pour se faire une idée de l'aspect général d'Ouro Preto et de son étendue, il est nécessaire de s'élever sur un des sommets qui la dominent. J'aurai l'occasion d'en reparler



OURO PRETO. — Place devant la caserne.

plusieurs fois et, d'ailleurs, les vues nombreuses que j'ai reproduites dans ce volume montreront combien les paysages sont variés et pittoresques.

De quelque côté que l'on se tourne, on éprouve un charme véritable à contempler les moindres détails d'un panorama changeant, encadré partout de cette végétation exubérante, si décorative et qu'on ne rencontre que dans ces belles régions tropicales.

Derrière l'École des mines partent des chemins en lacets, longeant des ravins pittoresques et qui aboutissent finalement au centre de la ville.

Une déception m'attendait : j'appris que le docteur

Costa Sena, directeur de l'École des mines, était absent pour quelques jours.

Aussi, pour attendre son retour, je résolus de continuer ma route dans le nord de l'État de Minas et de pousser une pointe jusqu'à Curvello, où l'on m'avait signalé de curieuses excursions à faire, tant au point de vue botanique que minéralogique.

29 AOUT. — Je ne m'attarderai pas à faire la description de la route, aussi pittoresque que celle que j'ai décrite en détail, jusqu'à mon arrivée à Ouro Preto.

Au Brésil, le paysage ne varie guère et finirait par être monotone, s'il ne présentait partout une telle magnificence que l'œil ne saurait, malgré tout, se lasser de l'admirer.

Parti le matin d'Ouro Preto, j'arrivais le soir à Bello Horizonte, qui mérite bien qu'on s'y arrête quelques heures, ne serait-ce que parce qu'elle est actuellement la capitale de l'État de Minas et, en conséquence, destinée probablement à jouer dans l'avenir un rôle prépondérant.

« Lorsqu'on changea la capitale de Minas Geraes, dit M. Manuel Bernardez (1), auquel nous empruntons l'historique qui va suivre, pour l'installer à Bello Horizonte, le changement fut loin d'être improvisé. Il était projeté depuis



OURO PRETO. — Monument commémoratif.
(Service des Eaux.)

(1) Manuel Bernardez, *Le Brésil, sa vie, son travail, son avenir*, Buenos Ayres, 1908.

un siècle déjà. On en trouve la première idée dans le programme de la « Inconfidencia », nom sous lequel est connu, dans l'histoire du Brésil, le glorieux et tragique épisode de la conspiration républicaine, dont le chef était Tiradentes.

« Cent ans après, la République triomphante décrétait, après une longue lutte d'intérêts locaux difficilement dominés, la mise en œuvre de la pensée des premiers républicains.

« Beaucoup de villes aspiraient à l'honneur d'être choisies. Cela ne laisse pas d'être curieux, que ce fut la localité la



OURO PRETO. — Sortie du gymnase.

plus insignifiante et la moins influente qui triompha contre des villes aussi importantes que Mariana, Barbacena, Sabara, Juiz de Fora et São João d'El Rei. Alors que ces villes avaient lutté longtemps déjà entre elles, le petit village eut, lui aussi, la prétention de vouloir la préférence. Il commença par changer son nom, Curral d'El Rei, qui se transforma d'abord en Horizonte, puis en Bello Horizonte. Il haussa la voix ensuite, parla de soi, et finit par obtenir le triomphe. Il était indubitable qu'il avait pour guide une heureuse étoile et que les promoteurs de son entrée en lice avaient eu la claire inspiration du destin, moins à ce qu'il me semble en ce qui concerne le changement du premier nom trouvé. Horizonte était

sans doute le nom idéal, parce qu'il parlait à l'esprit du panorama topographique aussi bien que de l'horizon moral, tandis que Bello Horizonte rapetissa le sens, le limitant au paysage environnant, lequel est d'ailleurs véritablement beau, outre qu'il est vaste, ce qui n'est pas commun dans une région continuellement accidentée et semée de montagnes, semblables aux flots d'une mer chimérique, pétrifiée en pleine tempête,

« La ville de Bello Horizonte fut construite, depuis les fondations, en un peu plus de trois ans, car le décret date de 1894 et la capitale y fut installée en 1897.



OURO PRETO. — Une rue.

« C'est là un trait caractéristique, parmi les autres nombreux qui parlent à l'observateur, de la capacité de ce peuple brésilien, si intéressant par ses vertus solides de volonté et d'énergie.

« Bello Horizonte ainsi construit, c'est un haut fait semblable à la création de La Plata.

« Bien que moins édifiée et moins monumentale que la capitale de la province de Buenos-Ayres, Bello Horizonte a, elle aussi son même aspect de grande ville, son même plan d'avenues diagonales, plus larges encore, pour pouvoir être, comme elles l'ont été, dotées de trois chaussées et de quatre rangées d'arbres qui donnent aux perspectives un feuillage épais des plus attrayants.

« La maison présidentielle, les ministères, les facultés, tous les services de l'État, sont logés en des édifices à l'architecture sobre et appropriée. On y relève le bon goût de l'ingénieur Aaron dos Reis, chef de la commission qui construisit la ville.

« Il y a laissé des traces caractéristiques et il a imposé son influence discrète dans la construction générale.

« Aussi les édifices de Bello Horizonte, lorsqu'ils ne sont pas beaux, sont agréables à voir. On n'y relève pas d'extra-



OURO PRETO.

vagances, ni non plus de façades prétentieuses aux contorsions plébéennes. Les nombreux chalets avec jardin devant, résidences hospitalières et fraîches, donnent à l'ensemble urbain un cachet aimable de bien-être et de vie facile.

« Récemment, la ville vient de compter 20.000 âmes, mais elle est en croissance continue; son enceinte est dessinée de manière à se prêter à tout agrandissement. Les quartiers possèdent, tous, les services d'eau de montagne, d'une pureté extraordinaire ; ils sont dotés d'égouts, de places, de parcs, magnifiquement pavés ; partout la lumière électrique, et des tramways parcourant des lieues entières aux alentours.

« Et ils s'étendent, ces quartiers, sur une série de collines

assez hautes pour rehausser le panorama sans rendre la circulation fatigante en quelque point.

« Au contraire de toutes les anciennes villes brésiliennes qui sont couvertes d'églises, Bello Horizonte, en démonstration de l'esprit des temps nouveaux, n'a qu'un temple, un beau temple sévère, au style gothique. On en construit un autre, sans se presser, et l'on n'en projette point de nouveaux. Il faut dire aussi qu'il en existe un, protestant, qui ferait, paraît-il, pas mal de prosélytes.

« Par contre, les écoles prospèrent et se multiplient en de beaux édifices hygiéniques et clairs, d'où l'on a le bon sens de bannir le luxe. Ainsi le Gouvernement s'est imposé le programme de renouveler la vie et préparer la richesse de Minas, au moyen de l'école élémentaire et de l'école d'agriculture. Cette dernière est appelée à diriger le travail vers de nouvelles destinées, ancré comme il est encore dans les petites exploitations minières et les cultures traditionnelles, avec des procédés rudimentaires. »

Tel est certainement le tableau exact de cette ville intéressante et qui est appelée à devenir un grand centre commercial.

• Pour le visiteur de passage, il n'existe aucune raison de prolonger le séjour.

Je me contentai d'explorer les environs, qui sont assez riches au point de vue spécial de la variété de la flore, et le lendemain je reprenais ma course pour ne m'arrêter qu'à Curvello, où j'arrivai le 1^{er} septembre, après une journée passée à explorer les environs de Sete Lagoes, en suivant la vallée du Rio das Velhas.

1^{er} SEPTEMBRE. — Curvello est une petite ville située au milieu d'un joli paysage. Le terrain n'est pas très montagneux, mais très boisé et fort riche au point de vue de la variété de la flore.

J'ai trouvé un hôtel assez rudimentaire, ainsi d'ailleurs qu'ils sont tous, à mesure qu'on s'avance davantage dans les terres, mais très suffisant pour un voyageur qui, comme moi, ne fait qu'y coucher et passe son temps en excursions.

Quand j'aurai ajouté qu'il ne laisse rien à désirer au point de vue de l'hospitalité, on conviendra qu'on ne peut demander davantage à 350 lieues dans l'intérieur du Brésil.

Parti à 7 heures du matin, je me mis en devoir d'explorer un petit massif montagneux, assez éloigné, et dont la configuration me semblait devoir répondre à mes espérances botaniques.

Couvert d'une belle végétation, il devait cacher, dans les



CURVELIO. — Forêt vierge.

fentes des rochers, de belles fougères, famille qui a toujours eu le don d'attirer mes préférences.

Tout en herborisant, j'avais depuis longtemps quitté la route et gravi sur ma gauche les premiers contreforts. Plus j'avançais et plus la marche devenait difficile. On ne peut se figurer les obstacles que l'on rencontre à chaque pas pour se frayer un chemin, au milieu d'un inextricable lacis de lianes et à travers un terrain tellement couvert de végétation, qu'il est presque impossible de voir exactement où l'on pose le pied.

Je regrettais presque de ne pas avoir emmené un guide avec moi; mais, me fiant à ma bonne étoile, je continuai à grimper jusqu'à des rochers aux formes bizarres et tourmentées qui

avaient attiré mes regards et où j'eus, en effet, le plaisir de récolter plusieurs plantes intéressantes.

L'endroit était ombragé, embaumé de l'odeur de grands cistes aux larges fleurs roses et il eût été difficile de trouver un coin meilleur pour se reposer et déjeuner en paix !

Je m'assis sur un rocher, dont un creux naturel que j'avais rempli de mousse constituait un siège des plus moelleux et, en face de cette nature

luxuriante qui m'environnait de toutes parts, je fis honneur aux provisions de bouche que mon hôte m'avait préparées au départ.

Comme succulence, peut-être eût-on pu soulever quelques critiques sur le menu de mon festin; et je n'ai pas oublié certaines « boulettes de viande roulées dans de la poudre de piment » ! Il faut être au Brésil pour digérer un mets pareil !

Heureusement qu'une source voisine, à l'eau cristalline et sentant la noisette, me permit d'éteindre le feu qui me brûlait les lèvres !

Au bout de peu de jours, on s'habitue à cette nourriture spéciale qui, en somme, est appropriée à la nature du climat.

Autour de moi voltigeaient de jolis papillons et des oiseaux, dont je regrette de ne pas savoir le nom, gazouillaient dans les fourrés. Peu sauvages, quelques-uns s'étaient même enhardis et avancés peu à peu dans ma direction. Doucement, je leur jetai quelques miettes de pain, qu'ils ne dédaignaient pas.



CURVELLO. — Lianes et Epiphytes.

gnèrent point. C'était probablement la première fois qu'ils voyaient figure humaine !

J'avais peine à quitter ce site enchanteur. Je repris ma route, sautant de rocher en rocher et m'aidant quelquefois de lianes propices, qui ont la solidité de vrais cordages et aux-quelles on peut se fier pour franchir certains passages difficiles.

La rencontre d'un serpent qui fila à mon approche me rappela à la prudence, car j'avais cru déjà plusieurs fois



CURVELLO. — La forêt vierge.

entendre des bruits suspects à travers les brindilles mortes qui jonchaient le sol.

Cependant, la marche en avant devenait de plus en plus difficile, et je fus obligé de revenir sur mes pas, pour tourner un bloc de roches absolument infranchissables.

Je me faisais cette réflexion assez simple qu'en cas d'accident, dans ce lieu sauvage, une entorse vulgaire, par exemple, je serais assuré de périr de faim misérablement, sans pouvoir espérer le moindre secours.

Enfin, après des efforts surhumains et les mains ensanglantées par les épines, j'atteignis le sommet de la montagne, où je fis une récolte botanique qui eut vite fait de me consoler de mes fatigues.

Sans y penser, les heures s'étaient écoulées et, consultant ma montre, je constatai qu'il était près de cinq heures.

C'est alors que je regrettai d'être parti seul! La nuit vient à six heures et demie et je dus m'avouer que j'étais totalement égaré. Contrairement à ma prudence habituelle et entraîné par mes recherches botaniques, j'avais marché sans trop me préoccuper de la direction et fatidiquement tourné sur moi-même.

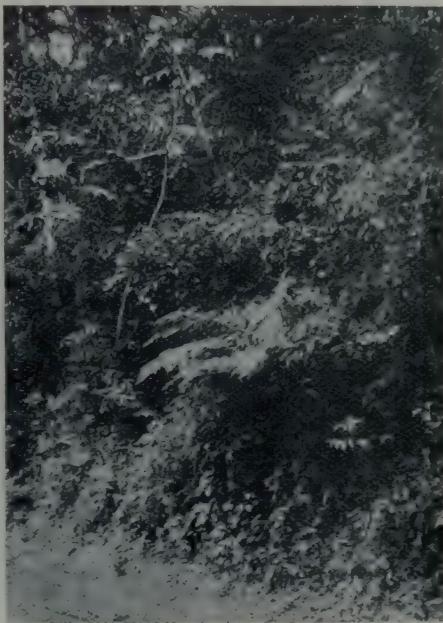
Dans quelle direction se trouvait Curvello? Impossible de m'en rendre compte et d'ailleurs je devais en être trop loin pour espérer l'atteindre avant la nuit!

Il fallait pourtant prendre une décision. J'escaladai le dernier rocher qui dominait la vallée et je crus apercevoir une piste qui serpentait 200 ou 300 mètres plus bas. Il n'y avait pas à hésiter et, sans m'amuser cette fois à admirer les belles fougères que je froissais au passage, je réussis, non sans risquer cent fois de me casser le cou, à atteindre le but désiré.

C'était en effet une piste inclinée, pouvant avoir 50 centimètres de large et où des mulets avaient certainement passé.

Mais, que faire? Fallait-il la suivre en montant, ou en descendant? Je me décidai pour le second cas et j'accélérerai la marche, me demandant comment finirait mon aventure.

Je marchais depuis près d'une heure et la nuit était presque venue, lorsque je crus percevoir les aboiements d'un chien. Je tirai un coup de revolver et, cette fois, j'eus la joie de



CURVELLO. — La forêt.

constater que je ne m'étais pas trompé. Les aboiements redoublèrent, augmentant de sonorité, à mesure que j'avancais.

Enfin, chance presque inespérée, j'aperçus une petite fazenda, dont une fenêtre était éclairée.

J'étais sauvé. Les chiens avaient signalé mon approche et je vis venir à ma rencontre un homme qui, prudemment, avait pris son fusil, la bretelle à l'épaule.

J'agitai mon mouchoir, pour attirer son attention, et m'approchai en lui criant de loin : « *Tem a bondade de me dizer o caminho para ir ao Curvello.* »

Il se mit à rire en me répondant quelque chose que je compris à peu près et qui voulait dire que j'en étais bien loin !

Puis, me faisant signe de le suivre, il me montra la maison.

C'était une petite ferme, comme on en voit beaucoup dans les endroits isolés, entourée d'une palissade en bois. Trois ou quatre bambins jouaient à qui mieux mieux, se poursuivant dans la pièce où je pénétrai et, d'une autre pièce, j'entendis une voix de femme qui les gourmandait.

Mon guide, déposant son fusil dans un coin, s'approcha de moi et, me tendant la main, me fit signe de m'asseoir sur un banc qui longeait une table centrale. Puis, il reparut avec sa femme à laquelle il dit quelques mots où je distinguai « Curvello », qui revint plusieurs fois.

Elle souriait et, d'un geste large, me fit comprendre que c'était loin... loin !

La table était préparée pour le repas du soir. La brave femme, se dirigeant vers un buffet, en tira deux assiettes qu'elle vint déposer devant moi et, me montrant son mari, me fit comprendre que j'allais dîner avec eux.

Décidément j'étais tiré d'affaire. Avec les quelques mots de portugais que je possédais, je remerciai et, pendant le repas auquel je fis honneur, je réussis à expliquer mon aventure à mes hôtes improvisés. J'avais affaire à de braves gens et je ne tardai pas à voir qu'ils n'avaient qu'une idée, celle de m'être agréables et de me venir en aide.

J'avais sur moi quelques bons cigares. Au dessert, j'en

offris un à mon hôte et dès lors l'intimité s'établit. Il me versa à son tour un petit verre de « *cachaça* », eau-de-vie de canne à sucre et, une heure après mon arrivée, nous étions les meilleurs amis du monde.

Il fut convenu que le lendemain il me remettrait en bon chemin.

On m'accrocha un hamac et je crois, le diable m'emporte, n'avoir jamais de ma vie passé une nuit meilleure. Au-dessous de mes pieds, on avait étendu une superbe peau de pan-



CURVELLO. — La chasse dans la forêt.

thère et comme le lendemain je l'admirais devant lui, le fermier me fit comprendre, en me montrant la montagne et en simulant un coup de fusil, que c'était lui qui l'avait tirée et il m'en présenta aussitôt deux autres, presque aussi belles.

J'avais devant moi un chasseur émérite. Au mur, à un atelier improvisé avec des cornes de cerfs, étaient suspendus deux bons fusils qu'il me montra avec orgueil.

La difficulté que j'éprouvais à me faire comprendre me gênait beaucoup; mais, en écrivant chacun à notre tour sur un papier que nous nous passions, je pus presque entretenir une conversation.

Une idée m'était venue et je lui demandai s'il ne pourrait

me faire assister à une chasse à la panthère. Je pensais qu'il soulèverait quelque difficulté. Il n'en fut rien et, au contraire, se montra très heureux, déclarant qu'il voulait bien m'emmener avec lui. Cela fait, il décrocha un fusil et, me faisant signe de l'accompagner, il s'éloigna pour aller fixer un morceau de journal sur le tronc d'un palmier distant de 30 ou 40 mètres.

Puis, il revint et, me mettant le fusil en main, il me



OURO PRETO. — *Pinus paraguaiensis*.

fit signe de tirer sur le but. Il voulait connaître mes talents cynégétiques.

Je ne bronchai pas ; la chance aidant, je mis dedans la première balle et, avec le second coup chargé de chevrotines, fis deux ou trois trous dans la cible.

Mon hôte me tapa dans le dos, en signe de contentement et m'expliqua longuement qu'il connaissait une piste, mais qu'il était nécessaire d'aller la vérifier.

C'était dans un endroit rocheux, à deux heures de marche de la ferme.

Il fut convenu qu'il pousserait une pointe jusque-là et que, en cas de chance favorable, nous tenterions le soir l'aventure.

Pendant la journée, je parcourus les environs et cette fois,

averti par l'expérience, j'étais à la ferme, avant le retour de mon chasseur, qui ne tarda pas à arriver.

Tout était pour le mieux ; il avait trouvé des traces fraîches et d'autres plus anciennes, semblant indiquer que chaque jour l'animal fréquentait ces parages. Il existait d'ailleurs, près de là, une source qui l'attirait particulièrement.

Le dîner expédié rapidement, nous nous mêmes en route, chacun avec notre fusil, un coup à balle, l'autre à chevrotines et il fut convenu que je ne tirerais qu'en second, la



OURO PRETO. — En montant à l'Itacolomy.

direction complète de la chasse lui appartenant. Je n'avais rien à objecter, n'ayant pas l'expérience nécessaire, et la prudence me faisant d'ailleurs un devoir de suivre ses conseils.

Pour ce genre de chasse, il existe au Brésil une race spéciale de chiens. On fait en quelque sorte la chasse à courre et l'on arrive à traquer la bête qui, généralement, ne sachant plus où se réfugier, grimpe après un arbre dans lequel elle se blottit et où on la fusille. C'est ainsi qu'opèrent les chasseurs professionnels.

Le chien de la ferme ne possédait pas, je crois, un caractère bien belliqueux. Nous l'emménâmes cependant, on verra pourquoi, ainsi qu'un gros coq qui devait servir d'appât.

L'endroit choisi pour l'affût était bien compris. Un cirque

de rochers dominant une petite clairière; à droite, le ruisseau dont j'ai parlé; au fond, des fourrés s'étendant dans la montagne et, en arrière, le grand bois, très touffu, qui, à la rigueur, pouvait être considéré comme nous protégeant contre une surprise.

Il était neuf heures quand nous arrivâmes à notre poste. Le coq, attaché à un petit arbuste par une ficelle nouée à la patte, et abandonné au milieu de la clairière, nous allâmes



OURO PRETO. — Vue prise de l'École des Mines.

nous poster derrière les rochers, à moitié couchés sur le ventre et le fusil tout armé.

Mon guide m'expliqua qu'il ne fallait ni parler, ni fumer, éviter de respirer trop bruyamment, etc., etc., et s'armer de patience..... Il devait tirer ses deux coups le premier, et ce n'est que s'il manquait l'animal, que j'avais le droit, pendant qu'il rechargeait, de faire feu à mon tour.

Il faisait un temps superbe; la lune s'était levée et on voyait clair presque comme en plein jour, — trop clair, paraît-il!

Dans ces conditions, le temps semble singulièrement long. On parle toujours du « silence de la nuit ». C'est une expression consacrée. Rien n'est moins silencieux que la forêt, la nuit! Des bruits inconnus, variés à l'infini, vous tiennent en éveil : c'est une branche qui casse, un tronc qui s'abat, un

oiseau qui frappe avec son bec ou fait entendre un chant plus ou moins bruyant; des insectes qui produisent des sortes de stridulations, des chauves-souris qui battent l'air de leurs ailes; un serpent qui froisse les feuilles, un tapir qui se fraie un chemin dans les fourrés; une graine qui tombe... que sais-je, et bien d'autres causes...

Mon guide prête l'oreille... il y a déjà deux heures que nous sommes en faction... Soudain, il me pousse le coude... Dans



OURO PRETO.

la brousse, un froissement mal défini de brindilles cassées se fait entendre... Le bruit se rapproche et cesse...! Le coq manifeste une certaine terreur et cherche évidemment à rompre son entrave. Il bat constamment des ailes. Jusqu'à ce moment, il était resté immobile.

Chose plus caractéristique, le chien s'est rapproché de nous et tremble, comme s'il avait froid!

J'ai beau plonger dans les ténèbres, pour tâcher d'apercevoir quelque chose, je ne puis rien distinguer. J'entends cependant d'autres bruits que tout à l'heure. Cela est certain!

« Attention, me dit mon guide, l'animal est là et pas loin! »

Une heure se passe encore, puis une heure encore... rien n'est changé... Voilà cinq heures que nous sommes à l'affût. Je regarde l'heure à ma montre. Il est trois heures.

Le coq s'agit constamment; quant au chien, impossible de le faire avancer. Il est évident qu'il flaire un danger.

Je commence à ressentir une véritable fatigue. Décidément, je n'ai pas la patience voulue. Mon compagnon, lui, ne bouge pas, il attend; et je me demande combien de temps cela doit durer...

Je crois que nous serions restés là jusqu'au jour, c'est-à-dire neuf heures consécutives, si (j'en fais encore toutes



OURO PRETO. — Paysage dans la montagne.

mes excuses à mon excellent hôte), croyant apercevoir quelque chose qui remuait à 20 mètres de moi, devenu nerveux et ayant assez de cette faction morose, je n'avais subitement déchargé mes deux coups de feu dans cette direction.

J'ai rarement vu un homme plus furieux. Je venais, comme chasseur, de commettre une hérésie. « Il fallait attendre, me crieait-il, d'un air désespéré. La bête était là, devant nous et aurait fini par se démasquer. Maintenant, elle est loin! Au petit jour, on l'aurait vue! »

Un peu honteux de mon manque de patience, je m'excusai de mon mieux; mais je vis bien que j'avais perdu dans son estime.

Et comme je lui proposais de regagner la ferme, il ajouta :

« Vous ne savez donc pas que c'est la nuit que les serpents chassent ? Il faut attendre le jour ! »

La nuit était fraîche. Nous allumâmes du feu et, ma foi, j'éprouvai une véritable joie à fumer ma pipe, libre de pouvoir remuer à mon aise mes jambes endolories par la longue station d'immobilité que nous avions dû garder.

Mon hôte, pour lequel je garde un affectueux souvenir, me remit de bonne heure sur la route de Curvello ; nous nous serrâmes la main, certainement, mais je vis, dans son regard en quel mépris il tenait un homme, un chasseur, qui, au bout de six ou sept heures d'affût seulement, avait été assez lâche pour abandonner la partie et n'avait pas su patienter davantage.

Il me fallut marcher quatre heures pour regagner Curvello, dont j'étais fort éloigné et, quand je parus pour le déjeuner, je fus reçu à mon hôtel avec de véritables marques d'amitié. On commençait fortement à se demander ce qu'était devenu le « Français » !

Après une longue excursion vers Diamantina, où j'eus l'occasion d'étudier les gisements de tourmaline et d'en rapporter une magnifique série de cristaux de toutes les teintes, je regagnai Ouro Preto.

CHAPITRE XIV

L'Ecole des Mines. — Le Docteur Costa Sena. — Les élèves et les professeurs. — Excursion à Itabira. — L'hôtel *Idéal*. — Les mines de fer. — Un orage au Brésil. — Retour à Ouro-Preto. — Les étudiants et le Docteur Costa Sena. — Les concerts à Ouro-Preto. — Excursion aux mines d'or de Passagem. — M. Bensusan et l'hospitalité brésilienne. — Excursion dans le massif de l'Itacolomy. — A la recherche d'une fougère rare! — Ce qu'on apprend avec un chasseur. — Le Musée de l'Ecole des mines. — La météorite d'Uberaba. — Retour à Rio. — Nouvelles excursions au Corcovado et à la Tijuca. — La photographie en voyage.

5 SEPTEMBRE. — De retour dans l'ancienne capitale de Minas, ma première visite fut pour l'École des mines.

Le Dr Costa Sena, son éminent directeur, était rentré. S. Exc. le ministre Sā m'avait donné pour lui une lettre d'introduction et c'est avec la plus extrême cordialité qu'il me fit visiter le magnifique établissement dont la destinée lui est confiée.

Placée au sommet de la ville dont elle occupe le point le plus élevé, l'École des mines est installée dans l'ancien palais du gouverneur.

On ne peut guère faire l'éloge de son architecture. Elle consiste en une masse de bâtiments sans style, très lourds, précédés d'une terrasse à laquelle on accède par un chemin en pente, qui n'a rien d'artistique.

Quand on a franchi la porte d'entrée, on se trouve dans une longue cour rectangulaire, dont le centre est occupé par un joli jardin où s'épanouit toute la flore brésilienne.

Les quatre corps de bâtiments qui l'entourent sont occupés au rez-de-chaussée par divers laboratoires.

Au premier étage, court un immense balcon qui en fait le tour et qui donne accès aux pièces principales : bibliothèque, musée minéralogique, salons de réception, etc.

De ce point, la vue sur la montagne est magnifique. On embrasse un paysage étendu et l'on peut, en contemplant les parois déchiquetées des rochers, se rendre compte de l'importance des anciens travaux de mines qui ont bouleversé le sol autour de l'ancienne capitale et qui sont depuis longtemps abandonnés.

M. le Dr Costa Sena m'accompagne et m'explique les rouages compliqués de l'École.

Tout d'abord, voici le musée de minéralogie et de géologie. Installé dans une suite de longues pièces dont les murs,



OURO PRETO. — L'École des Mines.

ainsi que la partie centrale, sont garnies de larges vitrines, il renferme une belle collection de minéraux, comprenant à peu près toutes les espèces et surtout, en grande quantité, celles que l'on peut spécialement récolter au Brésil.

Ainsi que je l'ai déjà fait ressortir en parlant du Musée national de Rio, elles sont fort nombreuses, et il est peu de pays réunissant un si grand nombre de types minéralogiques.

Une classification méthodique permet aux élèves de trouver rapidement les échantillons qui peuvent les intéresser.

Au point de vue de l'étude générale de la minéralogie, cette collection est parfaite et ne laisse rien à désirer. Mais, de même qu'à Rio, je pensais rencontrer à Ouro Preto, comme minéralogie locale, des échantillons plus riches que ceux qui représentent les principaux types

Je croyais trouver de magnifiques éuclases, des diamants merveilleux, des séries variées de tourmalines de toutes les couleurs !... Les spécimens existant ne sont pas à la hauteur de l'importance d'un semblable établissement.

De même que dans d'autres pays, hélas ! que je n'ai pas besoin de nommer, le budget accordé aux musées scientifiques est tellement restreint qu'il est impossible de donner aux collections le développement auquel elles auraient le droit de



OURO PRETO. — Entrée d'une ancienne mine.

prétendre. Chaque jour, de nouvelles espèces minéralogiques sont découvertes, venant compléter des groupes. Elles devraient figurer dans les grandes écoles... On est souvent bien longtemps à les attendre !

Il existe actuellement encore bien des vides à combler.

Le musée géologique, très complet, est fort intéressant à parcourir et tous les éléments d'étude y sont largement représentés.

Avec une générosité dont je lui suis profondément reconnaissant, M. le Dr Costa Sena a bien voulu m'offrir une série complète de toutes les belles espèces brésiliennes, et surtout me donner pour mes excursions les renseignements les plus détaillés.

Connaissant à fond tous les travaux publiés sur la minéralogie et la géologie du Brésil et ayant puissamment contribué par ses recherches personnelles à en augmenter le nombre, j'avais trouvé en lui le guide le plus savant et, comme je devais le voir bientôt, l'ami le plus bienveillant et le plus dévoué que je pouvais espérer. Avec quelle joie il me fit parcourir tous les services, m'expliquant les mille et un détails de l'enseignement si compliqué de l'École.

Tout ce qui intéresse l'exploitation minière est, en effet, admirablement représenté. Les innombrables modèles employés dans cette industrie spéciale, constituent une branche importante des collections. Depuis les plus anciens jusqu'aux plus modernes, on les rencontre tous : instruments pour laver l'or, dragues pour les recherches de diamants ; types variés de four-



OURO PRETO.

neaux pour l'extraction des divers métaux, etc. J'ai pu admirer tout cet ensemble représentant les types les plus perfectionnés, en usage non seulement en Amérique, mais encore chez les principales nations européennes.

A ce point de vue, l'école d'Ouro Preto me semble occuper le premier rang et je crois que, sur ce chapitre, il y aurait beaucoup d'emprunts à lui faire.

Cette École des mines présente, en outre, de nombreuses annexes que l'on ne saurait soupçonner avant d'en avoir franchi le seuil. De puissantes machines à vapeur, des dynamos d'une force extraordinaire, les plus beaux types de l'industrie moderne, sont toujours prêts à fonctionner pour répondre aux exigences des divers laboratoires.

Ajoutez à cela une superbe bibliothèque contenant des milliers de volumes, recevant toutes les publications périodiques étrangères, et l'on n'aura qu'une faible idée des ressources accumulées dans la vieille école, qui est une des gloires du Brésil.

Et que dire de l'enseignement? On peut le citer comme modèle! Les élèves, outre les ressources si variées que nous venons d'énumérer, possèdent un corps de professeurs de la plus haute valeur et

qui, ce qui ne se rencontre pas toujours, ont su conquérir l'amitié de toute cette jeunesse intelligente qui fréquente l'École.

Rien n'est plus charmant pour le voyageur qui passe, que de voir avec quelle affabilité et quelle aménité, les cours terminés, se prolongent les conversations entre élèves et professeurs.

Tel, je vis le Dr Costa Sena entouré de jeunes gens, attentifs à sa parole et l'interrogeant curieusement sur des points qu'ils n'avaient pas compris. Se mettant à leur niveau, il provoquait les questions. Le voilà, le vrai professeur et tel que je le comprends. Aussi est-il adoré de ses élèves, qui ne se cachent pas pour lui témoigner leur respectueux attachement et lui sont entièrement dévoués parce qu'ils savent qu'ils peuvent compter sur lui et qu'il ne leur marchande pas les bienfaits de sa science!

J'ai assisté maintes fois à ces relations entre maître et élèves; la familiarité n'excluait jamais le respect et, dans la cour de l'école, Costa Sena ressemblait plus à un père



OURO PRETO. — Église au fond de la vallée.

entouré de ses enfants qu'à un sévère professeur, comme on en rencontre tant, malheureusement !

Notre visite de l'École terminée, le Dr Costa Sena me fit l'amitié de m'inviter à déjeuner et je n'ai pas oublié les bonnes heures passées ensemble à causer de notre science favorite ! En le quittant, je pouvais compter un nouvel ami.

6 SEPTEMBRE. — Excursion aux mines de fer d'Itabira.

Itabira est une station du chemin de fer Grand Central.



OURO PRETO.

Partant d'Ouro Preto à six heures du matin, on arrive à neuf heures à Miguel Burnier, sur la ligne principale, où l'on change de train, et où l'on a tout le temps de déjeuner, en attendant celui qui, parti la veille au soir de Rio, arrive vers onze heures.

Je ne m'étendrai pas longuement sur les aspects pittoresques de la route. Partout des travaux d'art remarquables, au milieu de ce pays montagneux, où le panorama varie à l'infini.

Les chemins de fer au Brésil ne sont pas très rapides, ce qui permet au voyageur de noter au passage une foule de détails intéressants.

Le botaniste, en particulier, se fait facilement une idée générale de la flore qui est d'une richesse incroyable.

Les talus, le long de la voie, sont émaillés d'une quantité

de fleurs, plus curieuses les unes que les autres, et c'est pour le naturaliste un nouveau supplice de Tantale, de ne pouvoir les recueillir au passage.

Les parois des ravins surtout, arrosées par de gracieuses cascades qui descendant des hauteurs, sont couvertes d'une luxuriante végétation où dominent les palmiers et les fougères arborescentes, du milieu desquels, tranchant sur la teinte d'un vert généralement foncé, émergent de grands



OURO PRETO.

arbres couverts de fleurs bleues ou jaunes, entourés de lianes flexibles qui retombent en festons gracieux.

Ces arbres, quelquefois très élevés, sont eux-mêmes couverts d'une foule d'espèces parasites qui ont élu domicile dans les moindres interstices des branches et mélagent entre elles les couleurs chatoyantes de leurs fleurs. On croirait voir, suspendus à leurs rameaux, d'innombrables bouquets prêts à être cueillis.

Je reconnais au passage de jolies Broméliacées aux fleurs roses et bleuâtres, des aroïdées avec leur spathe couleur vermillon, des orchidées dont les tiges délicates se balancent dans le vide et des touffes flottantes de cactus qui, comme je l'ai déjà dit plus haut, donnent aux grands arbres que

l'âge a courbés l'aspect de vieillards, avec de longues barbes grises ou blanchâtres.

Il est sept heures quand le train s'arrête à Itabira et la nuit est venue !

Je sors de la gare... à la recherche de la ville ! Si elle existe, elle doit être fort éloignée, car je n'aperçois, pour tout éclairage, que deux ou trois lueurs vagues à l'horizon.

Mais je suis habitué maintenant, depuis mon aventure d'Itararé, à ces sortes de surprises, et bravement je me mets



OURO PRETO. — Vue prise dans la montagne.

en route. Il fait d'ailleurs un temps magnifique, le ciel scintille d'étoiles et la lune même, qui commence à se lever, éclaire suffisamment mes pas.

On m'avait indiqué, comme bon, « l'hôtel Idéal » ! Ce titre pompeux résonnait bien à mon oreille et j'escroptais depuis longtemps l'idée de rencontrer un gîte confortable; malheureusement, plus je marchais et moins l'hôtel apparaissait.

Ayant rencontré par bonheur un habitant du pays, je pus me faire comprendre et, de la façon la plus hospitalière, il s'offrit de m'y conduire.

Je lui tournais le dos ! Dix minutes après, nous arrivions

devant une sorte de rancho, à peu près dans le genre de celui d'Itararé et d'une simplicité toute primitive. C'était le fameux hôtel Idéal, le premier d'Itabira !

Comme j'avais faim et que j'étais fatigué, je le trouvai charmant. Il était d'ailleurs tenu par de braves gens qui s'empressèrent autour de moi, cherchant visiblement à m'être agréable. Je fis honneur au festin, où figurait l'inévitable « feijoada » et au dessert, après avoir dégusté une excellente tasse de café et joué avec les enfants de l'hôtelier, j'étais de la maison.



OURO PRETO. — Près de la gare.

On me donna la meilleure chambre, irréprochable au point de vue de la propreté, mais garnie d'un de ces lits brésiliens, sorte de plancher couvert d'un simili-matelas et qui, paraît-il, est le seul adopté dans tout le Brésil.

En voyage, il est nécessaire de s'habituer à tout : partant de ce principe, je constatai le matin, quand un soleil radieux vint me réveiller, que j'avais passé une nuit délicieuse !

Inutile de se mettre en frais pour visiter la ville d'Itabira, pour la bonne raison qu'elle n'existe pas ! Ce que l'on entend par ce nom est un petit centre d'habitations analogues au grand hôtel Idéal, mais d'une architecture encore plus simple, et qui s'étendent en longueur devant la gare.

Eh bien ! le jour où les mines d'Itabira auront pris l'extension qu'elles méritent, à une date encore imprécise mais fatale, on verra probablement naître, à la place de la modeste Itabira de 1910, quelque vaste et opulente cité, digne du grand établissement métallurgique qui a déjà fait ses preuves aujourd'hui et qui sera peut-être alors, avec ses ressources minières inépuisables, le fournisseur du monde entier !

Telles étaient mes réflexions, lorsque guidé par deux bam-



OURO PRETO. — Dans la montagne.

bins du pays, auxquels j'avais offert 2.000 reis, une fortune, je m'acheminai vers l'usine *d'Esperança*, pour le directeur de laquelle j'avais une lettre du Dr Costa Sena.

La route, à travers un pays boisé, est très pittoresque et la flore d'une grande variété, ce qui, pour le botaniste, est un charme de plus.

Après deux heures de marche, j'aperçus, au fond d'un vallon, les bâtiments de l'exploitation. J'avais à peine eu le temps de faire passer ma carte, que j'étais reçu de la façon la plus charmante par son aimable directeur qui me fit l'honneur de me présenter à sa famille, une vraie famille patriarchale, dont j'ai gardé un bien excellent souvenir.

Je visitai les services de ce grand établissement, qui possède des ateliers de toutes sortes agencés pour pouvoir faire face aux mille besoins d'une vaste exploitation.

Comme je l'ai dit plus haut, quand, au lieu de recourir au bois pour la chauffe du haut fourneau, on pourra disposer sans compter d'une houille de bonne qualité ou bien qu'on aura pu créer une source électrique suffisante, nul établissement au monde ne pourra rivaliser avec celui d'Itabira.

Quand on pense que le mont Itabira, qui fournit le minerai, n'est tout entier et dans toute sa profondeur qu'une masse donnant à l'analyse 75 % de fer métallique, que tous les environs renferment des gisements analogues dont le rendement oscille entre 66 à 70 % de fer pur, on reste confondu et on se demande même si jamais pareille réserve est susceptible de pouvoir s'épuiser.

La visite de tous les détails que comporte une semblable exploitation demande plusieurs heures et les minutes avaient passé vite à écouter les explications de son aimable directeur; il était déjà tard quand je pris congé et je n'avais juste que le temps de regagner mon hôtel avant la nuit.

Pour ne pas m'égarer, il m'engagea à suivre la voie ferrée jusqu'à la station d'Itabira.

Cependant, depuis une heure déjà, le ciel s'était couvert.



ITABIRA. — La forêt.

de nuages. Le vent s'était élevé et, de temps en temps, le tonnerre, grondant au loin, annonçait l'orage.

Je n'avais pas fait un kilomètre qu'une pluie diluvienne se mit à tomber. Par bonheur, une sorte de cahute de cantonnier m'apparut sur la voie, où je pus m'abriter tant bien que mal, tandis que l'orage continuait à se déchaîner.

On ne se doute pas, dans nos pays, de ce que peut être une pareille tempête. C'est un véritable déluge; en quelques minutes, tout est raviné et les chemins sont transformés en ruisseaux. Je restai blotti sous ce misérable abri pendant plus d'une heure. L'eau avait fini par crever la toiture et tombait en cascade sur ma tête. Quand la rafale prit fin, j'étais trempé jusqu'aux os, aussi mouillé que si j'avais passé quelque rivière



ITABIRA. — La forêt.

à la nage. Mais, en ces pays fortunés, le mauvais temps ne dure guère. Les nuages avaient disparu rapidement, laissant reparaître un soleil radieux, qui, en quelques minutes, m'avait fait oublier ma mésaventure.

A six heures, j'étais de retour à l'hôtel Idéal, enchanté de mon excursion et de l'aimable hospitalité que j'avais rencontrée sur ma route.

Autour d'Itabira, le pays est fort pittoresque et je décidai d'y rester une journée entière pour explorer les pentes boisées que j'apercevais à l'horizon.

Le lendemain, je partis de bonne heure, emportant naturellement des provisions de bouche, car il est inutile de compter trouver en route la moindre ressource.

Mon instinct ne m'avait pas trompé et je fis, en effet, dans cette région, une des plus jolies explorations botaniques de mon voyage. Quand je revins le soir, ma boîte de fer-blanc renfermait des trésors. Je ne puis malheureusement énumérer ici les plantes merveilleuses que je récoltais dans cette seule excursion ; ce serait dépasser les limites de ce modeste volume et le sujet serait réellement un peu trop spécial.



ITABIRA. — La gare.

9 SEPTEMBRE. — Ayant fait mes adieux aux braves gens de l'hôtel Idéal, qui n'est pas luxueux, mais qui est certes hospitalier, je pris le train du matin pour regagner Ouro Preto.

A Miguel Burnier, j'eus le plaisir de rencontrer M. le Dr Costa Sena qui rentrait également chez lui et nous nous installâmes de notre mieux dans un coin du wagon, pour pouvoir causer à notre aise.

Soudain, une bande de jeunes étudiants, qui revenait de Bello Horizonte où s'était tenu un Congrès, envahit notre compartiment. Le train s'était remis en route et toute cette jeunesse, exubérante de gaieté, savourait largement le plaisir de cette bonne liberté qui fait le charme des voyages,

lorsque l'un des jeunes gens ayant aperçu Costa Sena qui causait avec moi, signala à ses amis la présence du maître.

Spontanément tous se levèrent et, tournés de son côté, lui firent en chœur une chaude ovation. Un instant, le bruit du train disparut sous les hurrahs qui se croisaient en tous sens : « Hurrah, Costa Sena, hurrah !!! »

Je me penchai vers le sympathique directeur et je ne pus m'empêcher de lui dire combien j'étais moi-même touché des marques d'affection que lui prodiguaient ses élèves.

« Vous pouvez être fier, lui dis-je, de cette manifestation



ITABIRA. — Hôtel Idéal.

bien spontanée, en vérité. C'est, à mon avis, le plus bel hommage rendu à votre science et, en même temps, de la part de vos élèves, une réelle marque d'estime publique et de respectueuse affection ! »

Et les hurrahs continuaient encore lorsque Costa Sena, se levant, alla se mêler au groupe qui l'avait acclamé.

L'excellent homme était allé leur dire que son compagnon de route était le Dr Latteux, professeur d'histologie de Paris, dont les cours avaient été suivis par une centaine de leurs compatriotes. On juge de ma surprise en voyant toute la bande m'acclamer à mon tour !

Je remerciai de mon mieux, en quelques mots que le Dr Costa Sena voulut bien traduire et je terminai en criant à mon tour : « Hurrah ! vivent les étudiants brésiliens ! »

Quand nous arrivâmes à Ouro Preto, toute la bande accompagna le maître jusqu'à son domicile et j'étais déjà rentré à mon hôtel, que j'entendais encore les hourras s'éteindre dans le lointain !

Les distractions sont assez rares à Ouro Preto. Cependant, deux fois par semaine, un orchestre, dans le genre de nos sociétés d'orphéons, composé, non pas seulement d'amateurs, mais de véritables artistes, se fait entendre le soir sur une des grandes places de la ville.

Ces concerts sont fort appréciés par les habitants, qui accourent en foule, heureux de venir applaudir les interprètes et enchantés de se réunir quelques instants tout en entendant d'excellente musique.

La grande place qui s'étend devant l'hôtel Martinelli est précisément un des lieux de rendez-vous.

J'achevais de dîner lorsque retentirent les premières mesures et je m'installai sur le balcon, d'où je dominais toute la scène.

Le ciel était étincelant d'étoiles, la nuit tiède et je sentais des brises parfumées arriver jusqu'à moi. Je m'étais penché un instant et je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elles émanaient d'un groupe charmant de jeunes filles qui, assises sous le balcon, s'étaient réunies, pour assister au concert.



ITABIRA.

Sur ma table était un bouquet. Je cueillis une rose et, arrachant un pétalement, je le laissai tomber au hasard sur les têtes charmantes que je contemplais du balcon.

Je vis un petit bras s'élever et chasser l'objet qui s'était arrêté dans la chevelure.

J'en laissai tomber un second. Alors, deux ou trois têtes se levèrent et j'achevai d'effeuiller ma fleur, ce qui provoqua un rire général !

Il ne me restait qu'à présenter mes excuses pour cet hom-



ITABIRA.

image que je venais de rendre à la beauté brésilienne et, quand je descendis, je n'eus que quelques mots à dire pour comprendre que j'étais pardonné!!!

L'une d'elles ajouta qu'elle avait deviné de suite que je devais être Français !

10 SEPTEMBRE. — 7 heures du matin. — J'avais décidé la veille d'aller visiter les mines d'or de Passagem et chargé mon hôtelier de faire le nécessaire pour me procurer des mulets et un guide.

La mine est à trois ou quatre lieues d'Ouro Preto et au Brésil, autant que j'ai pu le voir, les habitants ne semblent

pas être amateurs de la marche. Aussi témoignent-ils très peu d'enthousiasme quand on leur propose de faire à pied la plus légère excursion.

Il faut reconnaître que les mulets, dans leur genre, sont excellents dans tout l'État de Minas, mais j'estime qu'après une journée passée à caracoler à travers les chemins épouvantables qu'on rencontre, on éprouve une fatigue plus considérable que si l'on avait fait la route à pied.

Enfin, force était de s'incliner devant les habitudes locales,



ITABIRA. — Les mines de fer.

ce que je fis. Le fils de mon hôtelier, petit garçon de quatorze ans, très intelligent, très délivré et d'une complaisance à toute épreuve, devait m'accompagner.

Je sautai en selle et nous prîmes le chemin de la montagne, en suivant la grande rue principale qui monte dans la direction de l'École des mines.

Je ne puis, malgré toute ma bonne volonté, faire l'éloge des routes. Elles me rappellent les fameux « camiños reales » des îles Canaries, alors que dans les mêmes conditions, il y a quelques années, je faisais l'ascension du pic de Ténériffe, en traversant la zone volcanique des Cañadas.

A chaque pas, on rencontre des obstacles qui entravent la

marche des animaux et surtout des inégalités de terrains telles que l'on est forcé, pour ne pas être projeté en avant, de serrer vigoureusement avec les jambes les flancs de la bête, qui n'avance qu'avec des secousses de reins, capables de désarçonner les plus habiles cavaliers. Il en résulte, en peu de temps, un véritable supplice, qui se traduit généralement par des crampes violentes dans les mollets.

Mais on est récompensé de ces petites tribulations par la beauté du paysage que l'on traverse. J'ai déjà payé, à ce



ITABIRA.

sujet, mon tribut d'admiration dans les excursions précédentes, je ne pourrais que me répéter encore.

Il était midi quand nous atteignîmes les premières maisons de Passagem.

Mon jeune guide, très dévoué et très adroit, se chargea de porter ma carte et une lettre de recommandation au directeur de la mine, M. Arthur Bensusan, qui me fit le plus cordial accueil et l'honneur de me présenter aussitôt à sa charmante femme. L'hospitalité la plus parfaite m'attendait et j'étais à peine entré que M^{me} Bensusan, pensant que j'étais à jeun, prenait la peine de me faire servir à déjeuner.

Comment pourrai-je reconnaître toutes les prévenances dont j'ai été l'objet?

Qu'il me soit permis d'exprimer ici à mes aimables hôtes toute ma gratitude et de leur adresser un souvenir affectueux.

Sous la conduite de M. Bensusan, je visitai la mine en détail. On peut considérer cette magnifique exploitation comme un modèle du genre.

Tous les perfectionnements que comporte la technique la plus moderne s'y trouvent réunis.

Le minerai exploité est une roche quartzeuse très dure, contenant du mispickel aurifère.



PASSAGEM. — Mines d'or. — Ateliers.

Ce qui frappe tout d'abord, en entrant, c'est le bruit formidable des pilons en action. Il s'agit, en effet, de réduire le minerai en poudre impalpable et de le faire passer par une suite de lavages, durant lesquels il abandonne peu à peu les parties les plus lourdes, qui ne contiennent pas d'or.

L'opération se termine en soumettant les derniers résidus au traitement par le cyanure. C'est la méthode adoptée aujourd'hui et celle qui donne le meilleur rendement.

Pour décrire l'outillage, il faudrait un volume. Partout ce sont des roues gigantesques qui tournent sous l'impulsion de l'eau, des pilons qui font trembler le sol, des conduites d'eau multipliées à l'infini et amenant sur des toiles tendues et agitées automatiquement de mouvements vibratoires, les

boues contenant des parcelles d'or impalpables, mais qui s'enrichissent de plus en plus, à mesure qu'elles s'éloignent de leur point d'origine.

Ce monde de machines marche avec une régularité mathématique. Il semble qu'une vie propre le dirige.

Tout cet ensemble fait grand honneur au savant directeur, qui, constamment en éveil, ne ménage ni sa peine ni sa science.

Restait la partie la plus intéressante, la visite de la mine.



PASSAGEM. — Mines d'or.

Après m'avoir fait revêtir un costume de mineur, pantalon et blouse en tissu imperméable et coiffé d'un chapeau assez solide pour protéger la tête contre le choc des inégalités qui hérissent toujours les parois, le directeur me confia à son contremaître.

L'entrée de la mine est un tunnel en plan incliné, à pente assez rapide et qui s'enfonce à plus d'un kilomètre dans la montagne.

Des rails le parcourent dans toute son étendue. Nous montons sur un chariot actionné par l'électricité et à une vitesse vertigineuse, éclairés seulement par nos lampes fumeuses, nous filons vers les entrailles de la terre. L'impression est fort ori-

ginale et cette promenade dans la nuit noire très fantaisiste.

Après dix minutes de course désordonnée, on met pied à terre dans une immense excavation, dont les parois blanchâtres sont parsemées de veines jaunâtres qui ressemblent à de l'or, mais qui ne sont que des pyrites arsenicales, contenant plus ou moins du précieux métal et à l'état impalpable.

La roche est fort dure et la tâche fort pénible pour les ouvriers qui travaillent à l'aide du pic et du marteau.

Mon guide me promène à travers diverses galeries et m'explique qu'il existe plusieurs étages superposés. Le terrain est tellement résistant qu'il est inutile de recourir aux boisages habituels. On se contente de laisser intacts des îlots de roche qui servent de colonnes de soutien.

La mine de Passagem consiste en une énorme veine aurifère, émettant de nombreuses poussées latérales. Son épaisseur minimum est de 6 mètres et en atteint jusqu'à 14, en certains endroits.

Son étendue en profondeur est inconnue, mais il est facile de se rendre compte de son existence sur toute la propriété, car, pendant deux lieues, on la voit en affleurement, sans solution de continuité, le long de la gorge profonde qui la borde et au fond de laquelle coule le Rio del Carmo.

Des forages exécutés récemment ont permis de reconnaître, en des points nouveaux, la continuation de la veine aurifère,



En montant à l'Itacolomy.

et un nouvel essor va encore, de ce fait, être donné à l'exploitation.

Après avoir atteint l'extrémité de la galerie, nous revînmes sur nos pas et, un quart d'heure après, remontant sur notre chariot électrique, nous étions ramenés à l'orifice du tunnel, enchantés de retrouver le ciel bleu et moi, très heureux de l'intéressante promenade que je venais de faire au pays des ténèbres.

Pour terminer, M. Bensusan me montra la poudre d'or qui



OURO PRETO — Lac dans la montagne.

vient chaque jour s'emmagasiner dans le coffre-fort. Il paraît, si je me souviens exactement du chiffre, qu'on en extrait chaque mois pour une valeur d'environ 60.000 francs.

Avant de prendre congé, il me fallut accepter encore une petite collation, et M^{me} Bensusan, qui est une musicienne hors ligne et d'un grand talent, voulut bien, pour moi, entr'ouvrir son piano.

Douée d'une mémoire prodigieuse, elle interpréta plusieurs morceaux que je lui demandai, avec un sentiment et une délicatesse, que l'on ne peut espérer trouver que chez une véritable artiste.

C'est avec regret que je quittai cette maison hospitalière.

Mais je n'avais juste que le temps pour regagner Ouro Preto et, appelant mon guide, je montai en selle et m'éloignai, encore sous le charme de l'agréable journée que je venais de passer.

Il était nuit quand nous mêmes pied à terre devant l'hôtel Martinelli.

J'étais ankylosé littéralement en descendant de ma monture. J'aurais été certainement moins fatigué si j'avais fait la route pédestrement. D'ailleurs, j'étais entraîné depuis



OURO PRETO. — En allant au lac.

plusieurs semaines, exécutant journellement des promenades botaniques avec une moyenne de 20 à 25 kilomètres.

II SEPTEMBRE. — Sans perdre de temps et remis de mes fatigues de la veille, j'étais levé à six heures pour aller faire une excursion dans le massif de l'Itacolomy. Il existe en ces régions une flore d'une richesse et d'une variété inouïes.

On m'avait signalé la présence d'une fougère très rare, un « *Troctopteris* » poussant dans les rochers, près du sommet, et un brave garçon, François, mis à ma disposition par le Dr Costa Sena, se chargeait de me conduire à la localité, qu'il connaissait.

L'excursion devant durer toute la journée, nous empor-

tâmes des provisions de bouche, car, en ces régions, il est inutile d'espérer trouver en route la moindre ressource.

On descend jusqu'à la gare d'Ouro Preto, puis, prenant à gauche, on longe une rivière très pittoresque qui roule de l'or. En passant, nous apercevons des négresses, les jambes dans l'eau, manœuvrant des toiles destinées à recueillir au passage les parcelles du précieux métal qui viennent se déposer dans la trame.

Abordant alors la montagne sur la droite, on s'élève graduellement jusqu'à un petit lac très pittoresque, autour duquel se rencontrent les traces d'anciennes exploitations de minerais de manganèse.

Continuant à monter, après deux heures de marche, nous arrivons dans un endroit rocheux où, paraît-il, les serpents ne sont pas rares.

De cet endroit élevé, la vue est merveilleuse; des pics surgissent de tous côtés, séparés par des vallées profondes, couvertes d'une végétation intense, mais généralement assez sèches.

Au-dessus de nous, se dresse le sommet de l'Itacolomy, avec ses grosses pierres isolées, en forme de pyramides, qui le font reconnaître de très loin et lui donnent son aspect original.

L'endroit est propice et nous faisons, à l'ombre d'un rocher, un excellent déjeuner, arrosé d'une bouteille de Bordeaux, que j'ai eu soin de glisser dans le panier au moment du départ.

Pendant que le brave François est parti à l'aventure en quête de la fameuse fougère, j'allume philosophiquement ma pipe et seul, assis sur un vieux tronc d'arbre, je laisse mon regard errer à l'horizon, savourant dans sa magnificence un des plus beaux panoramas qu'il soit donné à l'homme de contempler.

Conduit par François, je m'engageai résolument dans un dédale de rochers éboulés et je pus récolter moi-même la plante convoitée. C'est une petite fougère, sortant du type commun, et poussant sur les pierres, en formant des rosaces à la manière de certains saxifrages. Elle est très rare et c'est à grand'peine que je réussis à en trouver cinq ou six

échantillons. La saison, malheureusement, n'est pas propice, la plupart des pieds rencontrés étant presque desséchés.

Malgré tout, je réussis à en découvrir deux exemplaires convenables, dans des trous profonds, où le soleil n'avait pu pénétrer. Le reste de la journée fut consacré à herboriser et, comme toujours, je rapportai une abondante moisson.

Le brave François, lui aussi, n'avait pas perdu son temps; en grand chasseur qu'il était, il avait découvert des pistes



MÉTÉORITE D'UBERABA
Échantillon poli, laissant voir la grenaille de fer natif.

intéressantes. Il me donna sur ce sujet des explications très curieuses et très pratiques.

Tantôt c'était un tatou dont on trouvait la trace, tantôt un tapir ou un agouti. Là, un serpent avait passé; ailleurs, on avait affaire à un fourmilier, etc.

Si j'avais disposé d'un temps plus considérable, j'aurais aimé accompagner dans sa course un de ces chasseurs indigènes, qui, lorsqu'ils sont intelligents, sont très intéressants à faire causer.

A sept heures, nous étions de retour et j'avais le plaisir de retrouver le Dr Costa Sena, qui avait bien voulu accepter à dîner. Nous passâmes une soirée charmante, mais trop courte, à causer des questions minéralogiques intéressant son beau pays.

12 SEPTEMBRE. — Voici déjà quinze jours que j'ai quitté Rio. J'entrevois, hélas ! la fin de mon voyage.

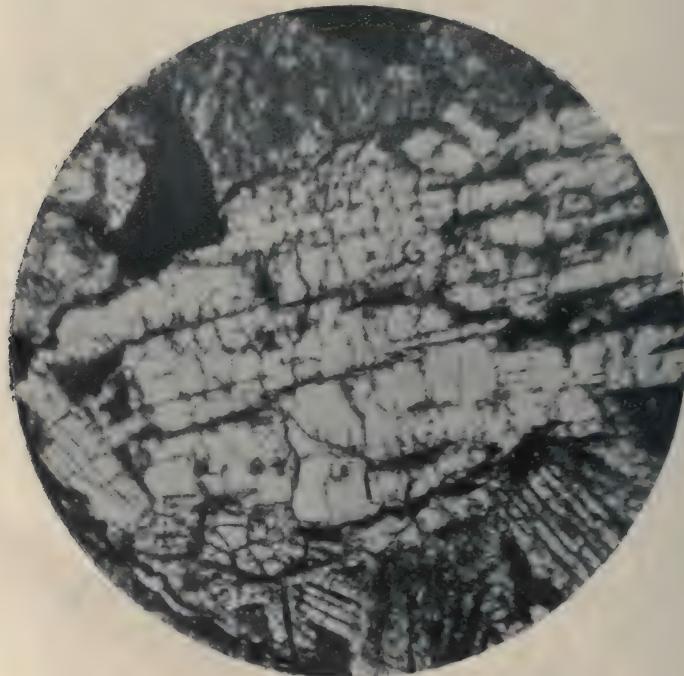
Cette journée sera consacrée à l'étude du Musée de l'École des mines.

Je fais quelques échanges J'obtiens, entre autres échantillons, un fragment de la fameuse météorite, dite d'Uberaba, tombée le 23 juin 1903.

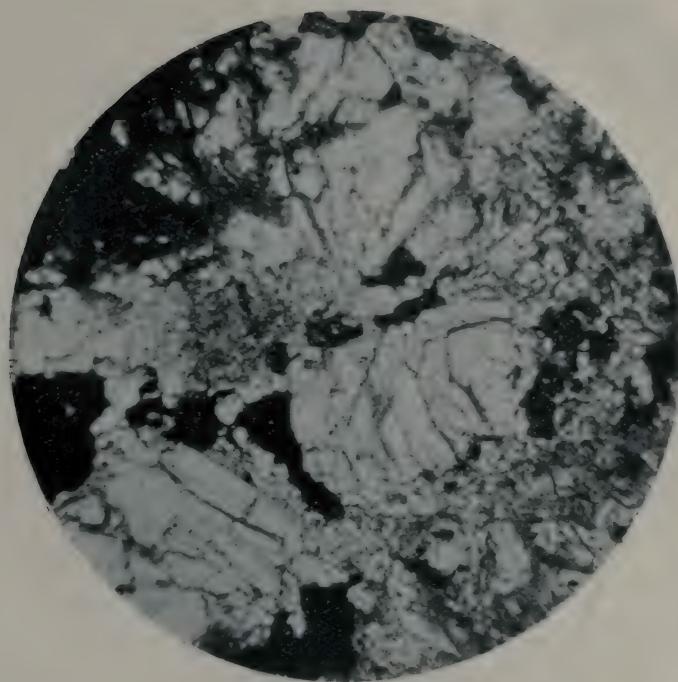
La chute eut lieu, à dix heures du matin à Dôres de Campos Formosos, municipé d'Uberaba, à 30 lieues de cette ville, et le bolide faillit, dit-on, emporter la tête d'une personne qui se tenait non loin de l'endroit où il s'enfouit en terre.

Cette pierre appartient au type *montréjite*. J'en ai fait des plaques microscopiques transparentes, dont on trouvera ci-après les principaux aspects reproduits en photographie.

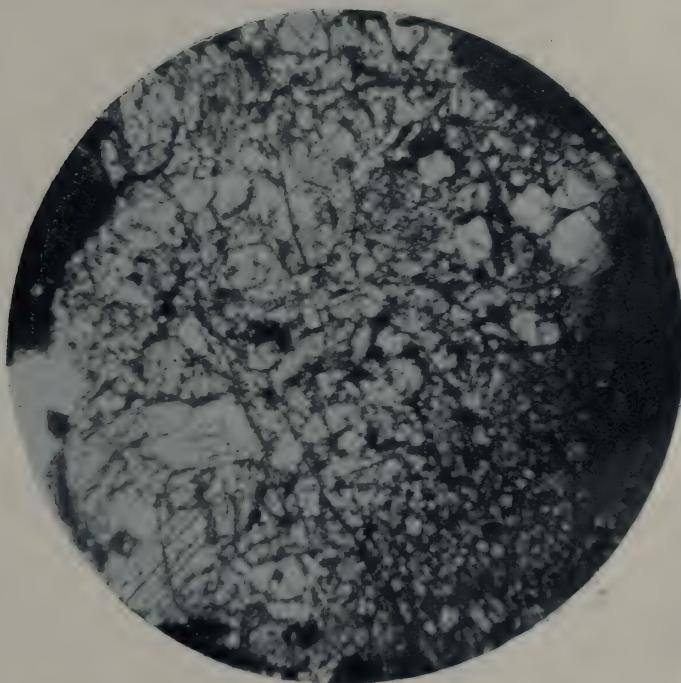
Elle a d'ailleurs été étudiée déjà à fond au Brésil et par M. le Dr Costa Sena, en particulier, si je ne me trompe.



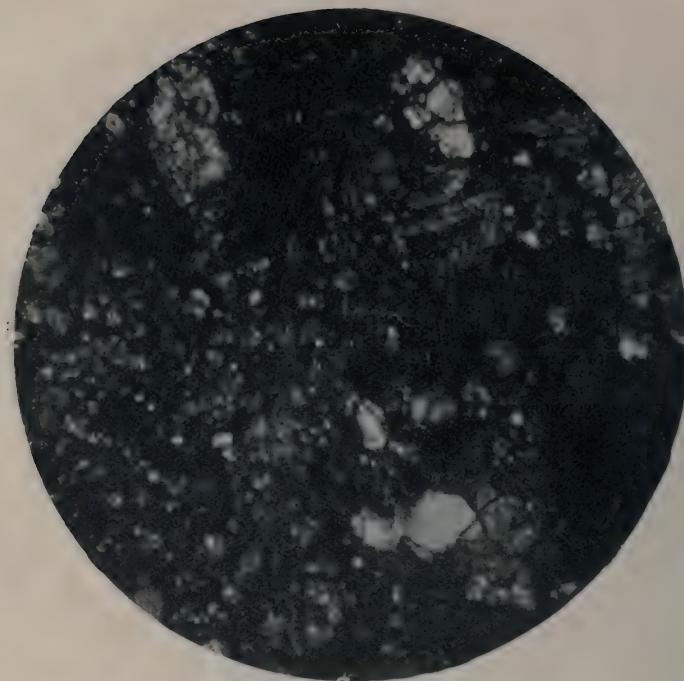
MÉTÉORITE D'UBERABA. — Enstatite, Péridot, Fer natif.
Lumière directe : 150 diamètres.



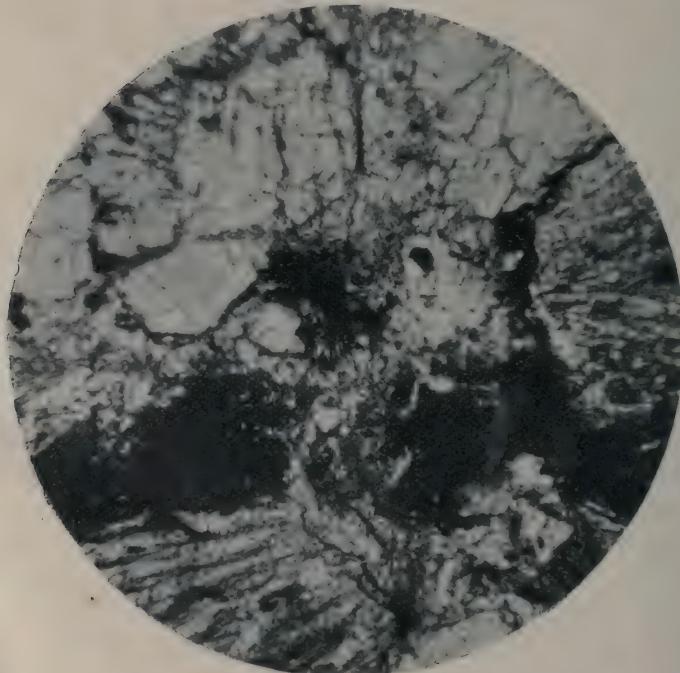
MÉTÉORITE D'UBERABA. — Lumière directe : 150 diamètres,



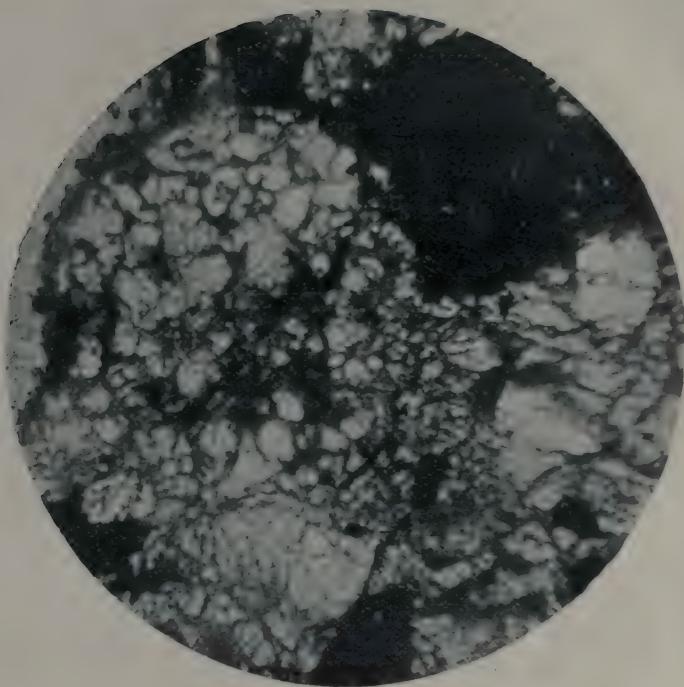
MÉTÉORITE D'UBERABA. — Lumière directe : 150 diamètres



MÉTÉORITE D'UBERABA. — Lumière directe : 150 diamètres.



MÉTÉORITE D'UBERABA. — Péridot, Enstatite, Fer natif.
Lumière directe : 150 diamètres.



MÉTÉORITE D'UBERABA. — Péridot dominant, Fer natif.
Lumière directe : 150 diamètres.

13 SEPTEMBRE. — C'est ma dernière journée à passer à Ouro Preto. Le Dr Costa Sena m'a invité à déjeuner et nos deux caractères ont si bien sympathisé, que c'est avec un véritable chagrin que je vois s'approcher le moment du départ. Et puis, j'avais noué un grand nombre de relations dans la ville; je commençais à être connu. On savait que j'étais le Français envoyé en mission au Brésil et je ne me gênais pas pour dire combien tout me séduisait dans ce beau pays! Je connaissais de nombreux étudiants. J'étais professeur comme leur maître Costa Sena, et sa popularité rejoignait un peu sur moi! Bref, je me sentais chez moi dans cette ville hospitalière. En écrivant ces lignes, je songe aux amis que j'ai laissés sur ma route, escomptant le bonheur que j'éprouverai si quelque bon vent me permet encore une fois d'aller jeter l'ancre sur leurs rivages ensoleillés!

14 SEPTEMBRE. — Je serre la main de l'excellent homme qui dirige l'hôtel Martinelli.

Le train pour Rio part à six heures et demie et son fils m'accompagne jusqu'à la gare.

Le soleil levant illumine les belles montagnes où j'ai fait de si ravissantes excursions ; j'entrevois dans le lointain, et pour la dernière fois peut-être, les sommets arides de l'Itacolomy, où j'ai porté ma course vagabonde.

J'emporte, comme souvenirs de voyage, plusieurs centaines de plantes, récoltées par moi et une série non moins belle d'espèces minéralogiques, qui seront, à Paris, le joyau de ma collection.

Les principaux types sont reproduits en couleur, dans les planches qui accompagnent cet ouvrage.

J'ai décrit précédemment en détail le trajet de Rio à Ouro Preto. Je n'y reviendrai pas.

A sept heures du soir, je débarquais à Rio et, à huit heures, je retrouvais à l'hôtel Bellevue la chambre qu'on avait eu la complaisance de me conserver.

Il me semblait rentrer chez moi ! Le lendemain, d'ailleurs, je revoyais les amis que j'avais quittés momentanément et entre autres de Barros qui, un des premiers, était venu me serrer la main. Notre amitié, bien que récente, n'en était pas moins sincère et le temps n'a pu que la développer encore. Combien de fois, de retour à Paris, n'ai-je pas regretté l'ami absent, la si cordiale hospitalité trouvée au sein de sa famille, les bonnes causeries les coudes sur la table et... que sais-je ?

De retour à Rio, je m'empressai d'aller présenter mes respects à S. Exc. le ministre de l'Industrie qui m'avait prêté un si puissant appui, et remercier son secrétaire particulier, M. A. de Sá, auquel je garde également une bien vive reconnaissance pour tous les services que sa haute position lui a permis de me rendre.

Pendant les trop courts moments que j'ai pu causer avec lui, il m'a été donné d'apprécier l'extrême courtoisie de son caractère et sa haute culture intellectuelle.

C'est aussi grâce à son intervention que je pus me présenter auprès de S. Exc. le ministre de l'Agriculture, M. Rodrigues, qui, comme je l'ai dit au commencement de ce volume, et avec une bienveillance dont j'aime à me souvenir, voulut bien faciliter mon voyage en me faisant rembourser intégralement mes frais de déplacement sur tous les réseaux brésiliens.

Avant de reprendre le paquebot pour rentrer en France, je disposais encore d'une douzaine de jours, que j'employai à mettre un peu d'ordre dans mes collections et à faire encore quelques excursions dans les environs immédiats de la ville.

C'est avec un charme nouveau que j'explorai encore une fois les massifs de la Tijuca et du Corcovado, où je fis de fructueuses récoltes botaniques.

Je revis également avec grand plaisir le Musée national, heureux de le parcourir cette fois plus posément, toujours sous la conduite de son savant directeur, M. de Lacerda et de ses deux fidèles collaborateurs, qui me firent admirer en détail les magnifiques collections d'ethnographie dont l'ensemble est véritablement merveilleux.

Enfin, pour compléter la collection de vues photographiques, je fis, dans les îles de la baie de Rio, plusieurs excursions, à la recherche des plus beaux sites et toujours très embarrassé de faire un choix au milieu de ces panoramas grandioses, tels qu'on les rencontre à chaque pas, dans ce groupe unique au monde. J'ai rapporté de ce voyage 450 clichés, dont les plus jolis figurent dans ce volume. Il n'est que justice de noter qu'ils ont été obtenus avec le blocknote de Gaumont, qui est bien le plus ravissant petit instrument que l'on puisse rêver. Son volume est si réduit que, tous les matins, je partais avec 36 petits clichés enfouis dans mes poches et que nul ne pouvait se douter que j'emportais sur moi de telles ressources photographiques.

26 SEPTEMBRE. — Demain, j'aurai quitté le Brésil ! Le *Magellan*, bateau des Messageries maritimes, est en rade. Je

vais à l'agence, retenir ma place, ce qui me procure le plaisir de causer avec son directeur, M. Carrique, qui, avec la plus extrême complaisance et une hospitalité toute brésilienne, se met entièrement à ma disposition pour le transport à bord de mes bagages et de mes collections. J'apprécie à sa valeur cette faveur toute particulière qui m'évitera une foule d'ennuis et surtout les disputes presque fatales qu'il faut prévoir avec les bateliers, à la merci desquels on est livré et dont il faut accepter toutes les conditions.

Le soir, je suis invité à dîner une dernière fois par la famille de Barros et l'affectueuse cordialité avec laquelle je suis reçu n'est pas faite pour adoucir l'amertume du départ. Comment oublier les heures charmantes passées sous ce toit hospitalier?

Ce seront les dernières mains amies que je presserai en quittant le sol du Brésil.



Le « Magellan ».



CHAPITRE XV

Embarquement sur le *Magellan*. — La troupe Réjane. — Le commandant Dupuy Fromy. — Les conférenciers à bord. — Un peu de spiritisme. — La cabine du Fakir — Dakar. — Un petit cyclone. — Le feu à bord. — Arrivée à Bordeaux.

27 SEPTEMBRE. — M. Bozier, le propriétaire de l'hôtel Bellevue, a fait porter hier mes bagages à l'agence. Je garderai le meilleur souvenir des prévenances de toutes natures qui m'ont été prodiguées dans cet établissement modèle, où le mari et la femme rivalisent de zèle pour prévenir les moindres désirs des voyageurs. Ce sont des amis que l'on quitte !

2 heures. — Je m'embarque avec l'excellent M. Carrique, sur le canot à vapeur de la Compagnie; le *Magellan* est mouillé à quatre ou cinq cents mètres. Il a belle allure et à peine a-t-on grimpé l'échelle qu'on est vite édifié sur sa luxueuse installation.

Grâce à M. Carrique, j'occupe une excellente cabine, à côté de celle du médecin du bord et au centre du navire. Mes bagages, transportés la veille, y sont déjà installés. Tout est pour le mieux, car, pour un voyageur et surtout celui qui rapporte des collections, la grande préoccupation est toujours la crainte de les voir s'égarer.

7 heures. — Les visiteurs regagnent les barques qui les ont amenés.

Au loin, la ville de Rio s'illumine de mille feux; le coup d'œil est féerique. La nuit est si claire et le ciel si limpide que les moindres accidents de terrain se dessinent comme en plein jour !

Le *Magellan* a relevé ses ancrés et, libre, s'avance majestueusement; la sirène fait entendre sa voix bruyante, saluant la terre une dernière fois!

Nous passons entre les deux îles Pai et Māi qui ferment l'entrée de la baie. Les lumières pâlissent à l'horizon... Rio disparaît, bientôt noyé dans une brume opaline!

J'envoie un dernier adieu à cette terre hospitalière, où je laisse des amis sincères et où se seront écoulés quelques mois heureux de mon existence!

La cloche du dîner retentit! Je vais faire connaissance avec mes compagnons de route. La salle à manger du *Magellan* présente une décoration très artistique.

Nous sommes une cinquantaine de voyageurs, et, tout d'abord, je constate que les dames sont nombreuses. De charmants groupes occupent déjà les tables voisines du centre, où semble régner une douce et franche gaieté.

J'apprends que nous possédons à bord les artistes appartenant à la troupe Réjane, qui rentrent en France après une tournée triomphale dans l'Argentine et le Brésil. Dans ces conditions, la traversée ne peut manquer d'être fort agréable; en si aimable compagnie, les distractions seront nombreuses.

J'ai pour voisin de table un gros monsieur de belle prestance, porteur d'une magnifique barbe descendant en fleuve sur la poitrine, avec une tête intelligente, où brillent des yeux qui savent regarder en face.

Je l'avais bien jugé : c'était l'excellent M. Clérot, sculpteur de grand talent, avec lequel je devais rapidement nouer de sincères relations d'amitié.

En face, un voyageur plus élancé, d'aspect très sympathique, avec lequel je faisais connaissance le lendemain : M. le Dr Poussart, délégué au Congrès de la Croix-Blanche de Genève, par le Gouvernement argentin. Très érudit, de caractère charmant et toujours égal, l'esprit très fin, ce qui ne gâte rien, il réunissait toutes les qualités souhaitées pour nouer les plus agréables relations.

Le dîner n'était pas terminé que, nous ayant déjà jugés mutuellement, nous avions commencé une intéressante con-

versation qui, si je me souviens bien, s'acheva, en fumant un cigare et le verre en main, à la buvette du bord, très confortable, entre parenthèses.

Le lendemain, notre petit groupe avait fait de nouvelles recrues, surtout parmi les artistes dont j'ai parlé; plusieurs d'entre eux, M^{me} Blanche Toutain, si pétillante d'esprit, si gracieuse, MM. Barré, de Varenne, Signoret, Gaudefroy, se chargèrent, par la suite, de nous montrer qu'à bord du *Magellan*, les heures s'écoulaient trop brèves et trop rapides.

Je ne saurais oublier l'excellent Bary et sa charmante femme, que j'entends encore applaudir au grand théâtre de Rio, par nos amis brésiliens, heureux de rendre hommage à la comédienne si finement délicate dans le rôle d'Herminie, de *la Souris*, de Pailleron, et si majestueuse et si fière dans celui, très décoratif, de la princesse Louisa, de *Madame Sans-Gêne*.

Quels aimables compagnons de route! Quand on les a fréquentés, comme on comprend bien leurs succès et l'accueil qu'ils rencontrèrent partout, tant au Brésil que dans l'Argentine!

M^{me} Réjane, malheureusement, n'était pas à bord et tout le monde le regrettait, car elle en eût été la reine!

Jamais artiste n'a peut-être accompli une tournée aussi triomphale. Je me rappelle qu'à Rio l'enthousiasme avait pris de telles proportions que son nom revenait sur les lèvres à chaque instant.

La presse brésilienne, à l'unanimité, célébrait son talent hors ligne et je pourrais citer certain journal qui, ne trouvant pas de terme suffisamment élogieux pour exprimer son admiration, s'écriait simplement en finissant son article: « Qu'ajouter de plus...? C'est Réjane! », comme on dirait ailleurs: « C'est le roi ou l'empereur! »

J'avais fait passer ma carte au commandant, M. Dupuy-Fromy, qui me fit l'honneur de m'inviter à prendre place à sa table, à côté de son état-major.

J'ai fait plus haut l'éloge du commandant de l'*Atlantique*;

je devais rencontrer, auprès du commandant du *Magellan*, le même accueil bienveillant et la même courtoisie.

Excessivement instruit et d'une grande modestie, il m'en voudra, je le sais, de faire ici son éloge; mais je serais véritablement ingrat, si j'oubliais les heures charmantes passées en sa compagnie. Quel conteur aimable quand il évoquait ses souvenirs de voyage et quel plaisir on éprouvait à écouter les anecdotes qu'il savait si bien placer au moment voulu !

J'espère qu'il me pardonnera en lisant ces lignes qui lui prouveront que j'ai gardé de lui un affectueux souvenir.

1^{er} OCTOBRE. — La traversée s'annonce favorablement. La mer est magnifique. Pour occuper le temps, il a été décidé que chacun, dans sa spécialité, ferait une petite conférence.

M. Clérot commence et sait charmer son auditoire par de gracieux aperçus sur la sculpture et surtout sur l'art du ciseleur, où il est passé maître.

M. Poussart, en chimiste érudit, nous parle de toutes les découvertes modernes et de l'avenir réservé à une science qui a déjà produit tant de merveilles !

Puis c'est le tour de mes autres compagnons : M. Barré, l'artiste distingué qui a rempli de si jolis rôles, est doublé d'un savant. C'est un lettré de premier ordre, ancien normandien, je crois, et pour lui l'histoire et la littérature n'ont pas de secrets. Avec cela, il possède une mémoire prodigieuse et il s'en sert fort adroitemment pour se montrer le plus intéressant conteur du monde !

Chacun apportant sa pierre à l'édifice, nous ne tarderons pas à constater combien sont nombreux à bord les éléments de distraction, quand on sait heureusement les grouper.

Mon tour arrivé, il fallut bien m'exécuter. Je choisis pour sujet une digression sur la minéralogie — et sur les pierres précieuses en particulier. — Comme je rapportais de nombreux échantillons, je pus agrémenter mon sujet et le rendre moins aride, en exhibant les types que je décrivais.

Je crois, pour rendre hommage à la vérité, que mes pierres eurent, auprès des dames, plus de succès que les belles paroles de l'orateur. Je n'en demandais pas plus, d'ailleurs.

Quelques petits échantillons que je me permis d'offrir firent pardonner mon trop long bavardage.

4 OCTOBRE. — 1 heure 30 du matin. — Passage de la ligne. — Malgré l'heure avancée, les amis Barré Signoret, moi et deux autres compagnons, ainsi que deux charmantes femmes qui nous ont fait l'honneur d'accepter notre invitation, nous improvisons sur le pont un petit festin qui, dans le cadre où il se déroule, ne manque pas d'une forte dose d'originalité.

Un excellent pâté de foie gras représentait la pièce de résistance et quelques bouteilles de champagne recélaient dans leurs flancs la douce gaieté française. Quand les bouchons sautèrent, nous levâmes nos coupes où pétillait la blonde liqueur; il nous sembla que nous nous rapprochions de la patrie absente, et nous bûmes à l'heureux succès de notre voyage.

Il était quatre heures du matin quand nous regagnâmes nos couchettes. La nuit était tiède, le ciel étincelant d'étoiles et la mer phosphorescente! Pour un peu, on serait resté sur le pont à attendre le lever du soleil.

5 OCTOBRE. — Il paraît que nous possédons à bord d'éminents spirites, des médiums remarquables et ce soir doit avoir lieu une séance de tables tournantes!

Le commandant Dupuy-Fromy qui n'a pas encore assisté à ce genre d'opérations, pas plus que votre serviteur, veut bien nous donner l'hospitalité dans son appartement.

M. Gaudefroy, l'artiste dont j'ai parlé plus haut, est, paraît-il, un adepte fervent et se charge d'organiser les expériences. Le monde des esprits lui est aussi familier que les coulisses d'un théâtre, et il sait comment il faut s'y prendre avec les invisibles pour arriver à les faire parler ou en tirer les renseignements désirés. Impossible de le tromper, car on n'ignore pas qu'il existe de mauvais esprits qui aiment à se moquer des vivants; il n'est pas long à les démasquer et les renvoie avec dédain rejoindre, dans ce cas, leurs ténébreuses régions!

Le rendez-vous est à neuf heures et nous nous trouvons réunis au nombre d'une douzaine.

Une petite table à quatre pieds a été disposée; nous prenons place tout autour, formant la chaîne, chacun touchant les doigts de son voisin.

J'ai la bonne fortune d'avoir pour partenaire à ma droite, une femme charmante, M^{me} Blanche Toutain, qui vient de recueillir dans sa tournée artistique un monceau de lauriers, bien mérités par son talent si délicat et son charme si personnel, et qui, paraît-il, possède de sérieuses qualités comme médium.

On commence; après quelques minutes d'attente, la table fait entendre des craquements caractéristiques et ne tarde pas à se soulever légèrement. M. Gaudefroy, qui sait à quoi s'en tenir, nous déclare qu'un esprit est présent!

L'interrogatoire commence, après être convenu pour les réponses, que la table frappera tant de coups, selon le rang de chaque lettre de l'alphabet et un coup pour « oui », deux coups pour « non ».

— Voulez-vous dire votre nom?

— Oui.

— Parlez!

Un des assistants pointe chaque lettre en comptant et nous enregistrons successivement *h, u, n, y, a, d...*

Je ne sais quelle idée me passe par la tête et, tout en riant, je dis : « Hunyadi Janos! »

Une réprobation générale accueille ma boutade et avec assez de raison en apparence, car la table reste désormais immobile, refusant de répondre.

M. Gaudefroy, qui possède plus d'un remède dans son sac, réussit à interroger l'esprit, qui déclare qu'il existe autour de la table un personnage qui lui est antipathique! On le prie de désigner quelle est la personne et de frapper quand on la désignera.

Les trois premiers numéros trouvent grâce, mais, quand arrive mon tour, un trépignement violent indique que je suis la brebis galeuse.

Il n'y avait qu'à céder la place, ce que je fis de bon cœur, heureux d'aller fumer sur le pont un excellent cigare brésilien que m'avait offert un de nos compagnons.

Après réflexion, j'excusai un peu la mauvaise humeur de ce pauvre esprit, car je dois confesser que, sans scrupule, j'avais cherché à conserver pour moi un peu du fluide que je soutirais de la main charmante de mon aimable voisine. On avouera qu'il m'était peut-être permis, en ce cas, d'avoir quelque distraction... et, l'avouerai-je? il ne m'a pas encore été possible d'éprouver à ce sujet le moindre remords!

Mais l'esprit auquel j'avais volé le fluide qui lui était destiné me tint rancune et, les jours suivants, ne me permit plus de m'asseoir à la table.

Bref, malgré toute la bonne volonté de l'assistance, il fut impossible de recevoir la moindre communication sérieuse et plusieurs fois M. Gaudefroy dut déclarer que nous étions le jouet d'esprits folâtres qui se moquaient de nous.

En pleine mer, dans le cadre qui nous environnait, ces expériences ne manquaient pas d'originalité et l'évocation d'un marin, qui avait disparu dans un naufrage, sembla un moment devoir donner quelque résultat. Malheureusement, on ne put obtenir que quelques tronçons de phrases impossibles à interpréter; devant ce résultat négatif, on décida, à l'unanimité, de laisser les esprits à leurs petites occupations extra-terrestres et de ne plus les déranger davantage.

Cependant, la conversation continua le lendemain sur le même sujet. Chacun donnait son opinion accompagnée d'anecdotes plus ou moins fantastiques.

Interrogé à mon tour, je citai certains faits merveilleux dont j'avais eu connaissance et j'en arrivai à raconter une histoire mystérieuse, souvenir de voyage, dont je me garde bien de garantir l'authenticité, mais qui, cependant, m'a semblé, à l'époque, cacher quelque fond de vérité.

Nous l'intitulerons, si vous voulez bien :

LA CABINE DU FAKIR

De retour d'une excursion en Palestine, j'avais quitté Jaffa, le matin, sur le Memphis, bateau des Messageries égyptiennes, en route pour Alexandrie.

La mer, toujours mauvaise dans ces régions inhospitalières, était, ce jour-là, particulièrement détestable.

De grosses lames courtes secouaient abominablement le malheureux navire, mettant à rude épreuve les estomacs des pauvres passagers.

Par surcroît d'infortune, j'étais tombé sur une détestable cabine!

Le temps ne s'améliorant pas et la nuit approchant, j'allai trouver le maître d'hôtel, ce puissant du bord, et, lui glissant dans la main un beau medjidié tout neuf, je lui soumis mes doléances.

— Toutes les places sont occupées, me dit-il. Aucune autre cabine n'est disponible... à moins, ajouta-t-il, en riant d'une singulière façon, que vous ne veuilliez coucher dans celle du fakir! Ah! c'est certes la plus belle du bord.

— Eh bien, parfaitement, donnez-la-moi!

— Monsieur, reprit-il d'un ton plus sérieux, ignore sans doute ce que je lui propose; sans cela, il n'insisterait pas.

— Mais enfin, fis-je impatienté, expliquez-vous!

Se penchant vers moi, comme s'il allait me confier quelque secret, il s'arrêta :

— Après tout, allez voir le capitaine!... Vous lui soumettrez votre requête. C'est lui, d'ailleurs, qui en possède la clef, et elle ne le quitte jamais.

Assez intrigué, je me mis à sa recherche, malgré les lames qui balayaient le pont et le rejoignis sur la passerelle.

C'était un homme à cheveux blancs et, chose singulière, portant cependant sur sa figure un air de jeunesse, qui contrastait avec ces marques évidentes de sénilité.

Aux premiers mots que je prononçai, il pâlit!

— Vous voulez donc subir le même sort que l'Anglais qui fut trouvé mort dans cet endroit maudit?

La nuit était venue. La mer semblait se calmer un peu.

— Venez, dit-il, je vais vous raconter l'histoire.

« Il y a un an jour pour jour, le 29 avril 1895, je commandais le même bateau et j'avais embarqué à Beyrouth, parmi les passagers de dernière classe, une sorte de mendiant dépenaillé et sordide, tel qu'on en trouve, vous le savez, dans tous les ports d'Orient.

« Par deux fois, ayant rencontré cet homme vaguant dans la partie réservée du navire, je l'avais engagé à remonter sur le pont et à rester cantonné avec ses semblables.

« Une troisième fois, voyant qu'il ne tenait aucun compte de mes paroles, je lui expliquai, en le chassant, qu'à la première désobéissance, je le ferais mettre à fond de cale jusqu'à l'arrivé.

— Capitaine Césarini, me dit-il en me jetant un mauvais regard, je me vengerai de ton insulte.

« Je méprisai ses menaces, je devais m'en repentir amèrement!

« La nuit qui suivit son débarquement, il était minuit; je remis le quart à mon lieutenant en second et regagnai ma cabine... celle qu'on appelle maintenant la cabine du *fakir*... pour prendre un peu de repos.

« Je venais d'éteindre la lampe électrique et je ne dormais pas encore.

« Phénomène étrange, je me vis entouré d'une lueur phosphorescente.

« J'allais sauter à bas de ma couchette... je n'en eus pas le temps... Je restai atterré par le spectacle qui s'offrit à mes yeux!

« Devant moi, immobile, flottait dans l'air une tête de femme d'une admirable beauté! et, détail fantastique, tellement translucide, que je distinguais derrière elle les objets qu'elle aurait dû me dissimuler.

« Je sentis une sorte de terreur m'envahir... cette terreur que l'on ne peut combattre et qu'on ressent en présence du « non connu »!

« Je voulus fuir, je n'en eus pas la force.

— Reste, me dit une voix d'une infinie douceur, je le veux!

« En même temps, les vapeurs se condensant de plus en plus, la tête se montrait maintenant supportée par un buste aux lignes sculpturales! Le reste du corps se fondait en une vapeur opaline!

« Soudain, deux bras, d'une blancheur marmoréenne, s'inclinèrent vers moi et la tête, la tête charmante, délicieuse et inoubliable vision, s'approchant lentement, insensiblement et me fascinant de ses yeux bleus comme l'acier, déposa sur mes

lèvres, un baiser plus léger et plus parfumé que le zéphyr le plus embaumé!

« Mes yeux se fermèrent, je me sentis mourir!

• • • • •
« Quand je repris connaissance, j'étais à la même place... impalpable, moi aussi, et translucide.

« Mon corps astral me restait seul, dépoillé de son enveloppe terrestre, qui, jetée à terre, gisait dans un coin de la cabine comme un vieux manteau dont se débarrasse un voyageur fatigué.

« La sublime vision s'était précisée. Le fantôme, beauté idéale, m'apparaissant dans une gloire inconnue, s'étendit à mes côtés.

« Une voix douce murmura :

« — Je veux t'aimer, je suis belle, la plus belle de celles qui vécurent jadis sur le sol de l'Égypte; je suis Namea, l'ancienne favorite du roi Hesépti, dont j'ai partagé le trône, il y a cinq mille ans.

« Les destins m'ont fait descendre jusqu'à toi et tu vas connaître l'amour, tel que jamais créature humaine n'a osé le soupçonner... l'amour, tel seulement qu'il est permis de le goûter dans les régions fortunées que j'ai quittées pour venir jusqu'à toi.

« Alors, m'enlaçant de ses bras, elle m'attira vivement et nos deux corps éthérés se confondirent comme deux nuages qui se seraient rencontrés, projetant, sous le spasme de l'étreinte, une pluie d'étincelles, semblables à des flocons de ouate phosphorescente.

« Je voulus crier, hurler, me défendre! Je sentais l'horrible et délicieux fantôme... fluide subtil qui me rendait fou! pénétrer en moi jusqu'aux plus fines divisions nerveuses, ainsi que la rosée embaumée du matin s'infiltra lentement jusqu'aux radicelles des plus grands arbres.

« Délices terribles! Folie! C'était l'amour de cent femmes réuni en une seule! Ivresse insoupçonnée, impossible à traduire dans notre langage humain.

« Mes yeux s'étaient ouverts, accessibles à des spectacles inconnus. Je voyais en moi des organes nouveaux, auxquels

Namea avait donné la vie et qu'elle faisait vibrer dans les raffinements d'une volupté sans nom!

« Un parfum subtil, doux comme une caresse, nous enveloppait de molécules que je distinguais, voltigeant autour de nous.

« Mes nerfs surexcités, brillants comme des fils électriques incandescents, se gonflaient et palpitaient à se rompre.

« Enfin, je percevais, pourachever le tableau de ce paradis d'outre-tombe, une mélodie si douce que jamais archange ou démon n'en entendit de pareille!

« Combien dura cette scène, je l'ignore.

« Sept fois, le terrible et adorable fantôme recommença... variant chaque fois le genre de volupté!

« Chose épouvantable, j'eus l'impression que la phosphorescence de mon enveloppe astrale diminuait peu à peu, que je m'évaporais insensiblement et que j'allais m'éteindre !

« Je me sentais peu à peu absorbé par le spectre qui, redoublant ses caresses, devenait, lui, plus brillant que jamais !

« Il descendit enfin de ma couche et me fixant de ses yeux magiques, aux reflets d'acier :

« — Tu te souviendras de Naméa, capitaine Césarini ! Tu pourras te vanter d'avoir goûté à des délices que nul mortel ne connaîtra jamais !

• •

« Il te reste à peine assez de fluide pour traîner encore quelque temps ta misérable existence terrestre et un baiser de plus te serait maintenant une dose mortelle.

« Avant de te quitter, sache que je suis la vengeance du jakir que tu as outragé. Désormais, j'accompagnerai ton navire dans sa destinée. Tu seras peut-être plus charitable à l'avenir ! J'y veillerai !

« Un rire strident retentit ! Saisissant de sa main vigoureuse ma pauvre carcasse gisant inerte comme une loque dans un coin de la cabine, le fantôme la lança sur ma couchette, comme un os qu'on eût jeté à un chien, soulevant autour de moi une nuée d'étincelles !

« Je sentis une horrible douleur ! Il me sembla que l'on m'enterrait dans un bloc de terre glaise ! Je croyais étouffer !

« *Mon corps astral venait de reprendre possession de son enveloppe terrestre.*

« *Je voulus appeler! Impossible de faire un mouvement. J'étais paralysé, exsangue... j'étais fou.*

« *Il me fallut six mois de convalescence pour me remettre debout et mes cheveux, qui étaient aussi noirs que du jais, sont devenus tout blancs!*

« *Inutile d'ajouter que jamais plus je ne couchai dans la cabine maudite.*

.....

« *L'année dernière, un voyageur anglais, dans le même cas que vous, ne trouva rien de mieux que de plaisanter sur l'histoire du jakir et sur Namea.*

« *Il me pria de lui ouvrir la porte du mystérieux réduit, se déclarant au-dessus de toutes ces craintes puériles.*

« *Le lendemain, il fut trouvé mort! Son visage portait l'empreinte d'une extase infinie!*

« *Il est probable que Namea lui avait fait mordre à la huitième dose!* »

.....

— *Maintenant, ajouta le capitaine Césarini, voici la petite clef!*

« *Si vous désirez goûter à votre tour aux enivrements de l'amour astral, je vous la confie! Libre à vous!* »

.....

Je refusai cette offre peu tentante et ne trouvai jamais cabine plus agréable que l'abominable trou que le destin m'avait accordé à l'avant du bateau, loin des délices, si chèrement payées de la brune Namea!

Telle est l'histoire que me raconta le brave capitaine du *Memphis*. Qu'y a-t-il de vrai dans ce récit que je transcris ici à peu près fidèlement? Je l'ignore. Si les Esprits avaient été plus dociles, peut-être eût-on pu les interroger à ce sujet.

La seule chose certaine, c'est qu'un passager anglais avait

véritablement trouvé la mort dans la cabine maudite et que nul de l'équipage n'aurait consenti à y coucher une nuit, quand on lui eût offert une fortune.

Après ce récit, qui avait fait passer la soirée, et les commentaires inévitables, chacun regagna sa bonne cabine du *Magellan*, sûr d'y trouver un sommeil paisible, loin des embûches du terrible fantôme.

9 OCTOBRE. — 3 heures. — La terre est en vue. Dans deux heures, nous serons à Dakar.

Nous devons y rester jusqu'au lendemain pour faire du charbon.

Malheureusement, il ne sera pas permis de débarquer. Bien que notre patente soit nette et qu'à bord il n'y ait aucun malade, le service de la santé n'autorise pas la descente à terre, dans la crainte chimérique de quelque apport de fièvre jaune.

Il fait une chaleur fantastique et, comme les hublots restent fermés par ordre, pour ne pas laisser entrer la poussière du charbon, les cabines sont devenues de véritables étuves.

La plupart des passagers restent sur le pont attendant l'arrivée de l'aurore.

Nous retrouvons le même coup d'œil pittoresque dont j'ai parlé plus haut; des barques montées par des nègres entourent le navire, apportant des marchandises variées ou des objets de curiosité.

Les dames achètent des plumes d'autruche, des aigrettes. Les amateurs de bibelots ont le choix entre des poignards, des amulettes ou des colonnes vertébrales de requins.

Un nègre veut à toute force colloquer un gros singe, mais les amateurs sont introuvables.

10 OCTOBRE. — 2 heures. — La mer est calme comme un lac. Le *Magellan* reprend sa route. —

Nous repassons en vue de Gorée, puis les côtes disparaissent de nouveau... Quand nous reverrons la terre, ce sera Lisbonne où quelques passagers peu amateurs de la mer se proposent de débarquer, pour éviter la traversée toujours légèrement agitée du golfe de Gascogne.

5 heures du soir. — Le ciel se couvre de nuages et la pluie commence à tomber. Nous sommes englobés en quelques instants dans une sorte de petit cyclone et le *Magellan* danse une sarabande à laquelle nous nous ne attendions pas. Beaucoup de passagers se sauvent dans leurs cabines.

Le pont est inondé, le vent souffle avec rage; puis, subitement, tout rentre dans l'ordre; la pluie cesse et le soleil reparaît radieux.

Le tout a duré une heure au plus. Il paraît que ces transitions brusques ne sont pas rares dans ces parages.

Minuit. — C'est décidément un jour néfaste! Je venais de me coucher, lorsque j'entendis sur le pont un remue-ménage inusité, puis des pas accélérés dans le couloir sur lequel s'ouvrirait ma cabine.

Je me levai sur mon séant, prêtant l'oreille, et il me sembla percevoir une odeur de fumée.

Plus de doute, on ouvrirait la bouche d'eau, tout près de ma cabine. Le feu était à bord!

Je ne fus pas long à m'habiller et je montai sur le pont. Je me rendis compte rapidement que l'incendie devait être du côté de la salle à manger. Quand j'arrivai, une fumée intense se dégageait de la paroi, où un court-circuit, comme on le vit plus tard, s'était subitement déclaré. On eut bientôt fait de trouver le foyer et je pus admirer l'ordre parfait et la discipline de l'équipage, chacun s'étant rendu mathématiquement, dès le premier signal, au poste qui lui était assigné d'avance.

En quelques minutes on se rendit maître du feu, mais l'alerte avait été chaude.

Le lendemain, tous les dégâts étaient réparés et beaucoup de passagers avaient même ignoré l'accident.

14 OCTOBRE. — Les côtes de Portugal s'estompent à l'horizon et, à cinq heures du soir, nous entrons dans le Tage.

L'escale doit être de courte durée.

C'est en pleine nuit que le *Magellan* prend son mouillage devant Lisbonne.

16 OCTOBRE. — Nous avons traversé le golfe de Gascogne par un temps magnifique et ce n'est pas sans une vive émotion que, pendant le déjeuner, le commandant nous annonce que la tour de Cordouan est en vue ! C'est la France, la belle France que nous allons retrouver et, avec elle, les êtres chers, que nous avons dû laisser après nous !

A partir de ce moment, le temps semble bien long. Le trajet à travers la Gironde est interminable et il est huit heures du soir lorsque nous débarquons enfin, n'ayant juste que le temps pour courir au télégraphe annoncer notre arrivée et prendre le rapide de dix heures du soir, qui arrive à Paris à sept heures du matin.

FIN

Nota. — La semaine suivante, ayant reconstitué à Paris le groupe amical formé à bord du *Magellan*, nous étions réunis dans un joyeux banquet, et, le verre en main, tout en évoquant les joyeux souvenirs de la route, nous portions la santé de son vaillant commandant, souhaitant à son beau navire de promener longtemps encore nos couleurs nationales vers ces beaux rivages ensoleillés du Brésil, où les Français sont toujours assurés de trouver la plus large et la plus noble hospitalité.

10 JUILLET 1910.



BIBLIOGRAPHIE

ALBUM DE RIO DE JANEIRO. — Moura, éditeur, à Rio de Janeiro.

ALLAIN (Emile). — Rio de Janeiro, 1886.

BERNARDEZ (Manuel). — Le Brésil, sa vie, son travail, son avenir, Buenos-Ayres, 1908.

BIARD (F.). — Deux années au Brésil, 1862.

BITTENCOURT (Dr.). — Compendio de Corographia do Bresil, 1910.

BARNICHON (Joseph). — Le Brésil d'aujourd'hui, 1910.

BRANCONI. — Cartes commerciales du Brésil, Imprimerie Chaix, 1888.

COLLEGIO MILITAR DE RIO. — Règlement, Rio de Janeiro, 1907.

DE CARVALHO (Carlos). — Un centre économique au Brésil, 1908.

DE COURCY (V^e Ernest). — Six semaines aux mines d'or du Brésil, 1889.

DE LAGERDA (Dr.). — Fastos do Museu nacional de Rio de Janeiro, 1905.

DENIS (Pierre). — Le Brésil au XX^e siècle, 1909.

DE OLIVEIRA LIMA. — Le Brésil. Ses limites actuelles. Ses voies de pénétration, Anvers, 1908.

DE RUDEVAL. — Rio de Janeiro, la ville, la baie, l'Etat, 1909.

DE SAINT - HILAIRE (A.). — Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes, 2 vol., 1830.

ESCHOLA DE MINAS DE OURO PRETO. — Annales.

EXPOSITION NATIONALE DE 1908. Catalogue de l'Etat de Minas Geraes, Rio, 1908.

FOURNIER (Eugène). — Le maté du Brésil à la Société française d'hygiène, 1909.

FRANCE-BRÉSIL. — Revue mensuelle de propagande industrielle et commerciale.

GORCEIX (H.). — Les ressources minérales du Brésil, leur utilisation, 1908.

GRANDE ENCYCLOPÉDIE, art. Brésil.

LADISLÁU NETTO (Dr.). — Investigações históricas e científicas sobre o Museu imperial e nacional de Rio de Janeiro, 1870.

LADISLAS NETTO. — Itinéraire botanique dans la province de Minas Geraes, Paris, 1866.

LE BRÉSIL. — Ses richesses naturelles, ses industries, 2 volumes, Librairie Aillaud, Alves et C^{ie}, à Paris, 1910.

LIAIS. — Climat, géologie, faune et géographie botanique du Brésil, Paris, 1872.

MARC (Alfred). — Le Brésil. Excursion à travers ses 20 provinces, 1889.

NERÉU RANGEL PESTANA. — Comment on assainit un pays, 1909. Librairie Aillaud, Alves et C^{ie}, Paris.

PERRIN (Paul). — Connaissez-vous le Brésil ? 1910.

RENDU (Alph.). — Etudes topographiques, médicales et agro-nomiques sur le Brésil, Paris, 1848.

TUROT (Henri). — En Amérique latine, Paris, 1908.

WALLE (P.). — Au Brésil. La Colonisation, 1909.

WALLE (Paul). — Dans les hervaes du Paraná, 1909.

WALLE (Paul). — Au pays de l'or noir, 1910.

WARMING (E.). — Une excursion aux montagnes du Brésil, Liège, 1883.

WIENER (Charles). — Mission commerciale au Brésil, 1908.

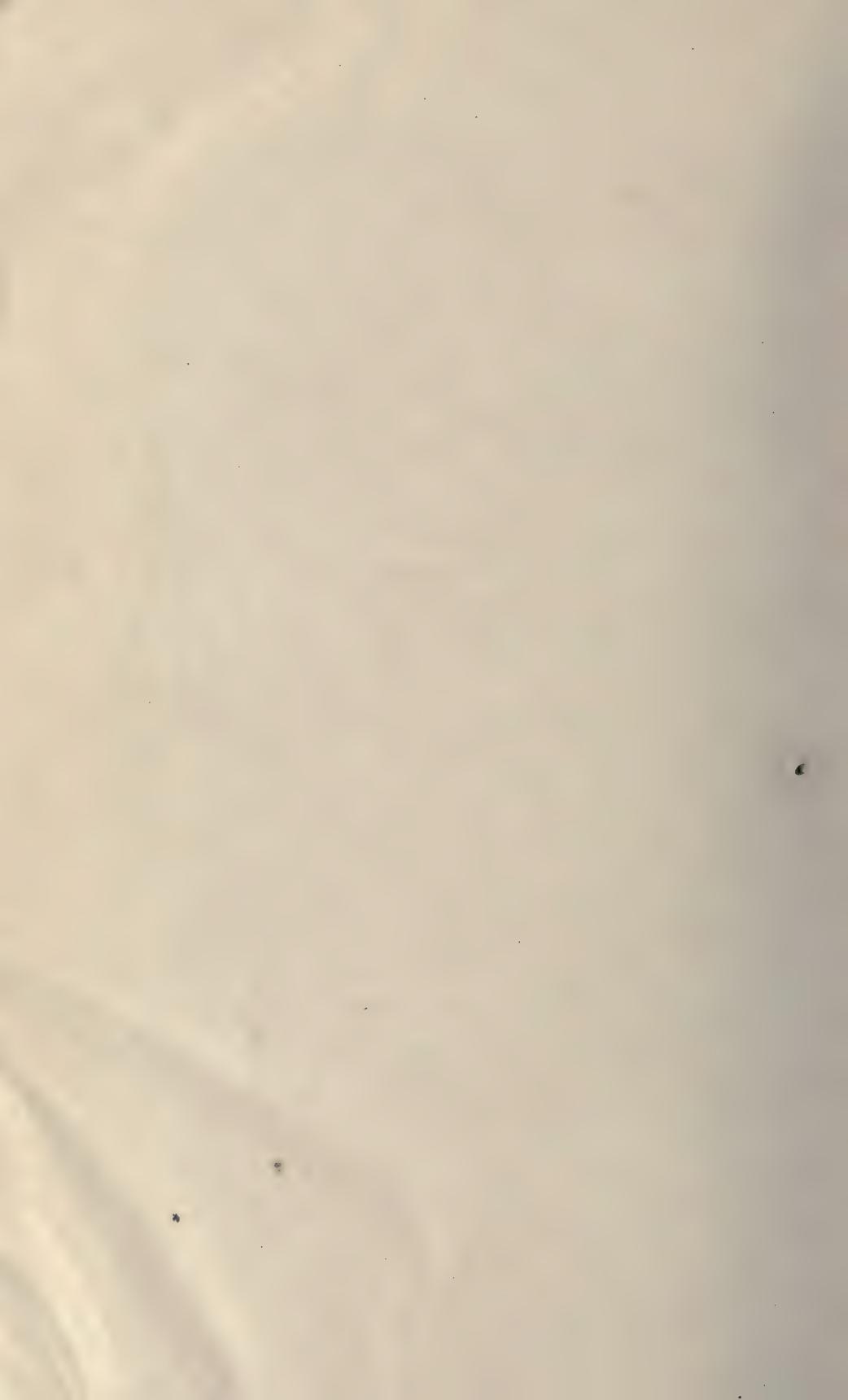


TABLE DES ILLUSTRATIONS

Pages	Pages		
<i>L'Atlantique</i>	19	Rio de Janeiro. — Parc de la Praça da Repùblica . .	137
Lisbonne. — <i>Le Tage</i>	27	— Parc de la Praça da Repùblica	137
— Le port	28	— Palmier envahi par un immense Philodendron .	138
— Vue du sommet de l'aqueuduc	29	— Parc de la Praça da Repùblica	138
— Le port	31	— Touffe d' <i>Euphorbia canariensis</i>	139
Dakar. — Place plantée de figuiers.	60	Santa-Theresa. — En montant à Sylvestre	139
— Avenue du Tribunal	61	— Hôtel Bellevue. Jardin .	140
— Une rue	63	— Hôtel Bellevue. Berceau .	141
— Un gros baobab	64	— Hôtel Bellevue. Terrasse .	142
— Les nègres plongeurs	65	Rio de Janeiro. — Vue prise de la Praia da Lapa . . .	142
Pernambuco. — Une <i>jangada</i> . .	74	Météorite de Bendego	146
— Le Recife	75	— Son transport à Rio	147
Bahia. — <i>L'Atlantique</i> en vue de Bahia	80	Rio de Janeiro. — Jardin botanique	158
— Une partie de la rade	81	— Jardin botanique	159
—	83	— Jardin botanique. Touffe de <i>Pandanus utilis</i> . .	160
Le cap Frio.	87	— Jardin botanique	161
Panorama de Rio de Janeiro	89	— Jardin botanique	162
Carte du Brésil englobant tous les pays de l'Europe, moins la Russie	92	Santa-Theresa.	163
Les rochers de Villa-Velha (État du Paraná)	98	Sylvestre. — Le chemin de fer à crêmaillère du Corcovado	164
Dans la forêt vierge.	106	Rio de Janeiro. — Vue prise au sommet du Corcovado .	165
—	107	— Vue prise du sommet du Corcovado	166
—	108	— Pavillon au sommet du Corcovado	167
Forêts du littoral	109	Sylvestre.	168
Fougères arborescentes	110	— Un coin de forêt	169
Palmier Buriti	111	— Route en allant à Sylvestre	170
<i>Araucaria brasiliensis</i>	112	Rio de Janeiro. — Ministère de l'Industrie	173
Rio de Janeiro. — Quai Pharoux	122	— La baie en allant à Nithéroy	174
— Avenida central	126	— Une vue de la rade	175
— Largo da Carioca et Rua d'Assembléa	128	— Vaisseau de guerre	176
— Avenida central	129	Nitheroy. — Embarcadère	177
— Avenida central	130		
— Théâtre municipal	131		
— Avenida central. — Maisons mauresques	132		
— Avenida Mem de Sá	133		
— Parc de la Praça da Repùblica	134		
— Rua da Quitanda	135		
— Parc de la Praça da Repùblica	136		

Pages	Pages		
La Tijuca. — Un coin de forêt	178	Curityba. — Un chariot attelé de bœufs	249
— Un coin de forêt	179	— Un camion	250
— Cascade	179	Paranaguá. — Le chemin de fer dans la montagne	251
— Cascade	180	— Un coin de forêt vierge	252
— Un ruisseau	181	— Un coin de forêt vierge	253
— Une allée	182	— Dans la montagne	254
— Route bordée de bambous	183	— La gare	255
— Plantation de bananiers	185	— Rua Paysandá	256
Rio de Janeiro. — Palais de l'Exposition	186	— Station de Restinga Secca	257
— Exposition. — Palais du District fédéral	187	Le maté	263
Rezende. — Le long du fleuve	192	La canne à sucre	281
— Vue générale	193	Le cotonnier	283
Cachoeira. — En allant à São Paulo	194	Le tabac	287
São Paulo. — Vue générale	195	Roches du Brésil. — Pyroxénite altérée (Sabará)	294
— Une rue de la ville	197	— Porphyrite altérée (Itambé)	294
— Rua Direita	199	— Syénite (Matipo)	295
— —	200	— Porphyre altéré (Morro Velho)	295
— Vue générale	202	— Porphyre altéré (Cubas)	296
— Attelage de bœufs	203	— Porphyrite altérée (Tri-puy)	296
— Jardin public	204	— Porphyrite pyroxénique (Anna de Sá)	297
— —	205	— Porphyrite altérée (Morro Velho)	297
— —	206	— Amphibolite altérée (Abacté)	298
Santos. — Poste vigie surplombant la vallée	207	Quartz hyalin maclé	299
Alto da Serra. — Chemin de fer	208	Euclase, pépite d'or, aigues marines	305
Santos. — Une place publique	210	Tourmalines et aigues-marines	306
— Jardin public	211	Tourmaline verte et topaze	309
Le café	215	Cascalho (roche contenant le diamant)	312
Itararé. — Ravins boisés	228	Juiz de Fóra. — Vue prise de la gare	333
Pirahy. — En allant à Itararé	229	— Vue générale	334
Itararé. — Station du Chemin de fer	230	Quéluz. — Paysage	337
— Hôtel do Commercio	231	Parahybuna. — En allant à Ouro-Preto	338
— Vue générale	232	Palmyra. — En allant à Ouro-Preto	339
— La Grande-Rue	233	— En allant à Ouro-Preto	340
— Un magasin de nouveautés	234	Ouro-Preto. — Vue prise au-dessus de la gare	341
— Un grand salon de coiffure	235	— Place près de la gare	342
— Un groupe de papayers	236	— Près de la gare	343
Ipanema. — En allant à Curietyba	237	— Vue prise au-dessus de la gare	344
— En allant à Curietyba	238	— Une église	345
Pirahy. — En allant à Ponta-Grossa	239	— Paysage	346
Ponta-Grossa. — Paysage	241	— L'hôtel Martinelli	347
Castro. — Station en allant à Ponta-Grossa	242	— Place devant l'hôtel Martinelli	348
Pins du Paraná	243	— Maisons	349
Curityba. — Praça Tiradentes	245		
— Maisons	247		
— La cathédrale	248		

	Pages		Pages
Ouro Preto. — Maisons	350	Ouro-Preto. — Une rue de la	
— Maisons	351	ville.	376
— Place devant la caserne.	352	— Paysage	377
— Monument commémoratif (service des eaux).	353	— Vue prise dans la montagne	378
— Sortie du gymnase.	354	— Près de la gare	379
— Une rue	355	— Dans la montagne.	380
— Paysage	356	Itabira. — La forêt	381
Curvello. — Forêt vierge.	358	— La forêt	382
— Lianes et épiphytes.	359	— La gare	383
— Forêt vierge.	360	— Hôtel Idéal.	384
— La forêt	361	— Vue générale	385
— La chasse dans la forêt.	363	— Vue générale	386
<i>Pinus paraguaiensis</i>	364	— Les mines de fer.	387
Ouro-Preto. — En montant à		— Paysage.	388
l'Itacolomy.	365	Passagem. — Mines d'or.	389
— Vue prise de l'école des		— Mines d'or	390
Mines	366	Ouro Preto. — En montant à	
— Vue générale.	367	l'Itacolomy	391
— Paysage dans la montagne	368	— Lac dans la montagne.	392
— L'école des Mines.	372	— En allant au lac.	393
— Entrée d'une ancienne		Météorite d'Ubéaba. — Échantillon poli	395
mine	373	— Photographies microscopiques.	396 à 399
— Une rue de la ville.	374	Le Magellan	403
— Église au fond de la vallée	375		





TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	7
PRÉFACE.	11
CHAPITRE PREMIER	
Le départ. — L'utilité des langues. — Mes compagnons de route. — Bordeaux. — <i>L'Atlantique</i> . — Les cartes postales. — Pauillac. — Adieu à la terre. — En mer. — Comment on fait connaissance à bord. — Le charme des enfants en voyage. — Un lever de soleil. — Le commandant Latoste et l'hospitalité à bord. — Une voile à l'horizon. — La traversée du golfe de Gascogne	15
CHAPITRE II	
L'entrée du Tage. — La tour de Bélem. — Lisbonne. — Ses monuments. — Le Jardin botanique	27
CHAPITRE III	
En route pour Dakar. — Le mal de mer. — Les Canaries. — Une fête à bord. — Je suis nommé président. — Un discours. — Nouvelle fête. — Une histoire d'occultisme : le Collier d'Ahmosis. — Une tombola. — Une histoire de commissaire priseur.	33
Arrivée à Dakar. — Promenade à terre. — La ville. — Le marché. — Les femmes indigènes. — Les baobabs. — Les bijoutiers et le travail de l'or. — Les nègres plongeurs et les amulettes. — Leur genre de mentalité. — Une leçon de politesse donnée par l'un d'eux	60
Gorée. — La vie à bord de l' <i>Atlantique</i> . — Une leçon de navigation. — Nous rencontrons le <i>Chili</i> . — Une cure d'air. — Passage de la ligne. — La Croix du Sud. — La fête nationale. — Le père « la Ligne »	67
La côte d'Amérique est en vue. — Les baleines. — Les jangadas, barques indigènes. — Pernambuco. — La barre à l'entrée du port. — Débarquement mouvementé. — Les requins. — Les fruits des tropiques. — Les perroquets de Pernambuco et leur langage. — Difficultés de la navigation. — Route semée d'écueils.	74

Bahia. — Merveilleux panorama. — Impression en descendant à terre. — L'odeur du nègre. — Réflexions sur la race noire. — Le funiculaire et la ville. — Les ingénieurs brésiliens. — Retour à bord et dispute avec les bateliers.

80

En mer. — Les Abrolhos. — Nouvelle leçon du commandant Lataste. — Les dangers de la navigation. — Visite de la machine de l'Atlantique. — Un merveilleux coucher de soleil. — La dernière journée à bord. — Arrivée à Rio.

85

CHAPITRE IV

Généralités sur le Brésil : Géographie physique. — Orographie. — Hydrographie. — Constitution géologique. — Climatologie. — Flore. — Faune. — Anthropologie

91

CHAPITRE V

Rio de Janeiro. — Débarquement. — Les hôtels. — Description de la ville, il y a 50 ans. — Promenade dans la ville. — Manière de s'orienter. — Le quai Pharoux, la place du 15-Novembre, l'Avenida central. — La douane. — Les magasins. — La rue d'Ouvidor. — Tableau de la vie brésilienne. — Les dames brésiliennes. — Ce que coûte une séance de coiffure. — Le Parc de la place de la République. — L'architecture. — Les bonds ou tramways. — Le viaduc et la colline de Santa-Thereza. — L'hôtel Bellevue. — Les moustiques. — Les lits brésiliens

121

CHAPITRE VI

Principaux monuments de Rio. — Musée national. — Ses magnifiques collections. — La météorite de Bendego. — L'École polytechnique. — Le Collège militaire. — La Faculté de médecine. — La Monnaie. — La Bibliothèque nationale.

145

CHAPITRE VII

Les tramways et les moyens de transport à Rio. — Les faubourgs de Rio. — Botafogo. — Le Jardin botanique. — M. de Barros et l'hospitalité brésilienne. — Excursion au Corcovado. — La flore tropicale. — Un peu de réverie dans les grands bois. — Le papillon aux ailes d'azur et d'or. — Visite à Son Excellence le ministre de l'Industrie. — Comment on reçoit les étrangers au Brésil. — Excursion à Nitheroy. — Excursion à la Tijuca. — Chasse aux serpents

157

CHAPITRE VIII

Excursion à São Paulo. — Les chemins de fer. — Les buffets sur la route. — Généralités et détails géographiques. — La ville de São Paulo. — Ses monuments. — Santos et ses merveilleux travaux d'art. — La ville. — Le port. — Environs de Santos

189

CHAPITRE IX

Pages

Le café. — Le cafier et sa culture. — Procédés et opérations de culture. — Le café comme boisson. — Falsifications. — Commerce du café. — Situation actuelle du commerce du café. — Production mondiale du café. — Exportation du café	215
--	-----

CHAPITRE X

Départ pour Curityba. — Sorocabana. — Boituva. — Morro-Alto. — Les termites. — Le déboisement. — Un jour à Itararé. — Les voitures. — Les hôtels. — La ville d'Itararé et ses curiosités. — Herborisation. — La cuisine brésilienne. — Une promenade dans la nuit. — Ponta Grossa. — Curityba. — La ville. — Excursion à Paranaguá. — Les travaux d'art de la route. — Les forêts vierges. — Les poulets à 40 francs. — Retour à São Paulo. — Nouvel arrêt à Itararé. — Mœurs locales. — Une aventure. — Retour à Rio.	227
--	-----

CHAPITRE XI

Le maté. — Description botanique. — Les hervaes. — La préparation du maté. — Sa culture. — Son exploitation. — Ses falsifications. — Sa composition chimique. — Son importance commerciale. — Ses propriétés thérapeutiques. — Son avenir	263
---	-----

CHAPITRE XII

Géologie et minéralogie du Brésil.	291
--	-----

CHAPITRE XIII

Départ de Rio. — Le chemin de fer du Grand Central. — Les bagages. — Bélem. — Juiz de Fora. — Quéluz. — São Julião. — Ouro-Preto. — L'hôtel Martinelli. — Bello-Horizonte. — Curvello. — Comment on s'égare dans la montagne. — Chasse à la panthère. — Excursion vers Diamantina	331
---	-----

CHAPITRE XIV

L'École des mines. — Le Docteur Costa Sena. — Les élèves et les professeurs. — Excursion à Itabira. — L'hôtel Idéal. — Les mines de fer. — Un orage au Brésil. — Retour à Ouro-Preto. — Les étudiants et le Docteur Costa Sena. — Les concerts à Ouro-Preto. — Excursion aux mines d'or de Passagem. — M. Bensusan et l'hospitalité brésilienne. — Excursion dans le massif de l'Itacolomy. — A la recherche d'une fougère rare ! — Ce qu'on apprend avec un chasseur. — Le Musée de l'École des mines. — La météorite d'Ulberaba. — Retour à Rio. — Nouvelles excursions au Corcovado et à la Tijuca. — La photographie en voyage	371
--	-----

CHAPITRE XV

	Pages
Embarquement sur le <i>Magellan</i> . — La troupe Réjane. — Le commandant Dupuy Fromy. — Les conférenciers à bord. — Un peu de spiritisme. — La cabine du Fakir. — Dakar. — Un petit cyclone. — Le feu à bord. — Arrivée à Bordeaux.	405
BIBLIOGRAPHIE.	421
TABLE DES ILLUSTRATIONS.	423
TABLE DES MATIÈRES	427

AUG 3 1993

